This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE RI TAS
The Gift of
Mary Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld
HARVARD COLLEGE LIBRARY

1er exl an XII, 1804

POMPONIUS MELA.

I.

POITIERS. — IMPRIMERIE DE CATINEAU.

POMPONIUS MELA,

Traduit en Français

SUR L'ÉDITION D'ABRAHAM GRONOVIUS,

Le Texte en regard,

AVEC DES NOTES CRITIQUES, GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES, QUI ONT POUR OBJET DE FACILITER L'INTELLIGENCE DU TEXTE ET DE JUSTIFIER LA TRADUCTION; DE METTRE EN PARALLÈLE LES OPINIONS DES ANCIENS SUR LES PRINCIPAUX POINTS DE GÉOGRAPHIE, DE CHRONOLOGIE ET D'HISTOIRE, ET DE PRÉSENTER UN SYSTÈME COMPLET DE GÉOGRAPHIE COMPARÉE.

PAR C.-P. FRADIN,

EX-DÉPUTÉ DU DÉPARTEMENT DE LA VIENNE, PROFESSEUR ADJOINT A LA FACULTÉ DE DROIT DE POITIERS.

DEUXIÈME ÉDITION.

Tome Premier.

Paris,

A LA LIBRAIRIE DE BRISSOT-THIVARS ET Cie,

Rue de l'Abbaye, n° 14.

1827.

L m 27.33.2

Harvard College Library
Bowie Collection
Gift of
Mrs. E. D. Brandegee
Nov. 9, 1908
(3 vols)

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS

SUR CETTE DEUXIÈME ÉDITION.

Le moment de publier une seconde édition de la traduction de *Pomponius Mela* nous paraît favorable; jamais on ne s'est mieux et plus sérieusement occupé de l'étude des sciences; l'élan est donné, le besoin de savoir est universel. D'importantes découvertes ajoutent chaque jour à nos connaissances en géographie; une société spéciale s'est formée en France, dans le louable but de les

répandre et de les encourager ; nous pensons seconder ses vues et mériter ses suffrages, en mettant les professeurs et les élèves à même de comparer, par une bonne traduction, la géographie des anciens à celle de nos jours.

A L'ATHÉNÉE

DE POITIERS.

MESSIEURS,

ANIMÉ par votre exemple, encouragé par vos succès, j'ai traduit le géographe latin Pomponius Mela. Je désire que cet Ouvrage puisse être utile et qu'il soit favorablement accueilli des Hommes-de-lettres. Il le sera sans doute, si vous daignez agréer l'hommage que je vous en fais, et permettre que le nom de votre Société soit inscrit en tête de

ma traduction. Soyez mes Mécènes; c'est le prix le plus flatteur que je puisse obtenir d'un travail que je n'ai entrepris que pour me rendre digne de vous.

Votre dévoué Collégue,

FRADIN.

AVERTISSEMENT.

Les annotateurs de Pomponius Mela ne sont point d'accord sur le lieu précis de sa naissance. Sanctius, Schottius et Ciacconius lui donnent pour patrie la ville de Tartessos, qui prit ensuite le nom de Carteia; Hermolaus Barbarus, Nunnesius Valentinus, Vadianus, Olivarius, Pintianus et Casaubonus pensent qu'il vit le jour à Mellaria; Isaac Vossius, à Tingi-Cetraria, qui paraît être la même que Tingentera, dont il est question dans l'édition d'Abraham Gronovius, et dans ses notes sur le sixième chapitre du second livre. Cette différence d'opinions ne peut être que le résultat de celle qui a existé entre les divers manuscrits sur lesquels

on a lu d'abord, puis transmis à l'impression, l'excellent ouvrage de ce géographe. Peu importe, au reste, une dissertation sur ce point; il suffit de savoir que Pomponius Mela fut Espagnol, et qu'il naquit dans la Bétique, au voisinage du détroit de Gadès. Voilà ce qu'il y a de plus positif, et ce qui résulte de l'accord unanime des manuscrits et des hommes-de-lettres qui ont éclairé sa géographie du flambeau de la critique.

Quant au temps de son existence, Mela nous l'indique lui-même, de manière à ne pas s'y méprendre, dans le sixième chapitre de son troisième livre, lorsqu'il dit, en parlant de la Bretagne: *Britannia qualis sit, qualesque progeneret, mox certiora et magis explorata dicentur. Quippe tamdiu clausam aperit ecce Principum maximus, nec indomitarum modò ante se, verùm ignotarum quoque gentium victor, qui propriarum rerum fidem ut*

bello affectavit, ita triumpho declaraturus portat. Il est évident que ces mots ne peuvent s'appliquer qu'à l'expédition de l'empereur Claude contre les îles Britanniques, expédition qui pouvait être commencée dans le temps où Mela composait sa géographie, mais dont le résultat n'était pas encore connu. D'où il faut conclure que ce géographe vécut dans le premier siècle de l'ère chrétienne, et que très-vraisemblablement il vit s'écouler, à la suite les uns des autres, les règnes de Tibère, de Caligula, de Claude, et peut-être même les premières années de celui du farouche Néron. Quelques-uns, imaginant que ce passage était relatif à la descente de Jules-César dans la Grande-Bretagne, ont, par cette raison, regardé Mela comme contemporain de ce conquérant. Mais on sait que Jules-César ne fit pour ainsi dire que visiter les bords de l'île sans assujettir les Bretons; que,

pour me servir de l'expression de Tacite, il la montra plutôt aux Romains qu'il ne la leur donna, et que ce ne fut véritablement que sous le règne de Claude que les Romains y pénétrèrent en vainqueurs et se rendirent maîtres de plusieurs provinces, comme nous l'apprend Suétone dans la vie de cet empereur. Au reste, Mela donne, à la suite de ce passage, quelques notions acquises de son temps sur le nombre et la forme des îles Britanniques, sur leur température et les qualités naturelles de leur territoire, sur les mœurs et les usages de leurs habitans ; et tout porte à croire que ces renseignemens, qu'il donne pour très-incertains, étaient tout ce qu'on en avait appris par l'expédition antérieure de Jules-César. Mais ce qui achève de démontrer jusqu'à l'évidence que ce géographe vivait au temps des premiers empereurs, entre le règne d'Octave et celui des Vespasiens, c'est que, dans le sixième cha-

pitre de son premier livre, il désigne l'ancienne ville d'Iol en Afrique, sous le nom de *Cæsarea*, qui lui avait été donné par Juba, en l'honneur de César Octave, comme nous l'attestent Eutrope et Strabon ; c'est que, dans le cinquième chapitre du troisième livre, il invoque le témoignage et l'autorité de Cornelius Nepos, dont on rapporte la mort au temps de cet empereur ; c'est enfin que le célèbre naturaliste Pline, contemporain de Titus, à qui il dédia son ouvrage, environ quatre-vingts ans après la naissance de Jésus-Christ, cite souvent Pomponius Mela, dont il emprunte non-seulement les idées, mais encore les tournures et les expressions : ce qui a fait dire que Pline fut le singe de Mela, comme Mela avait d'abord été celui d'Hérodote, et comme Solin fut à son tour celui du naturaliste.

Si nous connaissons à peine le lieu et le temps qui virent naître Mela, comment connaîtrions-nous sa famille

et le rang qu'il occupait lui-même parmi ses contemporains ? On trouve à la vérité, chez les Latins, quelques personnages illustres de ce nom : l'un appartenant à l'ordre des chevaliers, et dont Pline rapporte l'existence au règne de Tibère ; un autre, surnommé Favius, et jurisconsulte de profession, cité dans quelques endroits du Digeste, et un troisième, appelé Lucius Annæus Mela, frère de Sénèque le philosophe et père du poëte Lucain ; mais on ignore absolument s'ils étaient de la famille du géographe, quoiqu'on puisse conjecturer avec Elias Vinetus, qu'ils étaient, comme lui, d'origine espagnole.

La première édition connue de sa géographie est celle de 1471, in-4.° ; on la croit communément sortie des presses d'Antoine Zarot, qui était alors le seul qui exerçât l'imprimerie à Milan. Le volume commence par le texte de l'ouvrage, sans aucun intitulé ni autre distinction quelconque, et on

lit à la fin de la dernière page la souscription suivante, imprimée tant en lettres capitales qu'en lettres ordinaires : *Pomponii Melae Cosmographiae liber explicit. Mediolani septimo kalendas octobres millessimo quadringentessimo septuagessimo primo.* Plusieurs autres éditions ont paru depuis, dans le cours des 15.e, 16.e et 17.e siècles, avec des notes plus ou moins intéressantes sur les restitutions à faire au texte et sur le sens des passages les plus difficiles. On distingue sur-tout celle de Venise, in-8.o, sortie de l'imprimerie des Aldes en 1518, et celle de Leyde, in-12, en 1646, de l'imprimerie de Vogel ; mais toutes ces éditions, quoique aujourd'hui très-rares dans le commerce et même souvent assez recherchées, à cause de leur ancienneté, ont perdu beaucoup de leur prix depuis la publication de celle faite chez Luchtmans à Leyde, sous l'inspection et par les soins

d'Abraham Gronovius, en 1722. Cette géographie, de format in-8.°, avec carte et figures, fait partie de la collection des auteurs grecs et latins imprimée avec les notes dites de *Variorum*. Le savant à qui les lettres sont redevables de ce précieux travail, a réuni dans un même cadre toutes les notes des commentateurs qui l'avaient précédé dans la même carrière; il en a lui-même ajouté quelques-unes, et purgé le texte d'une multitude d'incorrections et d'erreurs que la négligence des copistes ou l'inattention des premiers éditeurs avait perpétuées; de sorte que cette dernière édition est tout-à-la-fois la plus ample et la mieux soignée de toutes celles qui ont paru jusqu'à nos jours.

Les hommes lettrés de tous les pays et de tous les temps n'ont eu qu'une même opinion sur l'excellence de la géographie de Pomponius Mela. Hermolaus Barbarus dit que c'est un livre

d'or (1), et Pintianus, qu'elle est l'ouvrage d'un esprit vif et sublime (2). Suivant Schottus, il n'est point d'ouvrage en ce genre plus précis, plus pur et plus clair; Cicéron même n'eût pas composé plus élégamment la géographie qu'il s'était proposé d'écrire (3). Olivarius, en parlant du style de Mela, dit que s'il baisse quelquefois il se relève aussi-

(1) Eccum Pomponii Melæ conterranei tui, princeps maxime, libellum aureum. *Hermol. Barbar. in præfat. ad Alex. Sext. pontif. max.*

(2) Libellus facundiâ planè romanâ, acri sublimique ingenio comprobatus. *Fredenand. Non. Pintian. in dedicat. Dom. Joan. Quinon. Salmatic. acad. præf.*

(3) Stylo ejus nihil in hoc genere aut brevius, aut purius, aut clarius. Equidem in eâ sum hæresi, ut ne Ciceronem quidem, si geographica, quæ scribenda susceperat, absolvisset, elegantiùs scripturum fuisse putem. *Andr. Schott. præfat. lect. S.*

tôt avec plus d'éclat, qu'il est parsemé de fleurs, et que les descriptions de ce géographe sont inimitables (1). Dans sa dissertation sur les anciens auteurs, Vossius admire sa briéveté et son élégance, et place sa géographie à côté de celles de Strabon et de Pline (2). Gronovius en fait l'éloge le plus complet, en disant que Pline et plusieurs autres écrivains célèbres, qui ont traité le même sujet, ont emprunté plusieurs passages de Mela pour donner de l'agrément à leur récit, bien con-

(1) Compositio ejus demittitur interdum, sed rursus exurgit, neque in descriptione antrorum et labyrinthorum fuit aliquis diligentior vel felicior; denique floridum habet stylum. *Oliv. annotat. in Pomp. Mel., in-4.°, Paris. 1557.*

(2) Inclaruit Mela libris 3 de orbis situ; in iis et perspicua est brevitas et mira elegantia. Imò ut Strabo ab eruditione, a diligentiâ Plinius, ita ab arte commendatur Mela. *Gerard. Voss. de historic. lat.*

vaincus qu'ils ne pouvaient puiser dans une meilleure source, ni s'exprimer eux-mêmes avec plus de finesse et d'élégance. Il ajoute qu'en examinant avec attention la clarté, l'ordre et la simplicité qui règnent dans l'arrangement et la disposition des parties, dans la nomenclature naturellement sèche et aride des villes, des fleuves et des montagnes, dans l'exposition courte et naïve du caractère et des mœurs des différens peuples, on ne peut se rassasier de le lire et de rendre grâce à son auteur d'avoir fait à la littérature un si riche présent (1). Enfin, parmi les géo-

(1) Si quis verò duret contemplari pertinaciùs, et observet Plinio aliisque jàm ante tot secula, quum aliis multis scriptoribus et iis haud dubiè non levibus vilibusque hæc eadem materia censeretur, hunc potissimè placuisse, ut excerptis inde lepòribus labores suos ingeniosè distinguerent, quasi pro firmo statuentes, nec quemquam ex Romanis id fecisse acutiùs,

graphes français, M. l'abbé Lenglet du Fresnoy excepte très-honorablement

nec se facere id posse: quin imò si ipse tantùm sustineat paulò laboriosiùs interiora ejus scrutari, et videat vel dexteritatem hujus viri in ordinandâ re sanè quàm perplexâ, vel stupendas in argumento sterili et arido et sic etiam contracto, quin etiam ex recensendis modo urbium, fluminum, montiumque vocabulis contexendo, munditias an delicias divitiasque dicam? Vel denique studiosissimum in legendâ Mediterranei maris orâ populorumque circa nunc sedibus, nunc moribus enarrandis curam; defigetur profectò nunquam satiendus, et laudes gratesque aget Melæ, qui latinæ musæ tam festivum et augustum descripti orbis donarium consecraverit..... Cæterùm his ego vel ornamentis instructus, vel stimulis excitatus sæpe Melam respexi, non modò ut quod millies feceram, admirarer præclarum ejus inventum in contexendo ordinatim hoc congestu et enumeratione nominum infacundâ per quæsitissimum facundiæ ni-

Pomponius Mela du nombre des petits géographes imprimés en forme de collection en Hollande et en Angleterre. Son ouvrage, dit-il, est utile et agréable par sa clarté, sa briéveté et quelques traits d'histoire semés çà et là; il devient même indispensable dans certaines occasions (1).

Qui ne s'étonnera pas maintenant qu'un traité de géographie ancienne, si recommandable sous le triple rapport de la briéveté, de l'élégance et de l'exactitude, soit pour ainsi dire entièrement oublié de nos jours, et reste comme enfoui dans la poussière des bibliothèques! J'ai dit *oublié de nos jours;* car il paraît que nos devanciers en firent

torem adornandâ; sed etiam, ut quæ administratio eum ad hanc ætatem duxisset, curiosius animadverterem. *Jacob. Gronov. praefat. 1.ª et 2.ª*

(1) Méthode pour étudier l'histoire, tom. 1, pag. 282.

le plus grand cas, et que même ils le regardèrent comme très-propre à l'instruction des jeunes gens dans les écoles publiques. En effet, Pintianus, l'un des plus intéressans commentateurs de Mela, et professeur de rhétorique en l'université de Salamanque, nous apprend qu'il le faisait connaître à ses disciples, et que ce fut principalement pour répondre à leur zèle qu'il entreprit le pénible travail, soit de rétablir le texte, soit d'éclaircir par des notes les endroits les plus difficiles; d'où l'on voit que cette géographie ne flattait pas moins alors le goût d'une jeunesse active et laborieuse, qu'elle n'inspirait d'intérêt aux hommes-de-lettres capables d'en apprécier les charmes et l'utilité. Mais l'Espagne n'est pas la seule qui ait rendu cet hommage public à la mémoire de son compatriote. Les savans sont cosmopolites; ils appartiennent au genre humain, et toutes les nations éclairées s'empressent de leur payer un

juste tribut de reconnaissance. Il paraît assez démontré que la géographie de Pomponius Mela fut autrefois très-usitée dans les anciens colléges de France, et qu'elle n'a cessé de l'être qu'à cette époque si fatale pour l'instruction, où, par une espèce de vertige inconcevable, l'enseignement de la langue latine, exclusivement adopté, remplaça presque par-tout l'étude des sciences physiques et morales. Cette preuve résulte, à mon avis, du grand nombre d'exemplaires de cette géographie qu'on rencontre comme par milliers dans les grandes bibliothèques, et particulièrement dans celles des anciennes corporations enseignantes. On en a trouvé beaucoup à Poitiers dans la bibliothèque des Jésuites et des autres maisons religieuses; et, ce qui est sur-tout à remarquer, c'est que ces exemplaires sont tous d'un format très-commode et très-portatif, semblable à celui dans lequel on a toujours imprimé la plupart des

auteurs classiques. A quel usage pouvaient servir tous ces livres qui ne renferment que le texte, si ce n'est à l'instruction des jeunes gens pour qui ils avaient été faits, comme tous les autres livres de ce genre, de la manière la plus simple et la moins dispendieuse? Les professeurs et les savans voulaient sans doute avoir quelque chose de plus, et recherchaient les éditions enrichies de notes et de commentaires, soit pour s'instruire eux-mêmes, soit pour donner à leurs leçons plus d'agrément et d'intérêt.

Ce qui paraît avoir été fait avant nous, pourquoi ne le ferions-nous pas encore? Le Gouvernement français a considéré que l'étude des langues anciennes devait être la base fondamentale de l'instruction; mais il n'a pas voulu qu'elle fût exclusive, et il a sagement établi, comme pour marcher de front avec elle, l'étude des sciences physiques et morales. L'histoire an-

cienne a besoin d'être éclairée par la géographie ancienne, de même que l'histoire des derniers siècles a besoin du secours de la géographie moderne. Or il est impossible de trouver en ce genre, parmi les Anciens, un ouvrage tout-à-la-fois plus exact et plus élémentaire que la géographie de Pomponius Mela. C'est un Périple universel, où l'auteur n'a rien omis, rien négligé de ce qui peut concourir à faire connaître l'ancien Monde. Les côtes y sont représentées jusque dans les plus petites parties de leur configuration naturelle; les principales villes y sont indiquées dans leur véritable position, et souvent avec ce qui concerne leur origine et les traits les plus remarquables de leur histoire; les fleuves et les chaînes de montagnes y sont tracés avec une précision lumineuse, soit relativement à leur étendue, soit comme points de séparation entre les différens peuples ou les différentes provinces; la température des

climats, les richesses territoriales, les mœurs, le caractère et les habitudes des nations y sont analysés et dépeints avec une élégante simplicité. Ce n'est pas qu'on n'y rencontre quelquefois des erreurs et même quelques assertions invraisemblables; mais, outre qu'elles sont très-rares, et que souvent même l'auteur ne les présente qu'avec la plus grande discrétion et comme pour prévenir son lecteur qu'il n'y croit pas lui-même, elles sont d'autant plus excusables qu'elles étaient généralement adoptées de son temps et consacrées par l'autorité de la tradition. On lui pardonnera sans doute encore de n'avoir donné que de faux aperçus ou des conjectures gratuites sur les parties orientales et méridionales de la terre, si l'on considère que ce n'est que vers le commencement du seizième siècle qu'on a fait pour la première fois le tour du monde, et que les Portugais ont découvert la route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance.

A l'avantage de la précision et de l'exactitude en matière de géographie, Pomponius Mela joint encore celui d'être un excellent modèle de latinité. Ses expressions sont pures et choisies; son style est fleuri et toujours au niveau de son sujet; ses phrases, harmonieusement cadencées, sont parsemées de tours ingénieux qui frappent aussi agréablement l'oreille, que les pensées qu'elles renferment séduisent et entraînent l'imagination. Il suffit de jeter les yeux sur les charmantes descriptions du Labyrinthe d'Egypte et de l'antre de Coryce, pour se convaincre que cet habile géographe connaissait à fond toutes les beautés de la langue romaine, et que personne mieux que lui n'eût eu le talent d'embellir ainsi de tous les charmes du discours un sujet naturellement si aride et si dégoûtant. Cette seconde qualité de l'ouvrage vaudrait sans doute son prix dans notre système d'instruction, puisqu'elle offrirait aux jeunes gens un modèle de

bon goût dans la littérature, à côté de la précision et de l'exactitude dans les démonstrations géographiques. *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

Entraîné par tant de motifs et séduit par tant de charmes, j'ai entrepris la traduction de Pomponius Mela, qu'on peut regarder à juste titre comme le père des géographes latins. Je n'ai pas la prétention ridicule d'avoir rendu trait pour trait mon modèle; il a des beautés inimitables et que ne saurait atteindre le génie de notre langue. Je m'estimerai toujours heureux, si j'ai pu m'en rapprocher de manière à le faire reconnaître, en ajustant à chacune de ses expressions les mots techniques de la science. J'espère que le lecteur me saura bon gré d'avoir placé le texte en regard du français; par là j'ai atteint le double but de le mettre à portée de juger ma traduction, et de multiplier les exemplaires d'un ouvrage très-rare

et très-dispendieux. Parmi les notes des différens commentateurs, j'ai choisi celles qui m'ont paru les plus propres à jeter quelque lumière sur certains passages obscurs ou équivoques, afin de remplacer en quelque manière et de ne laisser aucunement à regretter l'édition de Gronovius. Pour l'éclaircissement du texte et l'intérêt du sujet, j'ai renvoyé à la fin de chaque livre des notes critiques, géographiques et historiques, dans lesquelles j'ai discuté les principaux points de géographie, de chronologie et d'histoire, en m'étayant toujours de l'autorité des Anciens que j'ai pour ainsi dire mis en parallèle les uns avec les autres. La langue grecque étant moins généralement connue que la langue latine, c'est toujours dans cette dernière langue, ou dans la nôtre, que j'ai rapporté au besoin les passages les plus saillans des auteurs grecs, tels qu'Hérodote, Strabon, Denys Périégète, Pausanias, Etienne de Byzance,

etc. Enfin, considérant que l'étude de la géographie ancienne deviendrait pour ainsi dire inutile, si elle ne concourait avec la géographie moderne à nous faire connaître les différentes phases du Monde physique et moral, je me suis efforcé, d'après les meilleurs Critiques et sur-tout d'après l'immortel d'Anville, de fixer la synonymie des noms et des lieux, d'établir les rapports anciens avec les modernes, et de faire en quelque sorte de ma traduction un corps complet de géographie comparée. A tout cela j'ai joint une table alphabétique des matières, qui, dégagée des objets les plus minutieux et les moins connus, renferme seulement ce que la traduction et les notes peuvent offrir de plus intéressant.

Voilà le plan que j'ai suivi; c'est au lecteur à juger si j'ai rempli mon but.

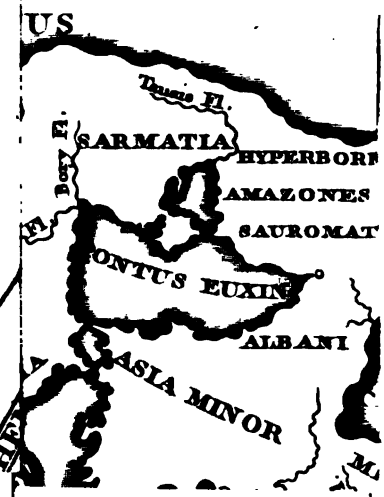
SE

Larcher Pictav

An. Christ. 18

P. Lesla

US



POMPONIUS MELA.

POMPONII MELAE

DE

SITU ORBIS,

LIBER I.

PROOEMIUM.

[a] ORBIS situm dicere aggredior, impeditum opus, et [b] facundiæ minimè capax; (constat enim fere ex gentium locorumque nominibus, et eorum [c] perplexo satis or-

a *Orbis situm*] Præfatur operis pondus, varietatem, obscuritatem, et perplexum argumentum: deinde quid in hoc libro et in aliis persequetur. OLIVARIUS.

Situs frequenter *positionem* significat: aliquando *formam:* nonnunquam verò regionem: quandoque habitationem. Verùm hoc loco *situs* hæc omnia complectitur. CIACCONIUS.

b *Facundiæ minimè capax*] Græca, latina, barbara, eaque exotica partim, partim indigena vocabula elegantem contextum vix admittunt. Denique et in immensâ multitudine labor est quo ordine singula coerceantur. VADIANUS.

c *Perplexo satis ordine*] Ar-

DESCRIPTION
DE LA TERRE,
PAR
POMPONIUS MELA.
LIVRE I.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Je veux faire la description de la terre, (1) ouvrage plein de difficultés et d'autant moins susceptible des ornemens du discours, qu'il n'est, pour ainsi dire, qu'une sèche nomenclature de peuples et de pays, et que la nécessité de parcourir avec méthode toutes les parties assez compliquées de ce vaste ensemble, ajoute à la longueur plus qu'à l'agrément du travail. Quoi qu'il en soit, un tel sujet est vraiment digne de notre étude, et bien capable de dédommager, par le grand intérêt qu'il pré-

sente, de la sécheresse de la narration. Avant (2) de me livrer à des recherches plus étendues et plus détaillées, j'exposerai d'abord très-succinctement ce qu'il y a de plus important à connaître. Je parlerai donc avant tout de la forme de la terre, de celle de chacune de ses grandes divisions, et des différens peuples qui les habitent: revenant ensuite sur mes pas, je ferai successivement la description de toutes les côtes, soit dans l'intérieur des continens, autour des mers méditerranées et des golfes; soit au-dehors des terres, sur ce vaste contour que baigne l'Océan. A ce tableau j'ajouterai les traits les plus remarquables dans la nature des climats et des peuples. Mais, pour donner au lecteur les moyens de me suivre et de m'entendre plus facilement, (3) je vais reprendre les choses d'un peu plus haut.

dine, quem persequi longa est magis quàm benigna materia) verum adspici tamen cognoscique dignissimum, et quod sine ope ingenii orantis ac ipsâ sui contemplatione pretium operæ attendentium absolvat. Dicam autem aliàs plura et exactiùs; nunc ut quæque clarissima, et strictim. Ac primò quidem, quæ sit [d] forma totius, quæ maximæ partes, [e] quo singulæ modo sint, atque habitentur, expediam; deinde rursus oras omnium et littora, [f] ut intra extraque sunt, atque ut ea subit ac circumluit pelagus; additis quæ in naturâ regionum incolarumque memoranda sunt. Id quò faciliùs sciri possit atque accipi, [g] paulo altiùs summa repetetur.

que ita Mela in tradendis gentium locorumque nominibus, aliquando facundiæ et numeri orationis potiùs rationem habet, quàm ordinis, quo sita sunt. Ciaccon.

d *Forma totius*] An videlicet sphærica, rotunda, aut alterius figuræ. Olivar.

e *Quo singulæ modo sint, atque habitentur*] Hoc est, quâ formâ singulæ partes sint, ut quæ eas gentes inhabitent. Ciaccon.

f *Ut intra extraque sunt*] *Intra* ad sinus refertur. Olivar. *Intra* ad mare Mediterraneum, quod *internum* etiam vocant, retulit. Ciaccon. *Extra*, ad extimum Oceanum. Vadian.

g *Paulo altiùs summa repetetur*] Cùm promisisset se orbis situm esse dicturum, necessarium illi fuit rem altiùs repetere, et a Cœlo exordiri, in cujus medio terrarum orbis situs est. Ciaccon.

CAPUT I.

[a] *Mundi in quatuor partes divisio.*

[b] OMNE igitur hoc, [c] quicquid est, cui Mundi Cœlique nomen indidimus, unum id est, [d] et uno ambitu se cunctaque amplectitur. [e] Partibus differt: unde sol oritur, Oriens nuncupatur, aut Ortus; quò demergitur, Occidens, vel Occasus; [f] quà

a Mundum imprimis quatuor distinguit partibus: deinde terram quinque regionibus, quas *zonas* appellat. Mare verò in quinque distribuit maria, Oceanum, Mediterraneum, Caspium, Persicum et Arabicum. Indicat postea tria freta, et duos ingentes amnes, quibus terra ipsa in tres divisa est partes. OLIVAR.

b *Omne igitur hoc*] Imitatione Græcorum, Latini Cœlum hoc cujus complexu omnia teguntur, *omne*, *totum*, *universum*, *omnia*, *universa*, universumque etiam Mundum appellarunt. CIACCON.

c *Quicquid est*] Dubitat sanè Mela, quid ipsum Cœlum sit, cum de eo tot summi philosophi dissentirent. IDEM.

d *Et uno ambitu se cunctaque amplectitur*] Duo hic dicit Mela, alterum quod Cœlum sit circularis figuræ, alterum quod seipsum et omnia quæ sunt sub ipso complectatur OLIVAR.

e *Partibus differt*] Id est regionibus, sive limitibus. VADIAN.

f *Quà decurrit*] Ideo ait, decurrit, quòd nobis citra æquinoctialem ad multam latitudinem sitis, devexus aus-

CHAPITRE I.

Division du Monde en quatre parties.

Ce grand tout (4), quel qu'il soit, que nous appelons Monde et Ciel (5), est un tout unique embrassant avec lui tous les êtres dans un même contour. Il a pourtant (6) des régions distinctes: les deux côtés du Ciel, où le soleil se lève et se couche, sont appelés Orient ou Levant, (7) Occident ou Couchant; la partie (8) vers laquelle il s'abaisse dans sa révolution annuelle, indique le Midi; le point opposé se nomme Septentrion. La terre, élevée au centre de ce grand univers, est environnée de tous côtés par la mer (9) qui la coupe encore, du levant au couchant, en deux parties appelées hémisphères, (10) et distribuées en cinq zônes. Celle du milieu est brûlée par une chaleur dévorante, tandis que celles qui sont aux extrémités éprouvent les rigueurs d'un froid excessif; les deux autres

sont habitables et ont les mêmes saisons, mais dans des temps opposés. Nos (11) antipodes sont placés dans l'une, et nous dans l'autre. Celle-là nous étant inconnue, à cause de l'extrême chaleur du climat qui nous en sépare, je ne m'occuperai que de la nôtre. Cette zône, qui s'étend sur-tout d'orient en occident, et dont la longueur prise en ce sens l'emporte tant soit peu sur sa plus grande largeur, est toute environnée par l'Océan, dont elle reçoit quatre mers intérieures, [a] une au septentrion, [b] deux au midi, et la quatrième au couchant. Je parlerai des trois premières en temps et lieux convenables. [c] La dernière, d'abord resserrée dans un espace qui n'a pas plus de dix mille pas de largeur, débouque dans les terres, s'y répand au loin dans tous les sens, et se fait place à travers des rives lointaines et opposées, qui se rapprochant ensuite peu-à-peu l'une de l'autre, presque jusqu'au point de se réunir, ne lui laissent plus qu'un lit très-

a La mer Caspienne, dans la Perse et la Tartarie.

b Le golfe Persique, entre la Perse et l'Arabie; et la mer Rouge, entre l'Arabie, l'Egypte, la Nubie et l'Abyssinie.

c La mer Méditerranée ou intérieure, dans toute son étendue.

decurrit, Meridies; ab adversâ parte, Septentrio. [g] Huic medio terra sublimis cingitur undique mari: eodemque in duo latera, quæ Hemisphæria nominantur, ab oriente divisa ad occasum, zonis quinque distinguitur. [h] Mediam æstus infestat, frigus ultimas: reliquæ habitabiles paria agunt anni tempora, verùm [i] non pariter. [k] Antichthones alteram, nos alteram incolimus. Illius situ ob ardorem intercedentis plagæ incognito, hujus dicendus est. Hæc ergo ab ortu porrecta ad occasum, et quia sic jacet, [l] aliquantò quàm ubi latissima est longior, ambitur omnis Oceano: quatuorque ex eo maria recipit; [m] unum ab

trinus polus est, elevatus arctous. Idem.

g *Huic medio*] Medium intelligit centrum Mundi sive ipsius Cœli circa quod est terra, quæ, propterea quod non movetur, sublimis videtur et alta, et seipsam librare. Olivar.

h *Mediam æstus*] Quia diu sol decurrit per eam. Idem.

i *Non pariter*] Quia quando nobis est hiems, habitantibus alterum hemisphærium est æstas, et quando nobis æstas, illis hiems. Idem.

k *Antichthones alteram*] Notandum hic *antichthones* non ita a Veteribus accipi uti vulgò pro antipodibus, sed pro omnibus illis qui oppositam terram australem inhabitare credebantur, etiamsi in superiori nostro degerent hemisphærio. Vossius.

l *Aliquantò*] Imo multò, ut Aristoteli et Straboni videtur. Schottius.

m *Unum ab septentrione*] Videlicet Caspium. Olivar.

septentrione, [n] a meridie duo, [o] quartum ab occasu. Suis locis illa referentur. [p] Hoc primùm angustum, nec amplius decem millibus passuum patens, terras aperit, atque intrat. Tum longè latèque diffusum, abigit vastè cedentia littora, iisdemque [q] ex diverso prope coentibus, adeo in arctum agitur, ut minùs mille passibus pateat. Inde se rursus, sed modicè admodum laxat, rursusque etiam quàm fuit arctius exit in spatium. Quo cum est acceptum, ingens iterum et magnæ paludi, cæterum exiguo ore, conjungitur. Id omne quà venit, quàque dispergitur, uno vocabulo nostrum mare dicitur. Angustias introitumque venientis, nos fretum, Græci [r] πορθμὸν appellant. Quà diffunditur, alia aliis locis cognomina acceptat. Ubi primùm se coarctat, Hellespontus vocatur. Propontis, ubi expandit. Ubi iterum pressit, Thracius Bosporus. Ubi iterum effundit, Pontus Euxinus. Quà paludi committitur, Cimmerius Bosporus.

n *A meridie duo*] Persicum et Arabicum. Idem.

o *Quartum ab occasu*] Mediterraneum, sive nostrum. Idem.

p *Hoc primùm*] Mediterraneum. Idem.

q *Ex diverso*] *Ex diverso* dixit sæpe Pomponius pro ex contrariis partibus. Ciaccon.

r πορθμὸν] Id est trajectum. Olivar.

étroit, ayant moins de mille pas d'un rivage à l'autre. Au sortir de ce canal elle s'élargit, mais très-peu; puis elle se resserre de nouveau plus qu'auparavant, et se répand encore dans un vaste espace, à l'extrémité duquel une très-petite issue fait communiquer ses eaux avec celles d'un grand lac. Quoiqu'elle soit connue dans son ensemble (12) sous la denomination générale de *notre mer*, nous appelons particulièrement [d] *détroit*, et les Grecs appellent πορθμὸς, cette première ouverture par laquelle elle s'introduit dans les terres. Ses autres parties prennent de même çà et là différens surnoms qui les distinguent. Se resserre-t-elle une première fois, [e] c'est l'Hellespont. S'élargit-elle ensuite, [f] c'est la Propontide. Se resserre-t-elle plus étroitement encore, [g] c'est le Bosphore de Thrace. Se répand-elle de nouveau, mais dans un plus grand espace, c'est le [h] Pont-Euxin. Communique-t-elle à

d Le détroit de Gibraltar.

e Le détroit de Gallipoli ou des Dardanelles, entre la Romanie en Europe, et la province d'Anadoli en Asie.

f La mer de Marmora, entre les mêmes provinces.

g Le détroit de Constantinople, *idem*.

h La mer Noire, entre la Turquie d'Europe, la Turquie d'Asie, la Georgie et la Circassie.

ce grand lac dont on vient de parler, [i] et qu'on appelle Méotide, [k] c'est le Bosphore Cimmérien. Cette mer et deux grands fleuves, le Tanaïs et le Nil, divisent tout notre hémisphère (13) en trois parties. Le Tanaïs, coulant du septentrion au midi, se jette dans le Méotide à peu-près à la moitié de son enceinte. Le Nil, dans une direction contraire, vient se perdre dans notre mer. Toutes les terres comprises entre le détroit et ces fleuves, forment d'un côté l'Afrique, et de l'autre l'Europe. La première s'étend jusqu'au Nil; la seconde, jusqu'au Tanaïs. Tout ce qui est au-delà prend le nom d'Asie.

i La mer de Zabache ou d'Azof, entre la petite Tartarie et la Circassie.

k Le détroit de Caffa, *idem*.

Palus ipsa, Mœotis. Hoc mari, et duobus inclitis amnibus, Tanai atque Nilo, in tres partes universa dividitur. Tanais a septentrione ad meridiem vergens, [s] in mediam fere Mœotida defluit: ex diverso Nilus in pelagus. Quod terrarum jacet a freto ad ea flumina, ab altero latere Africam vocamus; ab altero, Europen; ad Nilum, Africam; ad Tanain, Europen. Ultra quicquid est, Asia est.

s *In mediam fere Mœotida*] Ideo in mediam Mæotida dicit defluere Tanain, quia sub eodem meridiano situm esse existimabant Veteres ostium Tanaidis et Bosporum Cimmerium. Itaque medium istum lacum transire aiunt et in Pontum egredi per Bospori angustias tanquam per suum ostium. Voss.

CAPUT II.

Brevis Asiae descriptio.

TRIBUS hanc è partibus tangit Oceanus, ita nominibus ut locis differens. Eous ab oriente, à meridie Indicus, à septentrione Scythicus. Ipsa ingenti ac [a] perpetuâ fronte versa ad orientem, [b] tantùm ibi se in latitudinem effundit, quantum Europe et Africa, et quod inter ambas pelagus immissum est. Inde cum aliquatenus [c] solida processit, ex illo Oceano quem Indicum diximus, Arabicum mare et Persicum, ex Scythico Caspium recipit: et ideo quà recipit angustior. Rursus [d] expanditur et fit tam lata quàm fuerat. Deinde cum jam in suum

a *Perpetua*] *Perpetua* est quasi directa, quòd neque sinus admittat, neque promontoria projiciat. CIACCON.

b *Tantùm ibi se in latitudinem effundit*] Hæc referuntur ad secula Melæ ubi nondum tota Africa innotuerat. OLIVAR.

c *Solida*] Hoc est, nullo mari interrupta, sedita ut cœpit, occidentem versùs procedens. CIACCON.

d *Expanditur*] In littore maris Rubri versùs Ægyptum.

CHAPITRE II.

Description sommaire de l'Asie.

L'Asie (14) est de trois côtés baignée par l'Océan, qui, changeant de nom suivant la différence des lieux, (15) se nomme [a] Oriental à l'orient, [b] Indien au midi, [c] Scythique au septentrion. Du côté de l'orient, où ses côtes sont longues et droites, (16) elle est aussi large que l'Europe et l'Afrique ensemble, y compris la mer qui les sépare. A partir de ce point elle présente (17) une surface pleine et entière, jusqu'à l'endroit où l'océan Indien et l'océan Scythique viennent former dans son sein, d'un côté (18) la mer d'Arabie et de Perse, de l'autre (19) la mer Caspienne, qui la rétrécissent considérablement dans cette partie. Mais bien-

a La grande mer, appelée vulgairement mer du Sud, ou mer Pacifique, entre l'Asie et l'Amérique.

b La mer des Indes, au sud de l'Asie.

c La mer Glaciale. On appelle ainsi toute cette vaste étendue de mer qui baigne les côtes septentrionales de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique.

tôt après elle s'élargit encore et reprend sa première dimension. Enfin à l'occident, où elle se termine et vient aboutir au reste de la terre, elle s'étend au milieu sur différentes parties de notre mer, et porte ses deux extrémités latérales, d'un côté jusqu'au Nil, de l'autre jusqu'au Tanaïs. Ses côtes, d'abord confondues avec les rives du Nil, suivent le cours de ce fleuve jusqu'à la mer, et s'avancent ensuite avec elle dans une grande distance, jusqu'à l'extrémité de son enfoncement dans les terres. Alors, placées directement en face de cette mer comme pour lui servir de barrière, elles forment (20) un golfe très-profond, au-delà duquel elles bordent (21) cette longue avance que fait l'Asie, jusqu'au détroit de l'Hellespont. Là elles rentrent et se replient vers le Bosphore; après quoi, et à la suite (22) de deux courbures qu'elles forment sur le Pont-Euxin, elles viennent aboutir obliquement à l'ouverture du Méotide. Elles environnent ce lac jusqu'au Tanaïs, et finissent par se confondre avec la rive de ce fleuve.

finem aliarumque terrarum confinia devenit, et media nostris æquoribus excipitur; reliqua altero cornu pergit ad Nilum, altero ad Tanain. [e] Ora ejus cum alveo et Nili amnis ripis descendit in pelagus, et diu, sicut illud incedit, ita sua littora porrigit: deinde fit venienti [f] obviam, et primùm se [g] ingenti ambitu incurvat, post se ingenti fronte ad Hellesponticum fretum extendit: ab eo iterum [h] obliquat ad Bosporum: [i] iterum iterumque ad Ponticum latus curva, [k] aditum Mœotidos [l] transverso margine attingit. Ipsam gremio ad Tanain usqua complexa, fit ripa, quà Tanais est.

e *Ora ejus cum alveo et Nili amnis ripis descendit in pelagus*] *Ora* hic extremitatem et terminum notat. Ciaccon. Sensus horum verborum hic est; extremam illam Asiæ oram, illic nempe quà est Nili alveus qui Asiam ab Africa separat, cum suà quoque ripâ in pelagus descendere, diuque quemadmodum mare Mediterraneam incedit, ab occasu versùs ortum, ita quoque porrigere littora sua. Nam usque ad sinum Issicum videntur terræ pelago irruenti obedire, et tantum obliquè adjacere; ut infra inquit Voss.

f *Obviam*] Tanquam pelagus nostrum non ampliùs admissura. Vadian.

g *Ingenti ambitu*] Sinum Issicum ingentem ambitum vocat Ciaccon.

h *Obliquat*] Utcunque flectitur in Propontide. Olivar.

i *Iterum*] Ad Pontum Euxinum. Idem.

k *Aditum*] Id est Cimmerium Bosporum Idem.

l *Transverso margine*] *Margine* posuit pro littore, et *transverso* pro obliquo. Ciac.

In eâ primos hominum accepimus ab oriente, Indos, Seres et Scythas. Seres media ferme eoæ partis incolunt, Indi et Scythæ ultima : ambo latè patentes neque in hoc tantùm pelagus effusi. Spectant enim etiam meridiem Indi, oramque Indici maris (nisi quoad æstus inhabitabilem efficiunt) diu continuis gentibus occupant. Spectant et septentrionem Scythæ, ac littus Scythicum (nisi unde frigoribus arcentur) usque ad Caspium sinum possident. Indis proxima est Arbiane, deinde Aria, et Cedrosis, et Persis ad sinum Persicum. Hunc populi Persarum ambiunt, illum alterum Arabes. [m] Ab his, quod in Africam restat, Æthiopum est. [n] Illic Caspiani Scythis proximi sinum Caspium cingunt. Ultra Amazones, ultraque eas Hyperborei esse memorantur.

m *Ab his, quod in Africam restat, Æthiopum est*] Sensus manifestus : ait quidquid Asiaticæ oræ versùs meridiem sitæ superest post Arabiam, id Æthiopiæ nomine censeri. Voss.

n *Illic*] Ad latus septentrionale in occasum. Vadian.

Suivant ce qu'on en dit, les premiers peuples qu'on rencontre en Asie, (23) à partir de la côte orientale, sont les Indiens, les Sères et les Scythes. Les Sères tiennent presque le milieu de cette côte; les Indiens et les Scythes occupent les extrémités. Ces deux nations, très-étendues, n'habitent pas seulement les bords de la mer Orientale; les Indiens s'étendent encore au midi et couvrent sans interruption toute la côte de la mer Indienne, à l'exception de quelques contrées qu'une extrême chaleur rend inhabitables. De leur côté les Scythes sont répandus au nord sur les rivages de l'océan Scythique, jusqu'à la mer Caspienne, partout où la rigueur du froid n'est pas excessive. Immédiatement après l'Inde (24) est l'Arbiane, ensuite (25) l'Arie, la Cédrosie (26) et la Perse jusqu'aux bords du golfe Persique. Ce golfe est environné de nations Persannes, et le suivant de peuples Arabes. Au-dessous d'eux, tout ce qui reste de la côte d'Asie, au voisinage de l'Afrique, est habité par des Ethiopiens. Au nord (27) les Caspianiens, qui confinent à la Scythie, occupent les rivages de la mer Caspienne. Au-delà d'eux, dit-on, (28) sont les Amazones,

et au-delà de celles-ci les Hyperboréens.

L'intérieur de l'Asie est habité par un grand nombre de peuples différens. Tels sont, (29) au-dessus des Scythes et des déserts de la Scythie, (30) les [d] Gandariens et (31) les Parianiens, (32) les Bactriens, (33) les Sugdiens, (34) les Harmatotrophiens, (35) les Comariens, (36) les Coamaniens, (37) les Paropanisiens (38) et les Dahens : au-dessus de la mer Caspienne, (39) les [e] Chomariens, (40) les Massagétes, (41) les Cadusiens, (42) les Hyrcaniens (43) et les Ibères : au-dessus des Amazones et des Hyperboréens, (44) les [f] Cimmériens, (45) les Cissiantiens, (46) les Achéens, (47) les Géorgiens, (48) les

d Tous les peuples que Mela place au-dessus des Scythes, dans l'intérieur des terres, paraissent avoir habité ce que nous appelons la Tartarie indépendante. Il est impossible d'assigner à chacun sa position précise. Cependant la Bactriane répond au Tokaristan, et la Sogdiane à la Bukarie. *D'Anville, Géog. abrégée, tome 2, page 300 et suivantes.*

e Les nations auxquelles Mela donne cette position, devaient occuper la partie la plus orientale de la Tartarie indépendante, et les provinces septentrionales de la Perse, telles que le Chorasan, le Masanderan, l'Aderbidzian, le Ghilan, le Chervan, etc.

f Il y a toute apparence que les Cimmériens et les sept suivans étaient placés dans la partie occidentale de la Russie d'Asie, où sont les gouvernemens de Kasan et d'Astrakan, dans la Circassie, la Géorgie, le Daghestan, et peut-être dans la partie occidentale de la Turcomanie.

Interiora terrarum multæ variæque gentes habitant, Gandari et Pariani, Bactri, Sugdiani, Harmatotrophi, Comari, Coamani, Paropanisii, Dahæ, [o] super Scythas Scytharumque deserta. At super Caspium sinum, Chomari, Massagetæ, Cadusii, Hyrcani, Iberes. Super Amazonas et Hyperboreos, Cimmerii, Cissianti, Achæi, Georgi, Moschi, Coraxi, Pterophoritæ, Riphæes: atque ubi in nostra maria tractus excedit, Mantiani, Ibarani: et notiora jam nomina, Amardi, Armenii, Commageni, Mariandyni, Veneti, Cappadoces, Gallogræci, Lycaones, Phryges, Pisidæ, Isauri, Lydi, Syrocilices. Rursus ex iis quæ meridiem spectant [p] eædem gentes interiora et littora tenent usque ad sinum Persicum. Super hunc sunt Parthi, Assyrii et Baby-

o *Super Scythas Scytharumque deserta*] His vocibus *super* et *ultra*, ita plerumque utitur Mela: ut cum littorum ordinem sequitur, *ultra* ponit; cum verò ad interiora terrarum describenda procedit, super eos qui littoribus assident, dicat esse, qui incolunt Mediterranea. Ciac.

p *Eadem gentes*] Ait easdem gentes incolere interiora, quas non multò ante dixerat tenere oram versùs meridiem, hoc est, *Indos*, *Arianos*, *Arios*, *Persas*, *Arabas*, usque ad sinum Persicum: quem veluti umbilicum facit in hoc gentium Asiæ tractatu. Pintian.

Ionii : super illum alterum, et super Æthiopas Ægyptii. Ripis Nili amnis et mari proxima iidem Ægyptii possident. Deinde Arabia angustâ fronte sequentia littora attingit. Ab eâ usque [q] ad flexum illum, quem supra retulimus, Syria ; et in ipso flexu, Cilicia : extra autem Lycia et Pamphylia, Caria, Ionia, Æolis, Troas usque ad Hellespontum. Abeo Bithyni sunt ad Thracium Bosporum. Circa Pontum aliquot populi, alio alioque fine, uno omnes nomine Pontici. Ad lacum, Mœtici : ad Tanain, Sauromatæ.

q *Ad flexum illum*] Hoc est, ad sinum Issicum. Ciaccon.

Moschiens, (49) les Coraxiens, (50) les Ptérophorites et les Riphéens : enfin dans cette grande avance que fait l'Asie entre diverses parties de notre mer, (51) les[g] Mantianiens, (52) les Ibaraniens, et plusieurs autres peuples mieux connus, tels que (53) les Amardiens, (54) les Arméniens, (55) les Commagéniens, (56) les Mariandyniens, (57) les Vénétiens, (58) les Cappadociens, (59) les Gallogrecs, (60) les Lycaoniens, (61) les Phrygiens, (62) les Pisidiens, (63) les Isauriens, (64) les Lydiens (65) et les Syrociliciens. Ces (66) mêmes nations que nous avons vu placées sur la côte méridionale de l'Asie, s'avancent aussi dans l'intérieur jusqu'au golfe Persique. Au-dessus de ce golfe sont (67) les[h] Parthes, (68) les[i] Assyriens (69) et les[k] Babyloniens ; au-dessus du golfe

g Ces peuples et les suivans répondent à la partie occidentale de la Turcomanie et à tout l'intérieur de la Natolie, l'une des quatre grandes régions de la Turquie d'Asie.

h L'Yrac-Agemi et le Chusistan, provinces de Perse.

i Le Curdistan, partie aux Turcs, partie aux Perses.

k L'Yrac-Arabi, partie du Diarbeck.

Nota. Dans ce chapitre, comme dans les deux suivans, je n'ai dû m'occuper, pour ce qui concerne la correspondance des noms anciens avec les noms modernes, que de pays et des peuples situés dans l'intérieur des terres. Quant aux contrées maritimes, je ferai concourir ce genre de

Arabique et de l'Ethiopie sont les Egyptiens, qui habitent le long du Nil et sur les bords de notre mer, jusqu'à cette petite pointe par laquelle l'Arabie tient aux rivages qui suivent. Là commence la Syrie, dont les côtes se prolongent jusqu'au grand golfe dont nous avons parlé plus haut, et sur les bords duquel est la Cilicie. Plus loin, (70) la Lycie et la Pamphylie, la Carie, l'Ionie, l'Eolide et la Troade s'étendent jusqu'à l'Hellespont. Là sont les Bithyniens jusqu'au Bosphore de Thrace. Autour de Pont sont quelques peuples distingués entre eux par différentes limites, et connus ensemble sous la dénomination générale de Pontiques. Au-delà sont les Méoticiens sur le lac Méotide, et les Sauromates sur le Tanaïs.

travail avec la description Pomponius Mela dans le reste qu'en fait successivement de son ouvrage.

CAPUT III.

Brevis Europae descriptio.

EUROPA terminos habet, ab oriente Tanain et Mœotida et Pontum; a meridie reliqua nostri maris; ab occidente Atlanticum; a septentrione Britannicum oceanum. Ora ejus [a] forma littorum a Tanai ad Hellespontum, quà ripa est dicti amnis, quà flexum paludis ad Pontum redigit, quà Propontidi et Hellesponto latere adjacet, contrariis littoribus Asiæ non opposita modò, verùm etiam similis est. Inde ad fretum [b] nunc vastè retracta, nunc prominens, tres maximos sinus efficit, [c] to-

a *Forma littorum*] Voces, *forma littorum*, ex ora libri in contextum irrepsisse credo. CIACCON.

Satis apparet *oræ* vocabulum multò apud eum latiùs patere, quàm *littoris*. *Littus* namque propriè rectum aliquem videtur significare tractum, et apud hunc et apud alios: ora vero tractum universum maritimum, qui ex variis constat littoribus. VOSS.

b *Nunc vastè retracta*] Ad sinum AEgæum, Adriaticum et ad Thuscum refertur. OLIV.

c *Totidemque in altum se magnis frontibus evehit*] Ad Græciam, Italiam et Hispaniam. CIACCON.

CHAPITRE III.

Description sommaire de l'Europe.

L'Europe (71) est bornée à l'orient par le Tanaïs, le Méotide et le Pont; au midi par le reste de notre mer; à l'occident (72) par [a] l'océan Atlantique; au septentrion (73) par [b] l'océan Britannique. Ses côtes, d'abord considérées du Tanaïs à l'Hellespont, soit comme formant une des rives de ce fleuve, soit dans les contours du Méotide et du Pont, soit dans l'étendue qu'embrassent la Propontide et l'Hellespont, sont par-tout configurées de la même manière que les parties correspondantes et opposées des côtes d'Asie. De l'Hellespont au détroit, alternativement rentrantes et saillantes, (74) elles forment trois golfes très-profonds, séparés par trois grandes avances. Au-delà

a Il porte encore le même nom, entre l'Afrique, l'Europe et l'Amérique.

b La Manche et la mer du Nord, entre la France, la république Batave, l'Allemagne, le Danemarck et l'Angleterre.

mari dirimit. Adriatici latus Illyris occupat. Inter ipsum Adriaticum et Thuscum Italia procurrit. In Thusco intimo Gallia est, ultra Hispania. Hæc in occidentem, diuque etiam ad septentrionem, [h] diversis frontibus vergit. Deinde rursus Gallia est, longè et a nostris littoribus huc usque promissa. Ab eâ Germani ad Sarmatas porriguntur, illi ad Asiam.

h Variè utitur his vocibus, *frons* et *latus*. Idem.

sur une partie de la mer Egée, et que suit immédiatement la Macédoine. Plus loin la Grèce fait une avance considérable entre la mer Egée et la mer Ionienne. L'Illyrie est placée sur un des côtés de l'Adriatique. L'Italie se prolonge entre cette mer et la mer Thuscienne, au fond de laquelle est (82) la Gaule, et après l'Hispanie. Cette dernière province se dirige sous deux faces différentes, (83) d'abord à l'occident, et ensuite au septentrion, où elle ne laisse même pas que d'avoir beaucoup d'étendue. Par-delà vient encore (84) la Gaule, qui des bords de notre mer s'avance au loin dans ces nouveaux parages. Les Germains sont à la suite, et après eux les Sarmates qui confinent à l'Asie.

CHAPITRE IV.

Description sommaire de l'Afrique.

L'Afrique (85) est bornée à l'orient par le Nil, et des autres côtés par la mer. Elle est moins longue que l'Europe; (86) car elle ne correspond ni à toute la longueur de l'avance que fait l'Asie, ni par conséquent à toute l'étendue des rivages Européens. Cependant (87) elle est encore plus longue que large, même en considérant sa largeur au voisinage du Nil, où elle est plus considérable que par-tout ailleurs. A partir de ce fleuve, (88) l'Afrique s'élève de plus en plus, (89) sur-tout au milieu, (90) tandis qu'à raison de la courbe que forment ses rivages d'orient en occident, elle perd insensiblement de sa largeur jusqu'à son extrémité, où elle est enfin plus étroite qu'en aucun autre endroit. Son territoire est d'une fertilité merveilleuse [a] dans

a Sur les côtes de Barbarie.

CAPUT IV.

Brevis Africæ descriptio.

AFRICA ab orientis parte Nilo terminatur, pelago a cæteris. Brevior est quidem quàm Europa, quia [a] nec usque Asiæ, et non totis hujus littoribus obtenditur; longior tamen ipsa quàm latior, et quà ad fluvium attingit, latissima. Utque inde procedit, ita [b] media præcipuè in juga exsurgens, [c] pergit incurva ad occasum, [d] fastigatque se molliter: et ideo ex [e] spatio paulatim adductior, [f] ubi finitur, ibi

a *Nec usque Asiæ*] Nec usque, inquit, Asiæ in pelagus nostrum procurrenti, suis littoribus opponitur. VADIAN.

b *Ita media præcipuè in juga exsurgens*] Non hoc ad Mauritaniam tantum fit, sed per mediam Africæ longitudinem, ab Ægypto ad Herculis columnas montium dorsum excurrere ait Herodotus, in lib. 4, cap. 181. CIACCON.

c *Pergit incurva ad occasum*] Hoc est, in modum falcis curvata: sic enim a Dionysio describitur. IDEM.

d *Fastigatque se molliter*] Id est erigitur, et contrahitur in cunei formam pedetentim. OLIVAR.

e *Ex spatio paulatim adductior*] Ex spatio, quasi vix scires cognoscere discrimen contractionis, nisi in magno spatio. IDEM.

f *Ubi finitur*] Ad primum

maximè angusta est. [g] Quantùm incolitur eximiè fertilis. Verùm quòd pleraque ejus inculta, et aut arenis sterilibus obducta, aut ob sitim cœli terrarumque deserta sunt; aut infestantur multo ac malefico genere animalium, vasta est magis quàm frequens.

Mare quo cingitur a septentrione, Libycum; a meridie, Æthiopicum; ab occidente, Atlanticum dicimus. In eâ parte, quæ Libyco adjacet, proxima Nilo provincia, quam Cyrenas vocant. Deinde, cui totius regionis vocabulo cognomen inditum est, Africa. Cætera Numidæ et Mauri tenent. Sed Mauri et in Atlanticum pelagus expositi. [h] Ultra Nigritæ sunt, et Pharusii, usque ad Æthiopas. Hi et reliqua hujus, et totum latus quod meridiem spectat, usque in Asiæ confinia possident. [i] At super

freti Herculei introitum. VADIAN.

g *Quantùm incolitur*] Hoc est, totus tractus marinus eximiè fertilis, mediterraneus sterilis. OLIVAR.

h *Ultra Nigritæ sunt*] Persequitur Atlantici Æthiopicique oceani littora. CIACCON.

i *At super ea quæ Libyco mari abluuntur*] Enumeratis gentibus quæ mare nostrum et Oceanum attingunt, interiora terrarum describit. IDEM.

les régions les mieux peuplées; car elle est en grande partie déserte, soit parce que la plupart de ses contrées, couvertes de sables stériles, n'offrent aucune ressource à la culture, soit parce que la chaleur et l'aridité du climat les rend absolument inhabitables, soit parce qu'elles sont remplies d'une multitude d'animaux malfaisans de toute espèce.

La mer qui baigne l'Afrique, (91) se nomme [b] Libyque au septentrion, (92) [c] Ethiopique au midi, Atlantique à l'occident. Sur les bords de la mer Libyque on rencontre d'abord, tout près du Nil, une province appelée Cyrène. A la suite est une contrée, qui, comme le continent dont elle fait partie, porte le nom d'Afrique. Le reste de la côte est habité par les Numides et les Maures. Ces derniers occupent encore une partie des rivages de la mer Atlantique. Au-delà sont les Nigritiens et les Pharusiens, jusqu'à l'Ethiopie, qui remplit elle-même ce qui reste des bords

b Partie de la Méditerranée qui baigne la côte septentrionale de l'Afrique, depuis le pays de Derne, jusqu'au cap Spartel sur le détroit.

c Partie occidentale de la grande mer des Indes.

de cette mer, ainsi que toute la côte méridionale, jusqu'à l'Asie. Au-dessus des régions baignées par la mer Libyque, sont (93)[d] les Libyégyptiens, (94) les Leucoéthiopiens (95) et les Getules, nation nombreuse et répandue dans plusieurs contrées. Plus loin est[e] un vaste désert entièrement inhabitable, au-delà duquel on place, d'orient en occident, d'abord les[f] Garamantes, puis les Augiles et les Troglodytes, et enfin les Atlantes. Plus avant encore, en supposant qu'on veuille y croire, l'Afrique recèle des Ægipans,[g] des Blemmyens, des Gamphasantes et des Satyres, espèces de peuplades errantes à l'aventure, sans toits,

d Cette nation et les deux suivantes répondent incontestablement à toute l'étendue du Bilédulgérid ou pays des Bérébères, dont les différens cantons dépendent des Puissances Barbaresques près desquelles ils sont situés.

e Grand désert de Sahra ou de Barbarie, divisé en plusieurs parties principales, sous les noms de *Zanhaga*, *Zuenziga*, *Terga*, *Lemta* et *Berdoa*.

f Suivant la position que leur donne Mela, les Garamantes et les trois peuples qui suivent paraissent répondre à la partie septentrionale de la Nigritie et du Sénégal. Au reste, les Anciens n'ayant point connu l'intérieur et les côtes méridionales de l'Afrique, il est impossible de fixer sur ce point la correspondance des noms anciens avec les noms modernes.

g M. d'Anville a placé ces peuples vers la grande cataracte du Nil. *Geograph. ancien.*, *abrég.*, *tom.* 3, *pag.* 48.

ea, quæ Libyco mari abluuntur, Libyægyptii sunt, et Leucoæthiopes: et natio frequens multiplexque Gætuli. Deinde latè vacat regio, perpetuò tractu inhabitabilis. Tum primos ab oriente Garamantas, post Augilas et Troglodytas, et ultimos ad occasum Atlantas audimus. Intra (si credere libet) vix jam homines, magisque semiferi Ægipanes, et Blemmyes, et Gamphasantes, et Satyri, sine tectis passim ac sedibus vagi, habent potiùs terras quàm habitant.

[k] Hæc summa nostri orbis, hæ maximæ partes: hæ formæ gentesque partium. Nunc exactiùs oras situsque dicturo, inde est commodissimum incipere, [l] unde terras nostrum pelagus ingreditur; et ab iis potissimùm, quæ influenti dextra sunt. Deinde stringere littora ordine quo jacent; peragratisque omnibus quæ in mare attingunt, legere etiam illa quæ cingit Oceanus: donec cursus incepti operis intra extraque circumvectus orbem, [m] illuc inde cœperit redeat.

k *Hæc summa nostri orbis*] Anacephalæosis est horum quatuor capitum, et se reddidisse ostendit, quod in procœmio promiserat. Idem.

l *Unde terras, etc.*] Id est, a freto Gaditano. Olivar.

m *Illuc inde cœperit*] Id est, in fretum Gaditanum. Idem.

sans demeures fixes, et qui, présentant à peine quelques traits humains dans leur conformation, ont plus de rapport avec les animaux qu'avec les hommes.

Voilà (96) le tableau général de notre univers. Voilà ses grandes divisions, leurs formes et leurs différens peuples. Mon plan me conduisant désormais à la description détaillée des côtes, je commencerai de préférence par celles qui forment la partie droite du canal au moyen duquel notre mer s'introduit dans les terres, et je visiterai successivement toutes les autres dans l'ordre de leur position respective. Après avoir ainsi décrit les bords intérieurs de notre hémisphère, je décrirai pareillement ce grand contour que baigne l'Océan; et ma tâche sera remplie, lorsqu'ayant parcouru la terre au-dedans comme au-dehors, je serai de retour au même point d'où j'aurai commencé ma course.

CHAPITRE V.

Description particulière de l'Afrique.

[a] *La Mauritanie.*

L'océan Atlantique baigne, (97) comme on l'a dit, les côtes occidentales de la terre. Si de cette mer on veut pénétrer dans la nôtre, on rencontre l'Hispanie à gauche, et la Mauritanie à droite. Par l'une commence l'Europe, et par l'autre l'Afrique. La côte de la Mauritanie s'étend jusqu'au Mulucha, (98) depuis un promontoire appelé par les Grecs [b] Ampelusia, nom différent de celui que lui donnent les Africains, quoiqu'ils aient tous deux la même signification. Ce promontoire renferme un (99) antre consacré à Hercule, au-delà duquel est (100) [c] Tinge, ville très-ancienne, et qui

a Partie septentrionale des royaumes de Fez et de Maroc, sur la Méditerranée.

b Cap Spartel, qui sépare le détroit d'avec le rivage du grand océan Atlantique.

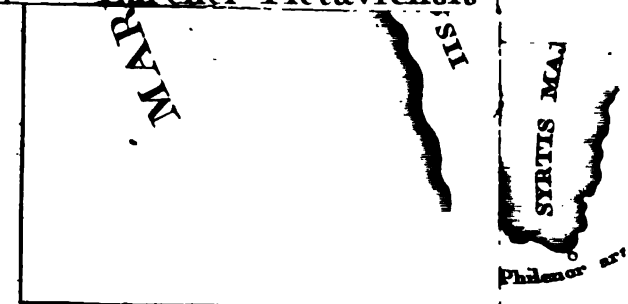
c Tanger, à l'entrée du détroit.

NOSTRUM seu INTERN

Ex mente

POMPONII MEL.

Larcher Pictaviensis



CAPUT V.

Particularis Africæ descriptio.

Mauritania.

Dictum est Atlanticum esse oceanum qui terras ab occidente contingeret. Hinc in nostrum mare pergentibus, læva Hispania, Mauritania dextra est. Primæ partes illa Europæ, hæc Africæ. Ejus oræ finis Mulucha: caput atque exordium est promontorium, quod Græci Ampelusiam, Afri aliter, sed idem significante vocabulo, appellant. In eo est specus Herculi sacer: et ultra specum [a] Tinge oppidum pervetus, ab Antæo (ut ferunt) conditum. Extat rei signum [b] parma elephantino tergore exsecta, ingens, et ob magnitudinem nulli nunc

a *Tinge oppidum*] Ptolæmeo Tingis est; Straboni Tiga; Stephano Tingios; Plinio Tingi. Pintianus.

b *Parma*] Parma Antæi non erat elephantino tergore tecta, ut placuit Salmasio in *Plinianis*, sed ipsum tergus erat parma. Voss.

usuro habilis; quam locorum accolæ ab illo gestatam pro vero habent, traduntque, et inde eximiè colunt. Deinde est mons præaltus, ei, quem ex adverso Hispania attollit, objectus: hunc Abylam, illum Calpen vocant, columnas Herculis utrumque. Addit fama [c] nominis fabulam, Herculem ipsum junctos olim perpetuo jugo diremisse colles, atque ita exclusum antea mole montium Oceanum, ad quæ nunc inundat admissum. Hinc jam mare latiùs funditur, summotasque vastiùs terras magno impetu inflectit.

Cæterùm regio ignobilis, et vix quicquam illustre sortita, parvis oppidis habitatur,

c *Nominis*] Scribe nomini, non nominis. Pintian.

passe pour avoir été bâtie par Antée. On rapporte comme une preuve de cette origine, l'existence d'un bouclier (101) fait de cuir d'éléphant, et d'une telle grandeur qu'il ne pourrait aujourd'hui convenir à personne. Les habitans du pays tiennent et donnent pour certain, qu'il servit autrefois à l'usage de ce géant, et le conservent pour cela même avec une vénération toute particulière. Plus loin est une très-haute montagne située directement en face de celle qui s'élève sur la côte opposée de l'Hispanie. L'une (102) se nomme [d] Abyla, l'autre Calpe, et toutes deux ensemble (103) les colonnes d'Hercule. La fable rapporte à ce sujet qu'autrefois ce même Hercule sépara ces deux montagnes jointes sans aucune interruption l'une à l'autre, et qu'ainsi l'Océan, jusqu'alors arrêté par cette barrière, se répandit dans les vastes contrées qu'il couvre aujourd'hui de ses eaux. A partir de ce point, notre mer s'élargit et s'enfonce avec une extrême impétuosité dans les terres.

La Mauritanie présente peu d'intérêt et n'a presque rien de remarquable; on n'y

d Alcudia, suivant les Arabes; Sierra-Ximiera, suivant les Espagnols.

voit que de petites villes et de petites rivières ; son sol vaut mieux que ses habitans, qu'une lâche inertie fait languir dans l'obscurité. Cependant parmi quelques objets qui ne sont pas tout-à-fait indignes d'attention, on peut citer (104) ces hautes montagnes qui, rangées par ordre et comme à dessein les unes à la suite des autres, sont appelées [e] les sept frères, à cause de leur nombre et de leur ressemblance; ensuite (105) le fleuve [f] Tamuda, (106) les petites villes de [g] Rusadir et de [h] Siga, et [i] un port que son étendue a fait appeler le Grand-Port. Quant au (107) [k] Mulucha, dont nous avons parlé, c'est un fleuve qui, après avoir autrefois servi de limite aux empires de Bocchus et de Jugurtha, ne distingue plus aujourd'hui que les nations qu'ils avaient sous leur puissance.

e Ces montagnes peuvent répondre à ce que les Arabes ont appelé Gebel-Mousa.

f Le Bedie, dans le pays des Alarabes, suivant Olivarius.

g Melilla, ville appartenant aux Espagnols depuis 1496.

h Pignon de Velez, encore aux Espagnols, suivant le père Hardouin; le Ned-Roma, suivant d'Anville.

i Arzeû.

k Rivière de Muluya.

parva flumina emittit, [d] solo quam viris melior, et segnitie gentis obscura. Ex iis tamen quæ commemorare non piget, montes sunt alti, qui continenter et quasi de industriâ in ordinem expositi, ob numerum, septem, ob similitudinem fratres nuncupantur. Tamuda fluvius, et Rusadir, et Siga, parvæ urbes: et portus cui magno est cognomen ob spatium. Mulucha ille, quem diximus, amnis est, [e] nunc gentium, olim regnorum quoque terminus, Bocchi Jugurthæque.

d *Solo*] Tingitana enim admodum fertilis est, eoque maximè latere quod in Atlanticum inclinat. VADIAN.

e *Nunc gentium, olim regnorum quoque terminus.*] Mulucha flumen olim terminus erat regum Bocchi Jugurthæque; nunc verò gentium tantùm, Maurorùm nempe et Numidarum: nam Pomponii ævo jam Juba obierat. Itaque per equites romanos utraque illa provincia administrabatur. Voss.

CAPUT VI.

Numidia.

A [b] eo Numidia ad ripas exposita [a] fluminis Ampsagæ, spatio quidem quàm Mauritania angustior est, verùm et culta magis et ditior. Urbium quas habet, maximæ sunt, Cirta procul a mari, nunc Sittianorum colonia, quondam regum domus; sed cum Syphacis foret, opulentissima. Iol ad mare; aliquandò ignobilis, nunc, quia Jubæ regia fuit, et quod Cesarea vocitatur, illustris. [b] Citra hanc (nam in medio fermè littore sita est) Cartenna et Arsinna sunt oppida, et Quiza castellum, et Laturus sinus, et Sardabale fluvius. Ultra, [c] monu-

a *Fluminis Ampsagæ*] Utramque ripam Ampsagæ possidebant Numidæ: nam Cirtam quoque Numidiæ tribuit Voss.

b *Citra hanc (nam in medio ferme littore sita est*] Iol in medio fere Numidiæ littore sita fuit; sed quoniam in eâ regione nihil erat illustrius, eam primo loco numerat: deinde refert quæ citra eam, quæque ultra sunt, sicut et aliàs. Ciaccon.

c *Monumentum commune regiæ gentis*] Monumentum commune regiæ gentis interpretamur locum sepulcro omnium e regiâ Numidarum

CHAPITRE VI.

[a] *La Numidie.*

Cette (108) contrée, moins grande que la Mauritanie, mais plus opulente et plus belle, (109) est comprise entre le Mulucha et les rives de [b] l'Ampsaga. Ses villes les plus considérables sont, (110) [c] Cirta dans l'intérieur, et (111) [d] Iol sur le bord de la mer. La première, maintenant habitée par une colonie de Sittianiens, fut autrefois le lieu de la résidence des rois du pays, et s'éleva principalement sous Syphax au plus haut degré de splendeur. La seconde, anciennement obscure et ignorée, se fait remarquer aujourd'hui, tant pour avoir été

a La plus grande partie du royaume d'Alger.

b Le Wad-il-Kibir, ou le grand fleuve. On le connait encore sous le nom de Rumel.

c Constantine, sur le fleuve précedent, à trente lieues de la mer, et capitale de la province du Levant, au royaume d'Alger On y voit de très-beaux restes des ouvrages des Romains.

d Alger, suivant Holstenius; Capo-Figalo, suivant Baudrand; Vacur, suivant d'Anville, et Dahmus, suivant quelques autres.

le siége de l'empire de Juba, que par son nom actuel de Césarée. En-deçà de cette dernière ville, située presqu'au milieu de la côte, on rencontre celles (112) [e] de Cartenna, (113) [f] et d'Arsinna, (114) [g] le fort Quiza, (115) le golfe Laturus et le fleuve Sardabale. Au-delà sont (116) un certain endroit consacré à la sépulture des princes de la famille royale, ensuite les villes (117) [h] d'Icosium et de Ruthisia, entre lesquelles coulent [i] l'Aves et le [k] Vabar, et quelques autres lieux peu mémorables, dont on peut se dispenser de parler, sans aucun inconvénient pour l'intérêt de la description. Si des bords de la mer on s'enfonce dans l'intérieur, à une distance assez considérable du rivage, on aperçoit, dit-on, çà et là, dans des campagnes d'ailleurs stériles et abandonnées, si toutefois la chose est croyable, (118) des arrêtes de poissons, des débris de coquillages fossiles, des rochers

e Tenez, à l'occident d'Alger.

f Marz-al-Kibir, ou quelque autre lieu dans son voisinage, suivant le père Hardouin.

g Le même savant estime que ce peut être Aresgol.

h Sersel d'après d'Anville, et Alger suivant quelques autres.

i Le Sefaïa.

k Le Rio-Major.

mentum commune regiæ gentis, deinde Icosium et Ruthisia urbes, et fluentes inter eas Aves et Vabar, aliaque quæ taceri nullum rerum famæve dispendium est. Interius, et longè satis a littore (si fidem res capit) mirum ad modum, spinæ piscium, muricum ostreorumque fragmenta, [d] saxa attrita (uti solent) fluctibus, et non differentia marinis, infixæ cautibus anchoræ, et alia ejusmodi signa atque vestigia effusi olim usque ad ea loca pelagi, in campis nihil alentibus esse invenirique narrantur.

familiâ destinatum. Gronovius.

d *Saxa attrita*] *Attrita saxa* sunt exesa et excavata a mari, quemadmodum scopuli. Voss.

qui paraissent avoir été limés par les flots, comme ceux qu'on voit au sein des mers, des ancres de vaisseaux incrustées dans des montagnes, et beaucoup d'autres phénomènes de ce genre, qui tous sont autant de preuves et de vestiges de l'ancien séjour des eaux sur ces contrées lointaines.

CHAPITRE VII.

[a] *L'Afrique proprement dite.*

La contrée suivante s'étend (119) sous le le nom d'Afrique proprement dite, entre le promontoire (120) [b] Metagonium et les autels des Philènes. On y rencontre d'abord (121) [c] Hippone la royale, (122) [d] Rusicade (123) [e] et Tabraca. Plus loin (124) trois grandes pointes de terre fort avancées dans la mer, et connues sous les noms de [f] cap Blanc, [g] cap d'Apollon, [h] cap de Mercure, laissent entre elles deux golfes d'une étendue considérable. Le premier est appelé [i] golfe d'Hippone de la [k] ville de même nom, située sur ses bords, (125) et surnommée

a Partie orientale du royaume d'Alger, avec ceux de Tunis et de Tripoli.

b Capo-di-Ferro, suivant le père Hardouin.

c Bone, ville maritime du royaume d'Alger, au nord-est de Constantine.

d Sgigada, suivant d'Anville.

e Tabarca, suivant le même.

f Cap Mabra.

g Ras-Zebib.

h Cap Bon.

i Baia-di-Bona, suivant le père Hardouin.

k Benzert ou Biserte.

CAPUT VII.

Africa propriè dicta.

Regio, quæ sequitur[a] a promuntorio Metagonio ad aras Philænorum, propriè nomen Africæ usurpat. In eâ sunt oppida, Hippo regius, et Rusicade, et Tabraca. Dein tria promuntoria, Candidum, Apollinis, Mercurii, vastè projecta in altum, duos grandes sinus efficiunt. Hipponensem vocant proximum, ab Hippone Diarrhyto, qui littori ejus appositus est. In altero sunt[b] castra Dellia, castra Cornelia, flumen Bagrada, urbes Utica et Carthago: ambæ inclitæ, ambæ a Phœnicibus conditæ. Illa fato Catonis insignis, hæc suo:

a *A promuntorio Metagonio*] Mela Metagonium collocavit ubi Tretum fuerat collocandum, aut saltem promuntorium istud binome esse putavit. Voss.

b *Castra Dellia*] Ab aliquo Dellio procul dubio nomen accepere hæc castra. Delliorum familia quia minus nota, ideo *Lælia* hic supposuerunt. Castra Cornelia memorant plures. Idem.

Castrorum Delliorum nullus geographorum meminit. Ciacon.

nunc populi Romani colonia, olim imperii ejus pertinax æmula: jam quidem iterum opulenta, etiam nunc tamen priorum excidio rerum, quàm ope præsentium clarior. Hadrumetum, Leptis, Clupea, Acholla, Taphrure, Neapolis, hinc ad Syrtim adjacent, ut inter ignobilia celeberrimæ.

[c] Syrti sinus est centum ferè millia pas-

[c] *Syrti sinus est*] Lego Syrtis sinus est. IDEM.

Diarrhyte. Autour [l] de l'autre, on remarque l'antique assiette (126) des camps Dellien et Cornélien, (127) l'embouchure du [m] Bagrada, (128) les villes [n] d'Utique (129) et de [o] Carthage, toutes deux célèbres et toutes deux fondées par des Phéniciens. L'une est fameuse par la fin tragique de Caton; l'autre, renommée par la ruine de son ancienne puissance, n'est plus aujourd'hui qu'une colonie du peuple Romain, après en avoir été si long-temps la terrible rivale: quelle que soit son opulence actuelle, elle intéresse toujours davantage par le souvenir de sa grandeur passée, que par l'éclat dont elle brille encore aujourd'hui. De là jusqu'à la [p] première Syrte, on ne trouve rien qui mérite quelque attention, si ce n'est qu'on peut citer (130) [q] Hadrumette, (131) [r] Leptis, (132) [s] Clupée, (133) Acholle, (134) [t] Taphrure (135) et [u] Neapolis.

La (136) Syrte est un grand golfe ayant

l Golfe de Tunis.

m Le Megerda, qui se jette dans la mer, près de Tunis.

n Porto-Farina.

o On en voit les ruines à trois lieues de Tunis.

p Golfe de Gabès.

q On ignore son état actuel.

r Lemta.

s Aklibia.

t Sfakès, aujourd'hui l'échelle la plus fréquentée sur cette côte.

u Nabel.

presque cent mille pas d'ouverture et trois cent mille pas de circonférence, mais sans port, sans mouillage et d'une navigation très-périlleuse, moins à cause des écueils et des bas-fonds dont il est parsemé, (137) qu'à cause des mouvemens alternatifs d'une mer continuellement agitée. Au-dessus (138) est un grand lac (139) appelé [x] Tritonis, où se jette le fleuve [y] Triton. C'est là l'origine (140) du surnom qu'on donne à Minerve. Les habitans du pays croient que cette déesse est née sur les bords de ce lac, et sont en quelque sorte parvenus à accréditer cette fable, en célébrant le jour auquel ils rapportent la naissance de cette déesse, (141) par une fête où les jeunes filles se battent les unes contre les autres. Plus loin sont (142) la ville [z] d'Oea (143) et le fleuve [a] Cinyps, traversant dans son cours les campagnes les plus fertiles; puis (144) une

x Le docteur Shaw pense que ce lac est celui qu'on appelle aujourd'hui Faraouet, ou El-Low-Deah, ou lac des Marques. *Voyages de Shaw*, *tom.* 1.

y Le même docteur croit que c'est le Gabs d'aujourd'hui. *Ibid.*

z Tripoli, capitale du royaume de son nom, avec un port.

a Il est appelé dans le pays Wadi-Quaham.

suum, quà mare accipit, patens: trecenta, quà cingit. Verùm importuosus atque atrox et ob vadorum frequentium brevia, magisque etiam ob alternos motus pelagi affluentis et refluentis infestus. d Super hunc ingens palus amnem Tritona recipit, ipsa Tritonis: unde et Minervæ cognomen inditum est, ut incolæ arbitrantur, ibi genitæ: faciuntque ei fabulæ aliquam fidem, quòd quem natalem ejus putant, ludicris virginum inter se decertantium celebrant. Ultra est Oea oppidum, et Cinyps fluvius per uberrima arva decidens. Tum Leptis altera et Syrtis, nomine atque ingenio par priori: cæterùm altero ferè spatio quà dehiscit, quàque flexum agit, amplior. Ejus promuntorium est Bryon, ab eoque incipiens ora, quam Lotophagi tenuisse dicuntur, usque ad Phycunta (et id promuntorium est) importuoso littore pertinet.

d *Super hunc ingens palus amnem Tritona recipit*] *Super* hic pro *ultra* ponit, ut aliquot aliis locis: nam hanc paludem certiores auctores inter duas Syrtes collocant. Idem.

Aræ ipsæ nomen ex Philænis fratribus traxere, [e] qui contra Cyrenaïcos missi Carthagine ad dirimendum conditione bellum, diu jam de finibus, et cum magnis amborum cladibus gestum, postquam in eo, quod convenerat, non manebatur, ut ubi legati concurrerent, certo tempore utrinque dimissi, ibi termini statuerentur: pacti de integro, ut quicquid citra esset, popularibus cederet (mirum et memoriâ dignissi-

[e] *Qui contra Cyrenaïcos*] Locus iste est mutilus: quædam enim desiderantur ut sit integra Pomponii lectio. Ubi enim est, *pacti de integro*, deest Pomponio pactum. Nescies ex lectione Pomponianâ quid pacti fuerint, nisi ex Sallustio addideris. Olivar.

Nihil desiderari existimo; nam quòd putant pactum ipsum deesse, in eo falluntur: jam enim præcessit. Repetenda sunt itaque illa verba, ut ubi legati concurrerent certo tempore utrinque dimissi, ibi termini statuerentur; quicquid verò citra esset, id popularibus cederet. Voss.

autre [b] Leptis et une autre [c] Syrte, semblable à la première par son nom et ses qualités dangereuses, mais une fois plus étendue en ouverture et en circonférence. Elle se termine (145) au cap [d] Bryon, d'où s'étend jusqu'au cap [e] Phycus (146) une côte qu'on dit avoir été habitée par des Lotophages, et dont les approches sont aussi très-difficiles.

Les [f] autels (147) des Philènes sont ainsi appelés de deux frères Carthaginois choisis par leurs compatriotes pour l'accomplissement d'une convention faite avec les Cyrénéens, afin de terminer une guerre horrible et meurtrière, depuis long-temps existante entre les deux peuples, à l'occasion de leurs limites respectives. On était convenu de les fixer dans l'endroit même où se rencontreraient deux coureurs envoyés de part et d'autre à une époque déterminée, de sorte que tout le pays qui se trouverait de chaque côté en-deçà du point

b Lebida, au sud-est de Tripoli.

c Golfe de la Sydre.

d Capo-di-Teiones, suivant le père Hardouin.

e Ras-al-Sem, ou cap Rasat.

f Aujourd'hui le port de Sable, suivant la Martinière, *Dictionn. géograph.*

de rencontre, devait appartenir à chaque peuple. Mais des contestations s'étant ensuite élevées sur l'exécution de ce traité, les Philènes consentirent généreusement à être enterrés vifs sur la place. Dévouement héroïque et bien digne de passer à la postérité!

num facinus!) hîc se vivos obrui pertulerunt.

CAPUT VIII.

Cyrenaïca.

[a] Inde ad Catabathmon Cyrenaïca provincia est, in eâque sunt Ammonis oraculum, fidei inclitæ: et fons, quem Solis appellant: et rupes quædam Austro sacra. Hæc cum hominum manu attingitur, ille immodicus exsurgit, arenasque quasi maria agens, siccis sævit fluctibus. Fons mediâ nocte fervet, mox et paulatim tepescens, fit luce frigidus: tunc ut sol surgit, ita frigidior subinde: per meridiem maximè riget. Sumit deinde tepores iterum, et primâ nocte calidus, atque ut illa procedit, ita calidior: rursus cum est media, perfer-

a *Inde ad Catabathmon Cyrenaïca provincia est*] Cyrenaicæ non eosdem faciunt terminos Veteres. Alii enim Cyrenaïcæ initium sumunt ab aris Philænorum, alii a Βρυῶν promontorio, quidam ab Hesperidibus, aliqui etiam a Phyounte. Itaque ex eorum sententiâ *aræ* Philænorum non sunt termini Africæ propriè dictæ, sed ditionis Carthaginiensium. Quidquid verò Afrorum ultra istas habitat aras, id ipsum quoque Africæ propriè dictæ tribuitur. Afri verò sunt Lotophagi qui usque ad Phycuntem pertingunt. Voss.

CHAPITRE VIII.

La Cyrénaïque.

Cette province, (148) comprise entre les limites de l'Afrique propre et le Catabathmos, renferme trois choses remarquables: (149) l'oracle d'Ammon, si célèbre par l'autorité de ses prédictions; (150) une fontaine appelée la fontaine du Soleil; (151) et un certain rocher consacré au vent du Midi. Si quelque homme s'avise d'y porter la main, aussitôt ce vent irrité se déchaîne avec fureur, roule çà et là des flots de sable, et produit ainsi sur la terre les affreuses tourmentes de la mer. L'eau de la fontaine, bouillante au milieu de la nuit, perd insensiblement sa chaleur, et déjà fraîche au point du jour, elle se refroidit de plus en plus à mesure que le soleil s'élève sur l'horizon, de sorte qu'elle est excessivement froide à midi; passé cette

a Pays de Derne ou de Barca, province la plus orientale de la côte de Barbarie, et appartenante aux Turcs.

heure elle se réchauffe de nouveau par degrés, et déjà tiède quand le jour disparaît, sa chaleur augmente de plus en plus jusqu'au milieu de la nuit, où elle bout encore à gros bouillons. Sur le bord de la mer on rencontre les promontoires (152) [b] Zéphyrion et Naustathmos, (153) le [c] port Parætonius, (154) les villes [d] d'Hesperis, (155) [e] d'Apollonie, (156) [f] de Ptolémaïde, (157) [g] d'Arsinoë, (158) et celle de [h] Cyrène, qui a donné son nom à toute la contrée. Le (159) [i] Catabathmos est une vallée qui s'incline jusqu'à l'Egypte et qui borne dans cette partie le continent d'Afrique.

Tel est l'état des côtes que nous venons de parcourrir, (160) et dont les habitans ont pris en tous points nos mœurs et nos usages, si ce n'est que quelques-uns d'entr'eux ont conservé leur langue primitive, les dieux de leurs ancêtres et les antiques cérémonies de leur culte. Ceux qui les sui-

b Capo-di-Bonandrea suivant Baudrand, et Cataltym suivant Marmol.

c Al Baretoun.

d Bernic ou Ben-Gasi.

e Marza-Susa ou Sosush.

f Tolometa, près du golfe de la Sydre.

g Teukera ou Teuchira.

h Curen ou Grene, entre Derne et Tolometa.

i Akabet-Assolom, en langue arabe.

vet. In littore promuntoria sunt Zephyrion et Naustathmos, portus Parætonius, urbes Hesperis, Apollonia, Ptolemaïs, Arsinoë, atque (unde terris nomen est) ipsa Cyrene. Catabathmos vallis devexa in Ægyptum, finit Africam.

[b] Oræ sic habitantur, ad nostrum maximè ritum moratis cultoribus, nisi quòd quidam linguis differunt et cultu deûm quos [c] patrios servant, ac patrio more venerantur. [d] Proximis nullæ quidem urbes stant, tamen domicilia sunt quæ mapalia appellantur. [e] Victus asper, et munditiis

b *Oræ sic habitantur*] Ut ab Herculeis columnis descriptæ sunt, secundum littora nostri maris. VADIAN.

c *Patrios*] Ut longa eos consuetudo venerabiles fecit. IDEM.

d *Proximis*] Remotiùs paulò a mari habitantibus. IDEM.

e *Victus asper*] Quid nomine *victûs* intelligatur, scribit Ulpianus in l. 43, D. *de verborum significat. Verbo victûs continentur, quæ esui,*

carens. Primores [f] sagis velantur, vulgus bestiarum pecudumque pellibus: humi quies epulæque capiuntur. Vasa ligno fiunt aut cortice. Potus est lac, succusque baccarum: cibus est caro, plurimùm ferina. Nam gregibus (quia id solum opimum est) quoad potest parcitur. Interiores etiam incultiùs, sequuntur vagi pecora: utque a pabulo ducta sunt, [g] ita se ac tuguria sua promovent: atque ubi dies deficit, ibi noctem agunt. Quanquam in familias passim et sine lege dispersi, [h] nihil in commune consultant: tamen quòd singulis aliquot simul conjuges, et plures ob id liberi agnatique sunt nusquam pauci.

potuique cultique; quæque ad vivendum homini necessaria sunt. Vestem quoque victûs habere vicem Labeo ait, item Caius, l. 44, D. *eod. tit. Et cætera quibus tuendi curandive corporis gratiâ utimur, ad appellatione significantur.* Ciaccon.

f *Sagis velantur*] Vestibus ex villo crassiore textis. Vadian.

g *Ita se ac tuguria sua promovent*] Manifestè hinc apparet mobilia fuisse Numidarum tuguria, non stata. Voss.

h *Nihil in commune consultant*] *in commune consulere* est publico commodo studere. Ciaccon.

vent immédiatement dans l'intérieur n'ont point de villes, mais se pratiquent une certaine sorte de demeures (161) qu'on appelle huttes. Leur manière de vivre (162) est sauvage et mal-propre. Les chefs de la nation portent des vêtemens d'étoffe grossière; la multitude se couvre avec les peaux des bêtes fauves et des troupeaux. Ils n'ont d'autre table ni d'autre lit que la terre. Ils se servent de vases de bois ou d'écorce. Ils ne boivent que du lait et d'une certaine liqueur qu'ils expriment des fruits sauvages. Ils ne mangent que de la chair, et le plus souvent de celle des animaux féroces; car, autant qu'ils peuvent s'en abstenir, ils ne touchent point à leurs troupeaux, le seul bien qu'ils possèdent. Plus loin, (163) des Africains encore plus barbares, sans toits et sans demeures fixes, suivent çà et là leurs troupeaux dans les pâturages, traînent après eux leurs cabanes à mesure qu'ils changent de place, et passent la nuit dans l'endroit où elle vient les surprendre. Quoique distribués en familles éparses, sans police, sans lois, sans aucun intérêt commun qui les réunisse, cependant ils sont par-tout assez nombreux, parce que

chaque homme ayant à la fois plusieurs femmes, il en résulte une grande quantité d'enfans, tous parens entr'eux, pour chaque association particulière.

Parmi ceux qu'on dit exister au-delà des déserts, (164) les Atlantes maudissent le soleil toutes les fois qu'il se lève et qu'il se couche, comme un astre pernicieux au pays et aux habitans. Chez eux les individus n'ont point de nom qui les distingue. Ils s'abstiennent de chair, (165) et n'ont jamais de songes pendant leur sommeil, comme les autres hommes. Les (166) Troglodytes ne possèdent rien; leur voix (167) rend moins des sons articulés que des cris aigus; ils se tiennent dans des cavernes et se nourrissent de serpens. Les (168) Garamantes ont une certaine espèce de bœufs, qui, en paissant, inclinent obliquement la tête, parce que leurs cornes, rabattues en devant, s'opposent alors à ce qu'ils puissent la tenir droite. Toutes leurs femmes (169) sont communes, et parmi les enfans qui en proviennent, chacun, dans une telle confusion, adopte et prend pour les siens ceux qu'il croit lui ressembler davantage. Les Augiles ne reconnoissent d'autres dieux

Ex his qui ultra deserta esse memorantur, Atlantes solem exsecrantur, et dum oritur, et dum occidit, ut ipsis agrisque pestiferum. Nomina singuli non habent: non vescuntur animalibus; neque illis in quiete qualia ceteris mortalibus visere datur. Troglodytæ nullarum opum domini strident magis quam loquuntur, specus subeunt, alunturque serpentibus. [i] Apud Garamantas jam armenta sunt, eaque obliquâ cervice pascuntur; nam [k] pronis directa in humum cornua officiunt. Nulli certa uxor est, ex his qui tam confuso parentum coitu passim incertique nascuntur, quos pro suis colant, formæ similitudine agnoscunt. Augilæ Manes tantùm deos putant: per eos dejerant, eos ut oracula consulunt: precatique quæ volunt, ubi tumulis incubuere, pro responsis ferunt somnia. Femi-

i *Apud Garamantas jam armenta sunt*] Cum dixisset Troglodytas nullarum opum dominos esse, subjungit, apud Garamantas jam armenta esse, sed peculiari quidem naturâ. Idem.

k *Pronis*] Rectâ fronte petentibus. Vadian.

nis eorum solenne est, nocte quâ nubunt, omnium stupro patere, qui cum munere advenerint, et tum cum plurimis concubuisse, maximum decus; in reliquum pudicitia insignis est. Nudi sunt Gamphasantes, armorumque omnium ignari: nec vitare sciunt tela, nec jacere: ideoque obvios fugiunt, neque aliorum quàm quibus idem ingenii est, aut congressus, aut colloquia patiuntur. Blemmyis capita absunt: vultus in pectore est. Satyris, præter effigiem, [1] nihil humani. Ægipanum quæ celebratur, ea forma est. Hæc de Africâ.

1 *Nihil humani*] Ideo supra, terras eos magis habere, quam habitare dixit: habent enim et feræ, habitant qui cultiorem reddunt. Idem.

que les Mânes. Ils jurent par eux, les consultent comme des oracles, et quand ils leur ont fait quelque demande, ils se couchent sur des tombeaux et prennent pour réponse les songes qu'ils font pendant leur sommeil. Suivant une coutume solennelle, leurs femmes s'abandonnent la première nuit de leurs noces à tous ceux qui leur apportent quelques présens, et se font même honneur du plus grand nombre; du reste elles sont par la suite envers leurs époux d'une fidélité inviolable. Les Gamphasantes (170) vivent tout nus et ne connaissent aucunement l'usage des armes, soit pour attaquer, soit pour se défendre; c'est par cette raison qu'ils fuient la rencontre des autres hommes, et qu'ils n'ont de commerce où d'entretien qu'avec ceux qui ont les mêmes mœurs et les mêmes manières. Les Blemmyens (171) n'ont point de tête; leur visage est sur leur poitrine. Les Satyres (172) n'ont rien d'humain que la figure. Les AEgipans (173) ont réellement la forme qu'on leur attribue. Voilà ce qui regarde l'Afrique.

CHAPITRE IX.

Description particulière de l'Asie.

[a] *L'Egypte.*

L'Egypte est la première partie de l'Asie. Elle (174) s'étend de l'extrémité du Catabathmos au pays des Arabes, et des bords de notre mer à l'Ethiopie qui la borne au midi. Quoiqu'elle (175) ne soit point arrosée par les pluies, cependant elle est extraordinairement féconde (176) en fruits, en hommes et en animaux, (177) grâce aux eaux bienfaisantes du Nil, (178) le plus grand de tous les fleuves qui se jettent dans notre mer. Ce fleuve, (179) sorti des déserts de l'Afrique, n'est d'abord ni propre à la navigation, ni connu sous le nom de Nil.

a L'Egypte d'aujourd'hui, à l'exception de sa côte sur la mer Rouge, qui, dans le système de notre géographe, appartenait à l'Arabie : *alterum sinum undique Arabes incingunt*; lib. 3 cap. 8. Cette belle contrée forme aujourd'hui la partie la plus orientale de l'Afrique, et est sous la domination du Grand-Seigneur

CAPUT IX.

Particularis Asiae descriptio.

Aegyptus.

Asiae prima pars Aegyptus [a] inter Catabathmon et Arabas, ab hoc littore penitus immissa, donec Aethiopiam [b] dorso contingat, ad meridiem refugit. Terra expers imbrium, mirè tamen fertilis, et hominum aliorumque animalium perfœcunda generatrix. Nilus efficit, amnium in nostrum mare permeantium maximus. Hic ex desertis Africæ missus, nec statim navigari facilis, nec statim Nilus est: [c] sed cum diu simplex sævusque descendit, [d] circa Meroën

a *Inter Catabathmon et Arabas*] Hoc est inter finem Catabathmi et Arabas: nam est magnus tractus a principio Catabathmi usque ad finem versùs Aegyptum. Olivarius.

b *Dorso*] Propterea vocatur Aethiopia sub Aegypto. Idem.

c *Sed cum diu simplex sævusque descendit*] Sævus est Nilus ubi simplex, fontibusque suis vicinus est. Deinde verè divisus, et diffusus, fit lenis et navigabilis. Voss.

d *Circa Meroën*] Dividitur. Olivar.

latè patentem insulam in Æthiopiam diffunditur, alterâque ex parte Astaboras, alterâ Astapes dictus est. [e] Ubi rursus coit, ibi nomen hoc capit. Inde partim asper, partim navigia patiens, [f] in immanem locum devenit: ex quo præcipiti impetu egressus, et Tachempso alteram insulam amplexus, usque ad Elephantidem urbem Ægyptiam [g] atrox adhuc fervensque decurrit. Tum demum placidior, et jam bene navigabilis, primùm juxta Cercasorum oppidum triplex esse incipit. Deinde iterum iterumque divisus [h] ad Delta et ad Melin, it per omnem Ægyptum vagus atque dispersus: septemque in ora se scindens, singulis tamen grandis, evolvitur. Non pererrat autem

e *Ubi rursus coit.*] Post Meroën insulam : tunc vocatur Nilus. Idem.

f *In immanem locum devenit*] Frustra hic aliquis lacum quærat, nedum immanem. Scribe, *in immanem locum devenit.* Immanem locum vocat catadupa seu cataractas Nili. Nihil clariùs. Voss.

g *Atrox fervensque decurrit*] Efficitque *Catadupa* seu *Cataractas*, ubi ex altissimis montibus Nilus præcipitat. Schottius.

h *Ad Delta et ad Melin*] A glossâ est, ideo delendum. Idem.

Haud dubiè ex orâ libri in contextum ea verba irrepsere, itaque delenda esse censeo, legendumque, *dein semet iterumque divisus, it per omnem Ægyptum.* Sunt igitur verba annotantis ad quæ loca divisio fluminis fieret, sed imperitè tamen. Ciaccon.

Après avoir parcouru dans un même lit, dont la pente est forte et rapide, une grande étendue de pays, il arrive en Ethiopie (180) et s'y partage en deux branches au milieu desquelles est la grande île de Méroë; l'une s'appelle [b] Astaboras, et l'autre [c] Astapes. Ces deux branches viennent ensuite se confondre dans un même canal, (181) et c'est alors que le Nil commence à porter ce nom. De là, tantôt hérissé de pointes de rochers, tantôt facile et navigable, il parvient [d] à un certain endroit horriblement escarpé, (182) d'où il se précipite avec fureur, (183) forme plus bas une autre île appelée [e] Tachempso, et s'élance en bouillonnant encore (184) vers [f] Eléphantine, ville d'Egypte. Alors, prenant enfin un cours plus calme, et sans danger pour la navigation, (185) il se rend à la ville de Cercasore,

b C'est le fleuve qu'on appelle Tacazé, dans l'Abissinie.

c C'est l'Abawi des Abissins, dans les sources duquel on s'était flatté d'avoir trouvé celles du Nil, au commencement du 17.e siècle.

d Cet endroit ne peut convenir qu'à la position de la grande Cataracte, dans une montagne appelée Génadel en Nubie; la petite étant située en Egypte, entre Eléphantine et Syene.

e Voyez les Mémoires sur l'Egypte ancienne et moderne, par M. d'Anville, p. 217.

f Géziret-el-Sag, île fleurie. *D'Anville, ibid, page* 214.

où il se partage d'abord en trois branches. Plus loin (186) il se subdivise encore deux fois, de sorte qu'après avoir traversé (187) l'Egypte dans tous les sens, il vient se jeter dans la mer par sept embouchures différentes, et toutes d'une largeur considérable. Le Nil au reste ne se borne pas à parcourir cette contrée, (188) mais il déborde encore et l'inonde au solstice d'été. Ses eaux sont naturellement si fécondes et si nutritives, qu'outre qu'elles produisent une abondante quantité de poissons et même des animaux d'une grosseur prodigieuse, tels que (189) les hippopotames et les crocodiles, elles animent jusqu'à la terre et en forment des êtres vivans. La preuve en est qu'à la suite des inondations, et lorsque le fleuve est rentré dans son lit, on trouve çà et là dans les campagnes encore fraîches et limoneuses, (190) certains animaux qui ne sont pas entièrement formés, et qui commençant à peine de vivre, laissent apercevoir, dans leur organisation incomplète, une certaine portion de terre inanimée faisant corps avec la partie vivante.

tantùm eam, sed [1] æstivo sidere exundans etiam irrigat, adeo efficacibus aquis ad generandum alendumque, ut præter id quòd scatet piscibus, quòd hippopotamos crocodilosque, vastas belluas gignit, glebis etiam infundat animas, ex ipsâque humo vitalia effingat. Hoc eo manifestum est, quòd ubi sedavit diluvia, ac se sibi reddidit, per humentes campos quædam nondum perfecta animalia, sed tum primum accipientia spiritum, et ex parte jam formata, ex parte adhuc terrea visuntur.

[1] *Æstivo sidere exundans*] Proprium hoc Nilo, cum flumina omnia fervore et siccitate exarescant. SCHOTT.

Crescit porro, sive quòd solutæ magnis æstibus nives, ex immanibus Æthiopiæ jugis, largiùs quàm ripis accipi queant, defluunt: sive quòd [k] sol hieme terris propior, et ob id fontem ejus minuens, tunc altiùs abit, sinitque integrum, et ut est plenissimus, surgere: sive quòd per ea tempora flantes Etesiæ, aut actas a septentrione in meridiem nubes super principia ejus imbre præcipitant: autvenienti obvii adverso spiritu, cursum descendentis impediunt: aut arenis, quas cum fluctibus littori applicant, ostia obducunt, [l] fitque major, vel quòd nihil ex semet amittit, vel quòd plus quàm solet accipit, vel quod minùs quàm debet emittit. Quod si est alter orbis, suntque

k *Sol hieme terris propior*] Terris videlicet ubi Nilus oritur: nam quando Ægyptiis est hiems, illis terris est æstas; propterea sol est propior illis terris. Olivar.

De excentrico solis circulo viri quidam docti intelligendum putant hunc Pomponii locum, nempe quia brumâ sol terris est propior, quàm solstitio. Sed ex Herodoto hæc accepit, cujus tempore necdum comperta erat excentricitatis ratio. Sol hieme terris propior, quia minor esse videtur altitudo ejus supra horisontem. Voss.

l *Fitque major, vel quod nihil ex semet amittit*] Hæc verba procul dubio non sunt Melæ, sed lectoris volentis compendio amplecti ante dictas incrementi Nili causas: quæ in margine libri scripta, librariorum inscitia Pomponianæ lectioni inseruit. Pintian.

Les débordemens du Nil proviennent, (191) soit de que les neiges qui couvrent les hautes montagnes de g l'Ethiopie, se fondent dans les grandes chaleurs et découlent dans ce fleuve avec une telle abondance que son lit ne peut suffire à les contenir ; soit (192) de ce que le soleil, plus voisin des sources du Nil en hiver, diminue par cette raison leur volume, tandis que s'élevant en été dans des régions supérieures, il ne leur enlève rien, ce qui fait qu'à raison de leur abondance elles lui fournissent alors une trop grande quantité d'eau ; soit (193) de ce que les vents Etésiens qui soufflent dans cette saison, poussent du septentrion au midi des nuages qui se résolvent en pluie dans les lieux où il commence ; ou que se portant dans un sens contraire au cours de ce fleuve, ils repoussent ses eaux et les empêchent de descendre ; ou qu'enfin ils obstruent ses embouchures par la grande quantité de sables que voiturent avec eux les flots qu'ils

g Ce que Mela nomme Ethiopie, dans cet endroit, convient parfaitement à l'Abissinie et à la Nubie d'aujourd'hui. On sait que les débordemens du Nil, proviennent en grande partie des pluies qui tombent dans l'Abissinie pendant trois mois de l'année.

chassent vers le rivage. En un mot, le Nil grossit et déborde, ou parce qu'il ne perd rien, ou parce qu'il reçoit plus qu'à l'ordinaire, ou parce qu'il donne moins à la mer qu'il ne doit lui donner. S'il existe vraiment au midi une terre opposée à celle que nous habitons, ont peut croire encore, sans trop choquer la vraisemblance, que prenant sa source dans ces climats et s'insinuant au-dessous des mers par des canaux souterrains, il vient ensuite reparaître dans notre hémisphère et s'y gonfler au temps du solstice, par la raison que le pays d'où il vient a l'hiver à cette époque.

L'Egypte (194) fournit encore d'autres merveilles. On y voit (195) l'île [h] Chemmis, ayant à sa surface des bois sacrés, des forêts et un grand temple d'Apollon, flotter dans un certain lac au gré des vents qui l'agitent. On y trouve (196) [i] des pyramides construites avec des pierres de trente pieds chacune, et dont la plus grande, (197) car

h Dans la Basse-Egypte, à peu de distance de la mer.

i On aperçoit encore ces monumens fameux, à quatre lieues du Caire, de l'autre côté du Nil, entre les ruines de Memphis et Djizé, dans la moyenne Egypte ou l'Heptanomi.

oppositi nobis a meridie [m] Antichthones, ne illud quidem a vero nimiùm abscesserit in illis ortum amnem, ubi subter maria cœco alveo penetraverit, in nostris rursus emergere, et hac re solstitio accrescere, quod tum hiems sit unde oritur.

Alia quoque in his terris mira sunt. In quodam lacu Chemmis insula, lucos sylvasque et Apollinis grande sustinens templum, natat, et quocumque venti agunt, pellitur. Pyramides tricenûm pedum lapidibus exstructæ: quarum maxima (tres namque sunt) quatuor fere soli jugera suâ sede occupat, totidem in altitudinem erigitur.

m *Antichthones*] Pro *Antichthones* quidam codices legunt *Antipodes*. Malè superiùs ostendimus *Antichthones* esse qui australem terram inhabitant. Antipodibus verò nullus hic locus est, ut potè qui penitus sub terram mersi κατὰ διάμετρον nobis opponuntur. Voss.

Mœris, aliquando campus, nunc lacus; quingenta millia passuum in circuitu patens, altior quàm ad navigandum magnis onustisque navibus satis est. Psammetichi opus Labyrinthus, domos ter mille et regias duodecim [n] perpetuo parietis ambitu amplexus, marmore exstructus ac tectus, unum in se descensum habet, [o] intus pene innumerabiles vias, multis ambagibus huc et illuc remeantibus, sed [p] continuo anfractu, et sæpe revocatis [q] porticibus ancipites: quibus [r] subinde alium super alios orbem agentibus, et subinde tantùm redeunte flexu quantùm processerat, [s] magno et explicabili tamen errore perplexus est.

n *Perpetuo*] Continuo. Vad.

o *Intus*] Intra vestibulum cryptæ. Idem.

p *Continuo*] Subinde flexo. Idem.

q *Porticibus*] Cavis illis meatibus. Idem.

r *Subinde*] Frequenter. Idem.

s *Magno et explicabili tamen errore perplexus est*] Melam non scripsisse *inexplicabili errore* certum est, aut certè non addidisset adverbium *tamen*. Voss.

elles sont au nombre de trois, a presque (198) quatre arpens de largeur à sa base, sur autant de hauteur. Le (199) lac [k] Mœris, autrefois terre ferme, a cinq cent mille pas de circonférence, et plus de profondeur qu'il n'en faut pour porter de gros vaisseaux de charge. Le [l] Labyrinthe, (200) ouvrage de Psammetichus, renferme trois mille maisons et douze palais, dans une même enceinte de murailles; il est fait et couvert de marbre; il n'a qu'une seule entrée, (201) et est percé dans l'intérieur, d'une multitude presque innombrable d'avenues et de portiques par lesquels on passe et repasse sans cesse en faisant mille détours : ces portiques orbiculairement disposés les uns dans les autres, présentent dans la variété de leurs issues des difficultés qui, sans être insurmontables, font naître cependant d'autant plus d'incertitude, qu'après avoir fait

k C'est le lac de Kern, communiquant au Nil par un canal appelé le Bahr-Jusef, dans la moyenne Egypte, suivant le citoyen Larcher. *Table géograph. de l'histoire d'Hérodote, au mot Mœris.* M. d'Anville retrouve le Mœris dans une lagune appelée *Bathen*, ou profonde. *Géog. ano. abrég tom.* 3, *pag.* 27.

l Près du lac dont on vient de parler, sont des vestiges d'antiquités qu'on croit convenir à l'ancienne position du Labyrinthe. *D'Anville, ibid.*

beaucoup de chemin, on se retrouve souvent au même endroit.

Les Egyptiens ont des usages (202) bien différens de ceux des autres peuples. Ils se couvrent de boue, (203) pour célébrer les funérailles des morts. Ils regardent comme défendu de brûler ou d'enterrer les cadavres, mais (204) ils les embaument avec soin, et les placent (205) dans des salles destinées pour cet usage. Ils (206) écrivent de droite à gauche. Ils enlèvent (207) le fumier avec les mains, et pétrissent la farine avec les pieds. Les femmes vont sur la place et s'occupent des grands intérêts domestiques; les hommes, renfermés dans leurs maisons, veillent aux menus détails du ménage. Celles-là (208) portent les fardeaux sur les épaules, et ceux-ci, sur la tête. Celles-là (209) sont forcées de nourrir leurs parens dans l'indigence; ceux-ci peuvent s'en dispenser. Ils mangent dans les rues; mais ils rentrent chez eux (210) pour certains besoins naturels qu'il serait indécent de satisfaire en public. Ils adorent, suivant la différence des lieux, (211) les emblèmes de divers animaux, mais plus encore les animaux eux-mêmes; de sorte que c'est un crime capital

Cultores regionum multò aliter a ceteris agunt. Mortuos limo obliti plangunt; nec cremare aut fodere fas putant; verùm arte medicatos intra penetralia collocant. [t] Suis litteris perversè utuntur. Lutum inter manus, farinam calcibus subigunt. Forum ac negotia feminæ, viri pensa ac domos curant: onera illæ humeris, hi capitibus accipiunt. Parentes cùm egent, illis necesse, his liberum est alere. Cibos palam et extra sua tecta capiunt: obscœna intimis ædium reddunt. Colunt effigies multorum animalium, atque ipsa magis animalia; sed alii alia: adeo ut quædam eorum, etiam per imprudentiam, interemisse, capitale sit: et ubi morbo aut forte exstincta sint, sepelire ac lugere solemne sit. Apis populorum omnium numen est; bos niger, certis maculis insignis, et caudâ linguâque dissimilis aliorum. Rarò nascitur, [u] nec coitu pecoris, (ut aiunt) sed divinitùs et cœlesti igne con-

t *Suis litteris perversè utuntur*] Scribunt enim a dexterâ ad sinistram. Olivar.

u *Nec coitu pecoris*] Boves et equos passim *pecora* vocant cùm alii, tum præcipuè Columella. Voss.

ceptus; diesque, quo gignitur, genti maximè festus est.

Ipsi vetustissimi (ut prædicant) hominum, trecentos et triginta reges ante Amasin, et supra tredecim millium annorum ætates, certis annalibus referunt: mandatumque litteris servant, dum AEgyptii sunt, quater cursus suos vertisse sidera, ac solem bis jam occidisse, unde nunc oritur. Viginti millia urbium Amasi regnante habitarunt, et nunc multas habitant. Earum clarissimæ

(212) que de tuer, même involontairement, certains animaux, et que quand ils meurent de maladie, ou d'accident, on leur fait, (213) au milieu des démonstrations de la plus vive douleur, des funérailles solennelles. Le bœuf (214) Apis est une divinité commune à toutes les contrées de l'Egypte. Il est noir (215) et marqué de certaines taches qui le font reconnaître. Sa (216) langue et sa queue diffèrent de celles des autres bœufs. Sa naissance (217) est un prodige rare; on assure même dans le pays, qu'il n'est point le fruit d'un accouplement ordinaire, mais que sa mère le conçoit surnaturellement (218) d'un rayon du feu céleste. Le jour où il se manifeste est pour toute la nation (219) un grand jour de fête et de plaisir.

Les Egyptiens se vantent (220) d'être le plus ancien peuple du monde. Leurs annales authentiques (221) font mention de trois cent trente rois avant Amasis, et remontent (222) à plus de treize mille ans. On y lit encore que depuis qu'ils existent, le cours des astres a quatre fois changé de direction, et que (223) le soleil s'est couché deux fois vers le même côté du ciel où l'on voit

qu'il se lève aujourd'hui. L'Egypte possédait (224) vingt mille villes sous le règne d'Amasis; elle en compte encore un grand nombre. Les plus florissantes dans l'intérieur sont (225) [m] Sais, (226) [n] Memphis, (227) [o] Syene, (228) [p] Bubastis, (229) Eléphantine et (230) [q] Thèbes. Cette dernière est célèbre, suivant Homère, par ses cent portes, de chacune desquelles elle pouvait au besoin faire sortir (231) dix mille soldats; ou, suivant d'autres, par ses cent palais, autrefois habités par autant de princes. Parmi les villes maritimes, on distingue sur-tout (232) [r] Alexandrie sur les confins de l'Afri-

m Sa, lieu peu important, dans l'Egypte inférieure.

n Depuis la destruction de cette ville, les matériaux en ont été portés à Alexandrie et à d'autres villes qu'on a bâties dans les environs de Memphis. On croit ordinairement en Egypte que Djizé, bâtie comme Memphis sur le bord ouest du Nil, représente cette dernière ville; mais cette opinion n'est appuyée sur aucune preuve.

o Assouan, dans la Haute-Egypte, presque sous le tropique du Cancer. Juvenal y fut exilé et y mourut.

p Basta, dans l'Egypte inférieure.

q Ses débris, qui donnent encore une grande idée de son ancienne magnificence, sont répandus dans plusieurs endroits de la Haute-Egypte, dont les plus connus se nomment Aksor ou Luxor.

r Elle porte encore le même nom sur la Méditerranée, hors du Delta. Mais elle est environnée de ruines et grandement déchue de son ancienne splendeur.

procul a mari, Sais, Memphis, Syene, Bubastis, Elephantis, et Thebæ, uti quæ (ut Homero dictum est) centum portas, sive (ut alii aiunt) centum aulas habent, totidem olim principum domos: solitasque singulas, ubi negotium exegerat, dena armatorum millia effundere. In littore Alexandria, Africæ contermina, Pelusium Arabiæ. Ipsas oras secant Canopicum, Bolbiticum, Sebennyticum, Pathmeticum, Mendesium, Calasiricum, Pelusiacum, Nili ostia.

que, (233) [s] et Péluse qui touche à l'Arabie. Cette côte est coupée (234) par les [t] bouches du Nil, connues sous les noms de Canopique, Bolbitique, Sébennytique, Pathmétique, Mendésienne, Calasirique et Pélusienne.

s On n'y voit plus guère que des ruines, connues en langue Arabe sous le nom de Tineh.

t Les Modernes ne connaissent que deux bras du Nil qui tombent dans la Méditerranée, celui de Damiette qui répond à l'*Ostium Pathmeticum* des Anciens, et celui de Rosette, ou l'*Ostium Bolbiticum*.

CHAPITRE X.

[a] *L'Arabie.*

Des bords de notre mer, (235) l'Arabie se prolonge (236) jusqu'à la [b] mer Rouge. Ce pays, (237) agréable et fertile dans sa [c] partie méridionale où il produit en abondance de l'encens et d'autres parfums, n'offre [d] ici de toutes parts, à l'exception de l'endroit ou s'élève le mont [e] Casius, qu'un terrain plat et stérile. Le port (238) d'Azot est le lieu où les Arabes viennent faire de ce côté le trafic de leurs marchan-

a C'est aujourd'hui le même nom et la même presqu'île, avec cette différence que les Modernes ne donnent rien à l'Arabie sur la Méditerranée, où la Syrie commence immédiatement après l'Egypte.

b La partie de la mer des Indes qui baigne les côtes méridionales de l'Arabie.

c C'est l'Arabie heureuse, au sud et au sud-ouest, entre le golfe Persique, et ce qu'on appelle aujourd'hui mer Rouge.

d L'Arabie pétrée, bornée au nord par la Syrie.

e Ce mont forme un promontoire aujourd'hui appelé Cap-del-Kas ou du Ciseau. Un lieu qui lui était adjacent dans les terres, sous le nom de *Casium*, est appelé Catieh.

CAPUT X.

Arabia.

ARABIA [a] hinc [b] ad Rubrum mare [c] pertinet, sed [d] illic magis læta et ditior, thure atque odoribus abundat: hîc, [e] nisi quà Casio monte attollitur, plana et sterilis. [f] Portum admittit Azotum suarum mercium

a *Hinc*] In occasum, AEgyptum versus et septentrionem citra montana VADIAN.

b *Ad Rubrum mare*] Non ad sinum Arabicum quem indocti quidam *mare Rubrum* appellant, sed ad mare Rubrum de quo lib 3 Mela, cujus partes sunt Persicus et Arabicus sinus. CIACCON.

c *Pertinet*] Id est, dirigitur, extenditur, pervenit. IDEM.

d *Illic*] In meridiem et ortum. VADIAN.

e *Nisi quà Casio monte attollitur, plana et sterilis*] Nihil in his verbis quod malè sese habeat, aut quod obscurum sit. Arabia felix, quæ ad mare Rubrum pertinet, thure et odoribus abundat: hæc verò petræa, quæ pertinet ad mare internum, sterilis et plana ut potè arenis obducta, præcipuè ubi AEgyptum contingit, et solo monte Casio attollitur. VOSS.

f *Portum admittit Azotum*] Ordo littorum requirebat ut Gaza et Ascalon præcederent. Verùm quia Azotus aliquamdiu Arabum fuit emporium, ideo eam hic nominat. IDEM.

Rectè *admittit*, quia Azotus non est Arabiæ, sed potius Idumææ. OLIVAR.

emporium : quà [g] in altum abit, adeo edita, ut ex summo vertice a [h] quartâ vigiliâ ortum solis ostendat.

g *In altum abit*] In præcelsos assurgit montes. VADIAN.

h *Quartâ vigiliâ*] Olivarius duas horas post mediam noctem numerat. Malè : quatuor enim vigiliæ noctis, quarum singulæ tres habeant horas, totidemque vigiles, qui singulis horis stationem mutabant. SCHOTT.

dises. Le mont (239) Casius a tant d'élévation, que sur son sommet on aperçoit le lever du soleil, (240) dès la quatrième veille.

CHAPITRE XI.

[a] *La Syrie.*

La Syrie (241) s'étend au loin sur le bord de la mer et plus encore dans les terres. Elle prend çà et là différens noms particuliers. Dans l'intérieur on l'appelle (242) [b] Cœle, (243) [c] Mésopotamie, (244) [d] Damascène, (245) [e] Adiabène, (246) [f] Babylonie, (247) [g] Judée (248) et [h] Sophène. Sa partie

a Dans la grande étendue que lui donne Mela, cette province paraît comprendre la terre Sainte, la Syrie, appelée aussi Sourie et Souristan, le Diarbeck, l'Yrac-Arabi, et le Curdistan, provinces de la Turquie d'Asie.

b Partie de la Syrie resserrée entre les chaînes du Liban et de l'Antiliban, appelée Béquâa, et l'un des cantons les plus fertiles de la Syrie.

c Le Diarbeck ou l'Algezira.

d Le gouvernement de Damas.

e Le gouvernement d'Ourfa, faisant partie du Diarbeck propre, à l'occident, le long de l'Euphrate, suivant Olivarius.

f L'Yrac-Arabi.

g Parties intérieures du gouvernement de Jérusalem, pays autrefois très-fertile, mais qui n'est presque plus qu'un désert exposé aux incursions des Arabes.

h On croit que c'est la partie de l'Arménie où le Tigre prend sa source.

CAPUT XI.

Syria.

SYRIA latè littora tenet, terrasque etiam [a] latiùs introrsus, aliis aliisque nuncupata nominibus. Nam et Cœle dicitur, et Mesopotamia, et Damascene, et Adiabene, et Babylonia, et Judæa, et Sophene. Hinc Palæstina est quà tangit Arabas: tum Phœnice, et ubi se Ciliciæ [b] committit, [c] Antiochia. [d] Olim ac diu potens: sed cum [e] eam regno Semiramis tenuit, longè poten-

a *Latiùs introrsus*] Nam ad sinum usque Persicum procurrit, ab ortu Susianâ et Tauri jugis mediam claudentibus terminata, Straboni et Ptolemæo. VADIAN.

Fortè sic est distinguendum, *terrasque etiam latiùs, introrsus aliis, aliisque nuncupata nominibus.* Nam introrsus hic appellatur, non in littore, ut Palæstina, Phœnicia, Antiochia. CIACCON.

b *Committit*] Conjungit. VADIAN.

c *Antiochia*] Syria Antiochia rectè dicitur pro Antiochenâ. In sequenti capite denuo hujus meminit, ubi eam extendit usque ad Ciliciam. VOSS.

d *Olim ac diu potens*] Hæc verba non referuntur ad Antiochiam, sed ad Syriam. OLIVAR.

e *Eam*] Syriam. VADIAN.

tissima. Operibus certè ejus, insignia multa sunt: duo maximè excellunt; constituta urbs miræ magnitudinis Babylon, ac f siccis olim regionibus Euphrates et Tigris immissi.

Ceterùm in Palæstinâ est ingens et munita admodum g Gaza: sic Persæ ærarium vocant: et indèc nomen est, quòd cum Cambyses armis AEgyptum peteret, huc belli et

f *Siccis olim regionibus*] Euphrates et Tigris olim non Chaldæam irrigabant: erat enim regio sicca, nisi curâ Semiramidis adjectis fossis ambo fluvii immissi fuissent. OLIVAR.

In Assyriorum terrâ parum pluit. Quod in eâ frumenti germinat, id demum est quod ex flumine irrigatur: et frumentum provenit non quemadmodum in AEgypto flumine, sed manibus et scrobibus irrigatum. VADIAN.

g *Gaza*] Omnes primum *Gazam*, post *Ascalonem*, deinde *Azotum* collocant, ut mirum sit a Melâ Azotum collocari in Arabiâ. CIACCON.

maritime (249) se compose de la Palestine qui touche à l'Arabie, de la Phénicie, et de l'Antiochie, qui se termine à la Cilicie. Cette contrée fut long-temps puissante; mais elle n'approcha jamais par la suite de ce qu'elle avait été (250) sous le règne de Sémiramis. Parmi (251) les nombreux et magnifiques travaux que fit exécuter cette princesse, il en est deux qui l'emportent de beaucoup sur tous les autres: la construction (252) [i] de Babylone, ville d'une grandeur extraordinaire, et cette multitude de canaux (253) par lesquels le Tigre et l'Euphrate furent distribués dans des régions qui manquaient absolument d'eau.

On trouve dans la [k] Palestine (254) [l] Gaza, ville grande et très-fortifiée, ainsi appelée d'un mot qui dans la langue des Perses signifie trésor, parce que Cambyse allant faire la guerre à l'Egypte, y déposa sa caisse militaire et toutes les choses dont il pouvait avoir besoin pour son expédi-

i Il n'en reste plus que des ruines, dans un lieu qui conserve encore le nom de Babil.

k Parties maritimes du gouvernement de Jérusalem.

l Elle porte le même nom; mais elle est très-petite en comparaison de ce qu'elle fut autrefois. On voit parmi les débris de son ancienne grandeur une multitude de colonnes de marbre.

tion ; [m] Ascalon, (255) non moins importante par son étendue, (256) et [n] Joppé, qu'on dit avoir été bâtie antérieurement au déluge. Les habitans de cette dernière ville assurent que Cephée régna autrefois dans ses murs, par la raison que d'anciens autels, qui sont chez eux l'objet d'une vénération profonde, retiennent encore le titre de ce prince et (257) celui de son frère Phinée. Il y a plus; ils conservent et font voir aux étrangers les ossemens prodigieux d'un monstre marin, comme une preuve indubitable (258) de la délivrance d'Andromède par Persée, de cet évènement si fameux dans les ouvrages des poëtes et des mythologues.

m Ce lieu subsiste encore aujourd'hui ; mais il est très-peu de chose.

n Jaffa, où abordent les pélerins qui vont visiter la terre Sainte.

opes et pecuniam intulerat. Est non minor Ascalo. Est Ioppe, ante diluvium (ut ferunt) condita: ubi Cephea regnasse eo signo accolæ affirmant, quòd titulum ejus, fratrisque Phinei veteres quædam aræ cum religione plurimâ retinent. Quin etiam rei celebratæ carminibus ac fabulis, servatæque a Perseo Andromedæ clarum vestigium, belluæ marinæ [h] ossa immania ostentant.

h *Ossa immania ostentant*] Quod hic inquit Mela ostentari in eâ ossa marinæ belluæ cui objecta fuit Andromeda, in eo secutus est Græcos, qui id ipsum scripserunt antequam ea Romam transferrentur a M. Scauro. Ita passim solet Mela; dum auctores suos nimiùm diligenter sequitur, sæpe de rebus quæ olim fuere, tanquam etiamnum præsentibus, loquitur. Vosa.

CAPUT XII.

Phœnice.

PHOENICEN illustravere Phœnices, solers hominum genus, et ad belli pacisque [a] munia eximium. [b] Litteras et litterarum operas, aliasque etiam artes, maria navibus adire, classe confligere, imperitare gentibus, [c] regnum prœliumque commenti. In eâ est Tyros, aliquando insula, [d]

a *Munia*] Officia et administrationes. VADIAN.

b *Litteras et litterarum operas*] Probabilior lectio *litteras et sydarum operas*. PINTIAN.

Et hunc quoque locum mutare conatus est Pintianus, sed profectò errat. Litteras enim hic vocat arithmeticam et scientias mathematicas, quæ numerorum beneficio indigent. VOSS.

c *Regnum prœliumque commenti*] Cui non pellucet tria illa verba *regnum prœliumque* enarrationem esse illorum quæ statim ante præcesserunt, *classe confligere, imperitare gentibus*; a librariis per ignorantiam versibus auctoris immista. PINTIAN.

Ista tria verba a librariis per ignorantiam versibus auctoris immista fuisse, ab aliquibus creditum. At sine illis manca fuerit oratio, quæ Melæ semper fluit. CIACCON.

d *Nunc annexa terris deficit*] Rectè addit *deficit*, quia postquam ab Alexandro hæc urbs continenti juncta fuit, prorsus fatiscere et deficere cœpit, et solâ tantùm florui purpuræ tincturâ.... Aliter for-

CHAPITRE XII.

[a] *La Phénicie.*

Cette (259) province est redevable de sa célébrité aux Phéniciens ses habitans, nation ingénieuse, aussi redoutable à la guerre, qu'habile à profiter des avantages de la paix. Ils inventèrent (260) les caractères alphabétiques, leur application à divers usages, et (261) plusieurs autres arts; ils enseignèrent (262) à courir la mer (263) et à se battre sur des vaisseaux; les premiers (264) ils se donnèrent des rois, firent la guerre aux autres peuples et les soumirent à leur domination. [b] Tyr (265) appartient à la Phénicie, et formait autrefois une île; maintenant, (266) bien moins impor-

a Pachalik d'Acre ou de Seide, et partie de celui de Tripoli dans la Syrie turque.

b Sour, presque entièrement ruinée, et dont la population comprend tout au plus cinquante ou soixante familles, vivant de culture et de pêche. Les *Motoualis*, qui s'en sont emparés en 1760, ont renfermé ce lieu d'un mur de vingt pieds de hauteur. L'isthme qui le joint au continent est de sable.

tante qu'alors, elle tient au continent par une digue que fit construire Alexandre, quand il voulut s'en rendre maître. Quelques (267) bourgades la séparent de [c] Sidon, ville encore florissante, et qui, avant de tomber au pouvoir des Perses, tenait le premier rang parmi les villes maritimes du pays. De là, jusqu'au (268) promontoire [d] Euprosopon, on rencontre [e] Byblos et [f] Botrys, et par-delà ce promontoire, un endroit (269) appelé [g] Tripolis, de trois villes qui y étaient anciennement placées à un stade les unes des autres. Plus loin (270) est le fort [h] Simyra, (271) et la ville de [i] Marathos qui présente encore assez d'intérêt.

c Seide, ville mal bâtie et pleine de décombres, occupant le long de la mer un terrain d'environ six cents pas de long sur cinquante de large. Les Français et d'autres nations de l'Europe y ont des consuls pour le commerce.

d Les Arabes l'appellent *Anf-Athagiar*, suivant Vossius.

e Dgebail, ville la plus considerable de la partie du pachalik d'Acre, appelée Kesraouann. A peine reste-t-il quelques traces de son ancien port.

f Batroum.

g Tripoli, en arabe *Tarablolos*, lieu de la résidence du pacha. Son commerce est entre les mains des Français qui y ont un consul et trois comptoirs. On y voit encore les sept tours qui défendaient la côte au temps des Francs.

h Sumira.

i C'est un petit lieu appelé

nunc annexa terris deficit. Ab impugnante quondam Alexandro jacta opera. Vici tenent ulteriora: [e] et adhuc opulenta Sidon, antequam a Persis caperetur, maritimarum urbium maxima. Ab eâ ad promuntorium Euprosopon duo sunt oppida Byblos et Botrys. Ultra tria fuerunt singulis inter se stadiis distantia; locus ex numero Tripolis dicitur. Tum Simyra castellum, et urbs non obscura Marathos.

san accipiendus est hic locus Pomponii, *nunc annexa terris deficit*. Sic nempe, ut subintelligatur, *deficit esse insula*. Priorem tamen interpretationem veriorem esse existimo. Voss.

e *Et adhuc opulenta Sidon*] Tyros deficit, sed adhuc opulenta est, inquit, Sidon. Vici verò et oppidula multa interjecta sunt inter Tyron et Sidonem. Idem

Inde jam non obliqua pelago, [f] sed adversa adjacens Asia, grandem sinum inflexo tractu littoris accipit. Populi dites circumsident; situs efficit: quia regio fertilis, crebris et navigabilibus alveis fluminum pervia, diversas opes maris atque terrarum [g] facili commercio permutat ac miscet. In eo prima est reliqua pars Syriæ, cui Antiochiæ cognomen additur. Et in orâ ejus urbes, Seleucia, Paltos, [h] Berytos, Laodicea, Rhosos; amnesque inter eas cunt Lycos et Paltos, et Orontes. Tum mons Amanus, et ab eo statim Myriandros et Cilices.

f *Sed adversa adjacens Asia*] Nihil verius et manifestius hâc lectione. Idem.

g *Facili commercio permutat ac miscet*] Duo postrema verba supervacanea mihi videntur. Pintian.

h *Berytos*] Arbitror Berytum Antiochidi fuisse attributam, licet extra Antiochidem esset sita. Voss.

A partir de ce point, la côte d'Asie, quittant la direction oblique qu'elle avait suivie jusque là, se présente plus directement en face de notre mer, et forme, en se repliant insensiblement sur elle-même, un [k] golfe d'une étendue considérable. Les peuples situés sur ses bords sont redevables de l'opulence dont ils jouissent, à leur position dans un pays fertile et entrecoupé d'une multitude de fleuves navigables qui leur fournissent les moyens de se procurer et d'échanger à volonté toutes les productions de la mer et des terres. Le premier pays qu'on rencontre sur la circonférence de ce golfe, est cette extrémité de la Syrie à laquelle (272) on a donné le surnom [l] d'Antiochie, et dont les villes maritimes sont (273) [m] Séleucie, (274) [n] Paltos, (275)

Merachia, à quelque distance de la mer.

k Le commencement de ce golfe est au cap *Rás-el-Kansir*, ou cap du Sanglier.

l Partie septentrionale du pachalik de Tripoli, et partie maritime de celui d'Alep, dans la Syrie turque.

m Son nom est altéré en celui de Suveidia.

n On ne connait point sa position.

[o] Béryte, (276) [p] Laodicée (277) et [q] Rhosos, séparées entre elles par les embouchures du [r] Lycos, du Paltos (278) et de [s] l'Oronte. Vient ensuite le mont [t] Amanus, et immédiatement après (279) la ville de [u] Myriandros qui confine à la Cilicie.

o Bairout, dans le pachalik d'Acre, entrepôt ordinaire des Druses et des Maronites. Notre géographe a transposé l'ordre dans lequel elle devait être placée.

p Latakié, sur la rive méridionale d'une langue de terre qui s'avance en mer d'une demi-lieue, dans la partie septentrionale du pachalik de Tripoli.

q Elle porte encore le même nom.

r Le Narh-el-Kelb, ou fleuve du Chien, formant la séparation des pachaliks d'Acre et d'Alep.

s L'El-Assi, ou le fleuve renversé. On l'appelle ainsi parce que son cours a une direction contraire à celle de plusieurs autres fleuves qui tendent vers le midi, tels que le Tigre et l'Euphrate. Il se jette dans la mer au voisinage d'Antioche ou d'Antakia qui avait donné son nom à l'Antiochie.

t Le mont Al-Lucan, dans le nord du pachalik d'Alep.

u Candelona, suivant le père Hardouin.

CAPUT XIII.

Cilicia.

At [a] in recessu intimo locus est magni aliquando discriminis, fusorum ab Alexandro Persarum fugientisque Darii spectator ac testis. Nunc ne minimè quidem, tunc ingenti urbe celebris Isso fuit, et hâc re sinus Issicus dicitur. Procul inde Ammodes promuntorium inter Pyramum Cydnumque fluvios jacet. [b] Pyramus Isso prior Mallon præterfluit. Cydnus ultra per Tarsum exit. Deinde urbs est olim a Rhodiis Argivisque, post piratis Pompeio assignante possessa; nunc Pompeiopolis, tunc Solœ. Juxta in parvo tumulo [c] Arati poëtæ monu-

a *In recessu intimo*] Flectentium se terrarum: nam ab ipso ora iterum in occasum vertitur, ipsumque pelagus Mediterraneum angustâ admodum flexurâ cohibet, cui ab oppido juxta olim sito Issici sinûs nomen datum est. Vadian.

b *Pyramus Isso prior*] Si procedas versùs ortum. Oliv.

Isso euntibus Pyramus fluvius prior occurrit, deinceps Cydnus. *Prior* verò pro propiore, et *primus* pro proximo, sæpe apud præcipuos etiam linguæ latinæ auctores. Voss.

c *Arati poëtæ monumentum*] Pleraque naturæ opera insi-

CHAPITRE XIII.

a *La* (280) *Cilicie.*

Au fond du golfe dont nous venons de parler, on rencontre un certain endroit qui fut autrefois le théâtre (281) d'un combat sanglant et terrible, où les soldats d'Alexandre taillèrent en pièces l'armée des Perses, et forcèrent Darius lui-même à chercher son salut dans la fuite. Cet endroit, aujourd'hui très-obscur, était remarquable à cette époque (282) par la grande ville b d'Issus, d'où le golfe dont il s'agit a pris le nom c d'Issique. Loin de là s'élève le promontoire d Ammodes, entre les em-

a Le gouvernement d'Adana et la plus grande partie de celui de Caramanie ou de Koniéh, au midi, dans la Natolie.

b Elle a été détruite en très-grande partie. Le nom moderne de ce qui reste est Aïasse, port très-fréquenté, dans le gouvernement d'Adana.

c C'est aujourd'hui le golfe d'Aïasse, entre le pachalik d'Alep et le gouvernement d'Adana.

d Ce mot signifie cap de sable. Il y a trois promontoires entre le Pyramus et le Cydnus. On ne sait auquel il s'applique.

bouchures du (283) [e] Pyramus et du [f] Cydnus. Le premier de ces fleuves, plus voisin d'Issus, (284) baigne les murs de [g] Mallos; le second, qui en est plus éloigné, se jette dans la mer (285) en sortant de [h] Tarse. A la suite est une ville anciennement habitée, d'abord par des Argiens et des Rhodiens, puis par des pirates qui y furent relégués par Pompée; on (286) l'appelait alors Soloe: c'est aujourd'hui Pompeiopolis. Près de là, sur une petite élévation, est (287) le tombeau du poëte Aratus, qui a cela de remarquable que les pierres qu'on y jette (288) se brisent aussitôt en éclats, sans qu'on ait pu découvrir encore la cause d'un effet aussi singulier. Un peu plus loin on aperçoit (289) la ville de [i] Coryque, sur une pointe avancée presque en entier dans la mer qui l'entoure et y forme un port. Au-dessus est un antre appelé (290) l'antre

e Le Geihoun, suivant d'Anville; le Malmistra ou Chagan, suivant la Martinière. C'est un fleuve de la Caramanie.

f Le Salef, dans la même province.

g Elle a presque conservé son nom dans celui de Mallo.

h Tarsous, à l'occident d'Adana. Elle passe pour avoir donné naissance à l'apôtre S. Paul.

i On connait dans cette position un endroit appelé Curso.

mentum ideo referendum, quia ignotum, quam ob causam jacta in id saxa [d] dissiliunt. Non longè hinc Corycos oppidum, portu saloque incingitur, angusto tergore continenti adnexum. Supra specus est, nomine Corycius, singulari ingenio ac supra quàm describi facile sit eximius. [e] Grandi namque hiatu patens, montem littori appositum, et decem stadiorum [f] clivo satis arduum ex summo statim vertice aperit. Tunc altè demissus, et quantùm demittitur amplior, [g] viret lucis pendentibus undique, et totum se nemoroso laterum orbe complectitur: adeo mirificus ac pulcher, ut mentes accedentium [h] primo adspectu consternat; ubi [i] contemplati duravere, non

gaia sunt, quorum causas ignoramus: in horum numero et id Arati monumentum est, cujus miraculo præter saxi, ex quo constat naturam, nil facilè attuleris, si modò lapidis cujuspiam natura esse potest. VADIAN.

Hoc miraculum nemo quod sciam alius prodidit. In *vitâ* tamen *Arati* inediâ Solis sepultus esse traditur. VOSS.

d *Dissiliunt*] Hoc est, rumpuntur. CIACCON.

e *Grandi namque hiatu patens*] Specus, inquit, qui montem impositum mari a summo cavat vertice, patulus est hiatu amplissimo. VADIAN.

f *Clivo*] Clivus descensus est. OLIVAR.

g *Viret lucis pendentibus*] Lucos habet *pubentes*, id est virentes. IDEM.

h *Primo adspectu consternat*] Stupore injecto rapiat. VADIAN.

i *Contemplati duravere*] Id est, deposuerunt mœstum,

satiet. Unus in eum descensus est, angustus, asper, quingentorum et mille passuum, per amœnas umbras [k] et opaca silvæ quiddam agreste resonantis, rivis hinc atque illinc fluitantibus. Ubi ad ima perventum est, rursum specus alter aperitur ob alia dicendus. Terret ingredientes sonitu [l] cymbalorum divinitus et magno fragore crepitantium. Deinde aliquandiu perspicuus, mox et quò magis subitur, obscurior, ducit ausos penitus, altèque [m] quasi cuniculo admittit. Ibi ingens amnis [n] ingenti fronte se extollens, tantummodo se ostendit, et ubi magnum impetum brevi alveo traxit, iterum demersus absconditur. Intra spatium est, magis quàm ut progredi quispiam ausit horribile, et ideo incognitum. Totus autem augustus et verè sacer, habi-

quem contrahunt primo adspectu. Olivar.

k *Et opaca sylvæ quiddam agreste resonantis*] Mela dicit, sylvas asperum et agrestem edere sonum; utpote quæ auris aquarum allabentium semper adflentur et horrescant. Voss.

l *Cymbalorum*] Id aut fabulosum est, aut ad physicam referendum: fit enim ut aëdum intra frigidos rupium recessus in aquam mutatur, guttulis subinde stillantibus suavis quidam stridor audiatur Vadian.

m *Quasi cuniculo*] Angustissimo meatu. Idem.

n *Ingenti fronte se extollens*] Id est, lato ore, latâ facie. Passim sic loquitur auctor noster. Voss.

de Coryque, d'une nature si extraordinaire et si merveilleuse, qu'il n'est rien moins que facile d'en faire la description. Cet antre se présente par une large ouverture, sur le sommet d'une montagne, où l'on arrive du bord de la mer, dans un espace de dix stades, le long d'un talus assez rapide. De ce point il s'enfonce à une profondeur considérable, et s'élargit à mesure qu'il s'abaisse, environné par étage d'arbres toujours verts qui l'embrassent et le couvrent tout entier de leur épais feuillage. Tels sont les charmes ravissans qu'on éprouve dans cette délicieuse solitude, que le curieux qui la visite, interdit au premier coup-d'œil, ne peut, une fois revenu de sa surprise, se lasser de l'admirer et d'y promener ses regards. Il n'y a pour y descendre qu'un sentier étroit et difficile, (291) long de quinze cents pas, conduisant à travers des ombrages frais et des bois touffus, d'où s'échappe un certain bruit champêtre formé par les cascades de mille petits ruisseaux qui serpentent çà et là dans tous les sens. Quand on est arrivé au fond de cet antre, on en découvre un second, remarquable

par d'autres merveilles. En y entrant, (292) l'oreille est épouvantée par des sons bruyans qu'on croirait être ceux d'une infinité de cymbales mises en jeu par une puissance surnaturelle. Il est éclairé jusqu'à une certaine distance; après quoi il s'obscurcit de plus en plus, et se termine en une gorge étroite et profonde. Là une source très-abondante, qui ne fait pour ainsi dire que paraître, jaillit tout-à-coup du sein de la terre, et coule avec une extrême rapidité le long d'un canal assez court, au bout duquel elle se perd et disparaît encore. On ne sait où conduit cette gorge; car elle est si effroyable que personne n'ose entreprendre d'aller plus avant. Cette solitude, au reste, porte, dans toutes ses parties, une empreinte auguste et sacrée, (293) vraiment digne des dieux qu'on croit y avoir fixé leur séjour; tout y commande le respect; tout s'y montre surnaturel et divin. Plus loin est une autre caverne, (294) appelée la caverne de Typhon. Elle est étroite d'ouverture et très-basse, suivant le rapport de ceux qui y ont pénétré; ce qui fait qu'étant toujours obscure, on ne peut aisément en découvrir l'intérieur. Ce-

tarique a diis et dignus et creditus, nihil non venerabile et quasi cum aliquo numine se ostentat. Alius ultra est, quem Typhoneum vocant, ore angusto, et multùm (ut experti tradidere) pressus, et ob id assiduâ nocte suffusus, neque unquam perspici facilis: sed quia aliquando cubile Typhonis fuit, et quia nunc demissa in se confestim exanimat, naturâ fabulâque memorandus. Duo deinde promuntoria sunt, Sarpedon, finis aliquando regni Sarpedonis, et quod Ciliciam a Pamphyliâ distinguit, Anemurium, interque ea Celendris et Nagidos, Samiorum coloniæ: sed Celendris Sarpedoni propior.

pendant elle est remarquable sous deux rapports: autrefois, suivant la tradition fabuleuse du pays, elle fut la retraite du géant Typhon; aujourd'hui, par une propriété singulière, (295) elle suffoque à l'instant les animaux qu'on y plonge. Au-delà de la montagne qui renferme ces antres, sont placés deux promontoires: l'un, (296) appelé Sarpédon, fut autrefois la limite des états (297) d'un roi du même nom; l'autre, connu (298) sous le nom [k] d'Anemurium, sépare la Cilicie d'avec la Pamphylie. Dans la distance intermédiaire sont les colonies Samiennes (299) de [l] Celendris et (300) de [m] Nagidos La première est la moins éloignée du cap Sarpédon.

k C'est le cap Anemur ou Anemurieh, en face d'une pointe de l'île de Chypre, et sur lequel est une ville du même nom, dans la Caramanie.

l Palopoli, suivant Niger; Crio-Nero, suivant Mercator. le Kelnar, suivant d'Anville.

m Nagidia, en langue turque, d'après Baudrand.

CHAPITRE XIV.

[a] *La Pamphylie.*

On trouve d'abord, (301) en parcourant la Pamphylie, (302) le [b] Melas, fleuve navigable; (303) la ville de Sida, (304) et [c] l'Eurymédon, autre fleuve, près de l'embouchure duquel Cimon, commandant la flotte Athénienne, remporta une victoire navale sur les Phéniciens et les Perses. L'endroit de la mer où s'engagea le combat, est dominé par une colline très-élevée, sur laquelle (305) on voit la ville [d] d'Aspendos, bâtie par une colonie d'Argiens, et ensuite occupée par des peuples du voisinage. Plus loin sont deux autres fleuves très-considérables, (306) le [e] Cestros, d'une

a La partie occidentale de la Caramanie, et le sangiacat du Tekieh, dans la Natolie.

b La rivière d'Alara.

c Le Menougat-Soui, suivant l'abbé Lenglet du Fresnoy.

d La ville de Menougat, sur le fleuve précédent.

e Le Kapri-Soui.

CAPUT XIV.

Pamphylia.

In Pamphyliâ est Melas, navigabilis fluvius: oppidum Sida, et alter fluvius Eurymedon. Magna apud eum Cimonis Atheniensium ducis adversùs Phœnicas et Persas navalis pugna atque victoria fuit. [a] Mare, quo pugnatum est, ex edito admodum colle prospectat Aspendos: quam Argivi condiderant, possedere finitimi. Deinde alii duo validissimi fluvii, Cestros et Cataractes. Cestros navigari facilis: [b] hic quia se præcipitat, ita dictus. Inter eos Perga est oppidum, et Dianæ quam ab oppido Pergæam vocant, templum. Trans eosdem

a *Mare, quo pugnatum est*] Accusandi casus est, ut sit Aspendos aspectat mare, etc. Vadian.

b *Hic quia se præcipitat, ita dictus.*] Id non de Cestro, sed de Cataracte intelligi debet. Voss.

mons Sardemisos, et [c] Phaselis a Mopso condita, finis Pamphyliæ.

c *Phaselis a Mopso condita, finis Pamphyliæ*] Phaselin alii Pamphyliæ, alii Lyciæ, alii Cilicum urbem esse dixerunt. Verùm ita sese res habet. *Phaselis* a Lyciis olim fuit habitata, Lyciæque attributa fuit primitus. Pamphyliis verò latè oram maritimam tenentibus, Pamphyliæ annumerata fuit urbibus, licet incolæ essent Lycii. Postmodum opportunitate situs allecti, et invitati a Cilicibus, ipsi quoque piraticæ se applicuerunt, aut saltem piratis receptaculo fuere, desertâ communi Lyciorum societate vel suâ sponte, vel ejecti ab illis. Tum Cilicum dicta fuit urbs *Phaselis*. Idem.

navigation facile, (307) et le [f] Cataractès, ainsi nommé à cause de l'extrême impétuosité de son cours. Dans la distance qui les sépare (308) est [g] Perga, et un temple consacré à Diane, qui a pris de cette ville le surnom de Pergée. Viennent ensuite au-delà de ces mêmes fleuves, le mont Sardemisos (309) et la ville de [h] Phaselis, bâtie par Mopsus, à l'extrémité de la Pamphylie.

f Le Duden-Soui, à l'embouchure duquel est Satalie, capitale du sangiacat de Tekieh, au fond d'un golfe qui porte son nom.

g Kupri-Bazar, ou Kara-Hisar de Tekieh, petite ville à l'orient de la précédente, près de laquelle on tire beaucoup d'acier.

h On peut croire, dit M. d'Anville, qu'elle est aujourd'hui représentée par un lieu appelé Fionda. *D'Anville, géograph. abrég., tom. 2, pag.* 81.

CHAPITRE XV.

[a] *La Lycie.*

La Lycie suit immédiatement la Pamphylie. Cette province, (310) ainsi nommée du roi Lycus, fils de Pandion, eut autrefois, dit-on, beaucoup à souffrir des éruptions volcaniques (311) du mont [b] Chimère. Sur la côte (312) est un [c] promontoire du Taurus, où se termine un golfe (313) qui commence au port de Sida. Le [d] Taurus (314) prend son origine sur la côte orientale de l'Asie, où il s'élève assez haut sur une vaste base. Ce tronc jette ensuite deux branches, [e] l'une à droite, vers le septentrion;

a La partie orientale du sangiacat de Mentecheh, dans la Natolie.

b Volcan dans cette extrémité du Cragus, appelee aujourd'hui les Sept-Caps.

c Le cap Kelidoni, ainsi appelé de trois écueils autrefois connus sous le nom de *Chelidoniæ insulæ.*

d Chaine considérable de montagnes qui traverse l'Asie sous différens noms.

e Les monts Altaï, les monts Ourals, etc., dans la Tartarie indépendante, la Tartarie Russienne et la Russie d'Asie.

CAPUT XV.

Lycia.

LYCIA continuò, cognominata a Lyco rege, Pandionis filio, atque (ut ferunt) infestata olim [a] Chimæræ ignibus, [b] Sidæ portu et Tauri promuntorio grandem sinum claudit. Taurus ipse ab Eois littoribus exsurgens, vastè satis attollitur. Deinde

a *Chimæræ ignibus*] Chimæra ramentum Tauri montis. OLIVAR.

b *Sidæ portu et Tauri promuntorio grandem sinum claudit*] Quare Sidam oppidum quam mox Pamphyliæ tribuit, hanc adscribat Lyciæ, id maximè hac de causâ factum esse existimo. Pamphylii olim non ad mare habitabant, verùm prorsus erant mediterranei. Sive autem a Trojâ, sive aliunde venerint, constat illos incoluisse longum terrarum tractum a Phœnice Lyciam usque: verùm illic Cilicibus permixti agebant: Pamphyliam verò obtinebant integram, excepto tantùm littorali tractu, quem tenebant Lycii, aliique Græci qui Lyciorum communitati nomen dederant. Lycia itaque primò Ciliciæ fuit contigua. Rectè itaque Mela ad Lyciam ponit vastum illum sinum quem Side oppidum et Tauri promuntorium claudit. Voss.

[c] dextro latere ad septentrionem, [d] sinismistro ad meridiem versus, it in occidentem rectus et perpetuo jugo, [e] magnarumque gentium, quà dorsum agit, terminus. Ubi terras diremit, [f] exit in pelagus. [g] Idem autem et totus, ut dictus est, dicitur etiam [h] quà spectat orientem. Deinde Emodes, et Caucasus, et Paropamisus; tum Caspiæ pylæ, Niphates, et Armeniæ pylæ: et ubi jam nostra maria contingit, Taurus

c *Dextro latere*] Si ab ejus ortu in occasum prospicias. VADIAN. Ad Imaum montem refertur. OLIVAR.

d *Sinistro ad meridiem*] Ad Damasium montem, Tauri ramentum. IDEM.

e *Magnarum gentium*] Sericæ regionis Gymnosophistarum Caspiciæ, Sachæ, Bactrianorum, Sogdianorum, Ariæ, Drangianæ, Gedrosiæ, Arachosiæ, Margianæ, Hyrcaniæ, Carmaniæ, Parthiæ, Mediæ, Persidis, Assyriæ, Susianæ, Mesopotamiæ, Armeniæ majoris et minoris, Ciliciæ, Pamphyliæ et Lyciæ, ubi exit in pelagus. IDEM.

f *Exit in pelagus*] Taurus enim mons exit in mare jugo admodum celso ac æternis tecto nivibus. VOSS.

g *Idem autem et totus, ut dictus est, etc.*] Taurum montem, inquit, continuo jugo totam dirimere Asiam, et incipere quidem ab eois littoribus, desinere verò in Lyciâ. Quamvis autem in diversis gentibus, diversa quoque habeat nomina, tamen totum sub uno Tauri venire nomine etiam quà spectat orientem, nempe ad Tabin, nam et illic Taurum appellari. Deinceps verò alia aliaque sibi adsciscere nomina, ac primò quidem Emodum, deinceps Caucasum, postea Paropamisum dici, ac tandem iterum Taurum. IDEM.

h *Quà spectat ad orientem*] Dicitur Taurus semper versùs orientem. OLIVAR.

f l'autre à gauche, vers le midi, tandis qu'il se prolonge lui-même en droite ligne et sans aucune interruption d'orient en occident, (315) à travers des contrées immenses qu'il sépare les unes des autres dans les différens points de son étendue. Après avoir ainsi partagé les terres, le Taurus, à son extrémité, s'avance dans notre mer. Ce mont, connu dans son ensemble sous la dénomination générale de Taurus, (316) porte spécialement ce nom du côté de l'orient. Ailleurs on l'appelle, suivant la différence des lieux, (317) mont g Emode, (318) h Caucase, (319) i Paropamise, (320) k Portes Caspiennes, (321) l mont Niphatès, (322) m Portes Arméniennes, jusqu'à ce qu'enfin il vienne reprendre au voisinage

f Les monts Kinghan, les monts Moussart, les monts du Tibet, etc., au nord de la Chine et des deux presqu'îles de l'Inde.

g Entre l'Inde et la Tartarie.

h Dans la Géorgie et l'Imirette.

i Aux environs de la Bukarie, du Tokaristan, du Candahar et de l'Inde.

k Défilé entre des montagnes, dans la partie de la Perse qui confine à la mer Caspienne au sud; ce qui pourrait convenir au Masanderan, ou à l'Irak-Agémi.

l Chaine de montagnes qui couvre vers le nord les sources des differens rameaux du Tigre.

m Défilé dans l'Arménie, peut-être au mont Ararat.

de notre mer son nom propre de [n] Taurus. Au-delà du promontoire qu'il forme sur cette côte, on trouve le fleuve [o] Limyra, (323) [p] une cité du même nom, et plusieurs autres villes qui n'ont rien de remarquable. Celle (324) [q] de Patara seulement est célèbre par son temple d'Apollon, qui jadis ne le cédait en rien à celui de Delphes, soit pour ses richesses, soit pour l'autorité des oracles qu'on y rendait. Plus loin sont le [r] fleuve (325) et la ville de Xanthe, (326) le mont Cragus, (327) et la ville de [s] Telmessos où se termine la Lycie.

n On l'appelle aujourd'hui dans ces contrées maritimes Euch-Kapoulon, suivant le citoyen Mentelle. *Sixième leçon de géog. anc.*

o La rivière de Mira.

p Mira, qui eut autrefois S. Nicolas pour évêque.

q Patéra, sur le bord de la mer.

r Rivière et ville d'Exsenidé.

s Macri, avec un petit port, sur un golfe de son nom.

iterum. [i] Post ejus promuntorium flumen est Limyra, et eodem nomine civitas: atque ut multa oppida, sic præter Patara non illustria. Illam nobilem facit delubrum Apollinis, quondam opibus et oraculi fide, Delphico simile. Ultra est Xanthus flumen, et Xanthus oppidum, mons Cragus, et quæ Lyciam finit urbs Telmessos.

i *Post ejus promuntorium*] ubi exit in mare, Taurus sicut Ejus Tauri; nam in Lyciâ, in principiò vocatur. Idem.

CAPUT XVI.

Caria.

CARIA sequitur. [a] Habitator incertæ originis: alii indigenas, sunt qui Pelasgos, quidam Cretas existimant. Genus usque eò quondam armorum pugnæque amans, ut aliena etiam bella mercede ageret. Hîc castella aliquot sunt, deinde promuntoria duo, [b] Pedalion et Crya: et secundùm Calbin amnem Caunus opidum [c] valetudine habitantium infame. Inde ad Halicarnasson hæc adjacent, [d] Rhodiorum aliquot coloniæ; portus

a *Habitator incertæ originis*] Fortè, *habitata viris incertæ originis*. Sic lib. 3, cap 6, de Erythia, *Geryone habitatam accepimus* : atque alibi, *parvis urbibus habitatur*. CIAC.

b *Pedalion et Crya*] Pintianus *Cryassum* hic reponit, quod Crya in Lyciâ sit juxta Ptolemæum et Stephanum. Sed hoc locum habere non potest in Melâ, qui Cariam a Telmisso auspicatur, uti quoque faciunt Græci plerique antiquiores, quos fere solos sequitur Mela. *Crya* itaque est in Cariâ, nam tota Rhodiorum continens in Cariâ est sita. Voss.

c *Valetudine habitantium*] Pallent omnes ibi. OLIVAR. Lienosi enim omnes. SCHOTT.

d *Rhodiorum aliquot coloniæ*] Est enim Rhodus insula e regione Cariæ. OLIVAR.

CHAPITRE XVI.

[a] *La Carie.*

La (328) Carie vient à la suite. On n'est pas d'accord (329) sur l'origine de ses habitans. Les uns les regardent comme indigènes ; d'autres les font descendre des Pélasges ; une troisième opinion les rend originaires de Crète. C'était un peuple (330) autrefois passionné pour le métier des armes, jusqu'au point même de faire la guerre pour le compte des autres, moyennant une certaine récompense. A la suite de quelques forts, on trouve d'abord en Carie, (331) les promontoires Pedalion et Crya, et sur les bords du fleuve Calbis, la ville de [b] Caune, (332) décriée par l'état continuellement valétudinaire de ses habitans. De là jusqu'à celle d'Halicarnasse, on rencontre successivement quelques colonies de Rho-

a La partie orientale du sangiacat de *Mentecheh*, dans la Natolie.

b La Rosa, suivant Baudrand.

diens : deux ports entre lesquels sont situées (333) la ville de [c] Larymne (334) et la colline Pandion qui s'avance dans la mer ; l'un est appelé Gélos, et l'autre Tisanusa, du nom d'une ville placée sur ses bords : puis [d] trois golfes rangés à la suite les uns des autres, sous les noms de Thymnias, Schœnus, et Bubessius ; le premier se termine au promontoire [e] Aphrodisium ; le second flotte au pied d'Hyla ; le troisième (335) baigne Achantus : enfin (336) [f] Gnide, sur la pointe d'une presqu'île, (337) et Euthane, placée dans un enfoncement entre cette ville (338) et le golfe Céramique. [g] Halicarnasse, (339) fondée par une colonie d'Argiens, outre la célébrité de son origine, est encore fameuse (340) par le tombeau du roi Mausole, ouvrage d'Artémise, (341) et

c Maxi, suivant Lenglet du Fresnoy.

d Ces trois golfes sont situés en face de l'île de Rhodes.

e Il y a lieu de croire que ce promontoire était ainsi nommé de la ville d'Aphrodisias, dont on a trouvé l'emplacement dans celui d'un lieu nommé Gheira.

f On n'en voit plus que les ruines près du cap Crio, autrefois appelé *Triopium*.

g Dans le lieu qu'elle occupait, dit M. d'Anville, un château nommé Baudroun, parait avoir été construit par les chevaliers de Rhodes, dont les possessions s'étendaient sur les bords du continent comme aux îles adjacentes.

duo, Gelos, et cui ex urbe quam amplectitur, Tisanusa cognomen est. Inter eos oppidum Larymna, et Pandion collis in mare emissus. Tum tres ex ordine sinus, Thymnias, Schœnus, Bubessius: Thymniæ promuntorium Aphrodisium est, Schœnus ambit Hylam, [e] Bubessius Acanthum. Gnidus in cornu [f] peninsulæ: interque eam et Ceramicum sinum [g] in recessu posita Euthane. Halicarnassos Argivorum colonia est: et cur memoranda sit, præter conditores, Mausoleum efficit, regis Mausoli monumentum, unum de miraculis septem, Artemisiæ opus. Trans Halicarnasson illa sunt, littus Leuca, urbes Myndus, Caryanda, Neapolis, sinus Jasius et Basilicus. In Jasio est Bargylos.

e *Bubessius Acanthum*] Bubessius sinus ambit Acanthum oppidum. Ergo Acanthus est peninsula, et eadem, ut omnino existimo, atque Bubessia Chersonnesus. Vossius.

f *Peninsulæ*] *Peninsulam* appellat eam Cariæ partem, quæ est a portu Cressâ ad Halicarnasson, et in ejus cornu posita est Gnidos. Ciaccon.

g *In recessu*] *In recessu* idem est quod in sinu. Idem.

l'une des sept merveilles du monde. Au-delà de cette ville, on voit une côte appelée Leuca, les villes (342) [h] de Mynde, (343) de Caryande, de Néapolis, (344) les golfes [i] Iasius et Basilicus, sur le premier desquels (345) est Bargylos.

h Elle a conservé son nom dans celui de Mindes.

i Le golfe d'Assem-Kalasi, ainsi appelé de la ville du même nom, anciennement *Iassus*.

CHAPITRE XVII.

[a] *L'Ionie.*

Au-dela du golfe Basilicus (346) est l'Ionie, dont la côte (347) fait successivement différentes sinuosités. Sur les bords d'un premier golfe qui commence au promontoire [b] Posidéen, on trouve un oracle d'Apollon, (348) jadis appelé l'oracle d'Apollon Branchide, aujourd'hui l'oracle d'Apollon Didyméen : (349) [c] Milet,

a Le sangiacat de l'*Aidin-Ili*, ou du pays d'Aidin, et le sangiacat du *Sarukhan*, dans la Natolie, sur l'Archipel.

b Cap de l'Arbre.

c On l'appelle aujourd'hui Palatsa M. d'Anville prétend qu'on ignore sa position, et qu'on se trompe en croyant que Palatsa y répond. Cependant M. Chandler, le dernier éditeur des Marbres de Paros, dit avoir vu les ruines de cette ville dans un lieu appele Palat ou Palatia, et, sur le côté du théâtre qui avoisine la rivière, une inscription en caractères grossièrement taillés, dans laquelle le nom de la ville de Milet est répété sept fois. Suivant M. de Choiseul, qui le premier a parcouru cette côte, les grands changemens que le cours du Meandre a fait éprouver à toute la contrée, ont égaré les géographes sur la véritable position de Milet, qu'ils cherchaient toujours à placer sur le bord de la mer.

CAPUT XVII.

Ionia.

Post Basilicum Ionia aliquot se ambagibus sinuat. Et primum a Posideo promuntorio inflexum inchoans, cingit oraculum Apollinis, dictum olim Branchidæ, nunc Didymei; Miletum, urbem quondam Ioniæ totius belli pacisque artibus principem, patriam Thaletis astrologi, et Timothei musici, et Anaximandri physici, aliorumque civium inclitis ingeniis [a] meritò inclitam, ubicumque Ioniam vocant: urbem Hippum: amnis Mæandri exitum: Latmum montem, Endymionis a Lunâ (ut ferunt) adamati fabulâ nobilem. Deinde rursus inflexa cingit urbem Prienen [b] et Gæsi fluminis ostium:

a *Meritò inclitam, ubicumque Ioniam vocant*] Pintianus mirificè hæc deformat, adeo ut nullam fere litteram integram relinquat. Sed reducenda est vetus lectio *ubicunque*, non *uicunque*. Ita omnes fere codices. Dicit, ubicunque Ionum nomen et fama extat, illic quoque notos esse Milesios. Voss

b *Et Gæsi fluminis ostium*] Accuratè, ut alibi fere semper, ita quoque hìc ordinem

[c] moxque ut majore circuitu, ita plura complectitur. Ibi est [d] Panionium, sacra regio, et ob id eo nomine appellata, quod eam communiter Iones colunt. Ibi a fugitivis, ut aiunt, condita (nomen famæ annuit) Phygela. Ibi Ephesus, et Dianæ clarissimum templum, [e] quod Amazones Asiâ potentes sacrasse traduntur. Ibi Caystros amnis: ibi Lebedos, Clariique Apollinis fanum, quod Manto, Tiresiæ filia, fugiens victores Thebanorum Epigonos; et Colophon, quam Mopsus ejusdem Mantûs filius statuit ad promuntorium quo sinus clauditur, quod alterâ parte alium quem Smyr-

situmque locorum observavit Mela. Quod eò magis dico, quia si quis hæc cum ordine Ptolemæi componere velit, is frustra erit: magnum enim hoc loco errorem commisit Ptolemæus, cum Mæandri ostium collocavit non inter Heracleam et Prienen, sed verò inter Ephesum et Pyrrham, unde quam longissimè abest. Aliquot quoque urbes eno loco movit. Multi viri docti, imprudenter Ptolemæum secuti, et ipsi insigniter errarunt. Idem.

c *Moxque ut majore circuitu*] Commodiùs, ut reor, legitur, *moxque ut major est circuitu*. Pintian.

d *Panionium, sacra regio*] Sic dicta, quod locus esset communis, quo tota Ionia de republicâ et communi salute consultura, et sacris operatura conveniebat. Schott.

e *Quod Amazones Asiâ potentes*] Inter Iberos et Hyperboreos. Olivar. Quod autem dicit non ipsam Ephesum, sed saltem templum extruxisse Amazones, in eo non abit ab aliis. Voss.

qui tenait autrefois le premier rang, (350) tant en guerre qu'en paix, parmi toutes les villes de cette contrée ; elle donna naissance (351) à l'astronome Thalès, (352) au musicien Timothée, (353) au physicien Anaximandre, (354) et à plusieurs autres personnages dont les talens distingués ont à juste titre porté la gloire de son nom (355) par-tout où celui de l'Ionie s'est répandu : la ville d'Hippus : l'embouchure (356) du [d] Méandre : le mont (357) [e] Latmus, célèbre par la fable d'Endymion dont on rapporte que la Lune devint éperdûment amoureuse. Dans un second enfoncement (358) est la ville de [f] Priène et l'embouchure du Gésus, à la suite duquel une troisième courbure, plus vaste que les précédentes, renferme aussi plus d'endroits remarquables. Tels sont un certain lieu sacré (359) qu'on appelle Panio-

d C'est aujourd'hui le Madre. Les habitans du pays le nomment Meinder, les Turcs Boïouc-Meinder, c'est à-dire grand Méandre, pour le distinguer du Caystre qu'ils appellent petit Méandre.

e Le nom moderne de cette montagne est Palatchia, suivant Baudrand. C'est sans doute une chaine des monts Bouz-Dag ou Sipuli-Dag, qui dominent dans ces contrées.

f Palathia, suivant Baudrand et Lenglet du Fresnoy. Ce nom se rapporte assez à celui de Palatsa ou Palatia, pour nous faire croire que les modernes ont pu confondre Priène avec Milet.

nium, parce qu'il est commun à toute la confédération Ionienne : la ville (360) de [g] Phygela qui passe pour avoir été bâtie par des fugitifs, ce qui a beaucoup de rapport avec son nom : (361) [h] Ephèse et son superbe temple de Diane, qui, suivant la tradition, fut fondé par les Amazones, au temps de leur grande puissance en Asie : le fleuve (362) [i] Caystre : la ville (363) de [k] Lébédos : le temple (364) d'Apollon Clarien, érigé (365) par Manto fille de Tirésias, lorsqu'elle vint se réfugier dans cette contrée, pour se soustraire à la domination des Epigones vainqueurs de Thèbes : et (366) [l] Colophon, bâtie par Mopsus son fils, au voisinage d'un promon-

g Elle s'appelle aujourd'hui Figela, suivant le père Hardouin.

h M. de Choiseul dit dans son Voyage pittoresque de la Grèce, que les ruines de cette ville sont au village d'Aja-Soluck. Chandler dit au contraire qu'on se rend d'Aja-Soluck à Ephèse. On pourrait concilier ces deux voyageurs, en disant qu'Ephèse était une ville immense ; qu'Aja-Soluck en a occupé et en occupe encore une partie ; et que de là, à l'endroit où sont les précieux restes d'Ephèse, il peut y avoir quelque distance, qui a fait juger au voyageur anglais que ce n'était pas la même ville.

i Les Turcs l'appellent Kitchik-Meinder, ou le petit Méandre.

k Lacerea, suivant Lenglet du Fresnoy. M. d'Anville dit qu'on n'en connaît aucun vestige.

l Attobosco, ou Belveder, suivant le même.

næum vocant, efficit, angustisque cervicibus reliqua extendit. [f] Inde latiùs abit in peninsulæ faciem. Super angustias, hinc Teos, illinc Clazomenæ. [g] Quà terga agunt, confinio adnexæ muri [h] diversis frontibus diversa maria prospectant. In ipsâ peninsulâ est Coryna. In sinu Smyrnæo est [i] Hermus amnis, et urbs Leuca. Extra Phocæa Ioniæ ultima.

f *Inde latiùs abit in peninsulæ faciem*] Manifesto errore in omnibus Veteribus scribitur, *in latius abit*. Idem.

g *Quà terga agunt, confinio adnexæ muri*] Teos et Clazomenæ sitæ sunt in isthmo peninsulæ, sed verò urbes illas, quà terga agunt, jungit murus, qui angustias peninsulæ claudit et a reliquâ dirimit continente. Inepti verò sunt qui hic legunt, *terga jungunt* : rectum enim est et latinum, *tergum agere*, *dorsum agere*. et ita passim loquitur Mela. Idem.

h *Diversis frontibus diversa maria prospectant*] *Salmasius* legendum putat, *adversis frontibus diversa maria prospectant*. Sed verò insigniter errat: nam si adversas haberent frontes urbes istæ, jam non mare, sed se mutuò adspicerent. Manifestè hic *tergum* pro fronte, et *frontem* pro tergo accepit vir doctissimus. Idem.

i *Hermus amnis et urbs Leuca*] Priùs recensere debuerat *Leucam* : *Hermus* enim ad Phocæam in mare exit. Idem.

toire qui ferme ce golfe et qui sur le revers en ouvre un autre appelé [m] golfe de Smyrne. Ce promontoire, qui n'est d'abord qu'une langue de terre étroite, s'élargit ensuite et s'avance dans la mer (367) en forme de presqu'île. Sur l'isthme, on trouve (368) d'un côté [n] Téos, (369) et de l'autre [o] Clazomène. Ces deux villes, adossées l'une contre l'autre, (370) et réunies par un mur commun, font face (371) à des mers différentes. Coryne est plus avant dans la presqu'île. Le golfe (372) de Smyrne a sur ses bords (373) l'embouchure de [p] l'Hermus, (374) et la ville de Leuca. Plus loin (375) est celle de [q] Phocée, la dernière de l'Ionie.

m Golfe de Smyrne. Il est ainsi appelé, de la ville du même nom, l'une des plus grandes et des plus riches du levant. Elle est en quelque sorte le rendez-vous des marchands des quatre parties du monde, et l'entrepôt de leurs productions.

n Le port de l'ancienne Téos est maintenant connu sous le nom de Sigagik.

o Grine, suivant Lenglet du Fresnoy, et Vourla, suivant d'Anville.

p Sarabat, ou Kedous, du nom d'une ville près de sa source.

q Ce n'est aujourd'hui qu'un misérable village appelé Fokia.

CHAPITRE XVIII.

[a] *L'Eolide.*

La contrée suivante, connue sous le nom d'Eolide, (376) depuis qu'elle est habitée par des Eoliens, était auparavant (377) appelée Mysie, et Troade, dans la partie qu'occupaient les Troyens, près du détroit Hellespontique. Sa première ville (378) est [b] Myrine, ainsi nommée de Myrinus son fondateur. La [c] suivante (379) fut bâtie par Pelops, quand, après avoir triomphé d'Œnomaus, il revint de Grèce en Asie. Cyme, à la tête des Amazones, en chassa les habitans et (380) lui donna son nom. Au dessus (381) est l'embouchure du [d] Caïque,

a Partie occidentale du sangiacat de Biga, jusqu'au detroit des Dardanelles.

b Marhani, selon Leunclavius, et Sandarlie, suivant d'Anville. Voyez la carte qui accompagne le voyage de M. de Choiseul-Gouffier.

c C'est l'ancienne Cyme ou Cumes. On en a trouvé des vestiges dans un lieu appelé Nemourt.

d Le Girmasti, ou le Castri.

CAPUT XVIII.

Æolis.

PROXIMA regio, ex quo ab Æoliis incoli cœpit, [a] Æolis facta, ante Mysia, et quà Hellespontum attingit Trojanis possidentibus Troas fuit. Prima urbium a Myrino conditore Myrinam vocant: sequentem Pelops statuit, victo Œnomao reversus ex Græciâ. Cymen nominavit, pulsis qui habitarant, dux Amazonum Cyme. Supra, Caïcus inter Elæam decurrit et Pitanen, illam quæ Arcesilam tulit, nihil affirmantis [b] Academiæ clarissimum antistitem. Tum in promuntorio est Cana oppidum: quod prætervectos, [c] sinus excipit,

a *Æolis facta*] Meliùs *dicta*. SCHOTT. *Æolis facta*, et hoc rectum. Sic ipse Mela infra de Danubio, *deinde aliter appellantibus Accolis, fit ister*. VOSS.

b *Academiæ*] Novæ: nam veteris princeps fuit Plato. OLIVAR.

c *Sinus exipit, non pronus, sed longè ac molliter flexus*] Dicit, prætervectos Canas promuntorium, excipere sinum, qui non prono et præcipiti in-

non pronus, sed longè ac molliter flexus, retrahensque paulatim oras usque ad ima montis Idæ. [d] Is primò parvis urbibus adspersus est, quarum clarissima est Cisthena. Gremio interiore campus Thebe nomine, Adramyttion, Astyram, Chrysam, oppida, [e] eodem quo dicta sunt ordine adjacentia, continet; in altero latere Antandrum. Duplex causa nominis jactatur. Alii Ascanium Æneæ filium cum ibi regnaret captum a Pelasgis, eâ se redemisse commemorant: alii ab iis putant conditam, quos ex Andro insulâ vis et seditio exegerat. [f] Hi Antandrum quasi pro Andro,

flexu terras cavat, sed verò molli flexu littora abigit. *Proni* vocabulum ita accipi etiam apud principes linguæ latinæ auctores, norunt quotquot non nimiùm in illis sunt hospites. Idem.

[d] *Is primò parvis urbibus adspersus est*] In quibusdam libris legebatur *Isthmos*, unde Pintianus faciebat *is mons*. Malè, neque enim in monte Idâ urbes istæ sunt, sed in priore sinûs hujus latere, quod usque ad ima montis Idæ extendi ait. Idem.

[e] *Eodem quo dicta sunt ordine adjacentia*] Verùm non ineptè quis suspicaretur, Pomponium non perpetuo urbes ordine quo jacent, enumerasse, ne videlicet ornatum sermonis impediret nominum confusa citatio.... Nec ignoro, inquit Pintianus, Melam, quò digniora priùs memoret, solere ordine abuti. Ciaccon.

[f] *Hi Antandrum quasi pro Andro*] Ἄνταν δρος propriè is quem Latini *succedaneum* vocant. Utitur hoc vocabulo in illâ significatione alicubi Plutarchus. Varias verò de Antan-

entre (382) la ville [e] d'Elée (383) et celle de Pitane, où naquit (384) Arcésilas, cet illustre fondateur d'une académie dont la doctrine consistait dans un doute universel. Plus loin (385) on trouve [f] Cane, sur un promontoire, à la suite duquel (386) est [g] un golfe qui ne s'enfonce pas avec rapidité dans les terres, mais dont la courbure lente et insensible se prolonge peu-à-peu (387) jusqu'au pied du mont Ida. Sur le premier côté de ce golfe sont plusieurs petites villes, dont la plus remarquable est [h] Cisthène; puis, au fond, [i] une plaine (388) appelée Thèbe, les (389) villes [k] d'Adramyttios, (390) d'Astyre, (391) de Chryse, rangées à la suite les unes des autres dans l'ordre où elles viennent d'être citées; et enfin, sur l'autre côté du même golfe, (392) celle [l] d'Antandros, nom dont

e On reconnait son ancienne position dans un endroit appelé Ialea, à l'embouchure du Girmasti.

f Le promontoire sur lequel elle était située, est appelé aujourd'hui cap Colonni, au voisinage de la pointe orientale de l'île de Lesbos.

g Golfe d'Edremit ou d'Adramitti, ainsi appelé de la ville du même nom.

h Elle était detruite dès le temps de Pline.

i On ne connait point la position de la ville qui donnait son nom à cette plaine.

k Edremit, ou Adramitti.

l San-Dimitri, suivant Lenglet du Fresnoy.

on rapporte l'origine à deux causes différentes. Les uns disent qu'Ascagne, fils d'Enée roi du pays, étant tombé au pouvoir des Pélasges, leur abandonna cette ville pour sa rançon. D'autres pensent qu'elle fut fondée par des habitans d'Andros, qu'une sédition violente avait chassés de leur île. Ainsi, dans le système des uns, le mot *Antandros* veut dire, *à la place d'Andros*, et dans celui des autres, *à la place d'un homme*. En poursuivant la côte, (393) on trouve Gargara et Assos, colonies Eoliennes, en-deçà d'un autre golfe (394) appelé Ἀχαιῶν λιμὴν, dont les bords sont peu éloignés [m] (395) d'Ilion, ville à jamais mémorable (396) par la guerre affreuse qui entraîna sa ruine. Là fut autrefois (397) la ville de [n] Sigée; là fut (398) le camp des Grecs armés contre les Troyens; là viennent se perdre (399) le [o] Scamandre et le [p] Simoïs, fleuves sortis des flancs du mont

m Mela veut parler de la fameuse Troie, réduite aujourd'hui à un simple village appelé Bounar-Bachi, suivant le citoyen Lechevalier. *Voy. en Troad., pendant les années* 1785 *et* 1786.

n Le promontoire sur lequel elle était située, est connu sous le nom moderne de cap Ieni-Hisari.

o Le Palescamandria.

p Il se jette dans le précédent.

illi quasi pro viro accipi volunt. Sequens tractus tangit Gargara, et Asson, Æoliorum colonias. Tum sinus alter [g] Ἀχαιῶν λιμὴν, non longè ab Ilio littora incurvat, urbe bello excidioque clarissimâ. Hîc Sigeum fuit opidum: hîc Achivorum fuit bellantium statio. Huc ab Idæo monte demissus Scamander exit, et Simoïs, famâ quàm naturâ majora flumina.

dri origine opiniones vide apud Servium. Voss.

[g] Ἀχαιῶν λιμὴν] Livius, lib. 37, cap. 9. *Portum quem vocant Achæorum.* Ciaccon. Græcorum portus. Olivar.

Ipse mons vetere divarum certamine, et judicio Paridis memoratus, orientem solem [h] aliter quàm in aliis terris solet adspici, ostentat. Namque ex summo vertice ejus speculantibus, pene a mediâ nocte spargi ignes passimque micare, et, ut lux appropinquat, ita coire ac se conjungere videntur, donec magis magisque collecti, pauciores subinde et unâ ad postremum flammâ ardeant. Ea cum diu clara et incendio similis effulsit, cogit se ac rotundat, [i] et fit ingens globus. Diu is quoque grandis, et terris adnexus apparet: deinde paulatim decrescens, et quantò decrescit, eò clarior fugat novissimè noctem, et cum die jam sol factus, attollitur.

h *Aliter quàm in aliis terris*] Tota ratio referenda est ad aëris diversam ex vaporibus nocturnis dispositionem: nam fit, ut lux ejectorum supra horizontem radiorum, prout aër aut serenus, et caligine crassus est, nunc clara, nunc fusca magis videatur, et pari ratione jam rotundo adspectu, jam in sparsam rubedinem expansa: dum interim sol horizonti magis magisque adproximat. VADIAN.

i *Et fit ingens globus*] Id per matutinam caliginem prospicientibus, in aliis planetis quoque adparet. IDEM.

Ida, et pour qui la renommée a plus fait que la nature.

Le mont Ida, célèbre dans l'antiquité (400) par le jugement de Pâris entre les trois déesses rivales, présente le lever du soleil sous un aspect différent de ce qu'il est par-tout ailleurs. De son sommet, et presque dès le milieu de la nuit, (401) on voit briller çà et là des feux épars, qui, à mesure que le jour approche, semblent se rallier et se réunir par degrés, jusqu'à ce que, ramassés de plus en plus vers un même endroit, et devenant à proportion moins nombreux, ils ne fassent plus enfin qu'un même corps. Cette flamme, après avoir jeté pendant long-temps une clarté vive et semblable à celle que produirait un incendie, se resserre encore et s'arrondit sous la forme d'un vaste globe. Ce globe à son tour conserve long-temps la même dimension et paraît comme fixé sur la terre; après quoi, décroissant insensiblement et devenant plus radieux à mesure que sa grosseur diminue, il chasse les dernières ténèbres de la nuit, prend, avec le jour, la forme du disque solaire, et s'élève sur l'horizon.

Au-delà du golfe sont les rivages Rhétéens, remarquables par les villes importantes (402) de [q] Rhétée et de [r] Dardanie; mais bien plus fameux encore (403) par le tombeau d'Ajax. A partir de ce point, notre mer devenant plus étroite, ne flotte plus seulement sur les rivages, mais elle les divise encore et s'y introduit (404) par le petit canal de l'Hellespont; de sorte qu'elle se trouve une seconde fois resserrée (405) entre les deux côtés opposés des continens, au travers desquels elle se fait un nouveau passage.

q On n'en voit plus que des vestiges.

r Elle n'existe plus, dit M. Larcher; mais il paraît certain qu'elle a donné son nom aux Dardanelles.

Extra sinum sunt Rhœtea littora, Rhœteo et Dardaniâ claris urbibus; Ajacis tamen sepulchro maximè illustria. Ab his fit arctius mare, nec jam adluit terras, sed rursus dividens, angusto Hellesponti freto littus obvium findit: [k] facitque ut iterum terræ, quà fluit, latera sint.

k *Facitque ut iterum terræ, quâ fluit, latera sint*] Rectè hic dicit terras denuo fieri latera: quamvis enim omnibus fere corporibus et figuris latera aliquando tribuantur, attamen qui magis propriè loquuntur, a similitudine corporis humani, eas tantùm formas dicunt latera habere, quæ utrinque opposita crura paria habent et æqualia. Itaque non tantùm fluminibus, quorum littora similia sibi invicem et prorsus paralella sunt, verùm etiam ὠοειδέσι, uti navibus et similibus latera tribuunt, quæ quamvis non sint paralella, sunt tamen similia. Talem esse Propontidis figuram nemo est qui ignorat. Voss.

CAPUT XIX.

Bithynia, Paphlagonia, aliaeque Ponticae et Maeoticae gentes in orâ Asiaticâ.

[a] INTERIUS Bithyni sunt et Mariandyni. In orâ Grajæ urbes, Abydos et Lampsacum et Parion et Priapos. Abydos magni quondam amoris commercio insignis est. Lampsacum Phocæis appellantibus nomen ex eo traxit, quod consulentibus in quasnam terras potissimùm tenderent, responsum erat, [b] ubi primùm fulsisset, ibi sedem capesserent. Tum rursus fit apertius mare Propon-

a *Interiùs Bithyni sunt et Mariandyni*] Forte *ulteriùs*: nam *interiùs* mediterranea significat. CIACCON.

b *Ubi primùm fulsisset*] Prout in omnibus fere contigit Græcorum etymologiis, ut vocem aliquam considerare mallent modò propriam, modò appellativam: ita contigit ex eâ dubitatione ignorari veram originem vocis in hac urbe. GRONOV.

Uti λάμπειν, ita quoque *fulgere*, ambigua vox est, et non tantùm de splendore solis, verùm etiam de fulgetro accipitur. VOSS.

Lampsacum nomen à splendore tractum est: nam λάμπω idem est quod splendeo. VAD.

CHAPITRE XIX.

[a] *La Bithynie, la Paphlagonie, et les autres pays situés sur la côte Asiatique du Pont et du Méotide.*

Dans l'intérieur des terres (406) sont les Bithyniens et les Mariandyniens. Sur la côte du détroit Hellespontique, (407) sont les villes Grecques [b] d'Abydos, (408) de [c] Lampsaque, (409) de [d] Parion (410) et de [e] Priapos. Abydos est renommée (411) par

a Partie septentrionale du sangiacat de Biga; sangiacats du Kodavindikiar, de Boli, de Kasthamouni, de Sivas, d'Amasieh, de Dgianik-Ili, de Trébisonde, de Ghonieh, dans la Natolie; le Guriel et la Mingrelie, dans la Géorgie Turque ou occidentale; la Circassie, et quelques parties orientales de la Russie d'Asie, sur la rive gauche du Don ou Tanaïs.

b Abydos, aujourd'hui détruite, n'occupait pas la place qu'occupe le village nommé *Aveo* ou Aïdos, et situé près des Dardanelles; on en voit les ruines sur une pointe nommée Nagara.

c On l'appelle aujourd'hui Lampsaco ou Lampsaki; elle est peu considérable, n'ayant pas plus de deux cents maisons, et n'étant habitée que par un petit nombre de Turcs et de Grecs.

d Camanar.

e Carabos.

la tendre flamme dont deux amans passionnés brûlèrent autrefois l'un pour l'autre. Lampsaque fut ainsi nommée par une colonie de Phocéens, qui ayant demandé à l'oracle dans quel pays il leur serait le plus avantageux d'aller s'établir, en reçurent l'avis de se fixer dans le premier endroit où (412) un éclair viendrait frapper leur vue. A la suite de ces villes, notre mer s'étend et s'élargit encore (413) sous le nom de Propontide. Là se décharge (414) le [f] Granique, sur les bords duquel Alexandre et les Perses se mesurèrent pour la première fois dans un combat mémorable. Plus loin, sur l'isthme d'une presqu'île, (415) est la ville de [g] Cyzique, ainsi appelée d'un certain Cyzicus que les Minyens, faisant voile pour la Colchide, tuèrent, dit-on, involontairement dans une mêlée. Viennent ensuite (416) Placie et [h] Scylace, petites colonies Pélasgiques, derrière lesquelles s'élève une montagne que les habitans du pays appellent (417) l'O-

f Le fleuve Ousvola.

g Cette superbe ville est ruinée; on n'en voit plus que des débris qui portent encore le même nom.

h On l'appelle Siki.

tis. In id Granicus effunditur, quà primùm inter Persas et Alexandrum pugna fuit nobilis. Trans amnem sedet in cervice peninsulæ Cyzicum. Nomen Cyzicus indidit, quem a Minyis imprudentibus, cum Colchos peterent, fusum acie cæsumque accepimus. Post Placia et Scylace, parvæ Pelasgorum coloniæ, quibus a tergo imminet mons Olympus [c] (ut incolæ vocant) Mysius. Is flumen Rhyndacum in ea quæ sequuntur emittit. Circa angues nascuntur immanes: neque ob magnitudinem modò, sed ob id etiam mirabiles, quod ubi in alveum ejus æstus solemque fugerunt, meergunt atque hiant: supervolantesque aves, quamvis altè et perniciter ferantur, absorbent. Trans Rhyndacum est Dascylos, et quam Colophonii collocavere, Myrlea. Duo sunt inde modici sinus. [d] Alter sine nomine

c *Ut incolæ vocant, Mysius*] Hæc verba aliunde forsan adjecta sunt: nam Olympus *Mysius* appellatur a Plinio. Ciaccon.

Non verò rectè hæc mutant viri docti; neque enim video quid obstat, quominus *Mysii* hunc suum montem Olympum *Mysium* ab excelsitate appellare potuerint, quam quod Ægyptii præcipuum, quem ad mare possident, montem, Casium Ægyptium dixerint, ad similitudinem Antiocheni. Vossius.

d *Alter sine nomine Cion amplectitur*] Mirum possit videri, cur sine nomine dixerit, cum tamen alii omnes

Cion amplectitur, Phrygiæ haud longè jacentis opportunissimum emporium: alter Olbianos, in promuntorio fert Neptuni fanum, in gremio Astacon, a Megarensibus conditam. [e] Deinde priores terræ iterum jacent, exiturique in Pontum pelagi canalis angustior Europam ab Asiâ stadiis quinque disterminat, Thracius (ut dictum est) Bosporus. Ipsis in faucibus oppidum, in ore templum est. Oppidi nomen Chalcedon, auctor Archias Megarensium princeps: templi numen Jupiter, conditor Jaso.

Cianum vocant hunc sinum, ita dictum a *Cio*, uti sequens *Olbianus* ab *Olbiâ* oppido. Verùm *sine nomine* hic accipiendum est pro *ignobili*. IDEM.

e *Deinde priores terræ iterum jacent*] Et hæc quoque perperam mutant viri docti. *Jacent* hic, ut sæpe alibi, pro *adjacent*. Primò Europa Asiæ adjacet ad fretum Hellesponti, ut jam superiùs monuit. Hic jam dicit priores illas terras, nempe Europam, iterum adjacere. IDEM.

Priores terræ iterum jacent; eliso mari, in Europam tendentes. VADIAN.

lympe Mysien. De là sort (418) le [i] Rhyndaque, qui se perd un peu plus avant sur la même côte. Dans les environs (419) on trouve des serpens étonnans par leur grosseur prodigieuse; mais on n'est pas moins frappé de les voir, quand ils sont sortis de ce fleuve, où ils vont chercher un abri contre la chaleur du jour et les ardeurs du soleil, attirer et engloutir dans leur gueule béante les oiseaux qui passent au-dessus d'eux, malgré la hauteur et la rapidité de leur vol. Au-delà du Rhyndaque sont (420) [k] Dascylos (421) et [l] Myrlée, cette dernière bâtie par une colonie de Colophoniens; puis deux petits golfes, dont l'un, (422) qui n'a point de nom, baigne la ville de [m] Cios, entrepôt très-avantageux de la Phrygie, contrée voisine. L'autre, qu'on appelle (423) [n] Olbianos, comprend d'abord, sur un promontoire, un temple de

i Edrenos-Soui, en langue turque

k Diaskillo.

l C'est aujourd'hui Medanik, suivant le citoyen Mentelle, *Diction. géog anc.*; ou le village Mondania, suivant le citoyen Lechevalier. *Voyag. de la Propont.*, *tom.* 1, *pag.* 23.

m La petite ville de Ghio ou Ghemlek, suivant le même. *Ibid*, *pag.* 33. Le golfe est appelé golfe de Moudania.

n Golfe d'Is-Nikmid ou de Nicomédie, ainsi appele de la ville du même nom.

Neptune, et dans son enfoncement la ville [o] d'Astacos, colonie Mégarienne. Plus loin, les mêmes terres, qui s'étaient déjà rapprochées de celles d'Asie, (424) s'en rapprochent une seconde fois, et resserrent notre mer dans un canal plus étroit encore, au moyen duquel elle s'échappe dans le Pont. C'est, comme on l'a dit, (425) le Bosphore de Thrace, qui sépare l'Europe de l'Asie par un intervalle de cinq stades. A l'entrée du détroit est une ville; à son débouquement est un temple. La ville, (426) appelée [p] Chalcédoine, fut bâtie par Archias, chef d'une colonie de Mégariens. [q] Le temple, (427) consacré à Jupiter, fut fondé par Jason.

Là commence (428) la grande mer Pontique, dont les côtes, (429) longues et droi-

o On n'en trouve plus aucuns vestiges.

p Les Grecs l'appellent encore Chalcédoine; mais les Turcs l'appellent Cadi-Kioi, c'est-à-dire la ville du juge ou du cadi. Ce n'est plus qu'un village. *Lechevalier, ibid., pag.* 81.

q Le château d'Asie, *Anadoli-Kavak*, a été élevé sur l'emplacement ou du moins dans le voisinage de ce temple fameux. Au pied de ce château on voit, sous les eaux, les débris de la digue à laquelle on attachait la chaîne qui fermait l'entrée du Bosphore, et dont l'autre extrémité allait aboutir au château d'Europe. *Lechevalier, ibid, pag.* 72.

Hîc jam sese ingens Pontus aperit, nisi quâ promuntoria sunt, huc atque illuc longo rectoque limite extentus, sinuatus cætera. [f] Sed quia contra minùs, quàm ad

f *Sed quia contra minùs, quàm ad lævam et dexteram abscessit*] Is locus valde exercuit eruditos... Perpetuus is est librariorum in hoc auctore error, ut *quia* scripserint pro *quâ*. Dicit vero Mela, Pontum quà contra abscedit, hoc est ad Κριν μίτωνον, minùs sinuari, quàm ad dextram et ad lævam, illic enim in angustos desinere angulos. Voss.

Locus est tenebrosissimus, et qui doctos etiam homines diu

lævam et dexteram abscessit, mollibus fastigiis, donec angustos utrinque angulos faciat, inflectitur, [g] ad formam Scythici arcûs maximè incurvus, [h] brevis, atrox, nebulosus, raris stationibus, non molli neque arenoso circumdatus littore, vicinus aquilonibus, et quia non profundus est, fluctuosus atque [i] fervens. Olim ex colentium sævo admodum ingenio Axenus, post commercio aliarum gentium mollitis aliquantùm moribus, dictus Euxinus. In eo primùm Mariandyni urbem habitant, [k] ab Argivo (ut ferunt) Hercule datam. Heraclea vocitatur: id famæ fidem adjicit. Juxta specus est Acherusia, ad Manes (ut aiunt) pervius, atque inde extractum Cerberum existimant. Tum Tios oppidum, Milesiorum

torsit: Sic sensus est: sinuatum esse, quà tendit contra, hoc est, ab utraque continente Bospori Cimmerii arcûs brachia, ut vocant, exprimente; minùs autem sinuatum esse, quà ad dextram et lævam abscessit, mollibus enim fastigiis, etc PINTIAN

g *Ad formam Scythici arcûs maximè incurvus*] Si cum Melà nervi initium statuamus ad Trapezuntem, jam veram arcûs Scythici formam habebimus. Voss.

h Brevis hic vocatur *Pontus*, non ob spatium, sed ob frequentia brevia. IDEM.

i *Fervens*] Undis scilicet a vado elisis. VADIAN.

k *Ab Argivo (ut ferunt) Hercule datam*] Legendum *ductam*, aut quod magis arridet *deductam*. PINTIAN.

tes dans la partie méridionale, si ce n'est à l'endroit où elles forment quelques promontoires, sont pliées et recourbées partout ailleurs. Cependant cette courbure est moins profonde au lieu où se trouve la saillie du Criou-Metopon, qu'à la gauche et à la droite de ce promontoire, de sorte que les rivages se pliant et s'élevant insensiblement des deux côtés, viennent former de part et d'autre deux petits angles, ce qui donne au contour de cette mer (430) la forme d'un arc à la Scythe. Elle est (431) orageuse et d'une navigation très-difficile; des brouillards épais s'élèvent sur sa surface; les ancrages y sont rares; ses côtes sont sans vase ni sable; elle avoisine les contrées d'où partent les aquilons, et l'eau n'y étant pas profonde, ses vagues sont par-tout courtes et rapides. Elle fut d'abord (432) appelée Pont-Axen, à cause de l'extrême férocité des peuples situés sur ses bords, et ensuite Pont-Euxin, lorsque les mœurs sauvages de ces peuples se furent un peu adoucies par leur commerce avec les autres nations. On rencontre d'abord sur cette mer une ville habitée par les Mariandyniens, et fondée, dit-on, par l'Her-

cule Argien. Son nom (433) est [r] Héraclée, et ce nom vient à l'appui de la tradition sur son origine. Tout près est (434) la caverne [s] Achéruse, qu'on dit communiquer aux enfers et par où l'on croit que Cerbère en fut arraché. Vient ensuite (435) la ville de [t] Tios, colonie de celle de Milet, mais faisant aujourd'hui partie du territoire et du peuple Paphlagonien. Le promontoire (436) [u] Carambis tient à-peu-près le milieu des côtes de la Paphlagonie. En-deçà sont (437) le fleuve [x] Parthenius, (438) les villes de [y] Sésame, de Cromne et [z] de Cytoros, cette dernière bâtie par Cytisorus, fils de Phryxus. Au-delà sont (439) Cinolis, Anticinolis, et Armène qui termine cette contrée. Les Chalybes (440) viennent immé-

r On l'appelle aujourd'hui *Eregri* et *Penderachi*, nom corrompu de *Ponti Heraclea*. *Le président Desbrosses, Hist. Rom., liv.* 3, *pag.* 321, *dans les notes.*

s Pointe de terre en forme de péninsule, qui couvre le golfe au fond duquel est située la ville précédente.

t On ignore sa position et son nom moderne.

u Le cap Karempi, suivant d'Anville et Lechevalier.

x Les Grecs l'appellent encore Partheni, et les Turcs, Dolap.

y Sesame, depuis Amastris, s'appelle maintenant Amastro ou Amasieh. C'est la capitale du sangiacat du même nom.

z D'Anville la reconnaît dans le nom actuel de Kudros.

quidem colonia, sed jam soli gentisque Paphlagonum. Quorum in littoribus pene mediis, promuntorium est Carambis. Citra Parthenius amnis, urbesque Sesamus et Cromna et a Cytisoro Phryxi filio posita Cytoros. Tum Cinolis, Anticinolis, et quæ Paphlagoniam finit Armene. Chalybes proximi urbium clarissimas habent Amison et Sinopen, Cynici Diogenis patriam; amnium Halyn et Thermodonta. Secundùm Halyn urbs est Lycasto: ad Thermodonta campus, in eo fuit Themiscyrium oppidum. Fuere et Amazonum castra, et ideo Amazonium vocant. Tibareni Chalybas attingunt, quibus in risu lusuque summum bonum est. Ultra Mossyni turres ligneas subeunt, notis corpus omne persignant, propatulo vescuntur, promiscuè concumbunt et palam. Reges suffragio deligunt, vinculisque et arctissimâ custodiâ tenent: atque ubi culpam[1] pravè quid imperando meruere,

1 *Pravè quid imperando*] Etiam ob minima delicta unius diei fame regulos suos excruciabant Mosynæci: sed verò si graviùs peccassent, omnino eos fame necabant. Atque hic quidem videtur esse sensus verborum Apollonii, quæ rectè interpretatus est Mela, licet contrarium existiment Pintianus, aliique viri magni, qui gravissimè eum errasse putant. Voss.

inediâ diei totius afficiunt. Cæterum asperi, inculti, pernoxii appulsis. Deinde minùs feri (verùm et hi inconditis moribus) Macrocephali, Insochi, Buzeri. Raræ urbes: Cerasus et Trapezus maximè illustres.

diatement après. Leurs villes les plus florissantes sont (441) [a] Amise, (442) et [b] Sinope, patrie de Diogène le Cynique. Leurs plus grands fleuves sont (443) [c] l'Halys et le [d] Thermodon. Le premier baigne les murs de Lycasto; l'autre arrose une vaste plaine, où fut la ville de Thémiscyre, et qu'on appelle la campagne des Amazones, (444) parce que ces femmes guerrières vinrent autrefois y établir leur camp. Aux Chalybes succèdent (445) [e] les Tibaréniens, pour qui rire et jouer est le souverain bonheur. Après eux (446) les Mossyniens logent dans des tours de bois, portent des stigmates sur toutes les parties du corps, mangent en public et couchent pêle-mêle hors de leurs habitations. Ils élisent leurs rois, les enchaînent et les font garder très-étroitement, et pour la moindre faute qu'ils commettent dans leur administration, ils les privent de nourriture pendant tout un jour. Ils sont, au reste, durs, bar-

a Samsoun, dans le sangiacat du Dgianik-Ili.

b Sinub, dans le sangiacat de Kastamouni.

c Le Kizil-Ermak, ou fleuve Rouge.

d C'est le Termech, dans le sangiacat du Dgianik-Ili.

e Ces peuples et les suivans paraissent avoir occupé la partie occidentale du Roum; et la partie orientale du Reddir.

bares et très inhumains envers les étrangers. Leurs voisins, les Macrocéphales, les Insochiens, les Buzériens, sont moins féroces, quoiqu'avec des mœurs et des habitudes grossières. Il y a peu de villes sur cette lisière; (447) [f] Cérasunte (448) et Trapézunte en sont les plus remarquables.

Là se termine cette longue suite de rivages en droite ligne qui partent du Bosphore, et qui, commençant à se courber dans cet endroit, s'élèvent ainsi jusqu'au fond d'un golfe que forme la côte opposée, (449) en resserrant le Pont-Euxin dans un angle très-étroit. Sur ces nouveaux parages (450) sont les [h] Colchidiens, (351) l'embouchure du [i] Phase (452) et une ville du même nom, bâtie par le Milésien Thémistagoras, (453) un temple de Phryxus, et un

f Keresoum, suivant d'Anville, et Kirisonto, suivant le président Desbrosses. *Hist. Rom.*, *tom.* 2, *pag.* 253.

g Trébisonde ou Terapézoun, capitale du gouvernement et du sangiacat du même nom. Elle fut autrefois le siége d'un empire fondé par une branche des Comnènes de Constantinople, et détruit en 1462, par Mahomet II, empereur des Turcs.

h L'ancienne Colchide répond à-peu-près au Guriel, à l'Imirette et à la Mingrelie, au fond de la mer Noire.

i On l'appelle encore aujourd'hui Phase ou Rione.

Inde is locus est, ubi finem ductus a Bosporo tractus accipit, [m] atque inde se in sinu adversi littoris flexus attollens angustissimum Ponti facit angulum. Hîc sunt Colchi; hîc Phasis erumpit; hîc eodem nomine quo amnis est a Themistagorâ Milesio deductum oppidum. Hîc Phryxi templum, et lucus fabulâ vetere pellis aureæ nobilis. Hinc orti montes longo se jugo, et donec Rhipæis conjungantur, exporrigunt: qui alterâ parte in Euxinum et Mœotida et Tanain; alterâ in Caspium pelagus obversi, Ceraunii dicuntur. Iidem alicubi Taurici, Moschi, Amazonici, Caspii, Coraxici, Caucasii: ut aliis aliisve oppositi gentibus, ita aliis aliisque dicti nominibus. At in primo

m *Atque inde se in sinu adversi littoris flexus attollens*] Castigandum puto, *atque inde se in summum adversi littoris flexum attollens*. PINTIAN.

flexu jam curvi littoris oppidum est, quod Græci mercatores constituisse, et quia, cum cæcâ tempestate agerentur, [n] ignaris quæ terra esset, cygni vox notam dederat, Cygnum appellasse dicuntur. Reliqua ejus, feræ incultæque gentes, vasto mari assidentes tenent, Melanchlæni, Toretæ, Sedochezi, Coraxi, Phthirophagi, Heniochi, Achæi, Cercetici, et jam in confinio Mæotidis Sindones. In Heniochorum finibus, Dioscorias, a Castore et Polluce Pontum cum Jasone ingressis; Sindos in Sindorum, ab ipsis terrarum cultoribus condita est. Obliqua tunc regio, et in latum modicè patens, inter Pontum paludemque ad Bosporum excurrit: [o] quæ duobus alveis in lacum et in mare profluens, Corocondamam peninsulam reddit. Quatuor urbes ibi sunt, Hermonasse, Cepœ, Phanagoria, et in ipso

n *Ignaris quæ terra esset*] Meliùs, *ignaris quâ terra esset*. Idem.

o *Quæ duobus alveis in lacum et in mare profluens*] Mirum in modum locum hunc depravare conatus est Pintianus, cum tamen nihil admodum hic sit quod offendere possit: revera enim hic insula est, non peninsula, ut putat Mela. Tractum enim hunc a continente reliquâ separant Corocondamites lacus, et exiens ex eo alveus in Pontum, et præterea Auticites flumen per hunc ipsum lacum altero ostio exiens in Mæotin. Voss.

bois sacré renommé dans l'ancienne fable de la toison d'or. C'est de là que partent ces longues chaînes de montagnes qui vont se joindre aux monts Riphées, et qui, s'avançant d'un côté vers le Pont-Euxin, le Méotide et le Tanaïs, de l'autre vers la mer Caspienne, (454) sont connues sous la dénomination générale de monts Cérauniens. On les appelle encore çà et là monts Tauriques, Moschiques, Amazoniques, Caspiens, Coraxiques, Caucasiens, de sorte que leur nom varie comme celui des régions qu'elles traversent. Sur le premier enfoncement qu'on rencontre dans cette enceinte de rivages, est une ville dont on attribue la fondation à des marchands grecs, qui, après avoir été battus par une tempête violente, et ne sachant dans quel pays elle les avait jetés, entendirent la voix d'un cygne, et en prirent occasion (455) de donner à la ville qu'ils bâtissaient le nom de cet oiseau. Le reste de la côte est habité par des peuples grossiers et barbares, tels que (456) les [k] Melanchlènes, (457)

k Ce peuple et les suivans paraissent avoir occupé les côtes de la Circassie sur la mer Noire, depuis la Mingrelie jusqu'au voisinage du Bosphore Cimmérien.

les Torétes, (458) les Sédochésiens, (459) les Coraxiens, (460) les Phthirophagiens, (461) les Heniochiens, (462) les Achéens, (463) les Cercéticiens, (464) et les Sindes, sur les confins du Méotide. [l] Dioscoriade, (465) limitrophe du pays des Heniochiens, fut bâtie par les deux frères Castor et Pollux, qui accompagnèrent Jason sur le Pont-Euxin. [m] Sindos, (466) dans la région des Sindes, fut bâtie par les habitans du pays. Immédiatement après, [n] une contrée, d'une largeur médiocre, remonte obliquement (467) vers le Bosphore, entre le Pont et le Méotide. Là deux cours d'eau, (468) dont l'un se jette dans un lac, et l'autre dans la mer, renferment [o] Corocondama dans une presqu'île. Quatre villes sont placées sur ces bords, (469) Hermonasse, (470) [p] Cepœ, (471) [q] Phanagorie (472) et [r] Cimmerium, à l'embouchure même du

l Isgaour ou Iskuriah, capitale de la Mingrélie, et lieu de la résidence du Dadian qui la gouverne, en payant un tribut au Grand-Seigneur.

m D'Anville l'appelle *Sindicus Portus*, aujourd'hui Sundgik.

n La partie de la Circassie soumise au Kan de Crimée.

o Taman.

p D'Anville croit que cette ville répond à la position de Kepil.

q Il en est qui la confondent avec Corocondama, et qui la nomment Taman.

r Eski-Krim, suivant Len-

ore Cimmerium. Hac ingressos lacus excipit longè latèque diffusus; quà terras tangit, incurvo circumdatus littore : quà mari propior est (nisi ubi aperitur) [p] æquali margine obductus, citra magnitudinem, prope Ponto similis. Oram quæ a Bosporo ad Tanain usque deflectitur, Mœotici incolunt, Tatræ, Serachi, Phicores, et ostio fluminis proximi Ixamatæ. Apud eos easdem artes feminæ quas viri exercent, adeo ut ne militiâ quidem vacent. Viri pedibus merent, sagittisque depugnant : illæ equestre prælium ineunt. Nec ferro dimicant, sed quos laqueis intercepere, trahendo conficiunt. Nubunt tamen : verùm ut nubiles habeantur, [q] non in ætate modus est. Nisi quæ hostem interemere, virgines manent.

p *Æquali margine obductus*] Dicit latus Mœotidis superius, et a Ponto Euxino remotius incurvum esse : rectum verò et æquale esse littus inferius, quod Ponto vicinius est, cui similem facit hanc paludem, quoad formam. Refert itaque arcum Scythicum de quo jam superiùs satis diximus. Idem.

q *Non in ætate modus est*] Non ætate nubiles, sed factis æstimant. Schott.

détroit, d'où l'on entre (473) dans un lac d'une grande étendue dans tous les sens. Ses côtes, recourbées par-tout ailleurs du côté des terres, sont droites et unies du côté de la mer, si ce n'est à l'endroit où elles sont interrompues par l'ouverture du Bosphore, de sorte qu'à la grandeur près, ce lac a pour ainsi dire la forme et les contours du Pont-Euxin. La côte qui s'étend du Bosphore au Tanaïs, est habitée par les [a] Méoticiens, les Tatres, les Serachiens, les Phicores et les Ixamates, qui sont les plus voisins de l'embouchure du fleuve. Chez ces peuples, les femmes partagent tous les travaux des hommes, de sorte qu'elles ne sont même pas dispensées de faire la guerre. Les hommes combattent à pied et avec la flèche; les femmes combattent à cheval, et n'ont d'autres armes (474) que certains filets, au moyen desquels elles enveloppent leurs ennemis et les font périr en les tirant après elles. Ce n'est pas l'âge qui les rend nubiles; elles ne peuvent se marier (475) qu'après avoir donné la mort à un ennemi.

glet du Fresnoy.

[a] Ce peuple et les suivans paraissent répondre au pays habité par les Tartares Koubans.

Le [t] Tanaïs (476) descend du mont Riphée, et coule avec une telle rapidité, que lorsque le grand froid congèle les fleuves voisins, le Méotide, le Bosphore, et même quelques parties du Pont, ses eaux seules, également insensibles à l'influence de la chaleur et des frimas, n'éprouvent aucune variation dans l'impétuosité de leur cours. Les rives de ce fleuve, ainsi que les contrées qui les avoisinent, sont habitées (477) par les [u] Sauromates, qui, quoique ne formant qu'une même nation, sont partagés en différens peuples et connus sous différens noms. Les premiers qu'on rencontre sont (478) les Méoticiens γυναικοκρατούμενοι; c'est l'empire des Amazones. Les Budins

t C'est le Don, grande rivière qui prend sa source à 25 lieues au sud de Moscow, près du lac Iwan, coule en faisant un grand circuit du nord au sud, sépare l'Europe d'avec l'Asie, et se jette dans la mer d'Azof.

u Les parties septentrionales de l'Asie étaient si peu connues des Anciens, qu'il est impossible d'assigner la position précise des différens peuples de ces contrées, et la correspondance des noms anciens avec les noms modernes. On ne peut en raisonner que par aperçu, et, sous ce point-de-vue, les Sauromates, dont il est ici question, ainsi que tous les peuples qui les suivent en remontant vers le nord, jusqu'aux Arymphéens, paraissent avoir occupé, à la suite les uns des autres, les parties orientales de la Russie d'Asie et le pays des Samoiédes.

Ipse Tanais [r] ex Riphæo monte dejectus, adeo præceps ruit, ut cum vicina flumina, tum Mœotis et Bosporus, tum Ponti aliqua, brumali rigore durentur, solus æstus hiememque juxta ferens, idem semper et sui similis incitatusque decurrat. Ripas ejus Sauromatæ et ripis hærentia possident. Una gens, aliquot populi, et aliquot nomina. Primi Mœotici [s] γυναικοκρατούμενοι: regna Amazonum. Fecundos pabulo, at alia steriles nudosque campos tenent Budini. Geloni urbem ligneam habitant. Juxta Thyssagetæ Turcæque vastas silvas occupant, alunturque venando. Tum continuis rupibus, latè aspera et deserta regio, ad Arymphæos usque permittitur. His justissimi mores; pro domibus nemora: alimenta baccæ, et maribus et feminis [t] nuda sunt capita. Sacri itaque habentur: adeoque ipsos nemo de tam feris gentibus violat, ut aliis quoque ad eos confugisse, pro asylo sit.

r *Ex Rhipæo monte dejectus*] E lacu, quem vastè undique cingit planities, oritur Tanais. Montes isti Rhipæi æquè sunt fabulosi, ac Hyperborei. Voss.

s γυναικοκρατούμενοι, id est, *mulieribus subjecti*. Olivarius.

t *Nuda sunt capita*] Id est calvi sunt. Ciaccon.

Ultra surgit mons Rhipæus, [u] ultraque eum jacet ora, quæ spectat Oceanum.

u *Ultraque eum jacet ora*] *Ultra* hic ponitur pro *supra*. Idem.

FINIS LIBRI I.

(479) vivent dans des campagnes abondantes en pâturages, mais ingrates et stériles pour tout le reste. Les Gélons ont une ville construite en bois. Près d'eux les Thyssagètes et les Turces font leur demeure dans de vastes forêts, et se nourrissent de leur chasse. Plus avant ce ne sont que des rochers affreux, dans un pays désert et impraticable jusqu'à la contrée des Arymphéens. Ceux-ci sont d'un caractère très-juste. Ils vivent dans les bois et se nourrissent de fruits sauvages. Ils sont tous chauves, hommes et femmes. On les regarde comme sacrés; et tel est le respect qu'on leur porte, parmi les barbares qui les environnent, que quiconque se réfugie chez eux y trouve un asile inviolable où personne n'ose l'attaquer. Plus loin (480) est le [x] mont Riphée, et plus loin encore est la côte que baigne l'Océan.

x Ce sont peut-être les monts Kaménoi-Poyas.

FIN DU LIVRE I.

NOTES

SUR LE PREMIER LIVRE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

(1) *Ouvrage plein de difficultés.* De tous les travaux de l'esprit, il n'en est peut-être aucun qui exige plus de soins assidus qu'une description géographique de la terre dans ses différens âges. L'ignorance presque absolue de quelques pays lointains et peu fréquentés, les discordances des auteurs sur leurs anciens noms, sur la position de leurs villes, sur la direction de leurs chaînes de montagnes, sur les sources et les embouchures de leurs fleuves, sur la qualité naturelle de leur territoire, sur les mœurs et le caractère de leurs habitans, et sur-tout l'extrême discernement qu'exigent l'ordre et la classification régulière des régions et des peuples, tout concourt à rendre cette tâche extraordinairement laborieuse et délicate. Pline avait senti toutes ces difficultés et les appréciait en peu de mots à leur juste valeur : *Infinitum* (*a*) *id opus existimatur, nec temerè sine aliqua reprehensione tractatum. Haud ullo in genere venia justior est : si modò minimè mirum est, hominem natum non omnia novisse.*

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 3, in princip.

Cicéron avait la même opinion, quand il disait à Atticus : Γεωγραφικὰ, (a) *quæ constitueram, magnum opus est, ... et herculè sunt res difficiles ad explicandum.*

(2) *Avant de me livrer à des recherches plus étendues.* L'annotateur Vadianus estime que ces mots, *dicam autem aliàs plura et exactiùs*, expriment l'intention qu'avait notre géographe, lorsqu'il composa cet ouvrage, d'en faire par la suite un autre plus ample et plus détaillé sur la même matière. Mais à quoi bon recourir à des conjectures, à des suppositions gratuites, pour éclaircir le sens d'une phrase qui, loin de présenter aucune équivoque, s'explique si naturellement par la division même qu'établit Mela dans son discours préliminaire? En effet, ce géographe annonce d'abord à son lecteur qu'il va traiter avant tout de la forme de la terre, de celle de ses grandes divisions, etc.; et c'est évidemment à quoi s'applique le dernier membre de cette phrase : *Nunc ut quæque clarissima, et strictim.* Il lui promet ensuite de parcourir en détail les côtes de tous les pays situés sur l'Océan ou sur les mers intérieures; ce qui ne paraît être encore que le développement du premier membre de la même phrase, *dicam autem aliàs plura et exactius.* Mais ce qui doit exclure tous les doutes, c'est qu'après avoir terminé sa description sommaire des trois grandes parties du monde connu des Anciens, notre géographe s'exprime dans les mêmes

(a) Cicer. lib. 2, epist. 6 ad Attic.

termes pour annoncer qu'il va se livrer à la seconde partie de son travail. *Nunc* (*a*) *exactiùs oras situsque dicturo, inde est commodissimum incipere, etc.*

(3) *Je vais reprendre les choses d'un peu plus haut.* L'auteur indique ici la nécessité de remonter à quelques principes astronomiques liés immédiatement à la connaissance de la terre, et qu'il développe très-succinctement au commencement de son premier chapitre.

CHAPITRE I.

(4) *Quoi qu'il en soit.* Pomponius Mela ne veut prendre aucun parti sur les discussions des anciens philosophes relativement à la nature du monde. On sait qu'ils furent très-divisés sur ce point. Platon et les Stoïciens en firent un être vivant doué de toutes vertus, de toute puissance, et par conséquent un dieu. Euripide l'appelle Jupiter; quelques autres, Saturne. Varron regarde le Ciel et la Terre comme les premiers des dieux. *Principes dei* (*b*) *Cœlum et Terra; ii dei, iidem, qui in Ægypto Serapis et Isis: ut iidem principes in Latio Saturnus et Ops.*

(5) *Forme un tout unique.* Telle est aussi l'opinion de Pline, lorsqu'il dit: *Extra* (*c*) *intraque cuncta complexus in se, idemque rerum natura opus, et rerum ipsa natura.* Vitruve appelle le

(*a*) Mela, infra, cap. 4.
(*b*) Varr. de ling. lat. lib. 4.
(*c*) Plin. lib. 2, cap. 1.

monde *naturæ* (*a*) *rerum conceptionem summam*; et Cicéron le regarde comme la seule habitation des dieux et des hommes. *Universus* (*b*) *hic mundus una civitas deorum atque hominum existimanda est.*

(6) *Des régions distinctes.* Ce qui suit indique suffisamment que, par le mot *partibus*, notre géographe a voulu indiquer les quatre points cardinaux du monde, et non pas ses parties élémentaires ou les grandes divisions de la terre. Manilius parle ainsi de ces quatre points :

> Quatuor (*c*) in partes cœli describitur orbis,
> Nascentem, lapsumque diem, mediosque calores,
> Teque Helice.

Ce dernier mot *Helice* est un surnom donné à Calisto, et signifie la grande ourse ou le septentrion.

(7) *Occident ou couchant.* On sait que les deux points du lever et du coucher du soleil sont mobiles d'un tropique à l'autre. Mela n'entend donc parler ici que de l'orient et de l'occident équinoxiaux, seuls opposés à angle droit au septentrion et au midi.

(8) *Vers laquelle il s'abaisse dans sa révolution annuelle.* Le mot *decurrit* est évidemment relatif aux apparences annuelles de la sphère septentrionale et fait allusion aux signes méridionaux

(*a*) Vitruv. lib. 9.
(*b*) Cic. lib. 1, de leg.
(*c*) Manil. lib. 4.

que décrit le soleil en s'abaissant de plus en plus vers le pôle antarctique.

(9) *Qui la coupe encore.* On voit jusqu'à quel point les Anciens ignoraient l'existence et la disposition des parties méridionales de la terre. Au temps de Mela l'Afrique n'était pas à beaucoup près connue dans toute sa latitude, et c'est à cette ignorance qu'il faut attribuer le partage qu'il fait de la terre en deux parties séparées par la mer dans un endroit où il est aujourd'hui bien reconnu que les terres sont continues. Ce système au reste paraît avoir été celui de la plupart des Anciens. Manilius, en parlant des deux hémisphères, s'exprime ainsi :

Pontus utrosque suis distinguit et alligat undis.

On peut voir sur le même sujet Cicéron, *in Scipionis somn.*; Strabon, liv. 2, et Macrobe, liv. 11, chap. 9.

(10) *Et distribuées en cinq zônes.* Les Anciens sont d'accord avec les Modernes sur cette division de la terre en cinq zônes ou bandes circulaires, dont chacune porte un nom qui annonce la température de l'air qu'on y respire. Celle qu'on appelle Torride ou Brûlée occupe au milieu du globe tout l'espace compris entre les deux tropiques, ce qui lui donne 52° 22′ 22″ 22‴, c'est-à-dire, plus de 5222 kilomètres de largeur. L'espace qui se trouve entre chaque tropique et les cercles polaires forme deux zônes, l'une septentrionale et l'autre méridionale, ayant chacune 47° 77′ 77″ 77‴,

ou plus de 4777 kilomètres de largeur. On les appelle tempérées, parce qu'on n'y éprouve ni chaleurs excessives ni froids violens, sur-tout dans le milieu, qui est assez éloigné du tropique et du pôle pour ne participer ni de la grande chaleur de l'un, ni du froid excessif de l'autre. On appelle enfin zônes froides ou glaciales l'espace compris de l'un et de l'autre côté de l'équateur entre les deux cercles polaires et les pôles. L'une est septentrionale, et l'autre méridionale. Strabon (*a*) rend compte des motifs qui firent imaginer cette distribution du globe terrestre en cinq zônes, et Virgile exprime en ces termes les positions et les qualités respectives de chacune d'elles:

Quinque (*b*) tenent cœlum zonæ, quarum una corusco
Semper sole rubens, et torrida semper ab igni:
Quam circum extremæ dextrâ lævâque trahuntur
Cæruleâ glacie concretæ atque imbribus atris.
Has inter mediamque, duæ mortalibus ægris
Munere concessæ Divûm, et via secta per ambas,
Obliquus quâ se signorum verteret ordo.

(11) *Nos antipodes sont placés dans l'une, et nous dans l'autre.* Le mot grec Ἀντίχθων signifie une terre opposée à celle sur laquelle nous marchons. Il ne paraît pas certain que Mela ait attaché à ce mot l'idée d'une opposition diamétrale; il est au contraire très-naturel de croire, d'après ce qui précède, qu'il a entendu généralement l'ap-

(*a*) Strab. lib. 2, pag. 96 et seq.
(*b*) Virg. georg. lib. 1, vers. 225.

pliquer à tous les habitans de la zône tempérée méridionale.

(12) *Sous la dénomination générale de notre mer.* Tout porte à croire que les anciens géographes appelèrent ainsi la Méditerranée, parce qu'elle baigne toute l'étendue des côtes méridionales de l'Europe, et plus encore, suivant l'opinion de Vadianus, parce qu'elle s'introduit dans cette contrée par une multitude de golfes dont quelques-uns sont si profonds qu'ils prennent eux-mêmes le nom de mer. Telles sont la mer Adriatique, la mer d'Etrurie, etc.

(13) *En trois parties.* Les Anciens ont varié sur la division générale de la terre. Les uns réunissant l'Afrique à l'Europe, ne la divisèrent qu'en deux parties, l'Europe et l'Asie. C'est ce qu'attestent Salluste, Pline et Varron. *Ut omnis* (*a*) *natura*, dit ce dernier auteur, *in cœlum et terram divisa sit, sic cœlum in regiones, terra in Asiam et Europam. Asia enim jacet ad meridiem et austrum, Europa ad septentriones et aquilonem.* D'autres la partagèrent en quatre parties, l'Asie, l'Europe, l'Afrique et l'Egypte; d'autres enfin ne lui en donnèrent que trois, l'Asie, l'Europe et l'Afrique. C'est le sentiment de notre géographe.

CHAPITRE II.

(14) *L'Asie est de trois côtés baignée par l'Océan.* M. Court de Gébelin croyait et a imprimé

(*a*) Varr. de ling. lat. lib. 4. Plin. hist. nat. lib. 3, cap. 1. Sallust. Bell. Jug.

que le mot *Asie* vient de l'oriental *as*, *ais*, et en variant les lettres, *asi*, le feu, ou le pays du soleil, parce que cet astre paraissait aux nations de la Syrie et de la Chaldée sortir, pour ainsi dire, du sein des contrées qu'ils ont à l'est, ou du centre de l'Asie.

M. le Brigant trouve dans le celtique le mot *aze*, signifiant *station*, *demeure*. C'est dans ce sens le pays habité, par opposition à ceux qui ne l'étaient pas encore, lorsque cette dénomination commença à avoir lieu.

(15) *Se nomme oriental à l'orient.* C'est aussi la division que Pline fait de cette mer. *Tribus* (*a*) *hic e partibus cœli alluens Asiam, Scythicus a septentrione, ab oriente Eous, à meridie Indicus vocatur.*

(16) *Elle est aussi large que l'Europe et l'Afrique ensemble.* Ce qui est relatif au temps où vivait Mela. Car aujourd'hui qu'on connaît toutes les côtes d'Afrique, il est faux que l'Asie, prise dans sa plus grande étendue, excède en latitude les deux autres parties réunies de l'ancien continent.

(17) *Une surface pleine et entière.* Ce langage est encore une preuve du peu de connaissance qu'avait notre géographe des côtes orientales et méridionales de l'Asie; car, indépendamment de ce que les premières ne sont à beaucoup près aussi droites qu'il l'avance, il est certain que les secondes sont encore plus irrégulières, et qu'elles sont

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 13.

coupées par des golfes très-profonds qui diminuent nécessairement cette surface que notre auteur présente comme *pleine* jusqu'au golfe Persique. Tels sont ceux que Ptolémée a désigné peu de temps après sous les noms de *Magnus*, *Caticolpicus*, *Gangeticus sinus*, etc.

(18) *La mer d'Arabie et de Perse.* Il y a dans cet endroit une transposition évidente. En effet, Pomponius ayant commencé sa description par l'orient, pour la terminer à l'occident, la désignation du golfe Persique devait naturellement précéder celle du golfe Arabique.

(19) *La mer Caspienne.* Il est faux, comme nous le verrons dans un autre endroit, que l'Océan Scythique s'introduise dans les terres pour y former la mer Caspienne. Notre auteur ne connaissait pas la distance qui sépare ces deux mers.

(20) *Un golfe très-profond.* C'est le golfe Issique, placé entre la Syrie et la Cilicie, comme nous le verrons ci-après, chapitre 13.

(21) *Cette longue avance que fait l'Asie.* Il ne faut qu'avoir une carte de géographie sous les yeux pour s'apercevoir qu'à la suite du golfe Issique, qui est l'enfoncement le plus considérable de la Méditerranée proprement dite dans les terres d'Asie, cette contrée fait à son tour une très-grande avance qui, baignée d'un côté par cette même mer, de l'autre par la Propontide et le Pont-Euxin, est connue sous le nom d'Asie mineure.

(22) *Et à la suite de deux courbures qu'elles*

forment sur le Pont Euxin. C'est ainsi que j'ai traduit ces mots, *iterum iterumque ad Ponticum latus curva*, qui paraissent évidemment se rapporter à ce que dit plus bas notre géographe, dans la description détaillée qu'il nous donne de la côte d'Asie sur le Pont-Euxin, depuis le Bosphore de Thrace jusqu'au Bosphore Cimmérien. On voit en effet dans le dernier chapitre de ce livre, qu'après avoir décrit une ligne presque droite représentant la corde de l'arc à la Scythe que forment les contours du Pont-Euxin, la côte d'Asie se courbe une première fois vers la ville de Trapézunte au sud, et une seconde fois vers le nord, où elle forme un golfe au fond duquel est la ville de Dioscoriade. *Inde* (*a*) *is locus est, ubi finem ductus à Bosporo tractus accipit; atque inde se in sinu adversi littoris flexus attollens angustissimum Ponti facit angulum.* C'est évidemment de ces deux courbures qu'entend parler Mela dans ce chapitre, qui n'est, avec les deux suivans, qu'un résumé très-sommaire de ce qu'il doit nous développer dans le reste de son ouvrage.

(23) *Les premiers peuples qu'on rencontre en Asie, à partir de la côte orientale.* Notre géographe ayant commencé par l'orient sa description physique du continent d'Asie, débute par le même côté dans sa description politique.

(24) *Immédiatement après l'Inde est l'Arbiane.* On trouve dans quelques éditions *Ariadne* au lieu d'*Arbiane*. Ce dernier mot indique le pays

(*a*) Mela, infra, cap. 19.

des Arbiens, dont parle (*a*) Pline, et que (*b*) Strabon place immédiatement après l'embouchure de l'Indus. Il parait que ces peuples tiraient leur nom de la rivière *Arbis* qui, suivant le premier de ces auteurs, coulait entre les Orites et les Indiens.

(25) *L'Arie.* Mela place cette contrée sur le bord de la mer, quoique cependant elle soit dans les terres, comme l'a remarqué Vossius. *In eo* (*c*) *peccavit quod littoralem fecerit Ariam.*

(26) *Et la Perse jusqu'aux bords du golfe Persique.* On remarque dans cet endroit une omission importante. La Carmanie est située sur les bords de la mer entre la Cédrosie et la Perse, et cependant il n'en est fait aucune mention. Il y a tout lieu de croire que c'est là une inexactitude des éditeurs, puisque, dans le chapitre 8 de son troisième livre, Mela parle des Carmaniens et les place, comme ils doivent l'être, à l'entrée du golfe Persique. *In ipso* (*d*) *Carmani navigantium dextrâ positi*, etc.

(27) *Au nord les Caspianiens.* C'est la dénomination commune de tous les peuples qui environnent la mer Caspienne, malgré qu'ils soient distingués entre eux par des noms particuliers, comme nous le verrons ci-après dans le chapitre 5 du 3.e livre.

(*a*) Plin. hist. nat lib. 6, cap. 23.
(*b*) Strab. lib 15, pag. 827.
(*c*) Voss. observat. ad Pomp. Mel. lin. 33.
(*d*) Mela, infra, lib. 3, cap. 8.

(28) *Au-delà d'eux, dit-on, sont les Amazones.* Nous parlerons ailleurs de ces vaillantes héroïnes et du merveilleux qui accompagne leur existence. Nous observerons seulement ici que le lieu dont parle Mela dans ce chapitre n'est pas le seul qu'ait habité ce peuple de femmes. Hérodote (*a*) place des Amazones sur les bords du Thermodon dans la Cappadoce, et Diodore de Sicile (*b*) assure qu'il y en avait aussi dans la Lybie qui étaient plus anciennes que celles de l'Asie.

(29) *Au-dessus des Scythes et des déserts de la Scythie.* Il y a dans l'édition de Gronovius, *interiora terrarum multæ variæque gentes habitant, Gandari et Pariani, Bactri, Sugdiani, Harmatotrophi, Comari, Coamani, Paropanisii, Dahæ: super Scythæ Scytharumque deserta*; ce qui voudrait dire en propres termes que les Scythes et leurs déserts sont placés au-dessus des autres peuples dont on fait ici l'énumération. Mais ce système ne peut être admis, si l'on observe avec Ciacconius, que le mot *super* est constamment employé par notre géographe, pour indiquer la position ultérieure des peuples ou des pays situés dans l'intérieur des continens, par rapport à ceux qu'on rencontre sur les côtes ou plus près des côtes. On ne peut pas dire en effet que la Scythie soit plus intérieure que les autres régions qu'on lui compare dans ce passage, puisque, de l'aveu même de Mela, les Scythes dont il est ici question

(*a*) Hérodot. liv. 9, §. 28.
(*b*) Diodor. Sic. lib. 3, §. 42.

sont placés sur les bords de l'Océan Scythique dans la partie la plus septentrionale de l'Asie : *Spectant et septentrionem Scythæ, ac littus Scythicum (nisi unde frigoribus arcentur) usque ad Caspium sinum possident.* J'ai donc pensé, d'après Pintianus, dans la 37.e note sur ce chapitre, qu'on devait lire, *super Scythas, Scytharumque deserta*, parce qu'alors tout est à sa place, et le mot *super* est pris dans sa véritable acception.

(30) *Les Gandariens.* C'étaient des peuples voisins de la Sogdiane et de l'Inde, qui, suivant (*a*) Hérodote, faisaient partie de la septième satrapie des Perses. Strabon (*b*) parle de ces peuples et laisse croire qu'ils étaient Indiens.

(31) *Les Parianiens.* Il est possible, suivant la remarque de Vossius (*c*), qu'ils soient les mêmes que ceux appelés Paricaniens par Pline et par Hérodote (*d*), et Bariens dans la table de Peutinger. Dans ce cas, ils auraient été placés aux environs de la Sogdiane, suivant Etienne de Byzance.

(32) *Les Baotriens.* C'étaient les habitans de la Bactriane, grande contrée d'Asie, et l'une des plus reculées que connussent les Grecs au nord-est de la Perse. Ils furent d'abord soumis aux Assyriens, puis aux Perses, et ensuite aux Macédoniens. On sait qu'Alexandre pénétra chez eux en poursuivant Bessus.

(*a*) Herodot. lib. 3, §. 79.
(*b*) Strab. lib. 15, pag. 803.
(*c*) Voss. observat. ad Mel. lin. 41.
(*d*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 16, Herodot. lib. 3, §. 94.

Il y eut des gouverneurs Grecs dans la Bactriane sous ce prince et sous les successeurs de Séleucus, jusqu'au règne d'Antiochus Theos. Ce fut alors, l'an 255 avant l'ère vulgaire, que Théodote, qui en était gouverneur, s'en fit reconnaître roi. Mais ses successeurs la perdirent peu de temps après. Les Parthes en firent la conquête et s'avancèrent jusqu'au royaume de Porus. La paix qui suivit ramena la confiance entre les Parthes, les peuples du Chorasan et ceux de l'Inde : un commerce libre existait entre ces nations. C'est ce que nous apprend M. de Guignes, d'après les auteurs Chinois.

Telle était (*a*), dit ce savant, la situation de la Bactriane, lorsque quelques nations qui demeuraient dans l'Orient, sur les frontières occidentales de la Chine, obligées par un prince puissant d'aller chercher d'autres habitations, arrivèrent dans ces provinces, y détruisirent le royaume des Grecs, et donnèrent beaucoup d'occupation aux Parthes. C'est ce peuple venu des frontières de la Chine que les Grecs désignent par le nom de Scythes Nomades, lesquels, suivant eux, détruisirent le royaume de la Bactriane. Cette nation est appelée par les Chinois les *Su*, et les Scythes qui firent la guerre aux Parthes, les *Yue-chi*.

(33) *Les Sugdiens*. On les appelle plus communément Sogdiens. C'étaient les habitans de la Sogdiane, contrée d'Asie, située (*b*) entre l'Oxus et

(*a*) Mémoires de littérat. tom. 25.

(*b*) Strab. lib. 11, pag. 603.

l'Iaxarte, vers les sources de ces deux fleuves et vers la côte orientale de la mer Caspienne. L'Iaxarte séparait au nord les Sogdiens des Scythes, et l'Oxus les séparait des Bactriens.

(34) *Les Harmatotrophiens.* Pline (*a*) les place avec beaucoup d'autres peuples au-delà de la Margiane.

(35) *Les Comariens.* Ptolémée les place dans le pays des Saces sur les bords de l'Iaxarte. *Appellantur autem ii qui juxta Jaxartum sunt Caratæ et Comari* (*b*).

(36) *Les Coamaniens.* Ils sont nommés Comaniens par Pline (*c*). Il y a lieu de croire qu'ils habitaient la contrée que Xénophon appelle *Comania.*

(37) *Les Paropanisiens.* On les nommait ainsi de la chaîne du Taurus appelée Paropamise ou Paropanise, près de laquelle ils étaient situés. Ptolémée (*d*) les nomme *Paropanisadæ* et leur donne plusieurs villes.

(38) *Et les Dahens.* Notre auteur place ces peuples sur les bords de l'Oxus, lorsqu'il dit, en parlant de ce fleuve : *Hic* (*e*) *juxta Dahas primùm inflectitur.* Ils sont représentés comme Nomades (*f*), et c'est sans doute ce qui a fait dire à Virgile :

Indomitique Dahæ. . . . . .

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 16.
(*b*) Ptolem. lib. 6, cap. 13.
(*c*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 16.
(*d*) Ptolem. lib. 6, cap. 18.
(*e*) Mela, infra, lib. 3, cap. 5.
(*f*) Herodot. lib. 1, §. 125.

(39) *Les Chomariens.* Il ne faut pas les confondre avec les Comariens dont nous avons parlé plus haut. Ils habitaient vraisemblablement *Chomara* que Ptolémée (*a*) place au nombre des villes de la Bactriane.

(40) *Les Massagètes.* Les historiens et sur-tout les Grecs varient sur la position de ces peuples, et, suivant Strabon (*b*), aucun d'eux n'a dit exactement la vérité. Cellarius ne sait en quel lieu les placer. *Deinde* (*c*) *sunt ipsi Massagetæ, de quorum sede ac patriâ non minus quam de Amazonum certatur.* Ammien et Hérodote les mettent près de l'Albanie, au-delà du fleuve Araxe. *Ut Lucullum* (*d*) *transeam vel Pompeium, qui per Albanos et Massagetas, quos Alanos nunc appellamus, hac quoque natione perruptâ vidit Caspios lacus.* Mais il serait possible qu'à l'exemple de quelques autres, ces deux auteurs eussent confondu l'Araxe avec l'Oxus qui divise la Bactriane de la Sogdiane, et auquel on donne quelquefois le même nom qu'au premier. Ptolémée (*e*) les place dans la Margiane, au voisinage des Dahens, et Pline paraît être du même avis. *Plerique* (*f*) *Scytharum qui a Caspio mari incipiunt, Daæ appellantur: orienti viciniores Mas-*

(*a*) Ptolem. lib. 6, cap. 11.
(*b*) Strab. lib. 11, pag. 595.
(*c*) Cellar. notit. orb. ant. lib. 3, cap. 21.
(*d*) Ammian. lib. 23, cap. 14. Herodot. lib. 1, 6. 201.
(*e*) Ptolem. lib. 6, cap. 10.
(*f*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 17.

sagetæ et Sacæ. Enfin Quinte-Curce nous représente également les Massagètes comme limitrophes des Dahens et des Chorasmiens. *Prataphernes* (*a*) *quoque qui Chorasmiis præerat, Massagetis et Dahis regionum confinio adjunctus, miserat, qui facturum imperata pollicerentur.* Il résulte de ces différentes opinions, que nous n'avons aucune certitude bien précise sur la contrée qu'habitaient les Massagètes ; mais il en résulte aussi qu'ils étaient limitrophes de certains peuples qu'on reconnaît comme placés au voisinage de la mer Caspienne ; ce qui suffit pour justifier ce qu'en dit notre géographe.

Hérodote (*b*) rapporte les divers usages de ces peuples et la victoire éclatante qu'ils remportèrent autrefois sous le commandement de leur reine Thomiris, sur les troupes réunies de l'ambitieux Cyrus qui périt lui-même dans la mêlée.

(41) *Les Cadusiens.* On ne sait encore bien précisément dans quelle contrée ils étaient situés. Strabon (*c*) et Etienne de Byzance les placent dans la partie septentrionale de la Médie Atropatène, position qui s'accorde assez avec celle que leur donne notre géographe.

(42) *Les Hyrcaniens.* Ils donnaient leur nom à la mer d'Hyrcanie, autrement appelée mer Caspienne, sur les bords de laquelle ils étaient situés,

(*a*) Quint. Curt. lib. 8, cap. 3.
(*b*) Herodot. lib. 1, §. 201 et seq.
(*c*) Strab. lib. 11, pag. 609.

comme le dit plus bas notre géographe (*a*). C'était un peuple dur et féroce.

(43) *Et les Ibères.* C'étaient les habitans de l'Ibérie, région située entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Selon Ptolémée (*b*), elle était bornée au nord, par une partie de la Sarmatie; à l'orient, par l'Albanie; au midi, par la grande Arménie; à l'occident, par la Colchide. Strabon (*c*) la représente comme un bassin au milieu des montagnes qui l'environnent. Il ne faut pas la confondre, comme on l'a fait quelquefois, avec l'Ibérie occidentale, qui est l'Hispanie.

(44) *Les Cimmériens.* Il paraît constant, dit le citoyen Mentelle (*d*), qu'ils portèrent très-anciennement un autre nom, et qu'ils ne prirent celui de Cimmériens qu'après avoir habité la ville de *Cimmerium*, bâtie sur le bord d'un détroit qui sépare l'Asie de la Chersonnèse Taurique. Strabon et Hérodote (*e*) les représentent comme une nation puissante, maîtresse d'une grande partie de l'Asie mineure et même de toutes les contrées d'Europe situées entre le Boristhène et le Danube. Ils en furent successivement chassés par les Alyattes et par les Scythes.

(45) *Les Cissiantiens.* Pline (*f*) en parle, sans

(*a*) Mela, infra, lib. 3, cap. 5.
(*b*) Ptolem. lib. 5, cap. 11.
(*c*) Strab. lib. 11, pag. 574.
(*d*) Encyclop. méthod. géog. anc.
(*e*) Strab. lib. 1. pag. 57. Herodot. lib. 2 et 3, passim.
(*f*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 13.

assigner précisément leur position. Le père Hardouin, son annotateur, estime qu'ils étaient voisins des Géorgiens et des Amazones. *Cissianthos* (*a*), *Georgosque et Amazonas, arbitror tenuisse eas regiones quibus nunc Bulgar regnum circumscribitur, in Moscoviæ Tartariæque confinio.*

(46) *Les Achéens.* Ptolémée (*b*) les place dans la Sarmatie Asiatique, près du Bosphore Cimmérien. On peut croire qu'ils habitaient le bourg *Achæa* dont parle le même auteur. D'Anville paraît avoir suivi son sentiment dans la position de ce peuple. Voyez sa carte de la partie orientale de l'Empire Romain.

(47) *Les Géorgiens.* Voyez la note 45 ci-dessus.

(48) *Les Moschiens.* Hérodote et d'Anville les placent au nord de l'Euphrate dans le pays appelé *Moschica*, entre ce fleuve, la Colchide et les côtes sud-est du Pont-Euxin. Ils avaient, dans ce système, l'Euphrate et l'Arménie au sud, la Cappadoce à l'ouest, la Colchide au nord, les Tibaréniens et l'Ibérie à l'est-nord. Mela (*c*) les place ci-après entre les Albaniens et les Hyrcaniens, sur le golfe Hyrcanien faisant partie de la mer Caspienne.

(49) *Les Coraxiens.* Il est vraisemblable que ces peuples tiraient leur nom du mont Corax que Ptolémée (*d*) indique entre la Sarmatie et la Col-

(*a*) Harduin. ad Plin. not. 10, tom. 1, pag. 310.
(*b*) Ptolem. lib. 5, cap. 9.
(*c*) Mela, infra, lib. 3, cap. 5.
(*d*) Ptolem. lib. 5, cap. 9 et 10.

chide. Ils habitaient en effet dans cette dernière contrée, suivant Etienne de Byzance, et Pline (*a*) qui leur donne la ville de Dioscurias. On ne doit pas les confondre avec ces Coraxiens dont parle Ptolémée (*b*), dans la Scythie en-deçà de l'Imaus.

(50) *Les Ptérophorites et les Riphéens.* La position de ces deux peuples fournit encore matière aux plus grandes difficultés. Il paraîtrait, suivant leur étymologie, qu'ils habitaient des régions très-septentrionales et voisines des monts Riphées. Il est clair en effet que le mot *Ptérophorites* ne peut, à cause de l'extrême analogie, convenir qu'à cette contrée que Pline appelle *Ptérophoros*, et qu'il dit avoir pris ce nom de la grande quantité de neige qui y tombe en flocons et sous la forme de plumes. *Mox* (*c*) *Riphæi montes et assiduo nivis casu pinnarum similitudine Pterophoros appellata regio.* Sous ce point de vue, la véritable position de ces peuples ne conviendrait pas à celle que leur donne Mela; car il est incontestable, d'après lui-même, que les monts Riphées et les régions couvertes de neige qui les avoisinent, n'ont aucuns habitans, et qu'il est même impossible d'y pénétrer. *Ac Rhipæis montibus* (*d*) *nam et huc illi pertinent. Proxima cadentes assiduè nives adeò invia efficiunt, ut ne ultra nisum quidem incedentium admittant.* Il paraît

(*a*) Stephan Byzant. dict. geog. Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 5.
(*b*) Ptolem. lib. 6, cap. 13.
(*c*) Plin. hist. nat. lib. 4, cap. 12.
(*d*) Mela, infra, lib. 2, cap. 1.

encore assez évident que, sous ce même point de vue, les *Ptérophorites* et les Riphéens auraient été placés au-delà des Amazones, vers le nord; ce qui implique contradiction avec les propres expressions de notre géographe. Aussi quelques-uns de ses annotateurs, et notamment Gronovius, prétendent-ils qu'on doit lire *Phoristæ*, et non pas *Pterophoritæ*. Mais quels peuples sont encore ces *Phoristæ*? C'est entreprise inutile que de vouloir débrouiller dans toutes ses parties le chaos de l'antiquité.

(51) *Les Mantianiens*, ou *Matianiens*. Vossius prétend qu'il faut entendre par ce mot, les Matianiens dont parle Hérodote (*a*), situés à la droite du fleuve Halys, et qu'il faut bien se garder de les confondre avec d'autres peuples du même nom, qu'on rencontre dans la Médie, dans l'Hyrcanie et dans quelques autres endroits. Gronovius a l'air de blâmer son opinion, et s'étonne de ce que Mela, faisant l'analyse des peuples de l'Asie mineure, aurait commencé par les Matianiens placés sur les confins de la Phrygie et de la Cappadoce, avant de parler des autres peuples qui les précèdent. Quoi qu'il en soit, il parait impossible de leur attribuer une position plus reculée dans la Médie ou dans l'Hyrcanie, parce qu'ils ne seraient plus, comme le veut Mela, *ubi in nostra maria tractus excedit*.

(52) *Les Ibaraniens*. Nouvelle matière de dissertations entre les savans. Les uns disent *Ibarani*; les

(*a*) Herodot. lib. 1, §. 72.

autres, *Ibavani*; d'autres enfin, *Tibarani*, *Antibarani* et *Tibareni*. Ce mot parait avoir été dénaturé dans les manuscrits, et chaque annotateur a cru pouvoir le corriger à sa manière, sans éclairer davantage la discussion. On ignore donc encore où ces peuples étaient placés. Il paraît au reste que ce serait une erreur de les confondre avec ceux appelés *Tibareni* dont parle Mela dans le 19.e chap. de ce livre, parce que, d'une part, on ne conçoit pas la raison pour laquelle deux mots exprimant la même chose, seraient écrits d'une manière si différente, et que d'ailleurs Mela n'indique ici, comme il l'a dit, que les peuples situés dans l'intérieur des contrées Asiatiques, tandis que les *Tibareni* du chap. 19 paraissent évidemment situés sur les côtes ou très-près des côtes.

(53) *Les Amardiens*, ou *les Mardiens*. Ptolémée (*a*) les place dans la grande Arménie, sur les confins de la Médie; Néarque, Pline et Strabon (*b*), dans les montagnes de l'Elymaïde en Perse; quelques autres, dans la Margiane. Il est possible qu'il y ait eu dans l'Asie plusieurs peuples de ce nom, ou plusieurs colonies du même peuple. Mela semble l'attester lui-même, en plaçant ailleurs les Amardiens sur le golfe Scythique, très-éloigné des contrées dont il parle dans ce moment. *In Scythico* (*sinu*) (*c*) *Amardi et Pæsicæ.*

(*a*) Ptolem. lib. 5, cap. 13.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 17. Strab. lib. 11, pag. 609.
(*c*) Mela, infra, lib. 3, cap. 5.

Tout porte donc à croire qu'il entend parler ici des Amardiens de l'Arménie, auxquels il ajoute immédiatement les peuples qui portent le nom de cette grande contrée d'Asie. Au reste Vossius observe que ce nom était généralement usité chez les Perses, pour indiquer les voleurs et les brigands réfugiés dans les montagnes.

(54) *Les Arméniens.* Ils habitaient le vaste pays appelé *Armenia*, séparé par l'Euphrate de la Cappadoce. Il est probable qu'ils avaient une origine commune avec les Cappadociens et les Phrygiens; car on retrouvait le fond de la même langue chez les uns et chez les autres. Dans la suite, les Phrygiens étant plus connus des Grecs, ceux-ci les regardèrent comme le peuple le plus ancien de l'Asie mineure, et prétendirent que les Arméniens en étaient descendus. Hérodote (*a*) et quelques autres le disent positivement. Les Arméniens se mêlèrent avec les Parthes, et ce ne fut guère qu'alors que leur histoire commença à être un peu connue. On sait que Tigrane, le plus puissant de leurs rois, ayant été vaincu par Lucullus, ils ne furent plus gouvernés par la suite que par des princes en quelque sorte du choix des Romains, et qu'ils restèrent dans cet état jusqu'au temps de Trajan, qui réduisit l'Arménie en province Romaine.

(55) *Les Commagéniens.* Peuples de la Commagène au nord de la Syrie, et séparée par l'Euphrate de l'Arménie et de la Mésopotamie. Strabon,

(*a*) Herodot. lib. 7, §. 73.

Ptolémée et Pline (*a*) en font mention ; mais ils lui donnent une étendue différente. Josephe (*b*) parle d'Antiochus, roi de Commagène, qui fut vaincu par Marc-Antoine. Domitien s'en empara et en fit une province de l'empire sous le nom d'Euphratésie, dont Samosate, patrie de Lucien, fut la capitale.

(56) *Les Mariandyniens.* On écrit aussi *Mariandeni* et *Marriandini.* Pline et Baudrand (*c*) les placent sur les bords du Pont-Euxin, dans la Bithynie ou dans la Paphlagonie, entre la ville d'Héraclée à l'occident et *Citorum* à l'orient. Les mêmes auteurs leur donnent *Amastris* pour capitale. M. d'Anville, dans sa carte géographique de l'Asie mineure, leur attribue déterminément une partie de la Bithynie, sur les bords du golfe Sangarien ; et en cela il paraît assez conforme à notre géographe, qui, parlant de ces peuples dans un autre endroit (*d*), leur donne la ville d'Héraclée. Hérodote les met au nombre des nations subjuguées par Crésus en-deçà du fleuve Halys. Strabon (*e*) croit qu'ils sont Thraces d'origine.

(57) *Les Vénétiens,* ou *Hénétiens,* suivant Vos-

(*a*) Strab. lib. 16, pag. 869. Ptolem. lib. 5, cap. 15. Plin. hist. nat. lib. 2, cap. 104, et lib. 5, cap. 24.

(*b*) Joseph. antiquit. lib. 18, cap. 3.

(*c*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 1. Harduin. in not. ad Plin. Baudrand, lexic. geograph.

(*d*) Mela, infra, cap. 19.

(*e*) Strab. lib. 12, pag. 335.

sius et plusieurs autres. Strabon (*a*) rappelle ce peuple et dit qu'il n'existait plus de son temps. On convient, poursuit cet auteur, que les Hénètes étaient la principale nation d'entre les Paphlagoniens; que *Pylemène*, qui en était, allant au siége de Troye, emmena beaucoup de monde avec lui; qu'après la ruine de cette ville, le chef étant mort, les Hénètes s'en allèrent en Thrace, d'où, après bien des courses, ils arrivèrent dans la Vénétie et s'établirent au fond du golfe (Adriatique). Il est vraisemblable, continue Strabon, que c'est la raison pour laquelle on ne trouve plus d'Hénètes en Paphlagonie. Pline ne met point ces peuples au nombre de ceux de la Paphlagonie; mais il dit seulement que Cornelius Nepos les y ajoute, et en fait descendre les Vénètes d'Italie. *Quo loco* (*b*) *Henetos adjicit Nepos Cornelius, a quibus in Italiâ ortos cognomines eorum Venetos credi postulat.*

(58) *Les Cappadociens*. On les appelait aussi Leuco-Syriens ou Syriens-Blancs, parce qu'ils étaient blancs, et que le teint des Syriens de la Palestine et de l'Assyrie était basané. Ils habitaient cette vaste contrée de l'Asie mineure qui s'étendait de l'ouest à l'est entre l'Halys et l'Euphrate, et du sud au nord entre les sources de l'Halys et le Pont-Euxin. Ces peuples avaient une ame basse et parfaitement propre à la servitude, ce qui les rendit le jouet de toutes les nations contemporaines.

(*a*) Strab. lib. 12, pag. 647.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 2.

Constantin Porphyrogénète nous a transmis une épigramme très-ancienne, qui exprime d'une manière forte et originale le mépris qu'on leur portait. La voici traduite du grec :

Cappadocem aliquando vipera mala momordit, sed et ipsa
Mortua est, gustato sanguine virulento.

La Cappadoce, quoique très-étendue, était pauvre, et son roi, riche en esclaves, manquait d'argent ; ce qui a fait dire à Horace :

Mancipii (*a* locuples, eget æris Cappadocum rex.

L'empereur Tibère la réduisit en province romaine.

(59) *Les Gallo-grecs.* Ce sont les mêmes que ceux appelés Galates par Strabon, Pline et Tite-Live. Leur nom est un composé de celui de leur origine, car ils étaient Gaulois, et de celui des peuples dont ils prirent, avec le temps, les mœurs et les usages. Il paraît assez difficile d'assigner une époque fixe à l'établissement de ces peuples en Asie. On sait qu'un très-grand nombre de Gaulois y passèrent à la suite d'Antigone, et y devinrent dès-lors un peuple considérable ; que cette première invasion fut bientôt suivie d'une autre, et que Nicomède, roi de Bithynie, et Attale I.er, roi de Pergame, ayant fait successivement alliance avec eux, leur abandonnèrent une grande étendue de pays, qui fut encore vraisemblablement augmentée dans la suite par leurs conquêtes. Au temps de Strabon, leurs limites n'étaient pas bien

(*a*) Horat. lib. 1, epist. 6, v. 39.

connues. Ptolémée (*a*) leur donne une étendue qui n'est pas admissible. D'Anville (*b*) les place d'occident en orient, entre la Phrygie Epictète et le fleuve Halys, et les villes qu'il leur donne sont bien moins nombreuses que celles qui leur sont assignées par les Anciens. Strabon et Tite-Live (*c*) donnent de grands détails très-curieux tant sur l'établissement de ces peuples que sur leur régime d'administration politique. Nous invitons le lecteur à puiser dans ces sources. Quoi de plus intéressant pour un Français que l'histoire des colonies de ses premiers ancêtres ?

(60) *Les Lycaoniens.* Ils habitaient la Lycaonie, province située au sud de la Galatie. On ne connaît guères l'origine de ce mot. Les uns la tirent du fleuve Lycus ; les autres, d'un certain Arcadien nommé Lycaon, qui y bâtit une ville. *Lycaones* (*d*) *dicuntur a quodam Lycaone Arcade, qui urbem ibi* (*in Lycaoniâ*) *condidit, monitus oraculo.* Mentelle (*e*) est porté à croire que ce nom vient du mot grec Λυκος, loup, parce que, dit-il, ce pays étant très-propre à servir de retraite à ces animaux, il dût s'y en trouver beaucoup.

Suivant Strabon (*f*), l'Isaurie faisait partie de cette province.

(*a*) Ptolem. lib. 5, cap. 4.
(*b*) D'Anville, géog. anc. abrég. tome 2, page 57 et suiv.
(*c*) Strab. lib. 12, pag. 661 et seq. Tit. Liv. lib. 38.
(*d*) Eustath. ad Dionys. vers. 857.
(*e*) Encyclop. méthod. géog. anc.
(*f*) Strab. lib. 12, pag. 665.

(61) *Les Phrygiens.* M. Larcher (*a*) dit que ces peuples avaient autrefois habité en Europe, au voisinage des Macédoniens, où ils s'appelaient Βρίγες. Les Anciens varient beaucoup sur les bornes de leur pays. Les uns l'étendent, les autres le resserrent. Ce qui paraît certain, c'est qu'il fut divisé tantôt en deux parties, *Phrygia Magna* et *Phrygia Parva*; tantôt en trois, *Phrygia Salutaris, Phrygia Epictetus*, et *Phrygia Pacatiana*. La grande Phrygie, dit Strabon (*b*), était le royaume de Midas. Voyez la carte de d'Anville.

(62) *Les Pisidiens.* Peuples de la Pisidie, au nord de la Pamphilie. La chaine du Taurus la séparait de l'Isaurie. D'Anville a compris ces trois pays dans une même division.

(63) *Les Isauriens.* Ces peuples ne s'occupaient que de pillage, lorsque les Romains envoyèrent contre eux le général Servilius qui les vainquit et en prit le surnom d'Isaurien.

Sous les empereurs Grecs, l'Isaurie devint considérable aux dépens des provinces voisines.

(64) *Les Lydiens.* Les bornes de leur pays furent encore différentes dans les différens temps. Il paraît que la Lydie proprement dite commençait au-dessous de la ville de Sardes, et s'étendait jusqu'à la mer, y compris l'Ionie qui en fut un démembrement. Les rois étendirent ensuite leurs conquêtes dans la Méonie et beaucoup plus loin, de sorte que leur empire ne connut plus d'autres bor-

(*a*) Larcher, tab. géog. de l'hist. d'Hérodot. page 302.
(*b*) Strab. lib. 12, pag. 666.

nes que le fleuve Halys. *Imperio tuo* (*a*) *destinabat Halyn amnem qui Lidyam terminat.*

Voyez dans le livre 1.er d'Hérodote l'histoire et la défaite des Lidyens sous Crésus.

(65) *Et les Syrociliciens.* Il est vraisemblable que ces peuples furent ainsi appelés de leur position entre la Syrie et la Cilicie. Baudrand (*b*) les place près du mont *Amanus.*

(66) *Ces mêmes nations.* Notre auteur revient sur ses pas et observe, pour remplir le cadre intérieur de l'Asie, que les Ariens et les Gédrosiens dont il a parlé plus haut n'habitent pas seulement les côtes méridionales de cette contrée, mais qu'ils s'étendent encore dans les terres, suivant toute la profondeur du golfe Persique. Tel est le sentiment de Vossius dans ses notes sur ce chapitre : *Ait* (*Mela*) *gentes illas supra memoratas meridiem versùs, Arianos nempe et Gedrosos, tam vastas esse, ut non littora et oras tantùm occupent, sed etiam interiora terrarum teneant;* ce qui s'accorde parfaitement avec ce que dit ailleurs notre géographe en parlant des nations placées au voisinage du golfe Persique : *In ipso* (*c*) *Carmani navigantium dextrà positi... interiora Gedrosi, dehinc Persæ habitant.*

(67) *Au-dessus de ce golfe sont les Parthes.* On peut croire qu'en citant les Parthes, notre géographe entend aussi parler des Mèdes, qui

(*a*) Quint. Curt. lib. 4, cap. 11.
(*b*) Baudrand, lexic. géograph.
(*c*) Mela, infra, lib. 3, cap. 8.

furent assujettis à leur puissance et qui ne firent long-temps avec eux qu'une même nation. L'histoire nous apprend que ces peuples, après avoir été successivement sujets des Perses et des successeurs d'Alexandre, secouèrent enfin ce joug étranger et se donnèrent des rois de leur pays. C'est la race des Arsacides si connus par leurs conquêtes et par les guerres presque continuelles qu'ils eurent à soutenir contre les Romains, qui souvent eurent besoin de rechercher leur alliance, pour sauver une partie de leurs possessions Asiatiques. L'histoire nous apprend encore qu'après 475 ans d'existence politique, les Parthes vaincus furent soumis au nouvel empire des Perses, et que néanmoins les Arsacides continuèrent de régner en Arménie jusqu'au temps de Justinien.

(68) *Les Assyriens.* Mela n'entend parler ici que des Assyriens proprement dits, et non pas de ce vaste empire d'Assyrie, fondé par Ninus, et agrandi par ses successeurs. Suivant d'Anville (*a*), cette contrée séparée de la Mésopotamie par le Tigre, s'étendait sur la rive orientale de ce fleuve, depuis les limites de l'Arménie vers le nord, jusqu'aux confins de la Babylonie vers le midi; une chaîne de montagnes, appelée *Zagros*, la séparait, à l'orient, de la Médie. Ptolémée (*b*) donne à cette province une multitude de villes dont on ne connaît pas les noms modernes.

(69) *Et les Babyloniens.* On trouve ici, dans le

(*a*) D'Anville, géograph. anc. abrég. pag. 252 et suiv.
(*b*) Ptolem. lib. 6, cap. 20.

texte de Vossius, une erreur très-palpable que Pintianus et Gronovius se sont empressés de relever. En effet, le premier de ces annotateurs place les Babyloniens au-dessus du golfe Arabique, *super illum alterum Babylonii;* ce qui est manifestement contraire aux premières notions de la géographie et au sentiment même de notre auteur, qui indique dans un autre endroit la partie septentrionale du golfe Persique, comme la limite de la Babylonie et de la Chaldée. *In parte* (*a*) *quæ pelagi ostio adversa est, Babyloniorum fines Chaldæorumque sunt*, etc. Qui ne voit, au reste, que c'est non la Babylonie, mais l'Egypte, l'Arabie et la Syrie qui sont au-dessus du golfe Arabique? Ces trois dernières provinces sont trop manifestement éloignées de la première, pour qu'on puisse les confondre. Pourrait-on attribuer cette erreur à Mela, lorsque Strabon qui l'avait précédé, avait placé positivement la Babylonie dans le lieu qui lui appartient? *Deinceps sunt* (*b*) *mare versùs quidem, Persæ et Susii et Babylonii, descendentes ad mare Persicum.* Il est plus naturel de croire que Vossius s'en est rapporté trop facilement à quelques manuscrits altérés ou à quelques éditions fautives.

Les Babyloniens, ainsi appelés de la fameuse Babylone, s'étendaient sur le Tigre et l'Euphrate, entre la Mésopotamie au nord, le golfe Persique au sud, une portion de l'Arabie déserte à l'ouest, et la

(*a*) Mela, infra, lib. 3, cap. 8.
(*b*) Strab. lib. 3.

Susiane à l'est : soumis par Cyrus en 538, ils furent incorporés à la Perse.

(70) *Plus loin, la Lycie et la Pamphylie.* On s'aperçoit ici d'une transposition qui a vraisemblablement échappé à la vigilance des éditeurs : la Pamphylie précède la Lycie, à partir du grand golfe d'Issus.

CHAPITRE III.

(71) *L'Europe est bornée.* L'origine du mot *Europe* se perd dans la nuit des temps. Quelques Anciens, appuyant leurs conjectures sur une fable, l'ont fait venir de la princesse Europe, fille d'Agénor, enlevée à la Phénicie par Jupiter. Hérodote (*a*), moins confiant sur ce point, assure qu'il ne sait pas d'où cette contrée a tiré son nom, ni qui le lui a donné. Parmi les Modernes, Bochard a cru le retrouver dans le phénicien UR-APPA, qui signifie visage blanc ; Gébelin, dans le mot WRAB, qui signifie l'occidental, et le président Desbrosses (*b*), dans le mot EREB, qui veut dire aussi *pays de l'ouest :* l'Europe est encore désignée par les noms de Galatie et de Celtique.

Quant à ses bornes, elles sont à-peu-près les mêmes chez tous les Anciens, à l'exception de celles du nord dont la plupart d'entr'eux n'avaient qu'une idée très-imparfaite. Il ne parait pas, dit Hérodote (*c*),

(*a*) Herodot. lib. 4, §. 45.
(*b*) Hist. de la Rép. rom. tom. 3, pag. 451.
(*c*) Herodot. lib. 4, §. 45.

que personne ait jusqu'ici découvert si l'Europe est environnée de la mer à l'est et au nord. On peut consulter à ce sujet Strabon, lib. 2 et 11, et Pline, lib. 3.

(72) *Par l'Océan Atlantique.* Suivant l'opinion la plus générale, cette mer fut ainsi appelée de l'Atlas, montagne d'Afrique. Cependant les anciens ne parlent pas uniformément de son étendue. Ptolémée la resserre entre le promontoire *Artabrum* et l'Hibernie; Plutarque y place le détroit Gaulois (aujourd'hui Pas-de-Calais), et Zosime, l'embouchure du Rhin. Mela comprend sous cette dénomination toute la partie de l'Océan qui baigne les côtes occidentales de l'Afrique et de l'Hispanie. *Inde* (*a*) *incipit frons illa, quæ in occidentem vergens mari Atlantico alluitur... Huc egressos sequentesque ea, quæ exeuntibus dextra sunt, æquor Atlanticum et ora Bæticæ frontis excipit.*

(73) *Par l'Océan Britannique.* Notre géographe appelle ainsi de la grande île *Britannia*, dont il est question ci-après dans le chapitre 6 du 3.e livre, toute cette vaste étendue de mer qui sépare l'Océan Atlantique de l'Océan Scythique : quelques autres, au contraire, n'attribuent ce nom qu'à une certaine partie de cette mer. Pline (*b*) la resserre entre la Seine et le Rhin; Ptolémée, entre la bouche orientale de ce fleuve et le promontoire *Gobæum*; Héracléotès, entre ce promontoire et la Gaule Belgique.

(*a*) Mela, infra, lib. 3, cap. 1 et 10.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 4, cap. 19.

Tout le reste est appelé Océan Germanique, Hyperboréen, Glacial ou Concret, etc.

(74) *Elles forment trois golfes très-profonds.* Pline et Solin (*a*) en comptent quatre, y compris le Pont-Euxin. Strabon (*b*) y ajoute ce grand enfoncement de la Méditerranée entre l'Egypte, l'Arabie, la Syrie et les côtes méridionales de l'Asie mineure.

(75) *Sur-tout au milieu.* Olivarius, Ciacconius et Gronovius estiment que ces mots *præcipuè media* doivent s'entendre des côtes occidentales et septentrionales de l'Hispanie, que Mela représente en effet comme entrecoupées d'une multitude de golfes et de promontoires, dans le chapitre 1.er de son troisième livre.

(76) *Sans deux enfoncemens considérables.* Le premier de ces enfoncemens est, suivant toute apparence, ce grand golfe que forme l'Océan entre le pays des Cantabres et la côte avancée des Osismiens : *Gallia* (*c*) *Cantabricis fit adversa terris, et grandi circuitu amflexa, ad occidentem littus advertit.* Le second est bien évidemment celui que Mela nomme ailleurs *Sinus Codanus : super Albin* (*d*) *Codanus ingens sinus magnis parvisque insulis refertus est.*

(77) *La mer qu'on appelle Egée.* C'était chez les Anciens cette partie de la Méditerranée qui

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 3, cap. 10; lib. 4, cap. 11 et 12; Solin. cap. 13 et 22, édit. Basil. 1538.

(*b*) Strab. lib. 2, pag. 122.

(*c*) Mela, infra, lib. 3, cap. 2.

(*d*) Id. ibid. cap. 3.

s'étendait entre le promontoire (*a*) *Sunium* et le golfe Thermaïque, en remontant vers le nord, et depuis le golfe Strymonique jusqu'à l'île *Icaria*, où commence la mer Icarienne, dans laquelle sont les Sporades; ainsi les Cyclades n'étaient pas toutes dans la mer Egée. Strabon (*b*) en attribue quelques-unes à la mer de Myrtos.

La mer Egée fut ainsi nommée, suivant Suidas (*c*), ou d'Egée, père de Thésée, qui s'y précipita, ou d'Αἴγες, des Chèvres, nom que les Grecs donnent aux vagues lorsqu'elles sont courroucées, et tout le monde sait que l'Archipel est continuellement très-agité; ou, suivant Festus (*d*), de la multitude d'îles dont cette mer est parsemée, et qui paraissent de loin comme des chèvres; ou d'AEgéa, ville de l'Eubée, qui fut depuis appelée Caryste, suivant le Scoliaste d'Apollonius de Rhodes (*e*); ou du géant AEgéon ou AEgon, qui donna pareillement son nom à AEgéa ou Caryste, suivant Etienne de Byzance (*f*). Pline le naturaliste dérive ce nom d'un rocher qu'on appelle AEx : *AEgæo* (*g*) *mari nomen dedit scopulus inter Tenon et Chium veriùs quàm insula, AEx nomine a specie capræ, quæ ita Græcis appellatur, repente in medio mari exiliens.*

(*a*) Strab. lib. 2, pag. 125. Mela, infra, lib. 2, cap. 2.
(*b*) Strab. ibid.
(*c*) Suidas, voc. Αἰγαῖοι πέλαγος et Αἴγες.
(*d*) Festus. lib. 1, pag. 13.
(*e*) Scholiast. Apollon. Rhod. ad Argon. lib. 1, vers. 1165.
(*f*) Stephan. Byzant. voc. Κάρυστος.
(*g*) Plin. hist. nat. lib. 4, cap. 11.

(78) *La mer Ionienne.* C'est, dit M. Larcher (*a*), cette mer ou ce golfe qui baigne la partie ouest et ouest-sud de la Grèce. Mela l'étend jusqu'à la pointe méridionale de l'Italie : *Verùm* (*b*) *ubi longè abit, in duo cornua finditur, respicitque altero Siculum pelagus, altero Ionium.* Eustathe (*c*), dans ses commentaires sur Denys Périégète, prétend que la mer Ionienne est ainsi appelée d'Io, qui métamorphosée en génisse, la traversa à la nage.

(79) *Prend le nom d'Adriatique.* Ce bras de mer qu'on appelait aussi mer Cronienne ou de Cronos, parce que Saturne en avait habité les bords, commençait, suivant notre géographe, aux pieds des monts Cérauniens, et s'étendait jusqu'à une très-grande profondeur dans les terres, entre l'Illyrie à l'est et l'Italie à l'ouest : *Deinde* (*d*) *Ceraunii montes : ab iis flexus in Adriam. Hoc mare magno recessu littorum acceptum..... Illyricis usque Tergeste, cætera Gallicis Italicisque gentibus cingitur.* Le nom d'Adriatique provenait de la ville d'Adria, bâtie sur les bords de ce golfe.

(80) *Mer Thuscienne.* Elle fut d'abord appelée Thyrrénienne, des Thyrréniens qui vinrent s'établir sur une partie de la côte occidentale de l'Italie, sous la conduite de Thyrrénus, fils d'un roi de Lydie. M. Larcher (*e*) dit que ces peuples étant très-

(*a*) Larcher, tab. géog. de l'hist. d'Hérodot. pag. 194.
(*b*) Mela, infra, lib. 2, cap. 4.
(*c*) Eustath. in Dionys. Perieg. vers. 92.
(*d*) Mela, infra, lib. 2, cap. 3.
(*e*) Larcher, tab. géog. de l'hist. d'Hérodot. pag. 391.

religieux, et faisant souvent des sacrifices, les Grecs leur donnèrent par cette raison le nom de Thusces, qui signifie sacrificateurs, du verbe grec θύω, je sacrifie.

(81) *La première contrée de l'Europe est la Scythie.* Mela reprend la description politique de l'Europe à l'endroit où il a commencé sa description physique, ainsi qu'il l'a fait pour l'Asie dans le chapitre précédent.

(82) *Au fond de laquelle est la Gaule.* C'est-à-dire, la Gaule Narbonnaise dont Mela fait un tableau séparé dans le chapitre 5 du second livre.

(83) *D'abord à l'occident, et ensuite au septentrion.* Il suffit de jeter les yeux sur une carte de géographie ancienne ou moderne, pour se convaincre qu'à partir du promontoire des Pyrénées, où commence l'Hispanie, cette contrée se dirige de plus en plus vers l'occident, et qu'ensuite elle fait face au nord : *Magisque* (*a*) *et magis latior ad occidentem abit. . . Hactenus enim ad occidentem versa littora pertinent : deinde ad septentriones toto latere terra convertitur a Celtico promuntorio ad Scythicum usque.*

(84) *Par-delà vient encore la Gaule.* C'est la seconde région de la Gaule, ou la Gaule Chevelue, dont les côtes baignées par l'Océan s'étendent des Pyrénées aux bouches du Rhin, et dont la description fait l'objet du chapitre 2 du troisième livre. *Gallia* (*b*) *Lemanno lacu et Gebennicis montibus*

(*a*) Mela, infra, lib. 2, cap. 6, et lib. 3, cap. 1.
(*b*) Idem, infra, lib. 2, cap. 5, et lib. 3, cap. 2.

in duo latera divisa, atque altero Thuscum pelagus attingens, altero Oceanum, hinc a Varo, illinc a Rheno, ad Pyrenæum usque promittitur. . . Sequitur Galliæ latus alterum, etc.

CHAPITRE IV.

(85) *L'Afrique est bornée à l'orient par le Nil.* Le mot *Afrique*, dit le citoyen Mentelle (*a*) paraît venir de l'oriental P-HRÉ, qui signifie le soleil dans sa force, ou le midi. Sous ce rapport, ce nom convient parfaitement à la grande partie du globe à laquelle on l'a donné, soit à cause de la grande chaleur qu'on y éprouve, soit à cause de sa position au midi de l'Europe. Les Grecs l'appelaient Libye, au rapport de Pline. *Africam* (*b*) *Græci Libyam appellavere.*

Les bornes orientales de l'Afrique ont varié dans les différens temps, suivant l'opinion des géographes qui lui ont donné de ce côté plus ou moins d'étendue. A l'exemple de Mela, Salluste et Denys le Périégète (*c*) la terminent au Nil, et cette idée était très-ancienne; mais Hérodote (*d*) en avait démontré l'erreur, en observant qu'il était impossible dans ce système d'indiquer à quel continent appartenait le Delta, puisqu'il avait le Nil à l'ouest et à l'est. Aussi, dès le temps de Strabon,

(*a*) Dict. encyclop. géograp. anc.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 1.
(*c*) Sallust. bell. Jugurt §. 17. Dionys. Perieg. vers. 230.
(*d*) Herodot. lib. 2, §. 16. Larcher, not. 48.

un sentiment plus général avait reculé les bornes de l'Afrique jusqu'au golfe Arabique et à l'isthme qui sépare les deux mers, et ce géographe (*a*) en donne pour motif que le golfe Arabique s'étendant, pour ainsi dire, de l'une à l'autre mer, est plus propre à former la limite des deux continens, que le Nil, dont le cours étant dans plusieurs points assez éloigné de l'Océan, ne peut par cette raison les séparer dans toute leur étendue réciproque. C'est aussi l'avis de Ptolémée (*b*), et le seul adopté dans la géographie moderne.

(86) *Car elle ne correspond ni à toute la longueur de l'avance que fait l'Asie, etc.* Si en effet de l'extrémité de la Cyrénaïque on tire une ligne droite vers le nord, cette ligne traversera l'Asie mineure et l'Europe septentrionale; d'où l'on voit que l'Afrique de Mela n'a pas, à beaucoup près, d'occident en orient autant d'étendue que l'Europe, qui, comme nous l'avons vu précédemment, correspond en tous points aux côtes occidentales de l'Asie, du Tanaïs à l'Hellespont: *Ora ejus (Europæ) forma littorum a Tanai ad Hellespontum, quà ripa est dicti amnis, quà flexum paludis ad Pontum redigit, quà Propontidi et Hellesponto latere adjacet, contrariis littoribus Asiæ non opposita modò, verùm etiam similis est.* (*c*)

(87) *Cependant elle est encore plus longue que*

(*a*) Strab. lib. 1, pag. 32 et 33.
(*b*) Ptolem. lib. 4, cap. 5.
(*c*) Mela, supra, cap. 3.

large. Cette opinion est relative au temps où vivait notre géographe. Alors l'intérieur de l'Afrique était presque entièrement inconnu ; la côte de la Méditerranée seule et les environs du Nil étaient fréquentés par les Grecs. L'idée qu'ils s'étaient formée de l'ensemble de cette partie du monde, était que sa forme ressemblait à celle d'un trapèze (*a*), ou même que la côte, depuis le détroit des Colonnes jusqu'à Péluse, pouvait être considérée comme la base d'un triangle rectangle (*b*), dont le Nil formait le côté perpendiculaire qui se prolongeait jusqu'à l'Ethiopie et à l'Océan, et dont l'hypothénuse était la côte comprise depuis l'Ethiopie jusqu'au détroit. Le sommet de ce triangle s'étendait au-delà des limites de la terre habitable, et était par conséquent regardé comme inaccessible ; aussi Strabon (*c*) avoue-t-il qu'il ne peut assigner la largeur précise de cette portion de l'Afrique.

Les expéditions de Septimius Flaccus et de Julius Maternus, qui avaient pénétré à la tête des armées romaines, chez les Garamantes et jusqu'à la région *Agyzimba* occupée par les Ethiopiens, procurèrent de grandes connaissances sur l'intérieur de l'Afrique. Le récit des navigateurs qui en avaient parcouru la côte orientale jusqu'au promontoire *Prasum*, ne permettait plus d'admettre cette zône inhabitable qui avoisinait l'équateur. Marin de Tyr, en combinant les divers itinéraires formés pendant

(*a*) Strab. lib. 2, pag. 131.
(*b*) Id. lib. 17, pag. 951.
(*c*) Id. ibid.

ces courses, jugea que l'on était parvenu jusqu'au tropique d'hiver, qu'il faisait répondre au 24.e degré de latitude sud; et comme il plaçait *Thule* à 31,500 stades au nord de l'équateur, ou au 63.e degré, il donnait par conséquent à la largeur de la terre connue 87 degrés composés chacun de 500 stades, ainsi que Posidonius prétendait l'avoir trouvé dans sa mesure de la terre. Quant à la longueur du continent, il la renfermait entre deux méridiens, dont le premier passait par les îles Fortunées et le dernier par *Sera* et *Thinæ* : ces méridiens, suivant lui (*a*), étaient éloignés l'un de l'autre de 15 heures de temps, ou de 225 degrés (*b*).

(88) *L'Afrique s'élève de plus en plus.* Hérodote dit à peu-près dans les mêmes termes (*c*) qu'au-delà de la Libye Sauvage est une élévation sablonneuse, qui s'étend depuis Thèbes en Egypte jusqu'aux colonnes d'Hercule.

(89) *Sur-tout au milieu.* Mela veut sans doute parler ici de ces hautes montagnes de Numidie, auxquelles Strabon, Ptolémée (*d*) et plusieurs autres, donnent le nom de Grand-Atlas.

(90) *Tandis qu'à raison de la courbe que forment ses rivages d'orient en occident.* Suivant Denys Périégète et Strabon, les côtes d'Afrique

(*a*) Marin. apud Ptolem. lib. 1, cap. 11.

(*b*) Géog. des Grecs analys. par le cit. Gosselin, pag. 107 et 114.

(*c*) Herodot. lib. 4, §. 181.

(*d*) Strab. lib. 17. Ptolem. lib. 4, cap. 2 et 3.

sur la Méditerranée sont courbées en forme de faux, *in modum falcis curvata.* Pline (*a*) se sert équivalemment des expressions de notre géographe, quand il dit: *Nec alia pars terrarum pauciores recipit sinus, longè ab occidente littorum obliquo spatio.* Le pere Hardouin s'en rapproche encore davantage dans sa deuxième note sur ce chapitre: *Longo admodum spatio ab occasu fretoque Gaditano Ægyptum usque incurvantibus sese molliter littoribus.* On doit observer au reste que la diminution insensible qu'éprouve l'Afrique dans sa largeur d'orient en occident, ne tient pas seulement à la courbure de sa côte septentrionale, mais encore à celle que lui donnaient les Anciens à l'ouest et au sud, suivant les Périples d'Hannon et d'Eudoxe, ainsi que nous le verrons dans les deux derniers chapitres du 3.e livre.

(91) *Se nomme Libyque au septentrion.* Pline lui donne le même nom. *Mare* (*b*) *ante eam* (*Africam*) *Libycum incipiens, Ægyptio finitur.* Il y a tout lieu de croire qu'elle fut ainsi appelée du nom que les Grecs donnaient communément à cette grande partie du monde. Voyez la note 85 ci-dessus.

(92) *Ethiopique au midi.* Elle reçut ce nom de la vaste contrée d'Ethiopie dont elle baignait les côtes. Cluvier l'étend jusqu'au fleuve Niger.

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 1.
(*c*) Id. ibid. in princip.

(93) *Les Libyégyptiens.* Ptolémée (*a*) les renferme entre l'Egypte et la Cyrénaïque. Pline (*b*) les place à l'ouest de la Thébaïde, à-peu-près où sont aujourd'hui les déserts de Barca et de Libye : d'où il faut conclure que le nom de ces peuples est un composé de celui de leur pays et de celui des Egyptiens avec lesquels ils étaient, pour ainsi dire, confondus, à cause de l'extrême voisinage : *Quasi mixti AEgyptiis Libyes* (*c*)

(94) *Les Leucoéthiopiens.* C'est un composé du mot *Ethiopiens*, et du grec λευκος, qui signifie blanc. On les appelait ainsi, parce qu'ils avaient la peau plus blanche que les autres peuplades du même nom. Pline (*d*) les place au-dessus des Gétules, et Ptolémée (*e*) au pied du mont *Ryssadius*.

(95) *Et les Gétules, nation nombreuse et répandue dans plusieurs contrées.* Salluste regarde les Gétules et les Libyens comme les premiers habitans de l'Afrique. *Africam* (*f*) *initio habuere Gætuli et Libyes.* Ptolémée, Pline et Agathémer (*g*) les placent au-dessous de la Mauritanie, ce qui doit s'entendre de la Gétulie proprement dite. Mais dans la suite les Gétules se répandirent

(*a*) Ptolem. lib. 4, cap. 5.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 8.
(*c*) Harduin. ad Plin. lib. 5, cap. 8, tom. 1, pag. 252.
(*d*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 8.
(*e*) Ptolem lib. 4, cap. 5.
(*f*) Sallust. bell. Jug. cap. 18.
(*g*) Ptolem. lib. 4, cap. 2. Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 8.

dans plusieurs contrées, et n'eurent plus de limites certaines : *Sed postea* (*a*) *per Mauretaniam Numidiamque novas sedes occuparunt, ut nullis fere finibus hæc natio circumscripta et contenta fuerit.* Ces colonies furent avec le temps distinguées entr'elles par des surnoms particuliers, tels que ceux de *Daræ*, *Autololes*, *Banjuræ*, *Vesuni*, etc. (*b*) Ortélius croit que les Gétules n'occupaient pas tout le pays qu'on leur donne; mais qu'ils se répandaient tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre; ce qui est assez conforme à ce qu'en dit Silius Italicus :

> Nulla domus (*c*), plaustris habitant; migrare per arva
> Mos, atque errantes circumvectare Penates.

(96) *Voilà le tableau général de notre univers.* Mela, comme nous l'avons vu dans son introduction, divise son travail en deux parties. Dans la première, qui fait l'objet des quatre premiers chapitres, il a considéré la terre dans son ensemble et dans la forme de ses grandes divisions. *Ac primò quidem* (*d*) *quæ sit forma totius, quæ maximæ partes, quo singulæ modo sint atque habitentur, expediam.* Dans la seconde, qui fait l'objet de tout le reste de son ouvrage, il visitera successivement les côtes intérieures et extérieures de notre globe, ignoré ou mal connu de son temps

(*a*) Cellar. geog. ant. lib. 4, cap 8.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 2.
(*c*) Silius Italic. lib. 3, vers. 290.
(*d*) Mela, supra, in proœm.

dans plusieurs de ses parties. Il décrira de proche en proche les formes, les contours, les sinuosités de toutes les contrées placées sur les bords de l'Océan ou des mers intérieures : il donnera les noms de leurs villes, de leurs peuples, de leurs montagnes, de leurs fleuves, et crayonnera légèrement les traits principaux à remarquer dans l'origine, le caractère et les usages de leurs habitans : *Deinde* (*a*) *rursus oras omnium et littora, ut intra extraque sunt atque ut ea subit ac circumluit pelagus, additis quæ in naturâ regionum incolarumque memoranda sunt.* Pour mettre, comme il le dit lui-même, plus d'ordre dans son travail, il partira du détroit de *Gades*, visitera successivement, en faisant le tour de notre mer, toutes les provinces d'Afrique, d'Asie et d'Europe, qu'on rencontre du promontoire *Ampelusia* aux rives du Tanaïs, et des rives de ce fleuve à la partie la plus saillante du mont *Calpe*, et ajoutera séparément à cette description, celle des îles principales que renferment la Méditerranée, le Pont-Euxin et le Méotide. Cette partie la plus curieuse et la plus importante de son ouvrage fait la matière des quinze derniers chapitres du premier livre et de la totalité du second. De là, sortant du détroit, il fera le tour extérieur du globe, sur les bords de l'Océan Atlantique, Britannique, Septentrional, Oriental, Indien, Ethiopien, et terminera son voyage à cette pointe de la Mauritanie qui forme avec la côte opposée

(*a*) Mela, supra, in procem.

de l'Hispanie le bras de mer ou détroit d'où il était parti. Tel est l'objet particulier du troisième et dernier livre.

CHAPITRE V.

(97) *Comme on l'a dit. Europa* (*a*) *terminos habet... ab occidente Atlanticum... Mare* (*b*) *quo cingitur* (*Africa*)... *ab occidente Atlanticum diximus.*

(98) *Depuis un promontoire appelé par les Grecs Ampelusia.* C'est le même que celui appelé *Cottes* par Ptolémée (*c*). On croit assez généralement que ce mot est tiré du grec Ἄμπελος, qui signifie *vigne*, parce qu'il y en avait beaucoup sur cette côte et sur celle opposée de la Bétique en Hispanie. Le père Hardouin (*d*) à ce sujet parle de médailles qui portaient en légende les mots *Julia traducta*, et sur lesquelles était gravée une branche de raisins.

(99) *Un antre consacré à Hercule.* Strabon (*e*) dit que la mer y pénètre dans son flux jusqu'à la profondeur de sept stades; et qu'en avant de cet antre, on remarque un certain endroit plus bas et très-uni que l'eau ne couvre jamais, et sur lequel est un autel consacré à Hercule. Cependant

(*a*) Mela, supra, cap. 3.
(*b*) Id. cap. 4.
(*c*) Ptolem. lib. 4, cap. 1.
(*d*) Harduin. ad Plin. tom. 1, pag. 240 et 293.
(*e*) Strab. lib. 17, pag. 957.

le même auteur regarde cette particularité comme une fable.

(100) *Tinge, ville très-ancienne.* Pline et Solin (*a*) sont d'accord avec Mela sur la position et l'origine fabuleuse de cette ville. Le premier ajoute, au même endroit, que l'empereur Claude y ayant fait passer une colonie, son nom fut changé à cette époque en celui de *Julia traducta.* Elle fut la capitale de la Mauritanie Tingitane.

(101) *Fait de cuir d'éléphant.* Suivant Pline, on pouvait faire avec la peau de ces animaux, des boucliers impénétrables : *Elephantorum* (*b*) *quoque tergora impenetrabiles cetras habent.* Isidore ajoute que ces boucliers sont par eux-mêmes très-durs et très-solides, sans qu'il soit besoin de les assujettir avec du bois ou tout autrement. *Cetra est* (*c*) *scutum loreum sine ligno quo utuntur Afri et Mauri.* Aujourd'hui même, dit Vossius, les Maures se font des boucliers de peaux de buffles, et les Ethiopiens de peaux d'hippopotames, sans aucune espèce de garniture pour les consolider.

(102) *L'une se nomme Abyla.* Festus Avienus dit que ce mot signifie *élévation*, dans la langue carthaginoise. Ce même endroit est nommé *Abylyca* dans le texte grec de Strabon (*d*).

(103) *Les colonnes d'Hercule.* On remarque en

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 1. Solin. cap. 24.
(*b*) Id. ibid. lib. 11, cap. 39.
(*c*) Isidor. lib. 18, cap. 12.
(*d*) Strab. lib. 3, pag. 179.

effet, disent la Martinière et Larcher (*a*), que ces deux montagnes paraissent de loin comme deux colonnes à ceux qui naviguent vers le détroit de Gibraltar. Voyez au même mot le Dictionnaire Mythologique du citoyen Noël.

(104) *Ces hautes montagnes qui, rangées par ordre et comme à dessein les unes à la suite des autres, sont appelées les sept Frères.* Ptolémée (*b*) les nomme Ἑπταδελφοὺς, mot grec qui signifie la même chose.

(105) *Le fleuve Tamuda.* Il était navigable et avait sur ses bords une ville du même nom (*c*).

(106) *Les petites villes de Rusadir et de Siga.* La première avait un port : la seconde fut la capitale du royaume de Syphax (*d*).

(107) *Quant au Mulucha, dont nous avons parlé.* Cette dernière phrase est relative aux révolutions historiques de la Mauritanie et de la Numidie. On sait que Jugurtha s'étant emparé de la Numidie sur les deux fils de Micipsa son oncle, Bocchus roi de Mauritanie, son beau-père, le livra aux Romains, et reçut d'eux, en récompense de sa trahison, quelques parties de ses états. On ne voit pas que les Romains aient réuni dès-lors le reste de la Numidie à leur empire, puisque Aurelius Victor, qui écrivait environ cinquante ans après cette

(*a*) La Martin. dict. géog. Larcher, tab. géog. de l'hist. d'Hérodote.

(*b*) Ptolem. lib. 4, cap. 1.

(*c*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 2.

(*d*) Id. ibid.

époque, dit en parlant de Pompée, qu'il conquit la Numidie sur Hiarba, et qu'il la rendit à Massinissa. Ce ne fut qu'au temps de Jules-César que ce pays fut réduit en province romaine.

Quant à la Mauritanie, elle subsista comme royaume jusqu'au temps de l'empereur Claude, qui marcha en armes contre les Maures révoltés et les soumit. Alors la Mauritanie, augmentée d'une partie de la Numidie, fut divisée en deux provinces, l'une à l'occident, appelée *Tingitane*, de la ville de *Tinge* ou *Tingis* sa capitale, et l'autre à l'orient, appelée *Cesariense*, du surnom de César donné à l'empereur Claude.

Mela, qui vivait à cette époque, a donc raison de dire que le fleuve Mulucha n'était plus, de son temps, la limite de deux royaumes, mais seulement de deux provinces voisines, autrefois soumises à des rois.

CHAPITRE VI.

108 *Cette contrée, moins grande que la Mauritanie.* Salluste nous apprend que les Numides se donnèrent eux-mêmes ce nom, parce qu'avant de se fixer dans ce pays, ils avaient erré dans plusieurs contrées : *Quia sæpe* (*a*) *tentantes agros, alia deinde alia loca petiverant, semetipsi Numidas appellavere.* Pline et plusieurs autres (*b*) les appellent Nomades.

(*a*) Sallust. bell. Jug. cap. 18.

(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 3. Polyb. lib. 3, cap. 33. Dio. Cass. lib. 41.

(109) *Est comprise entre le Mulucha et les rives de l'Ampsaga.* Remarquons pour l'intelligence de ce passage, dans lequel Mela ne paraît pas, au premier coup-d'œil, être d'accord avec Ptolémée et Pline sur les bornes de la Numidie, que ce pays considéré dans toute son étendue, depuis les limites de l'Afrique propre jusqu'à celles de la Mauritanie proprement dite ou Tingitane, fut partagée en deux royaumes, celui de Massinissa du côté de l'Afrique, et celui de Syphax du côté de la Mauritanie, à laquelle il fut réuni dans la suite. C'est cette dernière partie qu'on appelle aussi la Numidie des Massesyliens, que notre géographe indique particulièrement dans ce chapitre, tandis que Pline et Ptolémée en font une partie de la Mauritanie. *Siga* (*a*) *oppidum Syphacis regia, alterius jam Mauritaniæ.* Quant à la Numidie de Massinissa ou des Massyliens, dont parlent ces deux géographes, Mela n'en fait aucune mention particulière, et la réunit, dans le chapitre suivant, à l'Afrique proprement dite.

(110) *Cirta dans l'intérieur.* Le mot *Cirte*, dit le président Desbrosses (*b*) est la prononciation un peu altérée du phénicien *Karth*; c'est-à-dire, en général, la ville. Cette ville, située sur une éminence au bord du fleuve Ampsaga, à quarante-huit milles de la mer, fut la capitale de la Numidie, et le lieu de la résidence des rois du pays. Elle était déjà très-considérable au temps de Syphax.

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 2.

(*b*) Hist. de la conquête de Numidie, tom. 1, page 54.

Micipsa la fit fortifier, y attira une colonie Grecque et la rendit si florissante, qu'elle pouvait fournir au besoin dix mille chevaux et vingt mille hommes de pied (*a*). Après la conquête de la Numidie, Sitius Nucerinus, révolté contre la république, s'en rendit maître et lui donna son nom (*b*). Catilina, d'intelligence avec le rebelle, comptait, lors de sa conjuration, en faire une place de sureté. Appien (*c*) dit qu'après la guerre d'Afrique, César accorda à un certain partisan nommé *Sittius*, duquel il avait tiré les plus grands services, une très-grande partie du royaume de Massinissa, qui fut distribuée à ses troupes, et que c'est du nom de ce partisan que *Cirta* prit celui de *Colonia Sittianorum*. Elle fut dans la suite appelée *Cirta-Julia*, et enfin *Constantina*, de Constantin-le-Grand qui en fit réparer les bâtimens et les fortifications.

(111) *Et Iol sur le bord de la mer.* Cette ville, ornée de beaux édifices avec un excellent port, était très-avantageusement située derrière une petite île qui la mettait à l'abri des vents de nord et de nord-est. Strabon (*d*) dit que Juba, père de Ptolémée, s'étudia à l'embellir et changea son ancien nom d'Iol en celui de Césarée, en l'honneur de César Auguste. Eutrope remarque à ce sujet qu'il n'était pas rare de voir les rois amis du peuple Romain

(*a*) Strab. lib. 17, pag. 962.
(*b*) Plin. lib. 5, cap. 3.
(*c*) Appian. de bell. civil. lib. 4.
(*d*) Strab. lib. 17, pag. 961.

bâtir des villes et leur donner de semblables noms, pour se concilier de plus en plus la bienveillance des empereurs. Claude donna à Césarée le titre et les droits de colonie Romaine (*a*).

(112) *De Cartenna.* Elle devint sous Auguste colonie Romaine et le quartier militaire des soldats de la seconde légion : *Cartenna* (*b*) *colonia Augusti, legio secunda.* Voyez César, Tite-Live et le Dictionnaire des Antiquités Romaines de Danet, sur la formation, la discipline et la distribution des légions Romaines.

(113) *Et d'Arsinna.* Pline et Ptolémée (*c*) la nomment *Arsennaria.* Le premier la place à trois mille pas de la mer, le second sur la côte; l'un et l'autre lui donnent le titre de colonie.

(114) *Le fort Quiza.* Ptolémée (*d*) en fait une colonie, et l'Itinéraire d'Antonin un municipe. Voyez sur ce mot les remarques intéressantes d'Aulu-Gelle (*e*).

(115) *Le golfe Laturus.* Baudrand (*f*) l'appelle aussi *Numidicus.* Peu d'anciens géographes en ont fait mention.

(116) *Un certain endroit consacré à la sépulture des princes de la famille royale.* On ne trouve nulle part ni son nom ni sa position pré-

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 2.
(*b*) Id. ibid.
(*c*) Id. ibid. Ptolem. lib. 4, cap. 2.
(*d*) Ptolem. ibid.
(*e* Aul. Gell. noct. att. lib. 16, cap. 13.
(*f*) Baudrand, lexic. geog.

cise. Cependant le docteur Shaw a cru le retrouver dans les restes d'un édifice très-ancien qu'il a rencontré sur cette partie de la côte. « On trouve, dit ce savant, sur la côte, entre Téfessad et Alger, à sept milles à l'est de Téfessad, sur la partie montagneuse de la côte de la mer, le Kuber-Romeah, ou sépulcre Romain, qu'on peut interpréter aussi le sépulcre des femmes chrétiennes. C'est un édifice massif et très-lourd, bâti de pierres de taille. Sa hauteur est de cent pieds; et quoique les Turcs en aient démoli une partie, dans l'espérance d'y trouver quelque trésor, qu'ils supposaient avoir été enterré dessous, il est encore suffisamment élevé pour servir de fanal ou de marque aux marins. L'élégance du travail, la qualité des matériaux et la forme de sa construction donnent lieu de supposer qu'il est antérieur aux conquêtes des Mahométans, et que c'est le même monument que Mela dit avoir été destiné pour la sépulture des rois de Numidie. »

(117) *Les villes d'Icosium et de Ruthisia.* Pline (*a*) dit que Vespasien donna à la première de ces villes le titre de ville Latine. Solin explique par une fable son origine et son étymologie. *Hercule* (*b*) *illac transeunte, viginti qui a comitatu ejus desciverant, locum deligunt, jaciunt mœnia : ac ne quis imposito a se nomine gloriaretur, condentium numero urbi nomen datum.* On sait que le mot grec Εἴκοσι signifie *vingt.*

(*a*) Plin. lib. 5, cap. 2.
(*b*) Solin. cap. 25.

Quant à *Ruthisia*, sa position n'est rien moins que connue.

(118) *Des arrêtes de poissons, etc.* Je ne puis résister au plaisir de rappeler à mon lecteur ce que dit si joliment de ces pétrifications, le savant auteur de l'Histoire philosophique du Monde primitif. « L'histoire du séjour de l'Océan sur le » globe est écrite de la manière la plus authentique » sur les pétrifications que son sol renferme et sur » ses coquillages... Les coquillages qui naissent par » myriades dans le sein de l'Océan, ont subi à sa re- » traite un grand nombre de métamorphoses. Quel- » quefois ils ont été engloutis par les commotions » du globe, dans des couches entr'ouvertes ; alors » se trouvant, comme Pompeïes et Herculanum, à » l'abri des influences de l'atmosphère, ils se sont » conservés dans leur intégrité : plus souvent ils ont » été posés par les vagues sur un sédiment encore » ductile, où leur forme s'est imprimée : le cachet » dans la suite a été détruit ; mais le sédiment s'est » consolidé, et voilà une empreinte.... Sous quel- » que forme que s'offre à nos regards un corps » marin, qu'il soit dans son état naturel ou pétrifié, » que l'imagination le dessine dans son empreinte ou » dans son noyau, il n'en désigne pas moins le sé- » jour des mers sur le sol où on le rencontre. C'est » une médaille entre les mains du philosophe qui » atteste aussi surement les révolutions de la natu- » re, qu'un relief ou une légende, sur une pièce d'or » ou d'airain, atteste aux yeux de l'antiquaire le » suicide d'Othon et les victoires de Trajan.....

» Ajoutons que ces médailles sont évidemment d'un » monde primitif, puisque les productions qu'elles » représentent paraissent quelquefois sans analogues » connus. C'est sur-tout parmi les coquillages qu'on » observe ce grand phénomène : nos vallées et nos » montagnes sont pleines de gryphites, de bélem- » nites et d'ammonites dont les espèces vivantes » ont été anéanties. L'enveloppe de l'animal est » dans le cabinet, et l'animal lui-même n'existe » nulle part (*a*). »

Si le problème de l'ancien séjour des eaux sur les continens était déjà presque résolu du temps de Mela, par les observations faites sur quelques parties intérieures de l'Afrique, à combien plus forte raison doit-il être aujourd'hui regardé comme une vérité palpable et démontrée. Par-tout on en trouve des indices certains à de grandes hauteurs, comme à de grandes profondeurs de terre, à des distances considérables de la mer. Par-tout les montagnes et les collines régulièrement opposées entre elles par angles saillans et rentrans, sont composées de couches horizontales ayant le même niveau et la même inclinaison; par-tout on trouve, tant sur les grandes élévations que dans les fonds des terres basses, des coquillages, des fossiles de corps marins et des pierres calcaires qui en contiennent ou qui en portent l'empreinte. Voyez pour la preuve de ces faits dans les quatre parties du monde, l'intéressant ouvrage que je

(*a*) Hist. philosoph. du monde primit. tom. 4, chap. 9, pag. 248 et suiv.

viens de citer, et les voyages de M. de Saussure.

CHAPITRE VII.

(119) *Sous le nom d'Afrique proprement dite.* Mela comprend sous ce titre d'abord ce que Pline appelle la Numidie de Massinissa jusqu'au fleuve Tusca, ensuite la Zeugitane ou l'Afrique propre, et la région Syrtique dont plusieurs anciens géographes ont fait une division particulière, qui convient mieux à ce qui fut fait au temps des Romains; car alors la Syrtique devint une province particulière, gouvernée par un président, et connue sous le nom de Tripolitaine, à cause des trois grandes villes qu'elle renfermait, *Oeæ*, *Sabratæ* et *Leptis magna.*

(120) *Entre le promontoire Metagonium.* Ce promontoire est évidemment distinct de celui du même nom que Strabon et Ptolémée (*a*) placent dans la Mauritanie Tingitane en face de la nouvelle Carthage; ce qui a fait croire à Vossius qu'il y avait erreur dans cette énonciation, soit de la part de Mela, soit de celle de ses copistes. Mais pourquoi ne trouverait-on pas sur la même côte et à peu de distance, deux promontoires du même nom, comme on y rencontre souvent deux ou plusieurs villes, telles que *les deux Hippones, les deux Leptis*, etc.? Le père Hardouin (*b*) croit que le *Metagonium* avait deux noms différens,

(*a*) Strab. lib. 17, pag. 958. Ptolem. lib. 4, cap. 1.
(*b*) Harduin. ad Plin. lib. 3, cap. 5, not. 9.

et qu'il était absolument le même que celui appelé Τρίτον par Strabon et Τρίτον ακρον par Ptolémée. Il ajoute que ce promontoire donna son nom à la province *Metagonitis* de Pline. Il y a toutefois lieu de penser qu'il était très-voisin de l'Ampsaga, puisque c'est à ce fleuve que notre auteur a terminé la province qui précède.

(121) *Hippone la royale.* On la nommait ainsi parce qu'elle fut la résidence favorite des rois de Numidie, ce qui a fait dire à Silius Italicus :

Tum vaga (*a*) et antiquis dilectus regibus Hippo.

Procope (*b*) atteste qu'elle était assez bien fortifiée pour soutenir un siége.

(122) *Rusicade.* Ptolémée (*c*) écrit *Rusicada.* L'Itinéraire d'Antonin la place dans la Mauritanie Césariense.

(123) *Et Tabraca.* Ptolémée (*d*) écrit Θάβρακα κολωνία. Pline l'appelle *Civium* (*e*) *Romanorum oppidum.*

(124) *Plus loin trois grandes pointes de terre.* Pline en parle dans les mêmes termes que Mela, et ajoute que le promontoire d'Apollon est à l'opposite de la Sardaigne, et celui de Mercure, à l'opposite de la Sicile. *Mox* (*f*) *Apollinis adversum Sardiniæ: Mercurii, adversum Siciliæ.*

(*a*) Sil. italic. lib. 3.
(*b*) Procop. de bell. Vandal.
(*c*) Ptolem. lib. 4, cap. 3.
(*d*) Id. ibid.
(*e*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 3.
(*f*) Id. ibid. cap. 4.

(125) *Et surnommée Diarrhyte.* Ce mot vient du grec Διάρ'ρ'υτος, qui signifie arrosé ou baigné. Elle était ainsi appelée de sa situation au fond d'un grand golfe, sur un canal, entre un grand lac et la mer. Quelques autres géographes la nomment aussi *Dirutus* et *Zaritus.*

(126) *Des camps Dellien et Cornélien.* Au lieu de *Castra Dellia*, Vadianus et Ortelius ont écrit *Castra Lælia*, et laissent présumer que ce lieu fut l'assiette du camp d'un certain Caius Lælius qui passa en Afrique avec le premier Scipion en qualité de lieutenant, et qui eut une grande part aux victoires remportées sur Asdrubal et sur Syphax; cependant on a peine à croire que le camp des Romains eût pris le nom d'un lieutenant, lorsque le général commandait lui-même, sur-tout quand tous les autres géographes gardent sur cet endroit le plus profond silence, et quand les manuscrits les mieux soignés conservent les mots *Castra Dellia*, dont on ne connaît point à la vérité la signification primitive.

Quant au lieu nommé *Castra Cornelia*, tous les auteurs en font mention et le regardent comme l'assiette du camp de Publius Cornelius Scipion, qui fut dans la suite surnommé l'Africain. Ptolémée (*a*) l'appelle *Cornelii Castramentatio.* Pline (*b*) dit que c'est un lieu, et nul autre géographe qu'Ortelius n'a prétendu que ce fût une ville. César le place auprès du fleuve Bagrada et en

(*a*) Ptolem. lib. 4, cap. 3.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 4.

fait ainsi la description : *Is locus* (*a*) *peridoneus castris habebatur. Est autem jugum directum, eminens in mare, utrâque ex parte præruptum, atque asperum, sed paulò tamen leniore fastigio ab eâ parte, quæ ad Uticam vergit. Abest directo itinere ab Uticâ paulò amplius mille passuum.*

(127) *L'embouchure du Bagrada.* Ptolémée (*b*) et presque tous les autres l'appellent *Bagradas.* C'est sur les bords de ce fleuve que Régulus, général Romain, tua, dit-on, du temps des guerres puniques, un serpent de cent trente pieds de long.

(128) *Les villes d'Utique.* Ιτῦκη et Οὐτικὴ suivant les Grecs. Dion-Cassius nous dit que ses habitans reçurent d'Auguste le titre de citoyens Romains : *Uticenses* (*c*) *cives Romanos fecit;* ce qui l'a fait nommer par Pline *Utica* (*d*) *civium Romanorum.* Strabon assure qu'elle était la seconde ville de l'Afrique. *Utica* (*e*) *et magnitudine et dignitate secunda post Carthaginem; atque hac excisâ, caput regionis fuit, unde res suas Romani in Africâ gesserunt.* Il parle ensuite de sa position : *Ad alterum posita ex promuntoriis, quæ sinum faciunt; quorum id, quod juxta Uticam est, Apollonium vocatur, alterum verò*

(*a*) C. J. Cæs. de bell. civ.
(*b*) Ptolem. lib. 4, cap. 3.
(*c*) Dio Cass. lib. 49.
(*d*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 4.
(*e*) Strab. lib. 17, pag. 967.

Hermæa. Cette ville, dit notre auteur, est célèbre par la mort de Caton. On sait en effet que ce républicain austère ayant embrassé le parti de Pompée, qu'il regardait comme le défenseur de la république, contre le parti de César qui la menaçait d'une prochaine servitude, et voyant que la bataille de Pharsale avait tout décidé en faveur de son ennemi, se renferma dans Utique et se donna la mort, pour ne pas survivre à la liberté de sa patrie; ce qui depuis l'a fait appeler Caton d'Utique. Salluste fait en peu de mots l'éloge de ce Romain: *Esse* (*a*) *quam videri bonus malebat; itaque quò minùs gloriam petebat, eò magis illum assequebatur.*

(129) *Et de Carthage.* Les Grecs disent Καρχηδὼν, les Latins *Carthago*, et les Syriens *Carthada*, ce qui signifie nouvelle ville. *Elissa* (*b*) *mulier extruxit, domo Phœnix, et Carthadam dixit, quod Phœnicum ore exprimit civitatem novam.* L'opinion qui attribuait la fondation de Carthage à Didon, offrant des détails intéressans et des digressions charmantes au génie d'un poëte, Virgile s'est empressé de saisir cette idée et l'a embellie de toutes les grâces de la poésie; mais ce sentiment présente trop de difficultés à la critique, pour être admis en littérature. Au lieu d'imaginer que cette princesse ait pu entraîner avec elle dans sa fuite, et à l'insu de Pygmalion, assez de monde pour bâtir une ville, il est bien plus

(*a*) Sallust. bell. Catilin. cap. 54.
(*b*) Solin. cap. 40.

naturel de penser qu'avec les grandes richesses qu'elle put enlever, elle obtint un grand crédit au milieu du peuple chez lequel elle s'arrêta, et que par le même moyen elle augmenta, embellit et fortifia ses habitations; ce qui dut, sous ce point de vue, former une ville nouvelle, *Carthada.*

Strabon décrit ainsi en peu de mots la situation importante de Carthage: *Carthago* (*a*) *in peninsulâ quâdam jacet, quæ ambitum habet stadiorum* 360, *muro cinctum, cujus sexaginta stadiorum longitudo collum occupat, ubi elephantorum stabulæ erant. In mediâ urbe arx fuit, quam Byrsam vocarunt, supercilium satis erectum, circumcirca habitatum: in cujus vertice Æsculapii templum fuit, quod Asdrubalis uxor, captâ urbe, secum concremavit. Arci portus subjacent, et Cothon parva insula ac rotunda, Euripo circumdata, ad cujus utramque partem sunt in orbem navalia.* Appien et Polybe en ont fait une description à-peu-près semblable. Carthage ainsi fortifiée par la nature et par l'art, devait présenter à ses ennemis les plus grandes difficultés; cependant elle fut prise et détruite par Scipion, à la fin de la troisième guerre punique, l'an 146 avant notre ère; et sa destruction, en étouffant chez les Romains ces sentimens d'émulation et de rivalité, qui pendant si long-temps avaient entretenu leur courage, prépara de loin la ruine de leur république, comme le dit Velleius Paterculus; *Sublatâ im-*

(*a*) Strab. lib. 17, pag. 967.

perii æmulâ, non gradu, sed præcipiti cursu a virtute descitum, ad vitia transcursum.

Strabon et Plutarque nous apprennent que Carthage fut rétablie par Jules-César, et qu'elle devint une des villes les plus considérables de l'Afrique. C'est ce qu'atteste également notre géographe par ces mots : *Jam quidem iterum opulenta.* Elle devint colonie suivant Pline et fut rebâtie sur ses décombres : *Colonia* (*a*) *Carthago, magnæ in vestigiis Carthaginis.* Les Arabes l'ont ruinée de fond en comble, sur la fin du septième siècle.

(130) *Hadrumette.* Vossius l'appelle *Hadrumentum*; Strabon (*b*), αδρῦμη; Ptolémée (*c*), αδρυμίτης, et la table de Peutinger, *Hadrito.* Pline lui donne, ainsi qu'à Leptis et à quelques autres, le nom de ville libre : *Hic* (*d*) *oppida libera Leptis, Adrumētum, etc.* L'Itinéraire d'Antonin la place à 85 milles de Carthage, sur un promontoire à l'ouest duquel était son port. Procope nous apprend qu'elle fut dans la suite appelée *Justiniana*, en l'honneur de l'empereur Justinien. Le Périple de Scylax en fait mention.

(131) *Leptis.* C'est la petite Leptis, indiquée dans la table de Peutinger sous le nom de *Leptiminus.* Elle était située sur le bord de la mer, et avait plus d'un mille de tour.

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 4.
(*b*) Strab. lib. 17, pag. 968.
(*c*) Ptolem. lib. 4, cap. 3.
(*d*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 4.

(132) *Clupée.* Quelques autres écrivent *Clypea.* Pline (*a*) la place sur le promontoire de Mercure. Strabon et Solin (*b*) prétendent qu'elle fut bâtie par une colonie Sicilienne qui lui donna le nom d'*Aspis.* Aussi le premier attribue-t-il à la même ville les mots *Clupea* et *Aspis* que Ptolémée (*c*) distingue et qu'il donne à deux endroits différens entre lesquels il place le promontoire de Mercure.

Cette ville fut la première dont les Romains s'emparèrent au temps de la première guerre punique.

(133) *Acholle.* Elle est indifféremment appelée *Acholla*, *Achola*, *Acilla* et *Anolla.* Strabon et Etienne de Byzance (*d*) la traitent de ville libre. Tite-Live (*e*) place la tour d'Annibal entre *Acholla* et *Thapsus.*

(134) *Taphrure.* C'est la *Taphra* de Pline (*f*), la *Taparura* de la table de Peutinger, et, suivant le père Hardouin (*g*), le Γαράφα λιμὴν de Ptolémée.

(135) *Et Néapolis.* Ce nom, qui signifie *ville nouvelle*, et qui convient à plusieurs endroits dans les diverses parties du monde, est souvent pris pour un nom propre, lorsqu'il n'est réellement qu'une épithète.

(136) *La Syrte.* Ce mot, suivant les étymolo-

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 4.
(*b*) Strab. lib. 6, pag. 310.
(*c*) Ptolem. lib. 4, cap. 3.
(*d*) Strab. lib. 17, pag. 962. Stephan. Byzant. dict. geograph.
(*e*) Tit. Liv. lib. 33, cap. 48.
(*f*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 4.
(*g*) Harduin. ad Plin. ibid. not. 19.

gistes, paraît venir du grec σύρειν, *trahere*; entraîner. On appelle ainsi dans l'ancienne géographie, deux grands golfes de l'Afrique septentrionale, où les vaisseaux sont entraînés par les vagues et où ils courent les plus grands dangers, à cause des écueils et des bas-fonds qu'on y rencontre : l'un est appelé petite Syrte, et c'est celle dont parle ici Mela : *Hinc ad Syrtim adjacent*, etc. L'autre est appelé grande Syrte, et c'est celle dont il va parler plus bas : *Tum Leptis altera et Syrtis.* Elles sont toutes les deux, dit-il, également dangereuses et difficiles : *Nomine atque ingenio par priori;* mais l'une est beaucoup plus étendue que l'autre. Virgile a ainsi exprimé l'idée qu'en avaient les Anciens :

. . . . Tres (*a*) Eurus ab alto
In brevia et Syrtes urget, miserabile visu,
Illiditque vadis, atque aggere cingit arenæ.

(137) *Qu'à cause des mouvemens alternatifs*, etc. Mela veut-il parler ici du flux et du reflux qu'on sait être peu considérable dans les mers méditerranées, ou de quelques mouvemens particuliers des eaux occasionnés par certaines dispositions locales, telles que celles qui produisent ces agitations extraordinaires de l'Euripe dont il parle dans le chap. 7 du 2.e livre? Pour décider cette question et interpréter suivant l'esprit de l'auteur, les mots *affluentis et refluentis*, il faudrait connaître

(*a*) Virg. Æneid. lib. 1, vers. 110.

bien parfaitement l'état physique des côtes Syrtiques, des écueils et des bancs de sable dont elles sont parsemées, afin de juger si la force avec laquelle les eaux se précipitent dans ces golfes, et la réaction qu'elles doivent naturellement éprouver sur tout ce qu'elles rencontrent, ne sont pas une cause suffisante des mouvemens opposés qu'on y remarque. D'Anville parait adopter cette opinion et parle (*a*) d'une *certaine inégalité de mouvemens* qui rendait périlleuse la navigation des Syrtes. Varron attribue le mouvement continuel du fond des Syrtes, à des bouffées de vent souterrain venues de la côte, lesquelles poussent tout-à-coup de côté et d'autre les flots et les sables, de sorte qu'il se forme tout d'un coup un banc de sable dans le même endroit où il y avait un courant profond. En admettant avec Varron l'existence de ce vent souterrain dont la direction serait opposée à celle des eaux qui viennent de la mer se précipiter dans ces golfes, c'en est assez pour rendre compte du double mouvement dont parle notre auteur. Il est au reste très-possible que les marées, qui sont ordinairement plus fortes et plus sensibles dans les endroits resserrés, tels que les golfes et les détroits, se réunissent aux causes dont je viens de parler et concourent avec elles à produire le même effet. Voyez la description des Syrtes par Salluste, chap. 77 de la guerre de Jugurtha, et par Lucain, liv. 9 de la Pharsale.

(*a*) D'Anville, géograph. anc. abrég. tom. 3, pag. 69.

(138) *Au-dessus.* C'est-à-dire, plus avant dans les terres et dans la direction de la profondeur du golfe Syrtique. Voyez la carte de l'*Orbis vetus* de d'Anville.

(139) *Appelé Tritonis.* Strabon (*a*) croyait ce lac voisin de la grande Syrte. Hérodote (*b*) le place, comme notre auteur, auprès de la petite; et c'est en effet de ce côté que le docteur Shaw (*c*) a trouvé le lac Faraoulh, appelé par lui Low-el-Deah, ce qui signifie lac des Marques.

(140) *C'est là l'origine du surnom qu'on donne à Minerve.* Cette déesse est souvent appelée *Tritonia* et *Tritonis* dans les poëtes. Le citoyen Noël (*d*) place en Béotie le marais dont elle tira ce nom et sur les bords duquel elle fut élevée.

(141) *Par une fête où les jeunes filles*, etc. Voici de quelle manière Hérodote décrit ces jeux et ces combats : « Dans une fête que ces peuples (les Machlyes et les Auséens placés autour du lac Tritonis) célèbrent tous les ans en l'honneur de Minerve, les filles, partagées en deux troupes, se battent les unes contre les autres, à coups de pierres et de bâtons. Elles disent que ces rits ont été institués par leurs pères, en l'honneur de la déesse née dans leur pays, que nous appelons Minerve, et elles donnent le nom de fausses vierges, à celles qui meurent de leurs blessures.

(*a*) Strab. lib. 17, pag. 970.
(*b*) Herodot. lib. 4, §. 178.
(*c*) Voyag. de Shaw, tom. 1.
(*d*) Dict. mytholog.

Mais avant que de cesser le combat, elles revêtent d'une armure complète, à la grecque, celle qui de l'aveu de toutes s'est le plus distinguée, et lui ayant mis aussi sur la tête un casque à la corinthienne, elles la font monter sur un char et la promènent autour du lac » (*a*). Ces peuples prétendent que Minerve est fille de Neptune et de la nymphe du lac Tritonis.

(142) *La ville d'Oea.* C'est l'Οἶα de Ptolémée (*b*) et l'*Oeensis civitas* de Pline (*c*).

(143) *Et le fleuve Cinyps.* Hérodote dit (*d*) que ce fleuve a sa source dans le mont des Grâces, qu'il traverse le pays des Maces et va se perdre dans la mer, après un cours de 200 stades. C'est vraisemblablement le même que celui sur lequel, au rapport de Strabon, les Carthaginois avaient bâti un pont et un mur, à la faveur duquel on passait quelques mauvais fonds qui avançaient dans le pays.

(144) *Une autre Leptis.* Pline dit: *Leptis* (*e*) *altera quæ cognominatur magna.* Elle fut bâtie par des Phéniciens suivant d'Anville (*f*). Strabon et Ptolémée (*g*) la confondent mal-à-propos,

(*a*) Herodot. lib. 4, §. 180.
(*b*) Ptolem. lib. 4, cap. 3.
(*c*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 4.
(*d*) Herodot. lib. 4, §. 175.
(*e*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 4.
(*f*) D'Anville, géog. anc. abrég. tom. 3, pag. 71 et 72.
(*g*) Strab. lib. 17. Ptolem. lib. 4, cap. 3.

dit le père Hardouin (*a*), avec Néapolis dont la situation est bien différente.

(145) *Elle se termine au cap Bryon.* On dit aussi *Borion* : *Promuntorium* (*b*) *quod majorem* (*Syrtim*) *includit, Borion appellatur.*

(146) *Une côte qu'on dit avoir été habitée par des Lotophages.* Ces peuples étaient ainsi appelés, parce qu'ils se nourrissaient principalement des fruits d'un arbrisseau nommé *lotos*. Pline dit qu'ils furent aussi nommés *Alachroæ*, ou hommes de couleur de mer (*c*). Les auteurs ont varié sur leur position. Hérodote (*d*) les place dans une péninsule avancée dans la mer qui baigne les côtes du pays des Gindanes; d'autres les placent généralement entre les deux Syrtes, et ne les étendent point au-delà des autels des Philènes. Vossius estime que notre auteur s'est rangé à cet égard de l'avis d'Artémidore.

Quant au *lotos*, Hérodote dit au même endroit, que son fruit est doux comme la datte et qu'on en fait du vin; Pline (*e*), qu'il est de la grosseur d'une féve et de la couleur du safran; et Théophraste, que le fruit vient sur les branches comme celui du myrthe. Il paraît par ce détail, ajoute M. Shaw (*f*), que le *Lotos arbor* des Anciens

(*a*) Harduin. ad Plin. lib. 5, cap. 4, not. 21.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 4.
(*c*) Plin. ibid.
(*d*) Herodot. lib. 4, §. 177.
(*e*) Plin. hist. nat. lib. 21, cap. 31.
(*f*) Voyag. de Shaw en Barbarie et au Levant, tom. 1.

doit être le Séédra des Arabes, arbrisseau très-commun dans le Sahara et dans d'autres parties de la Barbarie. Son feuillage, ses épines, sa fleur et son fruit ressemblent à ceux du Ziziphe ou Jujeb, avec cette différence seulement que son fruit est rond, moins gros et plus succulent, et que les branches sont plus droites et n'ont pas tant de nœuds, à-peu-près comme celles du Paliurus. Le fruit de cet arbrisseau est encore aujourd'hui en grande réputation et se vend dans tous les marchés; les Arabes l'appellent Aneb-enta-el-Séédra, ou le Jujeb du Séédra.

(147) *Les autels des Philènes.* « Il ne faut » prendre le mot *autels*, dit le président Des- » brosses (*a*), que dans son sens propre, qui signifie » une masse de terre élevée, ou un monceau de » pierres amassées sur la place comme monu- » ment : selon l'usage qu'on sait avoir été pratiqué » par les Orientaux de dresser des autels de pierres » sur le lieu même, pour conserver la mémoire » de quelque fait remarquable. Il y a lieu de croire » aussi que les Carthaginois firent par la suite cons- » truire quelque grand bâtiment en tombeau sur » la sépulture des Philènes, lequel servait en même » temps de borne à leur état, et a long-temps » subsisté depuis, comme on le voit dans l'ancienne » géographie. »

Quant à l'histoire des frères Philènes, voici de quelle manière elle est racontée par Salluste. Je la transcris ici, parce qu'elle renferme quel-

(*a*) Hist. de la Rép. rom. par Sallust. tom. 1, pag. 144.

ques circonstances qui serviront à développer ce que Mela raconte trop succintement pour être bien entendu. « Du temps que Carthage possédait la plus grande partie de l'Afrique, Cyrène florissait aussi par sa grandeur et son opulence. Entre les deux était une pleine sablonneuse et uniforme, sans fleuves, sans montagnes qui pussent servir à en fixer les limites. Ce fut la source d'une guerre longue et sanglante. Après s'être mutuellement affaiblis par beaucoup de combats sur mer et sur terre, ils appréhendèrent que le vainqueur et le vaincu ne devinssent ensemble la proie d'un nouvel ennemi. On convint donc de reconnaître pour limites des deux états, l'endroit où se rencontreraient les coureurs qu'on ferait partir de chaque côté à un jour marqué. Ceux des Carthaginois étaient deux frères nommés *Philènes*; ils firent beaucoup plus de chemin que les Cyrénéens. Peut-être, au reste, y eut-il plus de malheur que de négligence de la part de ces derniers; car lorsque le vent souffle sur cette plaine entièrement nue et aride, il en élève des nuages de poussière qui donnant dans le visage et dans les yeux, empêchent d'avancer; de sorte que le vent contraire n'y retarde pas moins les voyageurs qu'en pleine mer. Quoi qu'il en soit, les Cyrénéens appréhendant qu'on ne les punît de la perte que ce retard allait causer à leur patrie, accusent les Carthaginois d'être partis avant le temps, cherchent à rendre la convention nulle, et se déterminent à en passer par tout ce qu'on voudra, plutôt que

de céder. Les Carthaginois ayant consenti qu'on fît un autre accord, pourvu qu'il fût égal aux deux parties, les Grecs leur donnèrent à choisir d'être enterrés vifs à l'endroit où ils voulaient établir leurs limites, ou de les leur laisser placer plus avant, à pareille condition. La proposition fut acceptée, et les Philènes, s'immolant eux-mêmes pour leur patrie, furent enterrés vifs. Les Carthaginois leur élevèrent, en ce lieu même, des autels qui portent leurs noms, et leur décernèrent d'autres honneurs dans leur ville (*a*). » Ce récit a l'air d'une fable ; mais c'est peut-être ici le cas d'appliquer ce que dit ailleurs le même historien sur le plus ou le moins de vraisemblance dans les faits : *Quæ sibi quisque facilia factu putat, æquo animo accipit : supra ea, veluti ficta, pro falsis habentur* (*b*).

CHAPITRE VIII.

(148) *Comprise entre les limites de l'Afrique propre.* Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'étendue qu'ils donnent à la Cyrénaïque. Ptolémée (*c*) la sépare de la Marmarique, et lui donne pour limites à l'orient, la grande presqu'île ou le cap nommé par les Anciens *Chersonnesus magnus*, et à l'occident la grande Syrte. Strabon, Pline (*d*)

(*a*) Sallust. bell. Jug. cap. 78.
(*b*) Id. bell. Catil. cap. 3.
(*c*) Ptolem. lib. 4, cap. 4.
(*d*) Strab. lib. 2, pag. 124. Plin. lib. 5, cap. 5.

et Mela confondent la Marmarique avec la Cyrénaïque, et comprennent sous une seule dénomination tout le pays situé entre les bornes de l'Afrique propre et la vallée Catabathmos. Il y a cette seule différence entre ces trois géographes, que Pline recule la Cyrénaïque à l'occident jusqu'à la petite Syrte, et lui donne par conséquent une étendue beaucoup plus considérable. *Cyrenaica* (*a*) *Africa a Syrti minore decies centena sexaginta millia passuum in longitudine patet.*

La Cyrénaïque est aussi nommée *Pentapole*, de cinq de ses villes dont les Grecs ont fait plus particulièrement mention. Cependant il est plus vrai de dire que la Pentapole n'a jamais été qu'un canton particulier de la Cyrénaïque.

(149) *L'oracle d'Ammon.* C'est ainsi que Jupiter fut surnommé par les peuples de la Libye et dans quelques autres endroits ; car il avait aussi des temples et des autels à Thèbes et dans l'Arabie déserte. Suivant quelques auteurs, ce dieu était le même que le Soleil, parce qu'en langue phénicienne, le mot *Ammon* signifie *être chaud* ou *brûler*, ce qu'on prouve par les cornes avec lesquelles il était représenté, et qui ne sont autre chose que les rayons du Soleil. D'autres dérivent ce surnom du berger qui lui éleva le premier temple. L'oracle dont nous parlons jouissait de la plus grande vénération parmi les naturels du pays et parmi les étrangers, qui venaient de très-loin pour le consulter. L'ambitieux Alexandre, désireux

(*a*) Plin. lib. 5, cap. 5.

de savoir si les dieux lui avaient destiné l'empire du monde, s'y rendit avec quelques compagnons d'élite, et faillit périr au milieu des sables brûlans de la Libye. Quinte-Curce, qui fait la relation de ce voyage, nous a laissé en peu de mots la description des environs du temple, qu'il représente comme un lieu de délices. « Ce qu'on y » adore comme un dieu, ajoute cet historien, » n'a point la figure que les artistes ont coutume » de donner aux dieux ; la forme en est très- » semblable à celle d'un chaton réunissant une » émeraude et des pierres précieuses : quand on » le consulte, les prêtres le portent dans un na- » vire doré, garni de plusieurs coupes d'argent » qui pendent de chaque côté ; ils sont suivis par » des dames et par de jeunes filles qui chantent, » à la mode du pays, certain cantique grossier, » par lequel elles croient se rendre Jupiter pro- » pice et en obtenir une réponse bien claire (*a*). »

(150) *Une fontaine appelée la fontaine du Soleil.* Pline, Solin (*b*) et plusieurs autres en parlent absolument dans les mêmes termes que Mela. Quinte-Curce, à l'endroit que nous venons de citer, la place dans un des bois qui environnent le temple d'Ammon. Lucrèce a cherché la cause de ce phénoméne, et l'attribue à la dilatation et à la contraction successive de la terre, qui dans le premier cas laisse évaporer dans l'air les feux

(*a*) Quint Curt. lib. 4, cap. 7.
(*b*) Plin. lib. 5, cap. 5. Solin. cap. 29.

souterrains, tandis que dans le second, elle les retient et les concentre.

Est apud (a) Ammonis fanum fons, luce diurnâ
Frigidus, at calidus nocturno tempore fertur;
Hunc homines fontem nimis admirantur, et acri
Sole putant, subter terras, ferviscere raptim,
Nox ubi terribili terras caligine texit;
Quod nimis a verâ est longè ratione remotum;
Quippe ubi sol, nudum contrectans corpus aquaï,
Non quierit calidum superâ de reddere parte,
Cùm superum lumen tanto fervore fruatur;
Quï queat hic subter, tam crasso corpore, terram,
Percoquere humorem et calido sociare vapori?
Præsertim cùm vix possit, per septa domorum,
Insinuare suum, radiis ardentibus, æstum.
Quæ ratio est igitur? Nimirum terra magis quòd
Rara tenet circum hunc fontem, quam cætera tellus;
Multaque sunt ignis prope semina corpus aquaï;
Hinc, ubi roriferis terram nox obruit umbris,
Extemplo subtus frigescit terra coitque;
Hac ratione fit ut, tanquam compressa manu sit,
Exprimat in fontem quæ semina cunque habet ignis,
Quæ calidum faciunt laticis tactum atque saporem:
Inde, ubi sol radiis terram dimovit obortis,
Et rarefecit calido miscente vapore;
Rursus in antiquas redeunt primordia sedes
Ignis, et in terram cedit calor omnis aquaï:
Frigidus, hanc ob rem, fit fons in luce diurnâ.
Præterea, solis radiis jactatur aquaï
Humor, et in luci tremulo rarescit ab æstu;
Propterea fit uti, quæ semina cunque habet ignis,
Dimittat, quasi sæpe gelum, quod continet in se,
Mittit, et exolvit glaciem nodosque relaxat.

(a) Lucret. de rer. nat. lib. 6.

Paulian, dans son Dictionnaire de Physique, parle nommément de cette fontaine. Suivant lui, les particules minérales qui s'y trouvent, se dissipent aisément à travers un air dilaté, et ne peuvent trouver d'issue à travers un air condensé; de pareilles eaux doivent donc être froides le jour et chaudes la nuit, puisque leur chaleur provient de la fermentation des particules minérales qu'elles renferment, et leur froid, de la dissipation de ces mêmes particules.

(51) *Et un certain rocher consacré au vent du midi.* Pline répète dans les mêmes termes ce que Mela dit de ce rocher et de la force avec laquelle le vent agite les sables, dès qu'on y porte la main : *In Cyrenaicâ provinciâ* (*a*) *rupes quædam austro traditur sacra, quam profanum sit attrectari hominis manu, confestim austro volvente arenas.* Mais on voit assez que ce n'est là qu'une fable sous le voile de laquelle on a voulu décrire les mouvemens impétueux de ces vagues terrestres si fréquentes et si dangereuses dans la Libye et dans toutes les contrées sablonneuses des continens d'Afrique et d'Asie. Dans ce malheureux pays, dit Solin, la mer a les dangers de la terre, et la terre ceux de la mer. La vase fait échouer le voyageur dans les Syrtes, et le vent le fait périr dans les sables. Le docteur Shaw rapporte qu'en plusieurs endroits de la Numidie on est obligé de marquer le chemin d'un village à un autre, par un grand nombre de troncs

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 2, cap. 45.

de palmiers qu'on plante de distance en distance, et que sans ces guides assurés, on n'y connaitrait plus rien, à cause des sables mouvans. Lucain, dans sa Pharsale (*a*), fait de la manière suivante la peinture fidèle de ces ouragans furieux :

La terre leur fournit la tourmente des flots.
Le vent n'y trouve point de mont qui le maitrise,
De forêt qui le lasse, ou d'écueil qui le brise ;
Et libre en sa fureur, il porte sur les champs
Des nuages de terre et des syrtes volans.
Les sables agités et la poussière émue
Egarent les Romains, en leur frappant la vue,
Et des noirs tourbillons les insolens efforts,
Meurtrissent le visage et repoussent les corps.
Ce souffle trop mutin, cette haleine trop fière,
Va jusque sous leurs pas dérober la poussière.....
Les champs et les sentiers se trouvent confondus,
Les vallons sont comblés et les chemins perdus,
Et comme sur les flots, il faudrait, dans ce doute,
Interroger les cieux pour apprendre sa route.

Mais sans chercher au loin la preuve des bouleversemens occasionnés par les sables, nous pouvons la rencontrer en France. Dans la Basse-Bretagne, aux environs de Saint-Paul-de-Léon, un canton qui était habité avant 1666, est aujourd'hui désert et couvert, dans une longueur de six lieues, d'un sable fin qui a déjà vingt pieds de hauteur, et qui, d'année en année, avance et gagne du terrain. M. Deslandes, qui en a fait la relation à

(*a*) Lucan. Pharsal. lib. 9, traduct. de Brébœuf.

l'académie des sciences de Paris, dit qu'en se promenant dans cette contrée, pendant que le vent chariait le sable, il était obligé de secouer à tout moment son chapeau et ses habits qui en étaient appesantis.

(152) *Les promontoires Zéphyrion et Naustathmos.* Ptolémée (*a*) place le promontoire Zéphyrion sur la côte de la Pentapole. Strabon en distingue deux de ce nom dans la Cyrénaïque (*b*).

Quant au Naustathmos, Ptolémée (*c*), Scylax (*d*) et Strabon (*e*) en font un port que ce dernier met au nombre des endroits les plus remarquables de cette province.

(153) *Le port Parætonius.* Strabon (*f*) lui donne le double titre de port et de ville. Ptolémée (*g*) le place dans le nome Libyque. Florus, parlant de la fuite d'Antoine et de Cléopâtre, regarde cet endroit comme l'extrémité occidentale du Delta : *Itaque* (*h*) *nec præparata in Oceanum fuga; nec munita præsidiis utraque Ægypti cornua, Parætonium atque Pelusium, profuere.* Suivant Procope (*i*), Justinien fit fortifier cette ville, pour arrêter les incursions des Maures.

(*a*) Ptolem. lib. 4, cap. 4.
(*b*) Strab. lib 17, pag. 973.
(*c*) Ptolem. lib. 4, cap. 4.
(*d*) Scylax in Perip.
(*e*) Strab. lib. 17, pag. 973.
(*f*) Id. ibid.
(*g*) Ptolem. lib. 5, cap. 5.
(*h*) Florus, lib. 4, cap. 11.
(*i*) Procop. lib. 6, cap. 2.

(154) *Les villes d'Hesperis.* Mela fait ici mention des cinq villes de la Pentapole. Pline (*a*) appelle celle-ci Bérénice, et dit que les fables des Grecs au sujet des Hespérides ayant été attribuées à plusieurs pays, cette ville en avait anciennement porté le nom. Ammien Marcellin (*b*) joint les deux noms. *Hesperis* était l'ancien ; elle prit l'autre de Bérénice, femme de Ptolémée Evergète.

(155) *D'Apollonie.* Strabon, qui l'appelle *Apollonias*, en fait un lieu de marché public pour les Cyrénéens (*c*). Etienne le géographe (*d*) la confond avec Cyrène. Pline (*e*) la met à vingt-quatre mille pas du cap Phycus ou Phycunta.

(156) *De Ptolémaïde.* Strabon (*f*) dit qu'elle fut d'abord appelée *Barce*. Ptolémée (*g*) distingue ces deux villes et les place, l'une dans les terres, et l'autre sur les bords de la mer : d'où Cellarius et Hardouin (*h*) concluent que Ptolémaïde ne fut pas bâtie dans l'ancienne position de *Barce*, mais dans l'endroit où était situé le port de cette ville.

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 5.
(*b*) Ammian. Marcellin. lib. 22, cap. 16.
(*c*) Strab. lib. 17, pag. 971.
(*d*) Dict. géograph.
(*e*) Plin hist. nat. lib. 5, cap. 5.
(*f*) Strab. lib. 17.
(*g*) Ptolem. lib. 4, cap. 4.
(*h*) Cellar. geog. ant. lib. 4, cap. 2. Harduin. ad Plin. lib. 5, cap. 5, not. 14.

(157) *D'Arsinoë.* Ptolémée (*a*) la place entre Leptis et Ptolémaïde : il ajoute avec Pline (*b*) qu'elle était la même que *Teuchira.*

(158) *Et celle de Cyrène.* Cette ville, capitale de toute la Cyrénaïque, à laquelle elle communiqua son nom, était située à quatre-vingts stades d'Apollonie qui lui servait de port, suivant Strabon (*c*). Ce géographe ajoute qu'elle était bâtie dans une plaine et avait la forme d'une table. Pline (*d*) la place à onze mille pas de la mer. Cyrène fut bâtie, dit-on (*e*), par des Grecs, habitans de l'île de Thera, qui passèrent en Afrique sous la conduite d'un certain Battus. Cependant l'époque de sa fondation est incertaine : Pline la fixe à l'an de Rome 143; Théophraste à la deuxième année de la 117.e olympiade; Solin la rapporte à la 45.e olympiade, sous le règne d'Ancus Martius à Rome, 586 ans après la prise de Troie. Quoi qu'il en soit, elle fut autrefois la seconde ville de l'Afrique et ne le cédait qu'à Carthage. Le président Desbrosses (*f*) présume qu'elle tirait son nom de la racine *Kur, scaturire,* à cause de l'abondance de ses fontaines.

(159) *Le Catabathmos est une vallée*, etc. Ce mot est grec et signifie la même chose que

(*a* Ptolem. lib. 4, cap. 4.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 5.
(*c*) Strab. lib. 17, pag. 971.
(*d*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap 5.
(*e*) Sallust. bell. Jugurth. cap 19. Strab. lib. 17, pag. 972.
(*f*) Hist. de la conquêt. de la Numid. pag. 49.

descensus, declivitas. Ptolémée (*a*) nomme ainsi deux endroits, l'un *Catabathmos magnus*, dont il fait un port de la Libye; l'autre *Catabathmos parvus*, qu'il dit être une montagne. Pline et Salluste (*b*) sont d'accord avec Mela sur ce point de séparation entre l'Afrique et l'Asie. Il est encore pris, suivant d'Anville (*c*), pour le terme de la Marmarique; ce qui justifie complétement ce que nous avons dit plus haut, que la Cyrénaïque de Mela comprend aussi dans son étendue la Marmarique de Ptolémée. Tout porte à croire que la vallée Catabathmos s'incline jusqu'au Nil, c'est-à-dire, jusqu'à la bouche Canopique de ce fleuve. C'est l'opinion du président Desbrosses : *Depuis là*, dit-il (*d*), *on descend toujours en venant en Egypte. Elle va jusqu'aux rives du Nil, monte par plusieurs sommets, et se courbe en descendant à l'occident.* C'est aussi la seule manière de concilier notre géographe avec lui-même et d'entendre en quel sens il borne ici la Cyrénaïque ou la dernière province de l'Afrique à la vallée Catabathmos, lorsqu'ailleurs il termine ce continent au Nil : *Ad Nilum* (*e*), *Africam*.... *Africa ab orientis parte Nilo terminatur.*

(160) *Et dont les habitans ont pris en tous points nos mœurs et nos usages.* Après avoir terminé la

(*a*) Ptolem. lib. 4, cap. 5.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 5. Sallust. bell. Jugurth. cap. 19.
(*c*) D'Anville, géograph. anc. abrég. tom. 3, pag. 43.
(*d*) Hist. de la conquêt. de Numid. pag. 36.
(*e*) Mela, supra, cap. 1 et 4.

description physique des côtes septentrionales de l'Afrique, Mela jette un coup-d'œil rapide sur les mœurs et les usages de leurs habitans, et de quelques autres Africains de l'intérieur dont il a déjà parlé dans le chapitre 4, se réservant de nous donner, dans les deux derniers chapitres du troisième livre, le tableau des côtes méridionales et occidentales de cette contrée, suivant qu'elles étaient connues ou présumées de son temps. Ce qu'il dit de la ressemblance des Maures, des Numides, des Africains proprement dits, et des Cyrénéens, avec les habitans des provinces Romaines, *ad nostrum maximè ritum moratis cultoribus*, n'a rien que de très-naturel et de très-vraisemblable, puisque, à dater de la destruction de l'empire Carthaginois, jusqu'à l'époque où vivait notre géographe, ce qui forme un intervalle de près de deux cents ans, les vainqueurs avaient successivement envoyé chez les vaincus une multitude de colonies, avec lesquelles ces peuples durent nécessairement s'identifier et se confondre.

(161) *Qu'on appelle huttes.* On écrit indifféremment *Mapalia* ou *Mappalia*, dit la Martinière (*a*). Le premier vient de l'oriental *Paléa*, et signifie un toit rustique, une maison de paysan; le second vient de *Mappal*, et signifie aussi en oriental des ruines, des masures: soit que l'un ait été formé de l'autre, ou que ces deux mots aient eu chacun une origine différente, il est sûr que *Mapalia* signifie des maisons champêtres. Virgile em-

(*a*) La Martin. dict. géograph.

ploie dans le même sens les mots *Mapalia* et *Magalia :*

Raris (*a*) habitata mapalia tectis.
Miratur (*b*) molem AEneas magalia quondam.

Salluste, qui vivait au temps de Jules-César, dit que les paysans de Numidie habitaient encore alors dans ces sortes de retraites dont il décrit la forme : *Cæterùm* (*c*) *adhuc ædificia Numidarum agrestium, quæ Mapalia illi vocant, oblonga, incurvis lateribus tecta, quasi navium carinæ sunt.*

(162) *Leur manière de vivre est sauvage et malpropre.* On voit assez, par les détails dans lesquels entre notre géographe, que le mot *victus* n'a pas seulement pour objet ce qu'on appelle nourriture, mais encore tout ce qui peut concourir à l'aisance, à la salubrité et à la conservation du corps. C'est ainsi que les jurisconsultes Romains l'ont interprété. *Verbo victûs* (*d*) *continentur, quæ esui, potuique cultuique corporis, quæque ad vivendum homini necessaria sunt... Vestem quoque victûs habere vicem Labeo ait, et cætera quibus tuendi curandive corporis gratiâ utimur, eâ appellatione significantur.*

(163) *Plus loin, des Africains encore plus barbares.* Salluste (*e*) fait le même portrait des Li-

(*a*) Virgil. Georg. lib. 3.
(*b*) Id. AEneid. lib. 1.
(*c*) Sallust. bell. Jugurth. cap. 18.
(*d*) Leg. 43 et 44, Digest. de verb. significat.
(*e*) Sallust. bell. Jugurth. cap. 18.

byens et des Gétules, qu'il représente comme des sauvages sans discipline, se nourrissant de la chair des bêtes fauves, paissant l'herbe comme les troupeaux, errans à l'aventure sans chefs, sans lois, sans mœurs, et couchant où la nuit les surprenait.

(164) *Les Atlantes maudissent le soleil.* Pline et Solin (*a*) s'accordent parfaitement avec Mela sur les mœurs et la forme physique de toutes les peuplades dont il fait ici l'énumération. M. Larcher (*b*) croit, d'après Rhianus, que ce sont les Atarantes qui maudissent ainsi le soleil, et que les Atlantes, placés derrière eux à dix journées de chemin, sont ceux que l'on dit n'avoir jamais de songes. Cependant le texte grec d'Hérodote indique précisément les Atlantes.

(165) *Et n'ont jamais de songes pendant leur sommeil.* Plutarque, dans ses OEuvres philosophiques, au titre *des Oracles qui ont cessé*, parle des songes et de leurs causes. « La partie imaginatifve » de l'ame (traduct. d'Amyot), et qui reçoipt » les especes, est possédée du corps, et subjecte » à changer quand et luy, comme il appert ma- » nifestement par les songes : car auscunesfois nous » avons plusieurs visions de songes, et de toutes » sortes, et une austrefois nous sommes en toute » tranquillité et tout repos de telles illusions. Nous » cognoissons tous Cleon natif de Daulie, jamais » en jour de sa vie, et si a vescu bien longuement,

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 8. Solin. cap. 42 et 44.

(*b*) Larcher, not. 270 sur le 4.e livre d'Hérodot.

» il n'eut aucun songe; et des Anciens on en ra-
» conte austant de Thrasymedes Hæreien, de quoy
» la cause en est la complexion et temperature du
» corps, comme l'on veoit que la complexion des
» melancholiques est subjecte à beaucoup songer et
» avoir beaucoup d'illusions la nuict, encores qu'il
» semble que leurs songes soyent plus reguliers et
» plus veritables que des austres. »

(166) *Les Troglodytes ne possèdent rien.* Ce nom convient à tous les peuples qui vivent dans des cavernes. Il est composé de Τρώγλη, *caverna*, et de Δύω, *subeo*. C'est par cette raison qu'on trouve des Troglodytes en Egypte, sur le golfe Arabique, dans la Palestine, dans l'Ammoniaque, dans l'Orient et dans la Scythie. Il y a lieu de croire que ceux dont veut parler ici Mela sont ces Troglodytes Ethiopiens, placés dans le voisinage des Garamantes, qui, suivant Hérodote (*a*), leur faisaient la chasse dans des chars a quatre chevaux, et auxquels cet auteur attribue toutes les particularités dont il est ici question.

(167) *Leur voix rend moins des sons articulés que des cris aigus.* Hérodote (*b*) compare ces cris à ceux des chauves-souris.

(168) *Les Garamantes.* Cette grande nation, dit d'Anville (*c*), tirait son nom de la ville de Garama Il parait, par Hérodote, qu'ils habitaient à dix journées d'Augiles, à vingt des Ammoniens, et à

(*a*) Herodot. lib. 4, §. 183.
(*b*) Id. ibid.
(*c*) D'Anville, geograph. anc. abrég. tom. 3, pag. 74.

trente de Thèbes. Cet historien parle de leurs bœufs et leur donne la même forme que Mela. Il ajoute qu'ils marchent à reculons, et qu'ils ne diffèrent des autres bœufs qu'en cela, et en ce qu'ils ont le cuir plus épais et plus souple (*a*).

Pline (*b*) raconte qu'en Scandinavie il existe un animal nommé *Achlis*, dont la lèvre supérieure est si grande, qu'il est obligé d'aller à reculons en paissant, de peur qu'elle ne s'entortille. Cependant il dit, dans un autre endroit (*c*), qu'entre tous les animaux, les bœufs sont les seuls qui paissent en marchant à reculons, et qu'ils ne paissent jamais autrement dans le pays des Garamantes. On ne peut en conclure, dit M Larcher (*d*), que l'*Achlis* des Scandinaves et le bœuf des Garamantes soient la même espèce, puisque l'*Achlis* ne peut plier le genou et se coucher par terre, ce qu'on ne dit pas du bœuf Garamantique; il en résulte seulement que Pline se contredit.

(169) *Toutes leurs femmes sont communes.* Pline dit la même chose : *Garamantes* (*e*) *matrimoniorum exsortes, passim cum feminis degunt.*

Notre géographe dit plus bas que les Augiles ne reconnaissent d'autres dieux que les Mânes. On voit également dans Pline : *Augylæ* (*f*) *inferos*

(*a*) Herodot. lib. 4, §. 181, 182 et 183.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 8, cap. 15.
(*c*) Id. ibid. cap. 45.
(*d*) Larcher, not. 269 sur le 4.e liv. d'Hérodot.
(*e*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 8.
(*f*) Id. ibid.

tantùm colunt; ce qui est absolument la même chose; car les Anciens prenaient les Mânes tantôt pour des ames séparées du corps, tantôt pour les dieux infernaux, tantôt pour les dieux ou les génies tutélaires des défunts. Hérodote (*a*) parait attribuer aux Nasamons toutes les coutumes que Mela donne aux Augiles. Aussi Gronovius, après avoir remarqué que ces particularités ont été puisées dans Hérodote, accuse-t-il notre géographe d'avoir manqué de mémoire, en donnant aux uns ce qui appartient aux autres, et en prenant les Nasamons pour les Augiles, par cela seul qu'il avait lu qu'ils se rendaient en automne dans le pays de ces derniers peuples pour y recueillir les dattes. Pline, postérieur à Mela, a commis la même erreur.

(170) *Les Gamphasantes vivent tout nus.* Pline, Solin (*b*) et Martianus Capella parlent uniformément de leurs habitudes. Hérodote (*c*) attribue aux Garamantes tout ce qu'ils disent de ces peuples.

(171) *Les Blemmyens n'ont point de tête.* Pline en parle avec plus de discrétion, et, sans rien assurer, il se contente de dire ce qu'on en rapporte: *Blemmyis* (*d*) *traduntur capita abesse, ore et oculis pectori affixis.* Qui pourrait croire, en effet, que la nature eût autrefois produit tout un peuple de monstres aussi difformes, lorsqu'aujourd'hui les

(*a*) Herodot. lib. 4, §. 172.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 8. Solin, cap. 44.
(*c*) Herodot. lib. 4, §. 174.
(*d*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 8.

principales différences qui existent entre les hommes, même dans les climats les plus opposés, ne se rapportent qu à la taille, à la grosseur des membres, à la couleur du teint, et au plus ou moins de proportion et de délicatesse dans les traits du visage? Il est sans doute possible que ces peuples, placés par d'Anville (*a*) sur les bords du Nil et près de la grande Cataracte, eussent dans leur figure, dans leur costume et dans leur maintien, quelque chose de hideux et d'extraordinaire, dans un temps sur-tout où l'on n'avait pas encore calculé les jeux de la nature et l'influence des climats. Vopiscus raconte, dans la vie de l'empereur Probus, que les Blemmyens exerçant des ravages sur les frontières de l'empire, cet empereur se détermina à leur faire la guerre, que les captifs furent conduits à Rome, et que le peuple Romain fut surpris de leur étrange figure. La Martinière explique cette figure par celle de l'espèce de bonnet dont ils se couvraient la tête.

(172) *Les Satyres n'ont rien d'humain que la figure.* Voilà encore une peuplade à reléguer dans les contes des fées. La poésie, qui saisit avidement tout ce qui peut l'embellir, en a fait des divinités champêtres. Pausanias (*b*) parle de certaines îles appelées Satyrides, dont les habitans, qu'il désigne sous le nom de Satyres, sont roux et ont parderrière une queue presque aussi longue que celle des chevaux. Pline (*c*) prend les Satyres des poëtes

(*a*) D'Anville, géograph. anc. abrég. tom. 3, pag. 48.
(*b*) Pausan. lib. 1, cap. 23.
(*c*) Plin. hist. nat. lib. 11, cap. 44.

pour une espèce de singes, et il assure que dans une montagne des Indes, il se trouve de ces animaux à quatre pieds qu'on prendrait de loin pour des hommes. Leur complexion amoureuse et les déguisemens souvent pratiqués par les bergers pour séduire ou violenter d'innocentes bergères, sont, suivant le citoyen Noël (*a*), la véritable origine de tous les contes qu'on a faits sur les Satyres.

(173) *Les Ægipans ont réellement la forme qu'on leur attribue.* La fable ou la crédulité des Anciens les représente avec une tête de chèvre et des jambes de bouc. Pline (*b*) les place dans les solitudes du mont Atlas, et en remplit certaines forêts des Indes orientales. On peut observer généralement, à l'égard de ces peuples fabuleux et de plusieurs autres représentés sous des formes non moins bizarres, que les Anciens considérant tous les déserts comme étant habités par des monstres, leur imagination s'est plue à conformer ces êtres fantastiques, et à leur donner une manière d'être autant éloignée de celle des hommes, que les affreuses retraites dans lesquelles ils les ont relégués, sont différentes de l'agréable séjour des nations policées. On peut raisonnablemeut conjecturer encore que séduits par l'illusion ou égarés par la crainte, à la vue de certains sauvages dont ils n'osaient approcher, ou qui redoutaient leur approche, ils ont souvent pu prendre de loin des animaux pour des hommes et des hommes pour des

(*a*) Dictionn. mytholog. au mot *Satyres*.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 1.

animaux ; erreur d'autant plus naturelle et d'autant plus facile à commettre, dans les temps dont nous parlons, qu'une certaine conformité d'organisation, l'identité de quelques habitudes morales, le rapprochement de quelques traits principaux, et même de quelques accidens particuliers, établissent, entre certains individus des deux genres, des rapports frappans de ressemblance. A voir certaines espèces de singes se réunir en société, observer entre eux certains usages invariables qui ont l'air de tenir à des règlemens de police, attaquer et poursuivre leurs ennemis, se mettre en embuscade, ne serait-on pas tenté de les prendre pour une république d'hommes sauvages en qui la nature a fortement gravé le sentiment de l'indépendance ? Quel enfant, ou quel homme peu instruit des différences essentielles qui nous constituent dans une classe absolument distincte, ne prendrait peut-être pas encore de nos jours un Orang-outang pour un Hottentot, ou le corps velu d'un Hottentot pour celui d'un Orang-outang? L'éducation et les voyages ont dissipé le prestige et repoussé loin de nous ces monstres ridicules de l'antiquité, composés de parties essentiellement distinctes, et dont l'amalgame n'exista jamais que dans les écarts d'une imagination frappée.

CHAPITRE IX.

(174) *Elle s'étend de l'extrémité du Catabathmos au pays des Arabes.* Les Anciens ne sont pas d'accord

sur les limites de l'Egypte. Les Ioniens, dit Hérodote (*a*), pensaient que ce nom ne pouvait appartenir qu'au seul Delta, depuis ce qu'on appelle l'Echauguette de Persée, le long du rivage de la mer, jusqu'aux Tarichées de Péluse, l'espace de quarante schènes; et depuis la mer jusqu'à la ville de Cercasore, où le Nil se partage en deux bras, dont l'un se rend à Péluse et l'autre à Canope. Tout le reste de l'Egypte, suivant les mêmes Ioniens, appartient en partie à la Libye et en partie à l'Arabie. Strabon (*b*) étend considérablement cette contrée à l'ouest, et lui attribue la Marmarique et l'Ammonide, en observant néanmoins que ces pays ne sont pas une partie de l'Egypte proprement dite; d'où il est aisé de conclure que ce géographe a plus entendu parler de l'ancien empire des Egyptiens, que des bornes de l'Egypte prise en elle-même. On sait en effet que les Lagides étendirent leur domination sur tout ce qu'on appelle la Libye et même sur la Cyrénaïque, puisqu'un d'entr'eux, surnommé Apion, fit le peuple Romain son héritier et lui abandonna la ville de Cyrène. Pline la resserre davantage et ne lui attribue même pas le nome Maréotide : *Quæ* (*c*) *sequitur regio, Mareotis Libyæ appellatur, Ægypto contermina.* Les bornes que lui assigne Mela, sur les bords de la mer, s'accordent parfaitement avec celles qu'on lui connait dans la géographie moderne.

(*a*) Hérodot lib. 2, §. 15.
(*b*) Strab. lib. 17, pag. 926.
(*c*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 6.

L'Egypte, suivant d'Anville (*a*), se renferme proprement dans une longue vallée, qui, du midi au nord, en suivant le cours du fleuve, s'étend dans l'espace de plus de six degrés, assez peu spacieuse en largeur pour ne paraître en général qu'une espèce de langue de terre. Cette largeur, dit M. Larcher (*b*), n'est pas toujours égale ; car, à l'extrémité nord, le long de la Méditerranée, la distance est d'environ cent vingt lieues : au-dessus de l'endroit où était autrefois située Héliopolis et de celui où est maintenant le Caire, environ à cinquante lieues de la mer, l'Egypte diminue beaucoup en largeur dans l'espace d'environ soixante-dix lieues, où les montagnes qui la bornent, à l'est et à l'ouest, ne sont quelquefois pas éloignées l'une de l'autre de plus de six ou sept lieues ; au-dessus de cet espace, les deux montagnes s'éloignent un peu plus, et le pays va toujours en s'élargissant jusqu'à l'extrémité sud.

Les Anciens, comme les Modernes, ont divisé l'Egypte en trois parties : la Basse, ou le Delta, qui commence à la division du Nil, en plusieurs branches, et va jusqu'à la mer : la Moyenne, ou l'Heptanomide, entre la pointe du Delta et les environs de Thèbes : et la Haute, ou la Thébaïde, qui s'étend jusque sous la zône torride, un peu au-delà du tropique du cancer. Syène et Eléphantine ont été regardées par tous les Anciens comme le terme de l'Egypte méridionale. Tacite appelle ces deux

(*a*) D'Anville, géograph. anc. abrég. tom. 3, pag. 4.
(*b*) Larcher, table géograph. de l'hist. d'Hérodot. pag. 137.

villes les barrières de l'empire Romain : *Exin* (*a*) *ventum Syenen et Elephantinen claustra olim imperii Romani.* Strabon dit que les Anciens ne donnèrent le nom d'Egypte qu'à tout ce qui est baigné et inondé par le Nil depuis Syène jusqu'à la mer : *Prisci* (*b*) *id solum Ægyptum vocaverunt quod habitatur et a Nilo irrigatur, a locis Syenæ proximis usque ad mare.* Telle est aussi bien évidemment l'opinion de notre géographe, lorsqu'il dit en parlant de la rapidité du Nil à la suite des Catadoupes : *Usque ad Elephantidem urbem Ægyptiam atrox adhuc fervensque decurrit.*

(175) *Quoiqu'elle ne soit point arrosée par les pluies.* Hérodote, où Mela paraît avoir puisé la plus grande partie de ce chapitre, dit aussi (*c*) qu'il ne pleut point dans le pays des Egyptiens. Mais ces mots ne doivent pas être pris rigoureusement à la lettre, et signifient seulement que les pluies y sont extraordinairement rares et ne pourraient pas, à beaucoup près, suffire aux besoins d'un climat si vivement desséché par la chaleur. On peut croire encore que ces deux géographes ont entendu parler de l'été, saison où il pleut proportionnellement beaucoup moins qu'en aucun autre temps. « Il » tombe quelquefois un peu d'eau, dit Richard » Pococke (*d*), dans l'Egypte supérieure, et l'on

(*a*) Tacit. annal. lib. 2, cap. 61.

(*b*) Strab. lib. 17.

(*c*) Herodot. lib. 2, §. 14.

(*d*) A Description of the East and some other countries; by Rich. Pococke, vol. 1, pag. 195.

» me dit qu'en huit ans on n'y avait vu pleuvoir con-
» sidérablement que deux fois, pendant environ une
» demi-heure, quoiqu'il ait plu beaucoup du côté
» d'Akmine (l'ancienne Chemmis) tandis que j'y
» étais. » M. Norden (*a*) remarque aussi qu'il pleut rarement en Egypte. Il dit cependant que depuis Alexandrie jusqu'à Feschn (l'ancienne Fenchi) le ciel est souvent couvert, l'air chargé de brouillards, et que souvent il pleut; mais qu'à Feschn et au-delà en remontant, le ciel est toujours serein, quoiqu'il ait essuyé à Mochie une pluie violente et accompagnée de tonnerre qui dura pendant une heure. Il résulte généralement des relations des voyageurs et de leurs observations météorologiques, qu'il tombe quelquefois beaucoup d'eau dans l'Egypte inférieure, depuis novembre jusqu'en mars; mais que par-tout ailleurs il en tombe rarement, et ce ne sont encore que de petites pluies qui durent tout au plus un quart d'heure ou une demi-heure. Le citoyen Sonnini (*b*) présente comme une chose fort extraordinaire, dans la haute Egypte, quelques grains de pluie qui y tombèrent durant un violent orage, dans la soirée du 2 avril.

(176) *En fruits, en hommes et en animaux.* Tous les Anciens sont à cet égard d'un avis unanime. Il n'y a personne dans le monde, dit Hérodote (*c*), qui recueille les grains avec moins de

(*a*) Travels in AEgypt, and Nubia, vol. 1, pag. 53.
(*b*) Voyage dans la haute et basse Egypte, tom. 3, pag. 44.
(*c*) Herodot. lib. 2, §. 14.

sueur et de travail que les Egyptiens. Ils ne sont point obligés de tracer avec la charrue de pénibles sillons, de briser les mottes, et de donner à leurs terres les autres façons que leur donne le reste des hommes. Mais lorsque le fleuve a arrosé lui-même les campagnes et que les eaux se sont retirées, alors chacun ensemence son champ et y lâche des pourceaux. Après que ces animaux ont enfoncé le grain, en le foulant aux pieds, on attend tranquillement le temps de la moisson. On se sert aussi de pourceaux pour faire sortir le grain de l'épi, et on le serre ensuite.

Parmi les productions de ce pays, les Anciens ont distingué le *lotus*, le *papyrus* et le lin. Il y avait deux sortes de *lotus*, l'un à fleurs blanches, et l'autre à fleurs rouges. Les Egyptiens en mangeaient la graine et même la racine. Le *papyrus*, appelé aussi *biblus*, était employé à plusieurs usages. On en collait les feuilles les unes sur les autres et on s'en servait pour écrire. Le lin était un objet intéressant de commerce entre l'Egypte et tout l'Orient. On en faisait les habits des prêtres et des personnes distinguées; on s'en servait encore pour ensevelir les morts, et l'on voit par ce qu'il en reste autour des anciennes momies, qu'on en faisait une toile à-peu-près semblable à la nôtre.

Quoique l'Egypte soit encore de nos jours très-fértile, cependant elle l'est beaucoup moins qu'au temps des Romains. Cette différence est sans contredit le résultat de la mauvaise politique de son gouvernement. « Là où le cultivateur ne jouit pas

» du fruit de ses peines, dit le citoyen Volney » (a), il ne travaille que par contrainte, et l'agri- » culture est languissante : là où il n'y a point de » sureté dans les jouissances, il n'y a point de » cette industrie qui les crée, et les arts sont dans » l'enfance : là où les connaissances ne mènent à » rien, l'on ne fait rien pour les acquérir, et les » esprits sont dans la barbarie. La majeure partie » des terres est aux mains des beks, des ma- » melouks, des gens de loi; le nombre des autres » propriétaires est infiniment borné et leur pro- » priété est sujette à mille charges. A chaque ins- » tant c'est une contribution à payer, un dom- » mage à reparer ; nul droit de succession ni d'hé- » ritage pour les immeubles; tout rentre au gou- » vernement dont il faut tout racheter. Les pay- » sans y sont des manœuvres à gage, à qui on ne » laisse pour vivre que ce qu'il faut pour ne pas » mourir, etc. » Quelle heureuse révolution pour l'Egypte, si la fortune, moins frivole et moins jalouse de son bonheur, l'eût conservée dans les mains des Français! Bientôt elle eût vu revivre pour elle le siècle florissant des premiers Ptolémées.

Quant à ce qu'ont dit les Anciens de son immense population, on a peine à se persuader qu'une langue de terre qui n'a que deux cents lieues de longueur, et si étroite dans plusieurs de ses parties, dont d'Anville a évalué les terres cultivables à deux mille cent lieues carrées, ait eu, comme

(a) Voyage en Syrie et en Egypte, tom. 1, pag. 172.

l'attestent Hérodote, Diodore de Sicile (*a*) et Mela, jusqu'à vingt mille villes, que le nombre de ses habitans ait monté à plusieurs millions, que ses rois aient entretenu des armées de trois cent mille hommes, et qu'ils aient fait exécuter les prodigieux ouvrages dont nous ne voyons encore les débris qu'avec étonnement. Quelques modernes, et notamment Paul Lucas (*b*), ont adopté le calcul des Anciens et l'ont justifié par la fertilité extraordinaire du pays, par le soin qu'avaient les premiers habitans de ne laisser rien d'inculte, par la fécondité des femmes et des animaux, et par l'existence d'une grande quantité de canaux dont la plupart sont aujourd'hui comblés. Quoi qu'il en soit, on peut toujours présumer que la plus grande partie de ces villes étaient réduites à un très-petit espace, ou qu'on a compris sous ce nom une grande quantitée de petits bourgs ou villages, et peut-être même quelques simples réunions de huttes ou de cabanes, sur-tout lorsqu'il est bien connu, comme le rapporte le citoyen Volney (*c*), que le nombre actuel des villes et villages d'Egypte n'excède pas deux mille trois cents, et sa population deux millions trois cent mille ames. Cette différence frappante entre l'état ancien et l'état moderne de cette contrée, laissera toujours un grand doute sur la vérité des calculs de Diodore et d'Hérodote.

(177) *Grâce aux eaux bienfaisantes du Nil.*

(*a*) Herodot. lib. 2, §. 177. Diod. Sic. lib. 1, §. 31.
(*b*) Voyages dans le Levant.
(*c*) Voyage en Syrie et en Egypte, tom. 1, pag. 214 et 215.

Diodore de Sicile (*a*) dit que les hommes et les animaux se ressentent comme les terres des inondations du Nil. Les femmes sur-tout, soit qu'elles en boivent ou qu'elles s'y baignent, deviennent fécondes. Les vaches produisent deux veaux en même temps, les brebis deux fois l'an, une chèvre quelquefois quatre chevreaux. *Nilus cæteris amnibus fecundior est, et producit ingentia animalia, tum etiam amphibia. Ægyptiæ quoque mulieres interdum uno partu quatuor pueros enituntur, auctorque est Aristoteles, quamdam septem peperisse uno partu* (*b*). C'est aujourd'hui la même chose. « Les » brebis, dit Lenglet du Fresnoy (*c*), qui portent » ordinairement deux fois l'année, font chaque » fois deux ou trois agneaux. Les femmes n'y sont » guère moins fécondes, et si elles n'accouchent » qu'une fois dans un an, elles ont d'ordinaire au- » tant d'enfans chaque fois que les brebis portent » d'agneaux. Cette fécondité des unes et des autres » s'attribue à la boisson de l'eau du Nil, comme » la fertilité du terroir vient du débordement de » ce fleuve. »

(178) *Le plus grand de tous les fleuves qui se jettent dans notre mer.* Hérodote (*d*) donne formellement la supériorité à l'Ister, qu'il dit être le plus grand de tous les fleuves que nous connaissions. Cependant beaucoup d'autres sont de l'avis de notre

(*a*) Diod. Sic. lib. 1, cap. 3, de Ægypt.
(*b*) Strab. lib. 15.
(*c*) Méthode pour étudier la géographie, tom. 8, pag. 23.
(*d*) Herodot. lib. 4, §. 48.

auteur. De tous les fleuves, dit Salluste (*a*), dont le cours tombe dans les mers intérieures qui baignent les côtes soumises à la domination romaine, le plus grand, après le Nil, est l'Ister. Les Modernes qui ont visité les embouchures des deux fleuves, donnent unanimement la préférence au Nil : *Omnino* (*b*) *Istrum Nilo esse minorem, recentiores qui amborum ostia videre, tradunt.* Voyez Diodore de Sicile, liv. 1, et Aulu-Gelle, liv. 10, chap. 7.

(179) *Ce fleuve, sorti des déserts de l'Afrique.* Les sources du Nil ont demeuré jusqu'à nos jours et demeureront peut-être encore très-long-temps inconnues. Les plus grands conquérans de l'antiquité ont passionnément souhaité de pouvoir les découvrir, imaginant qu'une telle découverte ajouterait beaucoup à leur gloire. Cambyse en fit la tentative inutile. Alexandre, campé à la source du fleuve Indus, crut que c'était celle du Nil, et en ressentit une joie infinie. Ptolémée Philadelphe, un de ses successeurs, porta la guerre en Ethiopie, afin de pouvoir remonter ce fleuve. Lucain fait dire à César qu'il serait trop heureux de voir le lieu où le Nil prend sa source :

> Nihil est quod noscere malim
> Quam fluvii causas per secula tanta latentis,
> Ignotum caput.

Suivant Hérodote (*c*), on ne peut rien assurer des

(*a*) Sallust. fragm. 34.
(*b*) Ciacconius ad Melam.
(*c*) Herodot. lib. 2, §. 34.

sources du Nil, à cause que la partie de la Libye qu'il traverse, est déserte et inhabitée. Quant à cette grande rivière dont parle le même auteur, dans laquelle il y avait des crocodiles, qui coulait le long d'une ville dont tous les habitans étaient noirs, et qu'Etéarque, un des rois de la Libye, avait prise pour le Nil, on conjecture avec assez de vraisemblance que c'est le Niger, appelé aussi *Nigir* et *Nigris* chez les Anciens (*a*). Suivant Pline, qui rapporte le sentiment de Juba, « le Nil (*b*) a sa » source au pied d'une montagne de la basse Mau- » ritanie, et cette source est un grand lac qu'on » appelle Nilide. Ce qui a fait prendre ce lac pour » la source du Nil, c'est d'abord parce qu'on y pê- » che plusieurs poissons qu'on pêche aussi dans le » Nil, entre autres des crocodiles; et, en second » lieu, parce qu'il ne cesse de pleuvoir en Mauri- » tanie quand le Nil déborde. La rivière qui sort » de ce lac ne tarde pas à se cacher, et l'on sup- » pose, pour les mêmes raisons, que c'est elle qui » reparaît ensuite au sortir d'un lac encore plus » grand dans la Mauritanie Césarienne; elle se ca- » che une seconde fois et ne reparaît qu'au bout » de vingt journées de chemin, en sortant de la » source qu'on appelle Nigris. Elle sépare pour » lors l'Afrique de l'Ethiopie, et va ensuite couler » au milieu des Ethiopiens où on l'appelle Asta- » pus. » Voilà ce qu'a dit Pline depuis plusieurs siècles, et cependant les savans de tous les pays,

(*a*) Voyages de Pythagore, tom. 2, pag. 315.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 10.

les voyageurs de toutes les nations n'en ont pas fait moins d'efforts jusqu'à nos jours pour découvrir les sources du Nil ; ce qui justifie suffisamment combien, d'après les connaissances acquises, il y avait peu d'apparence de les attribuer à l'endroit où Juba les a placées.

Malgré les recherches postérieures à ces temps, les sources du Nil sont encore aussi peu connues qu'elles l'étaient autrefois. Il paraît que les Jésuites Portugais, qui s'imaginèrent, il y a près de deux siècles, en avoir fait la découverte dans deux fontaines rondes situées dans le royaume de Goyam en Abyssinie, ont pris pour le Nil une des deux rivières qui se jettent dans ce fleuve. C'est ce qu'a prouvé M. d'Anville dans un excellent (*a*) mémoire qu'on trouve parmi ceux de l'académie des belles-lettres.

(180) *Et s'y partage en deux branches*, etc. Pline (*b*) et Mela prennent l'Astaboras et l'Astapes pour deux divisions du Nil. Strabon (*c*) les regarde comme deux autres fleuves d'Ethiopie, qui prennent leurs sources dans deux lacs différens, et qui se jettent dans le Nil. M. d'Anville (*d*) les distingue de la même manière, et dit que le Nil les reçoit successivement sur sa rive droite. Il ajoute que Meroë, regardée par les Anciens comme une île, en serait effectivement une, si ces deux fleuves, au mi-

(*a*) Mémoires de l'Acad. des belles-lettres, tom. 26, pag. 44.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 9.
(*c*) Strab. lib. 17, pag. 896 et 897.
(*d*) D'Anville, géograph. anc. abrég. tom. 3, pag. 50.

lieu desquels elle se trouve, avaient une communication entre eux.

(181) *Et c'est alors que le Nil commence à porter ce nom.* Pline fait la même observation : *Nec ante* (*a*) *Nilus quam se totum aquis concordibus junxit.*

(182) *D'où il se précipite avec fureur.* Les annotateurs de Mela varient dans la manière dont ils écrivent cet endroit. Les uns disent *immanem lacum*, et les autres *immanem locum.* Gronovius et Vossius ont adopté cette dernière rédaction, et prétendent que notre géographe entend parler ici des Cataractes du Nil, que les Grecs ont appelées *Catadupa*, du mot grec δυπέω, qui signifie tomber. Cette idée paraît en effet plus vraisemblable et plus accommodée à l'extrême rapidité avec laquelle ce fleuve se précipite vers Eléphantine, qu'on sait n'être pas éloignée de l'une de ces Cataractes : *Usque ad Elephantidem urbem Ægyptiam atrox adhuc fervensque decurrit.*

D'Anville (*b*) assigne deux Cataractes au Nil, la grande et la petite. Il place la première un peu au-dessus de *Premis*, vis-à-vis le pays habité par les Blemmyens, et la seconde, un peu au-dessus de l'extrémité méridionale de l'Egypte, à sept stades d'Eléphantine. Richard Pokocke, savant Anglais, dans ses voyages en Orient, a réduit à peu de chose ces fameuses chutes d'eau, qui, suivant Ci-

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 9.

(*b*) D'Anville, géograph. anc. abrég. tom. 3, pag. 37 et 48.

céron (*a*), assourdissaient les gens du pays, ou qui, suivant Senéque (*b*), faisaient un bruit si considérable, que les habitans étaient obligés d'aller chercher ailleurs une demeure plus tranquille. La plus petite, dit notre Anglais, n'a que trois pieds de hauteur. La deuxième, qui serpente autour d'un rocher, peut en avoir douze. Lorsque les bateaux y sont arrivés, l'eau les entraîne, sans leur faire courir aucun danger. Si les Anciens avaient connu l'Amérique et la chute du Niagara, on n'aurait vraisemblablement pas tant parlé des Cataractes du Nil, et Mela lui-même n'aurait pas exprimé par les mots *immanem locum*, un endroit qui n'a rien d'effrayant pour les navigateurs.

(183) *Forme plus bas une autre île appelée Tachempso.* Hérodote (*c*) l'appelle *Tachompso*, et dit qu'elle est habitée moitié par des Egyptiens et moitié par des Ethiopiens. Elle est placée à douze journées de navigation au-dessus d'Eléphantine.

(184) *Vers Eléphantine, ville d'Egypte.* Elle est renfermée dans une petite île du même nom, à dix-huit cents stades de Thèbes et à un demi-stade de Syène, suivant Strabon et d'Anville (*d*).

(185) *Il se rend à la ville de Cercasore, où il se partage d'abord en trois branches.* « Jusqu'à la

(*a*) Cic. somn. Scip. cap. 5.

(*b*) Senec. quæst. natural. lib. 4.

(*c*) Herodot. lib. 2, c. 29.

(*d*) Strab. lib. 17. D'Anville, géograph. anc. abrég. tom. 3, pag. 37.

» ville de Cercasore, dit Hérodote (*a*), il (le Nil)
» n'a qu'un seul canal; mais au-dessous de cette ville
» il se partage en trois branches qui prennent trois
» routes différentes : l'une s'appelle la bouche Pe-
» lusienne et va à l'est ; l'autre la bouche Canopi-
» que et coule à l'ouest ; la troisième va tout droit,
» depuis le haut de l'Egypte jusqu'à la pointe du
» Delta qu'il partage par le milieu, en se rendant
» à la mer. Ce canal n'est ni le moins considérable,
» par la quantité de ses eaux, ni le moins célèbre :
» on le nomme le canal Sebennitique. De ce canal
» partent aussi deux autres canaux, qui vont se dé-
» charger dans la mer par deux différentes bou-
» ches, la Saïtique et la Mendésienne. La bou-
» che Bolbitine et la Bucolique ne sont point
» l'ouvrage de la nature, mais des habitans qui les
» ont creusées. »

(186) *Plus loin il se subdivise encore deux fois.* J'ai cru pouvoir omettre sans inconvénient dans la traduction les mots *ad Delta et ad Melin*, qu'on trouve dans le texte de Gronovius, et qui paraissent avoir pour objet d'indiquer les deux autres endroits près desquels la branche Sebennitique du Nil se subdivise successivement en quatre autres, au-delà de la ville de Cercasore. Mais cette indication, outre qu'elle est très-équivoque, et que nul autre géographe ancien, pas même Hérodote, le prototype de notre auteur, ne parle d'aucun endroit appelé *Melis*, semble présenter au premier

(*a*) Hérodot. lib. 2, §. 17.

coup-d'œil une contradiction frappante avec ce qui précède. Si, comme le dit Mela, la première division du Nil en trois canaux a lieu près de la ville de Cercasore; si, comme l'attestent tous les auteurs, cette ville est située à la pointe du Delta; si, enfin, le Delta est tout ce pays de la basse Egypte compris entre les branches du Nil, formant un triangle équilatéral dont la pointe est à l'endroit où le Nil commence à se partager, on comprendra difficilement comment ce fleuve pourrait se diviser une seconde fois auprès du Delta, à moins qu'on ne voulût dire que l'espace compris entre le premier et le second partage ne fait pas partie du grand triangle, ce qui répugne autant à la raison qu'à toutes les idées reçues sur les bornes et la consistance de cette partie de l'Egypte. Il est incontestable qu'en fixant la première division du Nil à la ville de Cercasore, Mela a dit la même chose que s'il l'eût établie à la pointe du Delta, et que, sous ce rapport, la seconde division dont il parle, *iterùm divisus*, doit être nécessairement reculée au-delà de ce point. Ces difficultés, inconciliables avec la nature des choses, ont fait penser à Schottius et à Ciacconius, que ces mots *ad Delta et ad Melin* n'avaient jamais fait partie du texte original, mais seulement de quelque glose ou de quelques notes marginales. *Sed* (*a*) *haud dubiè ex orâ libri in contextum ea verba irrepsere, itaque delenda esse censeo, le-*

(*a*) Ciacconius ad Melam.

gendumque, dein semel iterumque divisus, it per omnem Egyptum. Sunt igitur verba annotantis, ad quæ loca divisio fluminis fieret, sed imperiti tamen.

(187) *De sorte qu'après avoir traversé l'Egypte dans tous les sens.* Ce mot *Egypte* ne peut s'appliquer ici qu'à l'Egypte inférieure ou au Delta.

(188) *Mais il déborde encore et l'inonde au solstice d'été.* Le Nil dans ses grandes crues, dit Hérodote (*a*), inonde non-seulement le Delta, mais encore des endroits qu'on dit appartenir à la Libye, ainsi que quelques petits cantons de l'Arabie, et se répand de l'un et de l'autre côté, l'espace de deux journées de chemin, tantôt plus, tantôt moins. Il commence à grossir au solstice d'été, et continue ainsi durant cent jours. Pline dit absolument la même chose, et marque ainsi ses divers degrés d'accroissement et de décroissement : *Incipit* (*b*) *crescere Lunâ novâ, quæcumque post solstitium est, sensim modicèque Cancrum sole transeunte, abundantissimè autem Leonem. Et residit in Virgine, iisdem, quibus accrevit, modis. In totum autem revocatur intra ripas in Librâ, centesimo die.* Ce fleuve, dit Larcher (*c*), n'est pas le seul qui croisse ainsi dans l'été. Il a cela de commun avec plusieurs autres rivières de l'Afrique et de l'Inde. Ne pourrait-on pas rapporter à cette similitude d'accroissement les erreurs de quelques An-

(*a*) Herodot. lib. 2, §. 19.

(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 9.

(*c*) Larcher, note 56.e sur le 2.e liv. d'Hérodot.

ciens qui semblent avoir pris pour le Nil tout ce qui présentait les mêmes phénomènes ?

Ces débordemens périodiques du Nil déposent sur les terres d'Egypte un limon qui les engraisse et les fertilise, quand ils parviennent à la hauteur convenable pour produire de bons effets. L'excès du trop et du trop peu est également dangereux. Pline regarde la crue de seize coudées comme la plus favorable. *Justum* (*a*) *Nili incrementum*, dit ce grand naturaliste, *est cubitorum sexdecim. Minores aquæ non omnia rigant : ampliores detinent, tardiùs recedendo : hæ serendi tempus absumunt, solo madente : illæ non dant, sitiente. Utrumque reputat provincia. In duodecim cubitis famem sentit, in tredecim etiamnum esurit : quatuordecim cubita hilaritatem afferunt : quindecim securitatem : sexdecim delicias. Maximum incrementum ad hoc ævi fuit cubitorum decem et octo, Claudio principe : minimum quinque, Pharsalico bello.*

Ammien Marcellin observe également dans la description de l'Egypte (*b*), que les possesseurs des terres ne souhaitent pas que le Nil s'élève jamais au-dessus de seize coudées. Cette mesure parait avoir été dans tous les temps la plus avantageuse. On voit dans un fragment de Calcasenda, écrivain Arabe, publié dans les voyages de M. Shaw, un extrait du dénombrement de l'Egypte. Al-Mas'ûdi, auteur de ce dénombrement, assure que

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 9.
(*b*) Ammian. Marcell. lib. 22, cap. 15.

lorsque le Nil s'élève de quinze coudées et quelque chose, la récolte suffit pour nourrir les habitans; mais qu'on ne paie au calife qu'une partie du tribut, et que lorsque les seize coudées sont complètes on le paie en entier. Al-Mas'ûdi est mort, suivant d'Herbelot, l'an 957 de notre ère.

Hérodote (*a*) avance que sous le roi Mœris, toutes les fois que le fleuve croissait seulement de huit coudées, il arrosait l'Egypte au-dessous de Memphis: mais maintenant, ajoute-t-il, si le fleuve ne monte pas de seize coudées, ou au moins de quinze, il ne se répand point sur les terres. En supposant la vérité de la première de ces assertions, elle prouverait seulement, ou qu'au temps de Mœris, c'est-à-dire huit cents ans avant le voyage d'Hérodote en Egypte, le terrain du Delta était beaucoup plus bas, et qu'il s'est exhaussé peu-à-peu par le dépôt du limon que le Nil charie avec ses eaux, ce qui est très-probable, de l'avis de plusieurs savans; ou que, comme le conjecture Richard Pokocke (*b*), lorsque les prêtres d'Egypte racontaient à Hérodote que le Nil ne croissait que de huit coudées sous le roi Mœris, il fallait entendre cela de la véritable crue de ce fleuve, et que lorsqu'ils lui parlaient de seize coudées, il fallait les compter depuis le fond du lit de ce fleuve. Cette solution ingénieuse, dit le citoyen Larcher (*c*), répond aux difficultés qui naissent des vingt-deux coudées

(*a*) Herodot. lib. 2, §. 13.

(*b*) A Description of East, by Rich. Pococke, vol. 1, pag. 251.

(*c*) Larcher, not. 34 sur le 2.e liv. d'Hérodote.

dont parlent les relations de nos voyageurs. On peut soupçonner qu'elles sont la mesure totale des eaux du Nil, depuis le fond de son lit jusqu'à sa surface, dans le temps de sa plus grande hauteur; et que les seize coudées dont parlent les écrivains Grecs, Latins et Arabes, sont la mesure de la quantité dont les eaux du Nil s'élèvent au-dessus de la hauteur qu'elles avaient avant que le fleuve commençât à croître.

Le citoyen Volney (*a*) répond d'une autre manière à ces difficultés, et attribue la différence qui se trouve entre les calculs anciens et modernes, aux altérations qu'ont éprouvées les colonnes employées pour mesurer la hauteur du fleuve, ou les nilomètres. Il cite, à l'appui de ce qu'il avance, un changement de dimension qui eut lieu dans ces mesures, sous le califat d'Omar, et qui fut alors commandé par une sage politique. Il attribue à la même cause les huit coudées de Mœris dont parle Hérodote, et conjecture qu'après ce prince, d'une coudée on en fit deux.

Au reste il est bon d'observer, dit encore ce savant, que les degrés de l'inondation ne sont pas les mêmes par toute l'Egypte: ils suivent au contraire une règle de diminution graduelle, à mesure que le fleuve descend. A Asouan, par exemple, le débordement est d'un sixième plus fort qu'au Caire; et lorsque dans cette dernière ville on compte vingt-sept pieds, à peine en a-t-on quatre à Rosette

(*a*) Voyage en Syrie et en Egypte, tom. 1, chap. 3, pag. 31 et suiv.

et à Damiette. La raison en est qu'outre la masse d'eau qu'absorbent les terrains, le fleuve resserré dans un seul lit et dans une vallée étroite, s'élève davantage : quand au contraire, il a passé le Caire, n'étant plus contenu par les montagnes, et se divisant en mille rameaux, il arrive nécessairement que sa nappe perd en profondeur ce qu'elle gagne en surface.

(189) *Tels que les hippopotames et les crocodiles.* La description physique qu'Hérodote nous a laissée de ces animaux (*a*) est différente dans quelques traits de celle qu'on trouve dans les naturalistes et dans les Mémoires de l'académie des sciences.

(190) *Certains animaux qui ne sont pas entièrement formés.* Les Egyptiens, qui se prétendaient la première nation du monde, disaient que les premiers hommes avaient eu la même origine que ces rats et ces grenouilles qu'on voit, dit-on, sortir de la terre dans la Thébaïde, lorsque le Nil s'est retiré, et qui ne paraissent encore qu'à demi organisés. Voici comment Ovide a décrit ce phénomène :

Sic (*b*) ubi deseruit madidos septem fluus agros
Nilus, et antiquo sua flumina reddidit alveo,
Æthereoque recens exarsit sydere limus,
Plurima cultores versis animalia glebis
Inveniunt, et in his quædam modo cœpta, per ipsum
Nascendi spatium, quædam imperfecta, suisque
Trunca vident humeris, et eodem corpore sæpe
Altera pars vivit, rudis est pars altera tellus.

(*a*) Herodot. lib. 2, §. 68 et 71.
(*b*) Ovid. Metamorph. lib. 1, vers. 422.

(191) *Soit de ce que les neiges qui couvrent les hautes montagnes de l'Ethiopie.* C'est l'opinion du philosophe Anaxagoras et du poëte Euripides son disciple. Hérodote et Diodore de Sicile (*a*) ont avantageusement réfuté ce système. « Tout le monde » voit clairement, dit ce dernier historien, qu'à » cause des chaleurs excessives de l'Ethiopie, il » est impossible qu'il y tombe de la neige; car il » n'y a dans ce pays, ni glace, ni froid, ni aucun » indice d'hiver, principalement dans le temps de » la crue du Nil. Mais quand même on accorde- » rait qu'il tombe beaucoup de neige dans les pays » au-dessus de l'Ethiopie, on n'en prouverait pas » moins que cette opinion est fausse. Car tout fleuve » formé de la fonte des neiges produit, de l'aveu » de tout le monde, des vents froids, et rend l'air » épais. Or il est certain que le Nil est le seul » fleuve sur lequel on ne voit point de nuages; » on n'y sent point non plus de vents froids, et l'air » ne s'y épaissit jamais ».

Il n'est pas exactement vrai, comme le prétend Diodore, qu'il ne tombe jamais de neige en Ethiopie. Les relations des voyageurs modernes prouvent qu'il en tombe sur les hautes montagnes de cette contrée, mais très-rarement et en trop petite quantité pour qu'on puisse en faire la cause principale des débordemens du Nil.

(192) *Soit de ce que le soleil, plus voisin des sources du Nil en hiver.* Telle est l'opinion qu'em-

(*a*) Hérodot. lib. 2, §. 22. Diod. Sic. lib. 1, cap. 38.

brasse Hérodote après avoir rejeté tous les autres systèmes. « Il me paraît, dit-il (*a*), que le Nil » grossit en été, parce qu'en hiver, le soleil, » chassé de son ancienne route par la rigueur de la » saison, parcourt alors la région du ciel qui ré- » pond à la partie supérieure de la Libye. Voilà » en peu de mots la raison de cette crue; car » il est probable que plus ce dieu tend vers un » pays et s'en approche, et plus il le dessèche » et en tarit les fleuves ». Pline rend également compte de ce sentiment sur la cause des débordemens du Nil, et le père Hardouin observe qu'il fut adopté par ceux qui plaçaient les sources de ce fleuve sous le tropique du Capricorne. *Plerisque è diverso* (*b*) *opinatis largiorem fluere, ad septentrionem sole discedente, quod in Cancro et Leone evenit: ideoque tunc minus siccari. Rursus in Capricornum et austrinum polum reverso sorberi: et ob id parcius fluere.* Diodore de Sicile (*c*) oppose à ce raisonnement que si le soleil attirait à lui l'humidité du Nil, il devrait attirer également une partie de l'humidité des autres fleuves de la Libye, et que puisqu'on ne remarque rien de pareil, Hérodote doit être regardé comme ayant écrit à la hâte et sans réflexion.

(193) *Soit de ce que les vents Etésiens.* Mela rapporte ici les trois manières différentes dont les vents Etésiens ou du nord, qui se font sentir périodique-

(*a*) Herodot. lib. 2, §. 24.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 9.
(*c*) Diod. Sic. lib. 1, cap. 38.

ment en Egypte vers la mi-mai, peuvent occasionner les débordemens du Nil. D'abord, dit-il, ces vents poussent du nord au midi des nuages qui se résolvent en pluie dans les lieux voisins de sa source. C'est l'opinion de Démocrite d'Abdère et d'Agatarchide de Gnide. Diodore en a fait la satire, et cependant les Modernes ne l'ont pas crue sans fondement. S'il est reconnu que les vents alisés qui soufflent dans la partie septentrionale de la zône torride, depuis août jusqu'en octobre, charient devant eux les vapeurs qu'ils rencontrent, et que ces vapeurs s'épaississent de jour en jour et s'accumulent à la rencontre des montagnes de la Cochinchine, des Indes, de l'Arabie et de l'Abyssinie, forment enfin des nuages épais qui, par leur frottement contre ces montagnes et par la chaleur supérieure qui les raréfie, se résolvent en une pluie continuelle qui dure depuis mai jusqu'en septembre; pourquoi n'en dirait-on pas autant des vents Etésiens, qui dans cette saison soufflent aussi régulièrement du nord au sud que les vents alisés de l'est à l'ouest? Les mêmes causes, plus ou moins efficaces, doivent au moins proportionnellement opérer les mêmes effets.

Les vents Etésiens, continue Mela, opposés au cours de ce fleuve, repoussent les eaux du Nil et les empêchent de descendre. C'est le sentiment de Thalès de Milet. *Si Thaleti credis* (a), *Etesiæ discedenti Nilo resistunt, et cursus ejus acto*

(a) Senec. natur. quæst. lib. 4, cap. 2.

contra ostia mari sustinent : ita reverberatus in se recurrit : nec crescit, sed exitu prohibitus resistit, et quàcumque mox potuit, inconcessus erumpit. Hérodote et Diodore de Sicile s'élèvent encore contre ce système, et disent que si les vents Etésiens étaient la cause de l'inondation, il faudrait aussi que tous les autres fleuves dont le cours est opposé à ces vents, éprouvassent la même chose que le Nil. Les Modernes n'ont pas respecté davantage l'opinion de Thalès. « Laissons aux » physiciens Grecs, dit le citoyen Volney (*a*), » cette action des vents du nord ou Etésiens, qui » par une prétendue pression arrêtaient le cours » du fleuve ; il est même étonnant qu'ils aient » jamais admis cette explication. Car le vent n'a- » gissant que sur la surface de l'eau, il n'empê- » che point le fond d'obéir à la pente ». Au reste il est très-possible, et même très-présumable, que l'action des vents Etésiens sur le Nil contribue pour quelque chose à la crue de ce fleuve, sans qu'on doive la regarder comme la seule et unique cause de ce phénomène. Voyez la Description de l'Egypte, par Maillet, pag. 55.

Enfin, dit notre géographe, les vents Etésiens obstruent les embouchures du Nil par la grande quantité de sable qu'ils voiturent sur le rivage, au moyen de l'agitation violente qu'ils impriment à la mer dans cette direction. Ce dernier sentiment ne présente rien que de très-physique, et l'on

(*a*) Voyage en Syrie et en Egypte, tom. 1, pag. 49.

peut raisonnablement penser que cette cause, trop faible pour produire seule un aussi grand effet, peut au moins y concourir avec une certaine efficacité. Que de fleuves dont les bouches se sont élevées ou même ont été totalement ruinées, soit par les sédimens qu'ils voiturent dans leur cours, soit par ceux que la mer agitée pousse sur le rivage! Si, comme l'ont cru quelques Anciens, le Delta est une terre nouvelle, occupant la place d'un ancien golfe de la Méditerranée, pourquoi répugnerait-il de croire que cette empiétation des terres sur le domaine des eaux fut autant le produit des mers que l'ouvrage du fleuve?

L'ingénieux Lucrèce a rendu avec une telle précision tous les systèmes imaginés par les Anciens sur les causes des débordemens du Nil, que le lecteur me saura peut-être gré de lui en rappeler la mémoire.

Nilus (a) in æstati crescit, campisque redundat
Unicus in terris AEgypti totius amnis:
Is rigat AEgyptum medium per sæpe calorem;
Aut quia sunt æstate aquilones ostia contra,
Anni tempore eo quo Etesia flabra feruntur;
Et contra fluvium flantes remorantur, et undas
Cogentes sursus replent coguntque manere:
Nam dubio procul hæc adverso flabra feruntur
Flumine, quæ gelidis a stellis axis aguntur;
Ille ex æstiferâ parti venit amnis ab austro,
Inter nigra virûm percoctaque secla calore
Exoriens penitus mediâ ab regione diei.

(a) Lucret. lib. 6.

Est quoque uti possit magnus congestus arenæ,
Fluctibus adversis, oppilare ostia contra,
Cùm mare, permotum ventis, ruit intus arenam:
Quo fit uti pacto liber minùs, exitus amni
Et proclivus item fiat minùs impetus undis.
Fit quoque uti pluviæ forsan magis ad caput ejus,
Tempore eo fiant quo Etesia flabra aquilonum
Nubila conjiciunt in eas tunc omnia partes:
Scilicet ad mediam regionem ejecta diei
Cùm convenerunt, ibi ad altos denique montes
Contrusæ nubes coguntur, vique premuntur.
Forsit et AEthiopum penitus de montibus altis
Crescat, ubi in campos albas descendere ningues
Tabificis subigit radiis sol omnia lustrans.

Le grand problème des débordemens du Nil est résolu pour les Européens. Depuis que leurs voyageurs leur ont appris que l'Abyssinie et la partie adjacente de l'Afrique sont inondées de pluies en mai, juin et juillet, ils ont conclu avec raison, que ce sont ces pluies qui par la disposition du terrain, affluant de mille rivières, se rassemblent dans une même vallée, pour venir sur des rives lointaines offrir le spectacle imposant d'une masse d'eau qui emploie trois mois à s'écouler.

(194) *L'Egypte fournit encore d'autres merveilles.* Hérodote (*a*) dit qu'elle renferme plus de merveilles qu'aucun autre pays, et qu'il n'y a point de contrée où l'on voie tant d'ouvrages admirables et au-dessus de toute expression.

(195) *On y voit l'île Chemmis.* « L'île Chemmis,

(*a*) Herodot. lib. 2, §. 35.

» dit Hérodote (*a*), est dans un lac profond et » spacieux, près du temple de Latone à Buto. » Les Egyptiens assurent que cette île est flottante ; » pour moi, je ne l'ai vue ni flotter ni remuer, » et je fus fort surpris d'entendre dire qu'il y eût » réellement des îles flottantes. On voit dans celle-» ci une grande chapelle d'Apollon, avec trois » autels. La terre y produit, sans culture, quan-» tité de palmiers et d'autres arbres tant fruitiers » que stériles ».

Hérodote rend compte ensuite de la raison pour laquelle les Egyptiens disent que cette île est flottante. Suivant eux, Latone ayant reçu d'Isis Apollon en dépôt, elle le cacha dans cette île qui autrefois était fixe et immobile, et qui commença dès-lors à flotter, pour le préserver des fureurs de Typhon qui cherchait par-tout le fils d'Osiris.

(196) *On y trouve des pyramides.* Il n'est personne de nos jours qui n'ait entendu parler des pyramides Egyptiennes. Tous les voyageurs anciens et modernes ont visité ces superbes monumens érigés à l'orgueil des rois au prix des sueurs et des travaux d'un peuple accablé de leur tyrannie : *Regum* (*b*) *pecuniæ otiosa ac stulta ostentatio.* Mais tous ne sont pas d'accord sur le temps de leur construction, sur leurs dimensions respectives et sur l'usage auquel on les avait destinées.

Pline dit au même endroit, que parmi les pyramydes d'Egypte, on en remarque trois princi-

(*a*) Herodot. lib. 2, §. 156.

(*b*) Plin. hist. nat. lib. 36, cap. 12.

pales, situées sur une élévation sablonneuse et stérile, entre Memphis et le Delta, à près de quatre mille pas du Nil, à sept mille cinq cents pas de Memphis, au voisinage d'un bourg appelé Busiris, dont les habitans sont accoutumés à grimper jusqu'à leur sommet. La plus considérable, ajoute cet auteur, est faite avec des pierres tirées des carrières d'Arabie; trois cent soixante-six mille hommes furent employés pendant vingt ans à sa construction. On ne put les achever toutes les trois, que dans un intervalle de soixante-dix-huit ans et quatre mois. On ne sait au juste sous quels rois elles ont été élevées, parce qu'il n'en reste aucun témoignage. Suivant Hérodote (*a*), la première et la plus grande fut bâtie sous le règne de Chéops, la seconde sous celui de Chéphren son frère, et la troisième sous celui de Mycérinus son fils; la seconde n'approche pas de la grandeur de la première et n'a pas d'édifices souterrrains; la troisième, beaucoup plus petite, est carrée et de pierres d'Ethiopie jusqu'à la moitié. Pline assure même qu'elle est toute entière construite de ces sortes de pierres, ce qui la rend plus remarquable. *Tertia* (*b*) *minor quidem prædictis, sed multò spectatior, Æthiopicis lapidibus assurgit.*

La construction des pyramides a donné lieu à une foule de conjectures parmi les savans tant anciens que modernes. Aristote insinue qu'elles

(*a*) Herodot. lib. 2, §. 124, 125, 126, 127 et 134.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 36, cap. 12.

furent l'ouvrage de la tyrannie des rois d'Egypte. Hérodote (*a*) semble être du même avis, lorsqu'il dit que pendant cent six ans les Egyptiens furent accablés de toutes sortes de maux; qu'ils ont tant d'aversion pour la mémoire de Chéops et de Chéphren qu'ils ne veulent pas les nommer, et qu'ils appellent par cette raison leurs pyramides du nom du berger Philitis, qui dans ces temps-là menait paître ses troupeaux où elles sont. Pline (*b*) pense qu'en élevant ces masses colossales, les rois n'eurent d'autre intention que de mettre leurs trésors à l'abri de toute insulte, ou de tenir leurs sujets continuellement occupés, et de leur ôter par ce moyen les occasions de penser à quelque révolte. L'astronomie, dit l'auteur des Voyages de Pythagore (*c*), semble en revendiquer la gloire. La vanité voulut ensuite s'en appliquer l'usage. L'une en exposant les quatre côtés de la pyramide aux quatre points opposés de la sphère du monde, apprit à la postérité que les pôles de la terre et les méridiens n'éprouvent aucune variation : l'autre prétendit immortaliser le souvenir de son pouvoir. Les princes voudraient régner dans la mémoire des hommes long-temps après avoir été rayés du registre des vivans. Presque tous les Anciens racontent que ces pyramides ont servi à la sépulture des rois. Si les auteurs des deux premières n'y ont pas été placés, c'est, au rapport de Diodore de

(*a*) Herodot. lib. 2, §. 128.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 36, cap. 12.
(*c*) Voyages de Pythagore, tom. 2, pag. 65.

Sicile (*a*), parce qu'ils craignaient d'être mis en pièces après leur mort par un peuple qu'ils avaient vexé. Strabon (*b*) atteste la même chose, et ajoute qu'elles ont sur les côtés, à-peu-près vers le milieu de la hauteur, une pierre qu'on peut ôter, et que lorsqu'on l'a fait, on rencontre un passage tortueux qui conduit au cercueil.

Ces autorités et les relations des voyageurs modernes qui disent avoir aperçu des sépulcres dans ces pyramides, ont fait généralement adopter l'opinion qu'elles ne furent élevées que pour servir à la sépulture des rois qui voulaient s'assurer après leur mort une place distinguée de celle de leurs sujets. Ce que nous connaissons de la théologie Egyptienne serait peut-être suffisant pour en établir la preuve. On sait que les Egyptiens croyaient que l'ame demeurait attachée au corps tant qu'il restait dans son entier; qu'ils embaumaient leurs cadavres et les plaçaient dans des grottes profondes, où plus inaccessibles aux injures des saisons, ils pussent se conserver beaucoup plus long-temps. Pourquoi les rois n'auraient-ils pas pris de plus grandes précautions encore pour s'assurer une incorruptibilité à laquelle ils attachaient tant de prix, et pourquoi ne se seraient-ils pas élevé dans cette intention des monumens superbes, qui par leur forme et la solidité de leur construction, pussent, en les isolant du vulgaire, leur garantir ainsi qu'à leur famille une existence pour ainsi dire

(*a*) Diod. Sic. lib. 1, cap. 64.
(*b*) Strab. lib. 17, pag. 935.

inaltérable ? Si tel a été leur but, on peut assurer qu'il est rempli. Les pyramides subsistent depuis un grand nombre de siècles, et le temps qui détruit tout a respecté les pyramides. Malgré leur inutilité, elles seront encore long-temps aux yeux des nations, des ouvrages prodigieux d'architecture, des résultats pénibles d'une multitude de combinaisons lentes qui reculent les habitans du Nil dans une profondeur impénétrable, enfin des monumens hardis pour un temps que nous regardons comme celui de l'enfance des peuples, pour une nation que sa haine injurieuse pour les étrangers abandonnait à son propre génie. Nous admirerons encore long-temps l'industrie des Egyptiens à tirer du flanc des montagnes les pierres énormes qu'ils employaient, à les transporter au loin sur les canaux du Nil, et à les élever dans les airs avec beaucoup moins de secours que nous n'en avons.

Quant aux pierres employées à la construction de ces monumens, voici ce qu'en dit Hérodote (*a*) en parlant de la plus grande pyramide : « Elle » est en grande partie de pierres polies, parfaite- » ment bien jointes ensemble, et dont il n'y en a » pas une qui ait moins de trente pieds. » Ces pierres, dit l'auteur des Voyages de Pythagore (*b*), sont aussi polies que nos miroirs, et l'on distingue à peine l'endroit où l'une finit et l'autre commence.

Voyez sur l'état actuel des pyramides, les Voya-

(*a*) Herodot. lib. 2, §. 125.

(*b*) Voyages de Pythagore, tom. 2, pag. 84.

ges de Shaw, tom. 2, et les Lettres sur l'Egypte, par le citoyen Savary.

(197) *Car elles sont au nombre de trois.* Mela n'entend parler ici que des trois fameuses pyramides situées près de Memphis, et que Pline dit avoir rempli l'univers de leur célébrité. *Reliquæ* (*a*) *tres quæ orbem implevere famâ.* Diodore de Sicile nous apprend que les commentaires sacrés des Egyptiens faisaient mention de quarante-sept de ces superbes tombeaux; mais qu'il n'en restait plus que dix-sept au temps de Ptolémée Lagus. Les rois de Thèbes en élevèrent de semblables qui ont bravé plusieurs siècles. Strabon dit en avoir vu proche de Syène dans la haute Egypte.

(198) *A presque quatre arpens de largeur à sa base, sur autant de hauteur.* On trouve une discordance frappante entre les Anciens sur les dimensions de cette pyramide. Hérodote (*b*) donne à chacune de ses faces huit plèthres de largeur, c'est-à-dire huit cents pieds, sur autant de hauteur; Strabon (*c*), un peu plus d'un stade, ce qui fait, suivant la définition que Pline et Pausanias (*d*) nous ont laissée du stade, un peu plus de cent vingt-cinq pas géométriques, ou de six cent vingt-cinq de nos pieds; Diodore de Sicile (*e*) leur donne sept plèthres, ou sept cents pieds, et Pline (*f*)

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 36, cap. 12.
(*b*) Herodot. lib. 2, §. 124.
(*c*) Strab. lib. 17, pag. 935.
(*d*) Plin. hist. nat. lib. 2, cap. 23. Pausan. lib. 1, cap. 18.
(*e*) Diod. Sic. lib. 1, cap. 63.
(*f*) Plin. hist. nat. lib. 36, cap. 12.

huit cent quatre-vingt-trois pieds. Les quatre arpens ou environ que leur assigne notre auteur, équivalent à-peu-près aux sept plèthres de Diodore, chaque plèthre n'étant que la moitié d'un arpent ou d'un jugère des Latins, suivant le calcul des auteurs du Dictionnaire encyclopédique, qui remarquent au surplus que Pline a perpétuellement confondu ces deux mesures, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par la dimension de huit jugères qu'il donne à chacun des côtés de la grande pyramide, et qu'il évalue à huit cent quatre-vingt-trois pieds, tandis qu'ils devraient en faire seize cents, à raison de deux cents pieds par jugère.

Parmi les Modernes, Gréaves, dans sa Pyramidographie (*a*), donne à chaque côté de la grande pyramide six cent quatre-vingt-treize pieds anglais, qui équivalent à cent huit de nos toises à-peu-près. Pococke et Norden ne parlent pas de sa largeur; mais, comme Hérodote nous apprend que la hauteur était la même, et Norden lui assignant cinq cents pieds pour la hauteur, il faut supposer qu'il lui donne aussi la même largeur. Si l'on suppose, dit le citoyen Larcher (*b*), que plusieurs assises de cette pyramide ont été recouvertes par les sables, on n'aura pas de peine à retrouver la mesure d'Hérodote, et à se rendre raison des différences qu'on remarque dans les observations des autres voyageurs.

(*a*) Gréaves, descript. des Pyramid. d'Egypt. pag. 68.
(*b*) Larcher, not. 398 sur le 2.e liv. d'Hérodot.

(199) *Le lac Mœris.* Ce lac, appelé par Pline (*a*) *Fossa grandis*, tire son nom du roi Mœris, qui le fit creuser, dit-on, pour obvier aux irrégularités des inondations du Nil, auquel il communiquait par le moyen d'un canal. Il était principalement destiné à recevoir le superflu des eaux du Nil quand l'inondation était trop considérable, ou à y suppléer quand elle était trop faible, par des coupures ou des saignées pratiquées çà et là au travers des terres. C'est en considérant l'utilité de ce lac, qu'Hérodote (*b*) a eu raison d'en parler avec admiration, de lui donner la préférence sur les pyramides, sur le labyrinthe, et de le regarder comme le plus beau et le plus précieux de tous les ouvrages des rois d'Egypte. Cet auteur lui donne une circonférence de trois mille six cents stades, qui, à raison de cent vingt-cinq pas géométriques par stade, et deux mille cinq cents pas géométriques par lieue, forment cent quatre-vingts lieues communes de France. Diodore, dont le récit est assez conforme à celui d'Hérodote, ajoute (*c*) que l'on avait commencé à creuser ce lac au-dessus de Memphis, et qu'il communiquait au Nil par un canal de quatre-vingts stades, ou quatre lieues de long, sur trois plèthres ou trois cents pieds de large. Strabon ne donne aucune mesure précise, et dit seulement (*d*) que le lac Mœris a l'air d'une mer. Notre

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 36, cap. 1.
(*b*) Herodot. lib. 2, §. 149.
(*c*) Diod Sic. lib. 1, cap. 51.
(*d*) Strab. lib. 17, pag. 936.

graphe a renchéri sur tous les autres, en lui donnant cinq cent mille pas de circuit, ou deux cents lieues communes. On s'étonne avec raison de ces calculs exagérés des Anciens, qui donnent au lac Mœris, comme le remarque Vossius, plus d'étendue qu'à la Sardaigne, et presque autant de circuit qu'en a le Péloponnèse, sur-tout depuis que les voyageurs modernes l'ont réduit à dix ou douze lieues de circonférence, ou à vingt mille pas à peu-près.

Quant à ce que disent les Anciens, que le lac Mœris a été creusé de main d'homme, il faut, dit le citoyen Larcher (*a*), distinguer le lac d'avec le canal de communication. Le lac proprement dit est l'ouvrage de la nature; le canal, celui de l'art. Le premier n'a rien de bien merveilleux; le second a droit à notre admiration, et nous sommes étonnés qu'on ait pu suffire au travail nécessaire pour l'achever. Hérodote donne au tout le nom de lac Mœris.

(200) *Le Labyrinthe.* Parmi les quatre Labyrinthes dont parlent les Anciens, celui d'Egypte est le plus fameux et le plus digne d'attention. Hérodote, qui dit avoir vu ce bâtiment, assure (*b*) qu'il l'a trouvé au-dessus de toute expression; que tous les ouvrages, tous les édifices des Grecs ne peuvent lui être comparés, ni du côté du travail, ni du côté de la dépense, et qu'ils lui sont de beaucoup inférieurs. Il fixe sa position un peu au-

(*a*) Larcher, not. 482 sur le 2.e liv. d'Hérodote.
(*b*) Herodot. lib. 2, §. 148.

dessus du lac Mœris, et assez près de la ville des Crocodiles. Pline l'établit dans le lac même : *Labyrinthus* (*a*) *in Mœridis lacu.*

Rien n'est plus incertain dans l'histoire que l'époque de la construction du Labyrinthe et le nom de ses fondateurs. Mela en attribue la gloire à Psammetichus, qui, suivant les chronologistes, régna six cent soixante ans avant notre ère. Hérodote raconte (*b*) qu'après la mort de Sethos, les Egyptiens ne pouvant vivre sans rois en élurent douze, entre lesquels ils partagèrent toute l'Egypte ; que ces douze rois, unis entre eux par des mariages, s'engagèrent à ne rien tenter les uns contre les autres, et qu'ils voulurent laisser à frais communs un monument à la postérité. Il est possible de concilier ces deux systèmes, d'après ce que dit ensuite Hérodote (*c*), que Psammetichus ayant détrôné ses onze compagnons, resta seul maître de l'Egypte. Le Labyrinthe put être commencé par douze rois, et achevé ou perfectionné par un seul (*d*).

Quant au nombre d'appartemens que renfermait ce Labyrinthe, « il y en a, dit Hérodote (*e*), » quinze cents sous terre, et quinze cents au- » dessus. J'ai visité les appartemens d'en haut, je » les ai parcourus, ainsi j'en parle avec certitude

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 9.
(*b*) Herodot. lib. 2, §. 147 et 148.
(*c*) Ibid. §. 152.
(*d*) Voyages de Pythagore, tom. 2, pag. 98.
(*e*) Herodot. lib. 2, §. 148.

» et comme témoin oculaire. Quant aux appar-
» temens souterrains, les gouverneurs du Labyrin-
» the ne permirent point qu'on me les montrât,
» parce qu'ils servaient, me disaient-ils, de sépul-
» ture aux crocodiles sacrés, et aux rois qui ont
» fait bâtir entièrement cet édifice. »

Ce nombre d'appartemens paraît incroyable, malgré le témoignage des Anciens. On doit toujours croire qu'ils ne furent pas seulement destinés à l'habitation et à la sépulture des princes, de leur famille, de leurs serviteurs; mais encore à beaucoup d'autres usages tant civils religieux. C'est ce que nous apprend l'auteur des Voyages de Pythagore. « Le Labyrinthe d'Egypte (a) renferme
» autant de temples que le Nil compte de divini-
» tés, et autant de palais qu'il y a de gouverne-
» mens, ou qu'il devait y avoir d'états; car cet
» édifice immense, dans l'origine de ses plans,
» devait être regardé comme l'hiéroglyphe maté-
» riel de l'empire. Trop considérable, trop éten-
» du, trop populeux pour être monarchique ou
» démocratique, on avait le projet d'en faire une
» puissance fédérative, une association libre et
» fraternelle de provinces, dont le centre d'acti-
» vité générale devait trouver sa place au Laby-
» rinthe de Mœris. Là, en présence de tous les
» dieux indigènes, se seraient rassemblés, à cer-
» taines époques, les chefs ou les délégués des co-
» états, pour y traiter des affaires communes à

(a) Voyag. de Pythag. tom. 2, pag. 99.

» toute l'étendue de l'Egypte. Les Grecs ont saisi
» cette idée dans l'établissement des Amphictions.
» L'Egypte serait encore maitresse chez elle, si
» elle eût appuyé cette résolution salutaire, mais
» fugitive, par une volonté plus ferme. Une py-
» ramide achève de compléter le Labyrinthe ; elle
» devait servir à manifester à la commune contrée
» du Nil, subdivisée en plusieurs régions, les dé-
» terminations prises au nom de toutes, et à trans-
» mettre le consentement ou le refus des provinces
» fédérées ».

(201) *Et est percé dans l'intérieur.* Notre auteur fait ici d'une maniere vive, élégante et très-difficile à exprimer dans une langue étrangère et moins riche, la description des détours multipliés du Labyrinthe. Hérodote entre à-peu-près dans les mêmes détails : « On ne peut (*a*) se lasser d'admirer la
» variété des issues des différens corps de logis et
» des détours par lesquels on se rend aux cours,
» après avoir passé par une multitude de cham-
» bres qui aboutissent à des portiques. Ceux-ci con-
» duisent à d'autres corps de logis, dont il faut
» traverser les chambres pour entrer dans d'autres
» cours. Le toit et les murs de toutes ces pièces
» sont de pierre. » Notre géographe dit qu'elles sont faites et couvertes de marbre, et Pline qu'il n'entre aucune pièce de bois dans leur construction : *Nullo* (*b*) *addito ligno exædificatus.*

(*a*) Herodot. lib. 2, §. 148.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 9.

L'auteur des Voyages de Pythagore nous apprend encore (*a*) par quels motifs on embarrassa par la suite ce monument augustè de tant de sinuosités et de détours. « Un ambitieux, (on a sans doute » entendu parler de Psammetichus) jaloux de ras- » sembler sur sa tête l'autorité suprême éparse » entre les douze monarques, changea à main » armée ces heureuses dispositions (c'est-à-dire le » projet qu'on avait conçu d'abord d'en faire le » sanctuaire des lois et l'assemblée des législa- » teurs), ainsi que la distribution intérieure du » panthéon Egyptien, que les Arabes appellent *le* » *palais de Caron*. Il le métamorphosa en un La- » byrinthe où il pût se soustraire à la vengeance » de ses rivaux ou à la vindicte de ses sujets. Il » convertit les douze palais à son seul usage, après » les avoir fait communiquer tous par de secrètes » issues, pour échapper aux poursuites de ceux » qui auraient pu regretter l'inexécution du premier » projet. »

(202) *Les Egyptiens ont des usages bien différens de ceux des autres peuples.* Ils ont, dit Hérodote (*b*), un grand éloignement pour les coutumes des Grecs, et en un mot pour celles de tous les autres hommes.

(203) *Ils se couvrent de boue, pour célébrer les funérailles des morts.* Hérodote ajoute (*c*) que les hommes et les femmes de la maison du défunt se

(*a*) Voyag. de Pythag. tom. 2, pag. 99.
(*b*) Hérodot. lib. 2, §. 91.
(*c*) Ibid. §. 85.

ceignent par le milieu du corps, se découvrent le sein, se frappent la poitrine, et parcourent ainsi la ville.

(204) *Mais ils les embaument avec soin.* Suivant Hérodote (*a*), il y a en Egypte certaines personnes que la loi a chargées des embaumemens et qui en font profession. Voyez dans le même auteur la manière dont elles procèdent à ces opérations, et de quels aromates elles font plus particulièrement usage.

(205) *Dans des salles destinées pour cet usage.* Le mot *penetralia*, dont se sert ici notre auteur, indique généralement les endroits les plus retirés d'un édifice, sans exprimer leur nature ou leur forme. J'ai cru ne pas m'écarter du sens littéral, et donner à mes lecteurs une idée plus convenable de l'endroit où les Egyptiens déposaient ordinairement leurs momies, en traduisant ce passage par les mots dont s'est servi le savant traducteur d'Hérodote (*b*).

(206) *Ils écrivent de droite à gauche.* Les Grecs, dit Hérodote (*c*), écrivent et calculent avec des jetons, en portant la main de la gauche à la droite; les Egyptiens, en la conduisant de la droite à la gauche; et néanmoins ils disent qu'ils écrivent et calculent à droite, et les Grecs à gauche. Ils ont deux sortes de lettres, les sacrées et les vulgaires.

(*a*) Herodot. lib. 2, §. 86, 87, 88, 89 et 90.
(*b*) Traduct. d'Hérodot. par Larcher, §. 86.
(*c*) Herodot. lib. 2, §. 36.

(207) *Ils enlèvent le fumier avec les mains.* Voyez Hérodote au même paragraphe.

(208) *Celles-là portent les fardeaux sur les épaules, et ceux-ci sur la tête.* Hérodote se sert absolument des mêmes expressions (*a*). Quant à ce que vient de dire Mela, que les femmes Egyptiennes allaient sur la place et s'occupaient des intérêts domestiques, c'était l'opposé des mœurs de la Grèce, où les femmes ne sortaient point. Cette différence de fonctions entre les deux sexes prouverait qu'en Egypte les femmes avaient plus d'autorité que leurs maris. Diodore de Sicile en convient et pense que les Egyptiens voulurent perpétuer par cet usage la reconnaissance qu'ils avaient du gouvernement bienfaisant d'Isis. Aussi, dit-il (*b*), les reines d'Egypte sont-elles plus honorées que les rois, et l'autorité des femmes y est plus grande parmi les particuliers. Il est stipulé dans leur contrat de mariage, que la femme sera la maîtresse de son mari, et que celui-ci lui obéira en tout.

(209) *Celles-là sont forcées de nourrir leurs parens dans l'indigence; ceux-ci peuvent s'en dispenser.* Une telle loi paraît barbare et contraire à la sagesse tant vantée des Egyptiens. Le citoyen Larcher (*c*) dit qu'elle était peut-être fondée sur ce que les prêtres et les gens de guerre ayant des fonctions qui ne leur permettaient pas de

(*a*) Herodot. lib. 2, §. 35.
(*b*) Diod Sic. lib. 1, §. 27.
(*c*) Larcher, not. 107 sur le 2.e liv. d'Hérodot.

prendre soin de leurs pères, ceux-ci auraient pu être trop négligés pendant leur absence. On sait que les prêtres étaient juges, et qu'on les envoyait dans les différentes villes pour rendre la justice; ce qui les obligeait souvent à s'absenter de leurs maisons. Quoi qu'il en soit, un tel motif ne peut paraître suffisant pour dispenser du premier devoir que la nature impose à la piété filiale.

(210) *Mais ils rentrent chez eux pour certains besoins naturels.* A la différence des Grecs qui en sortaient au contraire. Ils apportent pour raison de cette conduite, que les choses indécentes, mais nécessaires, doivent se faire en secret, au lieu que celles qui ne sont point indécentes doivent se faire en public (*a*).

(211) *Ils adorent, suivant la différence des lieux, les emblèmes de divers animaux.* Il n'est guère de théologie plus absurde que celle des Egyptiens. Le chat, le chien, l'ichneumon, l'ibis, le loup, le faucon, le crocodile, le mouton, la chèvre, etc. étaient chez eux autant de divinités auxquelles on érigeait des temples et des autels. On les entretenait magnifiquement pendant leur vie; les personnes du premier rang se faisaient gloire de les servir, et rien n'égalait la pompe de leurs funérailles, que la tristesse et l'amertume qu'on manifestait après leur mort. Quelques auteurs, tels que Diodore et Cicéron, ont néanmoins pensé que ce culte n'était que relatif, au moins pour

(*a*) Herodot. lib. 2, c. 35.

ce qui concerne les prêtres qui possédaient toute la science et qui, par ce moyen, conduisaient à leur gré les opinions religieuses du vulgaire. Presque tous les peuples ont représenté la sphère céleste et les signes du zodiaque, sous la forme de divers animaux. Lucien dit que les Egyptiens adoraient le bœuf Apis en mémoire du taureau céleste.

« Le culte que les Egyptiens rendaient aux animaux, avait encore pour but, dit le citoyen » Mentelle (*a*), l'opinion généralement reçue, » qu'autrefois les dieux poursuivis par Typhon » s'étaient cachés sous la figure de divers animaux, » ce qui les obligeait d'avoir beaucoup de respect » pour eux, dans la crainte de violer l'asile de » la divinité. Ainsi Jupiter avait pris la forme d'un » belier; Diane, celle d'une chatte. La ville de » Bubaste qui l'adorait, avait un respect religieux » pour les chats. Bacchus, ou, selon d'autres, » Pan, prit celle d'un bouc; la ville de Mendès » honorait cet animal. Junon ou Isis était honorée » à Memphis sous la figure d'une vache. On rendait hommage à l'Ibis, parce que Mercure avait » pris la forme de cet oiseau. Il est aisé de voir » que c'est de ces anciennes villes que les Grecs » et les Romains rapportèrent leur religion et leurs » fables ».

Ajoutons à ces motifs, l'effet que dut produire sur les esprit le dogme de la métempsycose. Cette

(*a*) Dict. encyclop. géograph. anc.

doctrine, en enseignant que l'ame passait dans des corps nobles ou méprisables, suivant le mérite des actions, conduisait naturellement au culte des animaux, puisqu'elle apprenait à les regarder comme les domiciles de ceux pour qui on avait eu le plus de considération pendant leur vie, et dont l'état avait souvent reçu les plus grands services.

Telles furent, suivant l'opinion des savans qui ont cherché à démêler la vérité toujours cachée sous le voile de l'allégorie, les principales raisons qui établirent en Egypte le culte des animaux, culte subordonné et toujours relatif aux dieux mêmes.

Voyez ce que dit Hérodote des cérémonies religieuses des Egyptiens et des animaux-dieux de chaque contrée, liv. 2, §. 40, 41, 42, 46, 47, 65, 66, 67, 69, 71, 72, 73, 75 et 76.

(212) *Que de tuer, même involontairement, certains animaux.* « Celui qui a tué volontaire-
» ment quelque animal consacré, dit Diodore de
» Sicile (*a*), est puni de mort ; mais si quelqu'un
» a tué même involontairement un chat ou un
» ibis (Hérodote (*b*) dit un ibis ou un épervier),
» il ne peut éviter le dernier supplice ; le peuple
» l'y traîne et le traite d'une manière cruelle,
» quelquefois sans attendre qu'il y ait un jugement
» rendu. Ce traitement inspire une telle frayeur,
» que si quelqu'un vient à apercevoir un de ces

(*a*) Diod. Sic. lib. 1, cap. 83.
(*b*) Herodot. lib. 2, §. 65.

» animaux mort, il s'en éloigne et témoigne par
» ses cris et ses gémissemens, qu'il a trouvé cet
» animal mort. Cette superstition est tellement
» empreinte dans l'ame des Egyptiens, et ils sont
» tellement portés à respecter ces animaux, que
» dans le temps que le roi Ptolemée n'était point
» encore déclaré l'ennemi du peuple Romain, qu'ils
» faisaient leur cour avec tout le soin possible
» à tous les étrangers qui venaient d'Italie, et
» que la frayeur leur faisait éviter tout ce dont
» on aurait pu les accuser, et tous les prétextes
» de leur faire la guerre; cependant un Romain
» ayant tué un chat, le peuple accourut à sa mai-
» son, et ni les prières des grands que le roi leur
» envoya, ni la terreur du nom Romain ne furent
» point assez fortes pour l'arracher au supplice,
» quoiqu'il eût fait cette action involontairement.
» Je ne rapporte point ce trait sur la foi d'autrui;
» j'en ai été témoin oculaire dans mon voyage en
» Egypte ».

Cicéron a dit sur le même sujet: *Ægyptiorum* (*a*) *morem quis ignorat? Quorum imbutæ mentes pravis erroribus quamvis carnificinam priùs subierint, quam ibim, aut aspidem, aut felem, aut canem, aut crocodilum violent, quorum etiamsi imprudentes quidpiam fecerint, pœnam nullam recusent.*

Tout le monde connait ce trait de Cambyse, qui marchant à la conquête de l'Egypte, fit placer

(*a*) Cic. Tusculan. quæst. lib. 5, cap. 27.

en tête de son armée une troupe de chiens et de chats pour empêcher les Egyptiens de se défendre, dans la crainte de tuer ou de blesser leurs dieux.

(213) *On leur fait, au milieu des démonstrations de la plus vive douleur, des funérailles solennelles.* « Si dans quelque maison (*a*) il meurt » un chat de mort naturelle, quiconque l'habite se » rase les sourcils seulement; mais quand il meurt » un chien, on se rase la tête et le corps entier. » On porte dans des maisons sacrées les chats qui » viennent à mourir; et après qu'on les a embau- » més, on les enterre à Bubastis. A l'égard des » chiens, chacun leur donne la sépulture dans » sa ville, et les arrange dans des caisses sacrées. » On rend les mêmes honneurs aux ichneumons. » On transporte à Buto les musaraignes et les éper- » viers, et les ibis à Hermopolis. On enterre les » ours et les loups dans le lieu même où on les » trouve morts ».

(214) *Le bœuf Apis.* C'était la première et la principale divinité des Egyptiens. Ils adoraient sous cette forme leur bon Osiris, qu'ils croyaient s'être métamorphosé en taureau, pour se sauver avec les autres dieux, lorsqu'ils furent vaincus par Jupiter. Diodore de Sicile (*b*) dit qu'Osiris ayant été tué par Typhon, Isis sa femme en avait mis les membres dans une génisse de bois.

(215) *Il est noir et marqué de certaines taches*

(*a*) Herodot. lib. 2, §. 66 et 67.
(*b*) Diod. Sic. lib. 1, §. 85.

qui le font reconnaître. Hérodote (*a*) lui donne sur le front une marque blanche et triangulaire, et sur le dos la figure d'un aigle. Pline met cette tache blanche sur son flanc droit : *Insigne ei* (*b*), *in dextro latere candicans macula, cornibus lunæ crescere incipientis.* D'autres la lui placent sur le front et lui donnent une forme carrée.

(216) *Sa langue et sa queue diffèrent de celles des autres bœufs* Il a sous la langue un nœud de la figure de l'escarbot, et les poils de sa queue sont doubles (*c*).

(217) *Sa naissance est un prodige rare.* Comme il est difficile de croire, dit le citoyen Noel (*d*), que toutes ces marques se trouvassent naturellement, il n'est pas douteux que les prêtres les imprimaient à quelques jeunes veaux qu'ils faisaient nourrir secrétement ; et s'ils demeuraient quelquefois long-temps à faire paraître le dieu Apis, c'était pour ôter le soupçon de cette supercherie.

(218) *D'un rayon du feu céleste.* Les Egyptiens disent qu'un éclair descend du ciel sur sa mère, et que de cet éclair elle conçoit le dieu Apis (*e*). On dit encore qu'il est engendré par un rayon prolifique de la lune qui descend sur sa mère, lorsqu'elle est en chaleur. Aussi remarque-t-on beaucoup de choses dans Apis qui ressemblent à des figures de la lune (*f*).

(*a*) Herodot. lib. 3, §. 28.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 8, cap. 46.
(*c*) Id. ibid. Herodot. lib. 3, §. 28.
(*d*) Dictionn. de la Fab. au mot *Apis.*
(*e*) Herodot. lib. 3, §. 28.
(*f*) Plutarch. de Isid. et Osirid.

(219) *Un grand jour de fête et de plaisir.* Suivant Diodore de Sicile (*a*), quand le bœuf Apis venait à mourir, c'était un deuil général pour toute l'Egypte. On en cherchait un autre; et quand on l'avait rencontré, le deuil finissait. Les prêtres le menaient en pompe à Nilopolis, où on le nourrissait pendant quarante jours. On le transportait ensuite sur un vaisseau magnifique à Memphis. A son arrivée, les prêtres allaient le recevoir, suivis d'une foule de citoyens qui se pressaient sur son passage. De là il était conduit dans le temple d'Osiris, où il avait deux superbes étables. Tous les ans, dit Ammien Marcellin (*b*), on lui amenait une génisse qu'on connaissait à certaines marques. Suivant les livres mystiques (*c*), il ne devait vivre qu'un certain temps : lorsque ce temps était arrivé, on le noyait avec solennité dans une fontaine sacrée. Voyez plus au long le détail des cérémonies Egyptiennes lors de la mort et de la reproduction du bœuf Apis, dans les Voyages de Pythagore et dans Pline (*d*).

Les Egyptiens, dit le citoyen Noel (*e*), consultaient Apis comme un oracle : lorsqu'il prennait ce qu'on lui présentait à manger, c'était une réponse favorable, et on regardait comme un mau-

(*a*) Diod. Sic. lib. 1, cap. 84.

(*b*) Ammian. Marcell. lib. 22, cap. 14.

(*c*) Plutarch. de Isid. et Osirid.

(*d*) Voyages de Pythag. tom. 2, §. 62. Plin. hist. nat. lib. 8, cap. 46.

(*e*) Dictionn. de la Fab. au mot *Apis*.

vais présage le refus qu'il en faisait. Pline (a) observe qu'il ne voulut pas manger ce que Germanicus lui offrit, et que ce prince mourut bientôt après. Il en était de même des deux loges qu'on lui avait bâties : lorsqu'il entrait dans l'une, c'était un bon augure pour l'Egypte ; et un mauvais, quand la fantaisie le conduisait dans l'autre.

(220) *Les Egyptiens se vantent d'être le plus ancien peuple du monde.* C'est peine perdue que de remonter au-delà des temps connus pour fixer l'ordre chronologique des nations qui ont dans le même temps ou successivement habité la terre. Dicéarque, Eusèbe, Manéthon, Hérodote, Bérose, Diodore de Sicile, et tous les anciens chronologistes, ne nous ont laissé tout au plus que des conjectures, très-brillantes à la vérité, mais souvent contradictoires entre elles et sans aucun fondement solide. Dépourvus de monumens, ils ont cru ne pouvoir mieux faire que de s'en rapporter aux anciennes chroniques, sans faire attention qu'elles avaient été pour la plupart rédigées par des hommes intéressés à relever l'éclat et l'antiquité de leur nation, pour se donner à eux-mêmes un plus haut degré d'importance. Si les prêtres d'Egypte et de Chaldée, les mages de la Perse, les brames de l'Inde et les bonzes de la Chine, ont pu faire adopter à leurs propres concitoyens des chronologies que les lettrés modernes des mêmes pays regardent comme fabuleuses, combien leur a-t-il été

(a) Plin. hist. nat. lib. 8, cap. 46.

plus facile encore d'en imposer à des voyageurs moins initiés dans les calculs de leurs dynasties et de leurs générations. Les périodes chinoises embrassent des millions d'années, et cependant les vrais savans de la Chine ont avoué qu'ils n'avaient pu trouver de certitude au-delà de neuf cents ans avant notre ère (*a*).

Si, à des calculs purement hypothétiques, on veut substituer des raisonnemens fondés sur la nature des choses et sur des apparences très-vraisemblables, il sera facile de réduire à trois points principaux tout ce qui peut conduire à apprécier l'antiquité des nations. Et d'abord, s'il est une vérité bien démontrée dans le monde physique, c'est que les continens, ou la très-grande partie des continens que nous habitons, furent autrefois submergés et comme ensevelis sous les eaux. De ce principe une fois admis découle la conséquence nécessaire, que les premières régions abandonnées par les eaux ont aussi été les premières habitées et cultivées par les hommes. C'est sur ce fondement que l'historien philosophe du monde primitif attribue la priorité aux habitans du Caucase. « J'ai dé-
» montré, dit cet intéressant auteur (*b*), qu'il y
» avait eu une époque dans l'âge de notre planète
» où l'Océan avait couvert nos trois mondes. A
» mesure que la mer se retira, le sommet des mon-
» tagnes domina sur les flots, et la nature féconde

(*a*) Hist. anc. de l'abbé Millot, tom. 1, pag. 113.
(*b*) Hist. philosoph. du Monde primit. tom. 6, pag. 56 et 57.

» en principes générateurs, les rendit graduelle-
» ment propres à devenir le séjour des hommes.
» Ces montagnes ainsi isolées au milieu de l'Océan,
» ne furent primitivement que des îles qui s'agran-
» dirent ensuite par la retraite successive des eaux,
» se réunirent entr'elles, et formèrent nos conti-
» nens. Une des premières îles que le genre humain
» put habiter fut la chaîne du Caucause ». On sait que cette montagne célèbre traverse l'Asie sous différens noms et jette çà et là des branches très-élevées qui communiquent entr'elles presque sans interruption. Tels sont le Liban et l'Antiliban de la Syrie, l'Ararat de l'Arménie, le Ghilan et le Curdistan de la Perse, les Gâtes de l'Inde, les montagnes Damasiennes de la Chine, etc. C'est donc en Asie, suivant cet ingénieux système, qu'il faut chercher le monde primitif, ou les premiers habitans connus du globe. Tout concourt à faire adopter cette opinion; mais sans mettre en parallèle les hauteurs de cette contrée avec l'Atlas de l'Afrique et les Alpes de l'Europe, pour découvrir lesquelles de ces montagnes dominèrent d'abord sur les flots, ne suffit-il pas d'induire généralement du principe que nous avons posé plus haut, que les parties les plus élevées des continens ont été le premier séjour des hommes? Sous ce point de vue, qui croira que les Egyptiens, placés dans une vallée profonde bordée par deux chaînes de montagnes qui ont dû naturellement opposer un assez long obstacle à l'écoulement des eaux, et la réduire encore long-temps a l'état d'un vaste marais

inhabitable, puissent être sérieusement regardés comme le plus ancien peuple de l'univers ?

Un second moyen de calculer l'antiquité des nations, c'est de considérer la qualité naturelle des climats, leur température, la fertilité des terres, leurs productions spontanées, et toutes les autres circonstances de cette espèce, qu'on peut raisonnablement croire avoir déterminé les premiers hommes à se fixer dans un endroit plutôt que dans un autre. M. de Voltaire applique cette observation aux habitans de l'Inde. « S'il est permis, dit » ce penseur profond (*a*), de former des conjec- » tures, les Indiens, vers le Gange, sont peut-être » les hommes les plus anciennement rassemblés en » corps de peuple. Il est certain que le terrain où » les animaux trouvent la pâture la plus facile, » est bientôt couvert de l'espèce qu'elle peut nour- » rir. Or il n'y a point de contrée au monde où » l'espèce humaine ait sous sa main des alimens » plus sains, plus agréables et en plus grande » abondance que vers le Gange. Le riz y croit » sans culture. Le coco, la datte, le figuier pré- » sentent de tous côtés des mets délicieux ; l'o- » ranger, le citronier fournissent à la fois des » boissons rafraîchissantes avec quelque nourri- » ture; les cannes de sucre sont sous la main ; les » palmiers et les figuiers à larges feuilles y donnent » le plus épais ombrage. On n'a pas besoin, dans

(*a*) Voltaire, Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations, tom. 1, pag. 92.

» ce climat, d'écorcher des troupeaux pour dé-
» fendre ses enfans des rigueurs des saisons; on
» les y élève encore aujourd'hui tout nus jus-
» qu'à la puberté. Jamais on ne fut obligé, dans
» ce pays, de risquer sa vie en attaquant les ani-
» maux, pour la soutenir en se nourrissant de
» leurs membres déchirés, comme on a fait pres-
» que par-tout ailleurs. Les hommes se seront ras-
» semblés d'eux-mêmes dans ce climat heureux. »

Ces avantages ne peuvent s'appliquer aux premiers temps de l'Egypte, où rien n'est fertile que ce qui est arrosé par le Nil. Les inondations de ce fleuve dûrent pendant des siècles écarter tous les colons d'une terre submergée quatre mois de l'année, et infectée par des eaux croupissantes. Que d'efforts, que de combinaisons même n'a-t-il pas fallu faire pour régulariser la marche du Nil, pour rendre ses submersions utiles, pour pratiquer des canaux et le distribuer dans les terres, pour élever des cabanes et les rehausser de vingt-cinq pieds au-dessus du terrain. C'est là pourtant ce qui a dû précéder Thèbes, Memphis et les Pyramides.

Enfin les inventions utiles, les découvertes ingénieuses, les progrès des arts et des sciences, surtout des sciences abstraites, sont un troisième échelon par lequel nous pouvons nous élever à la connaissance des premières sociétés. La marche de l'esprit humain est lente et pénible. Il n'arrive que par degrés et par une suite de méditations approfondies à tout ce qui ne tombe pas sous les sens. Sans

doute il a été difficile aux hommes de se composer un langage, une écriture alphabétique, de se vêtir, de se construire des bâtimens solides, de travailler le fer, de dompter tous les métaux. Ces procédés sont le fruit de la réflexion, et la réflexion est le produit du temps. Mais combien leur en a-t-il fallu davantage pour s'élever jusque dans les cieux, en mesurer l'espace, et appliquer à leurs besoins des corps dont ils étaient éloignés d'une infinité de myriades? Telle est l'astronomie, dont on ne peut s'empêcher d'attribuer aux Chaldéens les notions les plus anciennes, s'il est vrai, comme on ne peut guère en douter, que les premiers navigateurs aient été nécessairement les premiers astronomes. Aristarque de Samos nous apprend que les sages de Chaldée avaient connu combien il est impossible que la terre occupe le centre du monde planétaire; qu'ils avaient assigné au soleil la place qui lui appartient, et qu'ils faisaient rouler autour de lui la terre et les autres planètes chacune dans un ordre différent. C'est à la Chaldée, et non pas à l'Egypte, qu'on doit l'invention du zodiaque. M. de Voltaire (*a*) en apporte trois preuves assez fortes: la première, que les Chaldéens furent une nation éclairée, avant que l'Egypte, toujours inondée par le Nil, pût être habitable; la seconde, que les signes du zodiaque conviennent au climat de la Mésopotamie, et non à celui d'Egypte; la troisième, c'est que les signes

(*a*) Voltaire, Essai sur les mœurs, tom. 1, pag. 59.

anciens du zodiaque Chaldéen étaient un des articles de leur religion, essentiellement liée à l'astronomie. Vitruve, dans son neuvième livre, où il traite des cadrans solaires, des hauteurs du soleil, de la longueur des ombres, de la lumière réfléchie par la lune, cite toujours les Chaldéens, et non les Egyptiens. D'où il suit qu'on a toujours regardé la Chaldée comme le berceau de cette science, et conséquemment de toutes les observations, de toutes les analyses, de tous les calculs géométriques qui ont dû nécessairement précéder tous les résultats astronomiques, et dont les développemens ont exigé des siècles d'étude, des combinaisons infinies et un courage à toute épreuve.

Ces trois règles, puisées dans l'ordre naturel des choses, nous paraissent suffisantes pour fixer, au moins approximativement, l'ordre que doivent occuper entre elles les plus anciennes nations du monde, et pour démontrer que les Egyptiens, quelqu'anciens qu'ils soient dans les systèmes chronologiques de leurs prêtres, ne le sont cependant pas, à beaucoup près, autant que plusieurs autres peuples.

(221) *Font mention de trois cent trente rois avant Amasis.* Pintianus et Vossius estiment qu'il faut dire *trois cent quarante rois avant Anysis et Sethos*, et se fondent sur ce qu'on lit dans Hérodote (*a*), que depuis le premier roi d'Egypte

(*a*) Herodot. lib. 2, §. 142.

jusqu'au prêtre de Vulcain qui régna le dernier, il y a eu trois cent quarante et une générations, et autant de grands-prêtres et de rois. Mais Hérodote dit encore ailleurs (*a*) que les annales Egyptiennes font mention de trois cent trente rois qui régnèrent depuis Menès jusqu'à Mœris. On ne sait donc lequel de ces deux endroits notre auteur a voulu copier. Au reste, il n'est pas inutile d'observer que pour gonfler leur chronologie, les Egyptiens ont pu nous représenter des dynasties contemporaines comme des dynasties successives. C'est le sentiment de plusieurs critiques.

(222) *Et remontent à plus de treize mille ans.* Hérodote (*b*) ne donne à ses trois cent quarante et une générations qu'onze mille trois cent quarante ans, à raison de cent ans par trois générations. Diodore de Sicile (*c*), en se conformant à l'avis d'Hécatée de Milet, donne en tout neuf mille cinq cents ans de durée au règne des hommes, depuis Menès jusqu'à la conquête de l'Egypte par Cambyse, la troisième année de la soixantième olympiade, ou l'an 538 avant notre ère. Manethon, suivant Syncelle (*d*), réduisait ces trente dynasties à cent treize règnes successifs qui avaient duré 3555 ans depuis la fondation de la monarchie jusqu'à la quinzième année avant l'empire d'Alexandre, qui a commencé en Egypte l'an 331 avant Jésus-

(*a*) Herodot. lib. 2, §. 100 et 101.
(*b*) Id. ibid. §. 142.
(*c*) Diod. Sic. lib. 1, cap. 13.
(*d*) Syncel. pag. 152.

Christ. D'où proviennent ces différences entre des calculs qui semblaient devoir être les mêmes ? Diodore de Sicile (*a*) nous en donne lui-même la cause, en réduisant à quatre mille sept cents ans environ la durée véritable de tous les rois Egyptiens qu'il avait portée d'abord à neuf mille cinq cents ans ; ce qui prouve qu'il ne regardait pas ces neuf mille cinq cents ans comme des années solaires, mais comme des intervalles de quelques mois. Aussi remarque-t-il que plusieurs Egyptiens prenaient ces anciennes années pour des saisons de quatre mois. « Dans » cette division en saisons, dit M. Freret (*b*), on » avait eu égard aux changemens considérables qui » arrivent à la température de l'air en Egypte. Outre cette année de quatre mois, il y en avait une » autre de trois mois, qui partageait l'année tropique ou la révolution du soleil en quatre portions, relativement à l'accroissement et à la diminution des jours, ou aux changemens qui arrivent dans la longueur de l'ombre méridienne des » corps. Il est probable que les prêtres Egyptiens, » qui ne parlaient jamais aux étrangers que d'une » manière très-obscure, auront donné le nom d'années aux saisons de trois ou de quatre mois, en parlant de leurs antiquités à Hécatée et à Hérodote. Ils » voulaient par là leur en donner une plus grande » idée. Dans cette supposition, comme Hérodote » et Diodore commencent également à Menès, et

(*a*) Diod. Sic. lib. 1, pag. 23 et 44.

(*b*) Fréret, nouvell. observat. sur la Chronolog. de Newton, tom. 13.

» que l'intervalle dont parle Hérodote est expri-
» mé par un plus grand nombre d'années que ce-
» lui de Diodore, quoiqu'il finisse quelques siècles
» plutôt, il est clair que les prêtres consultés par
» Hérodote avaient employé des années plus cour-
» tes que celles des prêtres dont Diodore rapporte
» le sentiment. »

Cette explication est peut-être le dénouement de toutes les difficultés qu'on rencontre dans la chronologie des anciens peuples.

(223) *Et que le soleil s'est couché deux fois vers le même côté du ciel où l'on voit qu'il se lève aujourd'hui.* Suivant le citoyen Larcher (*a*), c'est un de ces contes que faisaient les prêtres Egyptiens pour relever la haute antiquité de leur nation. Les Grecs en avaient un pareil qu'ils avaient imaginé des Egyptiens. Platon (*b*) rapporte comme une fable du vieux temps, que sous le règne d'Atrée le soleil et les astres s'étaient couchés où ils se lèvent actuellement.

(224) *L'Egypte possédait vingt mille villes.* Jamais, dit Hérodote (*c*), l'Egypte ne fut plus heureuse ni plus florissante que sous le règne d'Amasis. Il y avait alors en ce pays vingt mille villes toutes bien peuplées. Voyez Diodore de Sicile, liv. 1, §. 31, et la note 176 ci-dessus.

(225) *Sais.* Strabon (*d*) la place à deux schènes

(*a*) Larcher, not. 467 sur le 2.e liv. d'Hérodot.
(*b*) Plat. in politic. tom. 2, pag. 169.
(*c*) Herodot. lib. 2, §. 177.
(*d*) Strab. lib. 17, pag. 929.

du Nil, entre le canal Canopique et le canal Sébennitique. Il la regarde comme la métropole de la basse Egypte, et lui attribue un temple où Minerve était adorée.

(226) *Memphis.* Elle est située, suivant Pline (*a*), à quinze mille pas, et, suivant Strabon (*b*), à trois schènes au-dessus du Delta; ce qui fait, dit Cellarius (*c*), à-peu-près la même mesure dans cette partie de l'Egypte. Elle fut autrefois la métropole de l'Egypte. On y voyait plusieurs temples magnifiques, entre autres celui du dieu Apis.

(227) *Syene.* Pline la regarde comme la première ville de l'Egypte du côté de l'Ethiopie. *Ditionis* (*d*) *Ægypti esse incipit a fine Æthiopiæ Syene.* Elle était, dit Pausanias (*e*), si directement située sous le tropique du cancer, c'est-à-dire à vingt-trois degrés trente minutes de latitude septentrionale, que lorsque le soleil se trouvait dans ce tropique, il n'y avait à Syene ni arbres ni animaux qui fissent de l'ombre. Juvenal fut exilé dans cette ville sous le prétexte honorable de commander une cohorte.

(228) *Bubastis.* D'Anville (*f*) la place sur un canal dérivé du Pelusiaque à sa rive droite. Elle était le chef-lieu d'un nome du même nom. On y

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 9.
(*b*) Strab. lib. 17, pag. 934.
(*c*) Cellar. géograph. ant. tom. 2, pag. 41.
(*d*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 9.
(*e*) Pausan. lib. 8, cap. 38.
(*f*) D'Anville, géograph. anc. abrég. tom. 3, pag. 20.

révérait particulièrement les chats. Strabon et Ptolémée (*a*) l'appellent *Bubastus*.

(229) *Elephantine*. Pline (*b*) la met à seize milles de Syene; cependant il paraît, suivant Strabon (*c*), qu'elle n'en était pas si éloignée. Voyez la note 184 ci-dessus.

(230) *Et Thèbes*. Cette ville très-ancienne donna son nom à la Thébaïde, et pouvait le disputer anciennement aux plus belles villes de l'univers. Ses cent portes, chantées par Homère (*d*), sont connues de tout le monde, et lui firent donner le surnom d'*Hécatompyle*. Elle est encore appelée *Diospolis* dans Pline et dans Strabon (*e*), et *Tritonis* dans Appollonius de Rhodes (*f*). Les Anciens lui donnent une très-grande étendue, sans la fixer cependant d'une manière uniforme. Tous la placent sur la rive droite du Nil; cependant, au rapport de Strabon, il y en avait une certaine partie sur la gauche, où était le *Memnonium* ou le palais et la statue de Memnon. *Nunc* (*g*) *vicatim habitatur, pars verò sita est in Arabiâ, ubi ipsa urbs est, pars etiam in Peræâ seu trans fluvium ubi Memnonium est.*

(231) *Faire sortir dix mille soldats*. Ce calcul,

(*a*) Strab. lib. 17, pag. 932. Ptolem. lib. 4, cap. 5.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 9.
(*c*) Strab. lib. 17, pag. 914.
(*d*) Homer. Iliad. lib. 9, vers. 381 et seq.
(*e*) Plin. hist. nat. lib. 7, cap. 56. Strab. lib. 17, pag. 942.
(*f*) Apollon. Rhod. lib. 4, vers. 260.
(*g*) Strab. lib. 17, pag. 943.

qu'on ne trouve guère que dans Mela, suppose une population trop considérable pour qu'on puisse y ajouter la moindre foi. Si, comme l'assurent Diodore et quelques autres, l'Egypte, même dans les temps les plus heureux, ne pouvait compter au-delà de sept millions d'individus, comment croira-t-on que la seule ville de Thèbes pût fournir un million de soldats, nombre qui, suivant l'ordre des choses, ne pouvait encore être le quart de sa population totale? Quel eût été, dans cette supposition, le sort des dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres villes de l'Egypte? Vossius croit que ce que dit ici notre auteur, de la force et de la puissance de Thèbes, doit s'appliquer à toute l'Egypte. *Hinc* (*a*) *adparet quæcumque de Thebanis Ægyptiis eorumque potentiâ dicuntur, accipienda esse de totâ Ægypto.* Olivarius et Pintianus (*b*) estiment qu'on doit lire *ducenos armatos*, au lieu de *dena armatorum millia*; ce qui serait beaucoup moins ridicule et attesterait encore une immense population.

(232) *Alexandrie.* Cette ville, fondée par Alexandre l'an 331 avant notre ère, fut la capitale de toute l'Egypte et le séjour des rois sous les Lagides. Le nombre de ses habitans répondait à son étendue. Au temps de Diodore on y comptait trois cent mille personnes libres, ce qui suppose une population plus que double de ce nombre, à cause des

(*a*) Voss. in not. ad Mel. pag. 371 et 372.
(*b*) Olivar. et Pint. in not. ad Mel. pag. 61.

esclaves. Pline (*a*) la place à douze mille pas de la bouche Canopique du Nil, près du lac Maréotis, dans un endroit auparavant appelé *Rhacotes*. Strabon (*b*) lui donne trente-quatre stades de long, huit de large, et cent dix de circonférence. Elle était divisée en plusieurs quartiers et communiquait à l'île de Pharos par une chaussée à laquelle on avait donné le nom d'*Heptastadium*.

Alexandrie n'est plus qu'une ombre de ce qu'elle fut autrefois. « A peine sort-on de la ville neuve » dans le continent, dit le citoyen Volney (*c*), » que l'on est frappé de l'aspect d'un terrain tout » couvert de ruines. Pendant deux heures de mar- » che on suit une double ligne de murs et de tours » qui formaient l'enceinte de l'ancienne Alexan- » drie. La terre est couverte du débris des som- » mets ; des pas entiers sont écroulés, les voûtes » enfoncées, les créneaux dégradés, et les pierres » rongées et défigurées par le salpêtre. On par- » court un vaste intérieur sillonné de fouilles, » percé de puits, distribué par des murs encom- » brés, semé de quelques colonnes anciennes, de » tombeaux modernes, de palmiers, de nopals, » et où l'on ne trouve de vivant que des chacals, » des éperviers et des hiboux. »

(233) *Et Peluse*. Elle était située près de la bouche la plus orientale du Nil à laquelle elle donnait son nom, mais à plus de vingt stades de la

(*a*) Plin. hist. nat lib. 5, cap. 10.
(*b*) Strab. lib. 17, pag. 919 et 920.
(*c*) Voyage en Syrie et en Egypte, tom. 1, pag. 5.

mer. Environnée de lacs et de marais, elle était boueuse et mal-propre, ce qui a fait dire à Strabon (*a*) qu'elle était ainsi appelée du mot grec πηλοῦσιον, qui signifie boueux. Ammien (*b*) a pensé qu'elle tirait ce nom de Pelée, père d'Achille, son fondateur. Cette ville était la clef de l'Egypte du côté de la Phénicie.

(234) *Cette côte est coupée par les bouches du Nil.* Ptolémée (*c*) en compte neuf, y compris celles qu'il appelle *Dioclos* et *Pineptimi*. Pline assure qu'elles tirent leurs noms de sept villes considérables de la basse Egypte : *Sunt in honore* (*d*) *et intra decursus Nili multa oppida, præcipuè quæ nomina dedere ostiis celeberrimis septem.* Strabon met au premier rang les bouches Canopique et Pelusiaque. Il ajoute qu'il y en a beaucoup d'autres qui méritent peu d'attention, et que le Delta est coupé par une multitude de petits canaux qui partent des branches principales. Il y a lieu de croire que la plupart de ces canaux ont été faits de main d'homme. *A primis* (*e*) *enim partes quædam abruptæ passim per totam sunt insulam, quæ multos alveos insulasque fecerunt, ita ut tota sit navigabilis fossis super alias fossas actis.*

(*a*) Strab. lib. 17, pag. 930.
(*b*) Ammian. Marcell. lib. 22, cap. 40.
(*c*) Ptolem. lib. 4, cap. 5.
(*d*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 10.
(*e*) Strab. lib. 17, pag. 928.

CHAPITRE X.

(235) *L'Arabie.* Ce nom, que porte encore aujourd'hui la même contrée, signifie *occidental.* Il fut donné à l'Arabie, dit le citoyen Mentelle (*a*), par opposition à la partie appelée *Kedem*, c'est-à-dire l'*orient*, que l'on conjecture être la Chaldée, qui était en effet à l'orient des terres situées au nord de l'Arabie. C'est la partie de l'Asie qui a été la mieux connue des Anciens. Elle forme une péninsule comprise entre le golfe Arabique d'un côté et le golfe Persique de l'autre. Les savans conjecturent qu'elle touchait autrefois immédiatement à la Perse par une vaste étendue de pays, où les anciens voyageurs, entre autres *Marco Polo*, placent plusieurs villes dont on ne voit plus aucune trace, et que le golfe Persique est l'effet d'une irruption de la mer des Indes. Voyez l'Histoire généalogique des Tatars.

Ptolémée (*b*) paraît être le premier qui ait partagé l'Arabie en *Arabie pétrée*, *Arabie deserte* et *Arabie heureuse.* Cette division subsiste encore de nos jours.

L'Arabie pétrée, ainsi appelée de la ville de Petra située à quelque distance au sud du lac Asphaltite, confinait à l'Egypte et s'étendait jusqu'à la mer Rouge, occupant toute la presqu'île

(*a*) Dict. encyclop. Géograph. anc. au mot *Arabie.*
(*b*) Ptolem. lib. 5, cap. 17 et 19, et lib. 6, cap. 7.

entre le golfe *Elamites* et le golfe *Héroopolites*. Elle avait au nord la Judée, et à l'est et au sud l'Arabie déserte, mais sans limites déterminées.

L'Arabie déserte, ainsi appelée de la nature de son territoire entrecoupé de montagnes et couvert de sables stériles qui le rendent inhabitable, commençait à l'est d'une partie de la Judée et occupait toute la partie orientale de l'Arabie, en allant du nord-ouest au sud-est, jusqu'à des montagnes qui la séparaient de l'Arabie heureuse.

Cette troisième division avait au nord l'Arabie pétrée, à l'est l'Arabie déserte et le golfe Persique, au sud la mer Rouge, suivant le système de notre géographe, et à l'ouest le golfe Arabique. On l'appelait heureuse, non-seulement à cause de la beauté de son climat et de sa fertilité extraordinaire, mais encore en raison de toutes les choses rares et précieuses que la mer et la terre lui fournissaient en abondance. Suivant Pline (*a*), on y trouvait une grande quantité de pierres précieuses, telles que la sardoine, le diamant et beaucoup d'autres de diverses couleurs qui jettent le plus vif éclat, ainsi que des coquillages produisant des perles d'une beauté surprenante.

Ptolémée (*b*) place un grand nombre de peuples dans ces trois divisions.

(236) *Jusqu'à la mer Rouge.* Il ne faut pas confondre cette mer avec le golfe Arabique, auquel

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 37, cap. 6.
(*b*) Ptolem. lib. 5, cap. 17 et 19, et lib. 6, cap. 7.

on donne communément le même nom. Notre géographe (*a*) distingue soigneusement l'un de l'autre, et ne fait du golfe Arabique qu'une prolongation de la mer Rouge. Voyez *Ciacconius* dans sa première note sur ce chapitre.

(237) *Ce pays agréable et fertile dans sa partie méridionale*, etc. Pline en fait la même description: *Ultra Pelusiacum* (*a*) *Arabia est, ad Rubrum mare pertinens, et odoriferam illam ac divitem et beatæ cognomine inclytam. Hæc sterilis, præterquam ubi Syriæ confinia attingit, nec nisi Casio monte nobilis.* Ces mots et ceux de notre auteur expriment la différence qui existe entre l'Arabie pétrée près de notre mer, et l'Arabie heureuse sur les confins de la mer Rouge.

(238) *Le port d'Azot.* Le mot *admittit*, dont se sert ici Mela, ne peut évidemment avoir pour objet que d'indiquer celui des ports de la Méditerranée où les Arabes venaient plus particulièrement vendre leurs marchandises ou acheter celles des autres nations; vouloir lui donner une signification plus étendue, et en induire que le port et la ville d'Azot faisaient partie de l'Arabie pétrée, ce serait consacrer une absurdité révoltante en géographie, puisque tous les auteurs placent cet endroit dans la Palestine. Si telle eût été, contre toute vraisemblance, l'intention de notre géographe, ou plutôt son ignorance de la véritable po-

(*a*) Mela, infra, lib. 3, cap. 8.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 11.

sition d'Azot, malgré que les Romains fussent maîtres de tout ce pays depuis Pompée, pourquoi n'aurait-il pas dit, dans son style ordinaire, *portum habet Azotum*, ou bien encore *portus in eâ est Azotus*? Le mot *admittit*, qu'il n'emploie que dans cette circonstance, doit dont nécessairement avoir une autre signification. Azot était le port des anciens Arabes pour le trafic de leurs marchandises, comme Marseille est le port des Arabes modernes pour le commerce de l'Orient avec la France; mais la première de ces villes ne leur appartenait pas plus autrefois que la seconde ne leur appartient aujourd'hui.

Les marchandises des Arabes consistaient principalement en aromates, en pierreries, et en métaux d'or et d'argent. Indépendamment du commerce qu'ils faisaient avec les Indiens et les Chinois, qui venaient en foule aborder dans leurs ports, ils en faisaient encore un très-considérable par terre avec les Syriens et les autres peuples du voisinage. Ce genre de trafic était très-ancien, suivant le voyage d'Iambule rapporté par Diodore de Sicile (*a*).

(239) *Le mont Casius a tant d'élévation*, etc. Strabon place le mont Casius à trois cents stades de Peluse et à mille de Joppe. Il ajoute qu'il ressemble à des monceaux de sable et qu'il s'avance dans la mer (*b*). C'est sur cette montagne que fut

(*a*) Diod Sic. lib. 7.
(*b*) Strab. lib. 16, pag. 879.

déposé le corps du grand Pompée, trahi et assassiné par les Egyptiens, le même jour que, suivant Dion Cassius, il avait autrefois triomphé de Mithridate (*a*).

Pline distingue en Asie deux montagnes de ce nom, celle dont parle notre auteur, et l'autre située à l'extrémité de la Syrie près de Séleucie. C'est à cette dernière qu'il attribue, ainsi que Solin (*b*) et Martianus Capella (*c*), cette circonstance d'illumination anticipée que Mela rapporte au Casius des Arabes. *Super* (*d*) *eam mons eodem, quo alius, nomine Casius. Cujus excelsa altitudo quartâ vigiliâ orientem per tenebras solem aspicit, brevi circumactu corporis, diem noctemque pariter ostendens.* Aristote (*e*) dit à-peu-près la même chose du mont Caucase.

(240) *Dès la quatrième veille.* Les Romains, pour le besoin de la discipline militaire, avaient distribué la nuit en quatre veilles de trois heures chacune, dont la première commençait à six heures du soir, et la dernière finissait à six heures du matin. Ainsi le commencement de la quatrième veille, dont il est ici question, répond à trois heures après minuit.

(*a*) Dio Cass. lib. 42.
(*b* Solin. cap. 36.
(*c*) Martian. Capell. lib. 6.
(*d*) Plin. hi t nat. lib. 5, cap. 22.
(*e*) Aristot. meteorolog. cap. 16.

CHAPITRE XI.

(241) *La Syrie s'étend au loin sur le bord de la mer, et plus encore dans l'intérieur des terres.* Depuis l'Arabie pétrée jusqu'à la Cilicie. Tel est aussi le sentiment de Pline et de Strabon (*a*). Ce dernier néanmoins l'étend au midi jusqu'à l'Egypte, à laquelle il attribue vraisemblablement cette petite partie de côtes que Mela donne à l'Arabie pétrée entre l'Egypte et la Syrie. *Deinde* (*b*) *Arabia angusto fronte sequentia littora attingit. Ab eâ usque ad flexum illum quem suprà retulimus, Syria.* Ptolémée (*c*) fait un article séparé de la Palestine, qu'il appelle cependant Palestine de Syrie.

On voit par les divisions qui suivent, que, dans le système de notre géographe, la Syrie s'étend au nord jusqu'au-delà du mont Taurus, et à l'est jusqu'au-delà de l'Euphrate et du Tigre, ce qui présente une surface très-considérable. Pline lui donne absolument les mêmes dimensions, et la regarde comme la plus grande de toutes les anciennes provinces. *Juxta* (*d*) *Syria littus occupat, quondam terrarum maxima.* Quelques autres même, prenant pour base de leur calcul l'identité du langage et du nom, ont prétendu qu'elle n'avait au nord

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 12. Strab. lib. 16, pag. 864.
(*b*) Mela, supra, cap. 2.
(*c*) Ptolem. lib. 4, cap. 16.
(*d*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 12.

d'autre limite que le Pont-Euxin. *Syrorum* (*a*) *nomen videtur tendere a Babyloniâ usque ad sinum Issicum et ab hoc olim usque ad Pontum Euxinum.*

La Syrie et l'Assyrie, considérées dans un sens étendu, sont indifféremment prises l'une pour l'autre dans les auteurs. Hérodote (*b*) dit, en parlant des habitans de ce pays, qu'ils étaient appelés Syriens par les Grecs, et Assyriens par les Barbares. Justin nous apprend à-peu-près la même chose. *Assyrii* (*c*) *qui posteà Syri dicti sunt.* Cicéron n'établit aucune différence entre ces deux termes, lorsqu'il fait de Sardanapale tantôt un roi de Syrie, tantôt un roi d'Assyrie (*d*).

(242) *Cœle.* D'autres disent *Cœlesyria* ou Syrie creuse. C'est le nom donné par les Anciens à la partie de la Syrie resserrée entre les deux chaînes parallèles du Liban. *Regio est* (*e*) *monte Libano et Antilibano definita..... Iidemque parallelli Libanus et Antilibanus.* Ptolémée et Pline (*f*) diffèrent entre eux sur les bornes de cette division. Celui-ci y comprend l'Apamène, la Chalcidène et la Cyrrhestique; celui-là les en exclut.

(*a*) Strab. lib. 16, pag. 852.

(*b*) Herodot. lib. 7, §. 63.

(*c*) Justin. histor. lib. 1, cap. 2.

(*d*) Cic. Tuscul. quæst. lib. 5, §. 35, et de finib. bon. et mal. §. 32.

(*e*) Strab. lib. 16, pag. 874.

(*f*) Ptolem. lib. 5, cap. 15. Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 12 et 20.

(243) *Mésopotamie.* Ce nom, qui dans la langue grecque signifie *entre les fleuves*, lui fut donné de sa position entre le Tigre et l'Euphrate. C'est ce que nous apprend Strabon : *Mesopotamia* (*a*) *ab eventu rei denominata est. Dicta est enim, quod inter Euphraten et Tigrin jaceat.* Le même auteur, d'accord avec Ptolémée, la borne (*b*) à l'orient par le Tigre, à l'occident par l'Euphrate, au nord par le mont Taurus qui la sépare de l'Arménie, et au midi par le cours de l'Euphrate qui, tournant à l'orient, la sépare de l'Arabie déserte. Ptolémée (*c*) et quelques autres la subdivisent en plusieurs cantons.

(244) *Damascène.* Quelques auteurs en font un canton de la Cœlesyrie. Elle était ainsi appelée de la grande et belle ville de *Damascus*, sa métropole.

(245) *Adiabène.* C'est, suivant quelques auteurs, l'ancienne province d'Assyrie. Pline le dit formellement. *Ultrà* (*d*) *Armeniam, Adiabene, Assyria ante dicta.* On y trouve les champs d'Arbèle, si fameux par la bataille qui consomma la ruine de Darius.

(246) *Babylonie.* Elle avait reçu ce nom de l'ancienne ville de Babylone, et s'étendait sur le Tigre et l'Euphrate, entre la Mésopotamie au nord, et le golfe Persique au sud. On l'a quelquefois dé-

(*a*) Strab. lib. 16, pag. 861.
(*b*) Id. ibid.
(*c*) Ptolem. lib. 5, cap. 18.
(*d*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 12.

signée sous le nom de Chaldée, quoiqu'à la rigueur ce nom ne dût être donné qu'à la partie de la Babylonie la plus voisine du golfe.

(247) *Judée.* Ce mot, pris dans son acception la plus étendue, indique tout ce que les Anciens comprenaient sous le nom général de Palestine, terre de Chanaan ou terre Sainte, entre la Cœlesyrie et l'Egypte, tant sur les bords de la mer que dans l'intérieur des terres. Cette acception ne convient point au système de Mela, qui, après avoir parlé de la Judée, fait un article séparé de la Palestine, ainsi nommée, suivant les auteurs, des Philistins qui l'habitaient même après l'arrivée des Hébreux dans le pays de Chanaan. Ce géographe n'est pas le seul qui distingue ainsi la Palestine de la Judée proprement dite, et qui relègue cette dernière province dans l'intérieur des terres. Strabon s'en explique formellement et dit : *Ab Orthosiâ* (*a*) *usque Pelusium Phœnice vocatur, angusta ac maritimis obnoxia æstibus. Mediterranea ultra hanc usque in Arabes sive inter Gazam et Antilibanum, Judæa nominatur.* Tel est aussi le langage de Tacite. *Terra* (*b*) *finesque Judæorum, quà ad orientem vergunt, Arabiâ terminantur; a meridie Ægyptus objacet; ab occasu Phœnices et mare: septentrionem a latere Syriæ longè prospectant.*

(248) *Et Sophène.* Les annotateurs de Mela di-

(*a*) Strab. lib. 16.
(*b*) Tacit. lib. 5 histor. cap. 6.

sent aussi *Sophonene*, *Colophone* et *Gobolene*. Ce partage d'opinions est fondé sur ce qu'ils ont eu peine à croire que Mela ait voulu réellement placer dans la Syrie une contrée qui, suivant les autres géographes, est une division de l'Arménie au-delà du Taurus. Cependant Pline en parle dans les mêmes termes : *Quàque* (*a*) *transit Taurum, Sophene.*

(249) *Sa partie maritime se compose.* Après avoir donné les divisions intérieures de la Syrie, Mela retourne sur les bords de la mer et partage cette côte en trois grandes parties : *Dixit* (*b*) *de regionibus mediterraneis quas complectitur Syria, nunc redit ad maritimas.*

(250) *Sous le règne de Sémiramis.* L'histoire et la fable se sont emparées de cette héroïne. Le sage critique admet ce qui est possible et rejette tout ce qui tient au prodige. La fable la fait fille de la déesse Dercéto ou Atergatis. Exposée à sa naissance, elle fut nourrie par des colombes, ce qui la fit appeler Sémiramis, nom syriaque de cet oiseau. L'histoire lui fait épouser un des principaux officiers de Ninus; ce prince, entraîné par une forte passion que son courage et ses autres qualités lui avaient inspirée, l'épousa après la mort de son mari, ce qui a fait dire à Pline que de sujette elle était devenue reine : *Semiramis* (*c*) *ex*

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 12.
(*b*) Olivar. in not. ad Mel.
(*c*) Plin. hist. nat. lib. 35, cap. 18.

ancillâ regnum adipiscens. Le roi lui laissa en mourant le gouvernement de son royaume, qu'elle administra comme un grand prince et qu'elle accrut par ses conquêtes. Sa dernière expédition eut lieu dans les Indes, où son armée, quoique composée d'un très-grand nombre de fantassins, de cavaliers et de chars, fut complétement battue et mise en déroute. Elle avait un fils de Ninus, appelé Ninias : avertie qu'il conspirait contre sa vie, elle abdiqua volontairement l'empire en sa faveur, se rappelant qu'un oracle de Jupiter Ammon lui avait prédit que sa fin serait prochaine, lorsque son fils lui dresserait des embûches. Quelques auteurs rapportent qu'elle se déroba à la vue des hommes, dans l'espérance de jouir des honneurs divins ; d'autres attribuent, avec plus de vraisemblance, sa mort à Ninias. Les Assyriens l'honorèrent après sa mort comme une divinité, sous la forme d'une colombe.

(251) *Parmi les nombreux et magnifiques travaux.* Tels sont principalement le pont construit sur l'Euphrate, le lac, les digues, les canaux faits pour la décharge du fleuve, les palais de Sémiramis et ses fameux jardins suspendus ; le temple de Belus, au milieu duquel s'élevait, dit-on, un édifice immense composé de huit tours bâties l'une sur l'autre, prodige éclatant de sculpture et d'architecture ; enfin cette multitude de grandes routes ouvertes çà et là pour la communication des diverses provinces de l'empire.

(252) *La construction de Babylone.* « Cette ville,

» dit Hérodote (a), située dans une grande plaine, » est de forme carrée. Chacun de ses côtés a » six vingts stades de long, ce qui fait pour l'en- » ceinte de la place quatre cent quatre-vingts » stades (huit de nos lieues, suivant d'Anville). » Elle est si magnifique, que nous n'en connaissons » pas une qui puisse lui être comparée. Un fossé » large, profond et plein d'eau, règne tout autour; » on trouve ensuite un mur de cinquante coudées » d'épaisseur, sur deux cents en hauteur (trois » cent vingt pieds de roi, suivant d'Anville)... » Au haut et sur le bord de cette muraille, on » éleva des tours d'un seul étage, les unes vis-à- » vis des autres, entre lesquelles on laissa autant » d'espace qu'il en fallait pour faire tourner un » char à quatre chevaux. Il y avait à cette muraille » cent portes d'airain massif, comme les jambages, » et les linteaux... L'Euphrate traverse cette ville » par le milieu et la partage en deux quartiers... » Les maisons sont à trois et quatre étages, les » rues sont droites et coupées par d'autres qui » aboutissent au fleuve ». La pompe d'une telle description n'indiquerait-elle pas qu'elle est en partie le fruit de l'imagination de l'auteur?

Babylone était encore très-considérable, lorsqu'Alexandre s'en empara, l'an 325 avant notre ère. Seleucus Nicator ayant bâti à peu de distance au nord, une ville de son nom sur le Tigre (Séleucie), le voisinage de la ville nouvelle affaiblit

(a) Herodot. lib. 1, §. 178.

insensiblement la ville ancienne. Strabon rapporte (*a*) que de son temps Babylone était presque déserte. Diodore avait dit quelque temps auparavant (*b*) qu'il n'y avait plus qu'un quartier d'habité. Enfin au second siècle de notre ère, Pausanias écrivait (*c*) qu'il n'y avait plus à Babylone que de vastes murailles.

(253) *Et cette multitude de canaux.* Notre auteur veut parler ici des canaux que fit creuser Sémiramis pour l'irrigation de plusieurs contrées de la Babylonie, que l'aridité du climat semblait condamner à une stérilité perpétuelle. Hérodote dit (*d*) qu'il pleut rarement dans ce pays et que l'eau du fleuve y nourrissant la racine du grain, fait croître les moissons, non pas comme le Nil en se répandant dans les campagnes, mais à force de bras et par le moyen de certaines machines. Il ajoute que la Babylonie est, comme l'Egypte, entièrement coupée de canaux dont le plus grand porte des navires, et qu'elle est de tous les pays que nous connaissons le meilleur et le plus fertile en blé. Ces monumens d'utilité publique relèvent sans contredit davantage la gloire de Sémiramis que les pompeux édifices qu'elle fit construire. Le bonheur réel des peuples est la seule route que les souverains doivent se frayer à l'immortalité.

(254) *Gaza.* Strabon dit que si les Perses don-

(*a*) Strab. lib. 16, pag. 854.
(*b*) Diod. Sic. lib. 2, cap. 9.
(*c*) Pausan. lib. 8, cap. 33.
(*d*) Herodot. lib. 1, §. 193.

naient ce nom aux lieux où ils déposaient leurs trésors, c'est qu'ils choisissaient toujours des lieux forts, pour que leur argent fût moins exposé ; ce qui semble indiquer que le mot *gaza*, en langue phénicienne, signifie plutôt une place forte qu'un trésor.

Cette ville était située à seize milles au midi d'Ascalon. Etienne de Byzance, qui l'appelle aussi *Ione*, dit (*a*) qu'elle était nommée *Aza* par les Syriens, et qu'elle avait reçu ce nom d'Azon son fondateur, qui était fils d'Hercule. Elle soutint dans l'antiquité plusieurs siéges mémorables. Quinte-Curce nous apprend (*b*) qu'Alexandre, auquel elle avait refusé le passage, resta deux mois devant ses murs, qu'il y fut blessé deux fois, et qu'étant enfin parvenu à s'en rendre maître, il fit tuer un grand nombre d'habitans et vendit le reste. On est suffoqué d'indignation, quand on voit ce conquérant farouche, oubliant les égards qu'on doit à la bravoure, faire clouer à un char le malheureux Betis, et lui faire expier dans des supplices inouis le crime d'avoir courageusement défendu sa patrie.

Gaza fut détruite par les Juifs et rebâtie ensuite à quelque distance de son ancien emplacement.

(255) *Ascalon*. L'Itinéraire d'Antonin la place dans un canton très-fertile. Hérode, qui en était originaire, suivant Josephe, y fit bâtir un palais,

(*a*) Stephan. Byzant. dict. geograph.
(*b*) Quint. Curt. lib. 4, cap. 6.

creuser des canaux, construire des bains et des péristiles. Son port était à une certaine distance de la ville. Vénus Uranie y avait un temple très-célèbre, qu'Hérodote dit (*a*) avoir été pillé par les Scythes, l'an 630 avant notre ère.

(256) *Et Joppé.* Les Grecs ont pensé qu'elle tirait ce nom d'Iopé, fille d'Eole, et que sa fondation remontait à des temps antérieurs au déluge. *Deinde Joppe* (*b*) *oppidum antiquissimum orbe toto, ut pote ante inundationem terrarum conditum.*

Cette ville a subi le sort de la Phénicie. Elle a appartenu successivement aux Chaldéens, aux Perses, aux Lagides d'Egypte, aux Séleucides de Syrie et aux Romains. Elle n'est plus depuis longtemps qu'un monceau de ruines.

(257) *Celui de son frère Phinée.* La fable rapporte que ce prince, jaloux de ce que Persée lui enlevait sa nièce Andromède qui lui avait été promise en mariage, résolut de troubler la cérémonie de leurs noces. Pour exécuter ce dessein, il rassembla ses amis, entra dans la salle du festin et y porta le carnage et l'horreur. Persée aurait succombé sous le nombre, s'il n'eût eu recours à la tête de Méduse dont la vue pétrifia Phinée et ses compagnons.

(258) *De la délivrance d'Andromède par Persée.* Andromède, fille de Céphée et de Cassiopée, eut la témérité de disputer le prix de la beauté à

(*a*) Herodot. lib. 1, §. 105.
(*b*) Solin. cap. 47.

(260) *Ils inventèrent les caractères alphabétiques.* Une opinion presque générale fait honneur aux Phéniciens de la découverte des caractères et de l'écriture alphabétique.

> Phœnices (*a*) primi, famæ si creditur, ausi
> Mansuram rudibus vocem signare figuris.

Cependant, pour décider affirmativement cette question, il faudrait s'assurer d'abord que les Phéniciens fussent les premiers réunis en corps de peuple; car il y a tout lieu de croire qu'aussitôt que les hommes commencèrent à se rassembler et à avoir commerce les uns avec les autres, ils inventèrent des signes pour se communiquer leurs pensées. « Je n'assurerais pas, dit M. de Voltaire (*b*), que les Phéniciens aient inventé de tels » caractères avant les Chaldéens; mais leur alphabet fut certainement le plus complet et le plus » utile, puisqu'ils peignirent les voyelles que les » Chaldéens n'exprimaient pas ».

C'est une question controversée parmi les savans, que celle de savoir si la Grèce n'avait point connu de caractères alphabétiques, avant l'arrivée de Cadmus. Plusieurs hommes distingués, tels que Bochart, Walton et Goguet, ne font aucune difficulté de croire qu'antérieurement à cette époque, les Grecs ne possédaient en aucune manière la façon de peindre la parole et de parler aux yeux.

(*a*) Lucan. Pharsal. lib. 3, vers. 220.
(*b*) Essai sur les mœurs et l'esprit des Nat. tom. 1, pag. 74.

Cependant il est d'autant plus difficile d'adopter un système aussi négatif, qu'avant le déluge de Deucalion, on avait bâti dans ce pays des villes considérables et fondé des états puissans, ce qui suppose nécessairement des réunions assez anciennes et déjà soumises à une certaine forme d'administration. Phoronée, fils d'Inachus, donna des lois aux Argiens environ trois cent quatre-vingt-quinze ans avant ce déluge; comment auraient-elles pu être connues, ou se conserver dans leur intégrité, si elles n'eussent point été écrites ?

Diodore de Sicile (*a*) fortifie ce raisonnement par un passage de l'Histoire de Crète qu'il nous a conservé dans ses ouvrages. « Les Muses étaient » filles de Jupiter, leur père leur donna le talent » d'inventer les lettres. Quant à ceux qui disent » que les Syriens en sont les inventeurs, que les » Phéniciens les ayant apprises d'eux les ont » communiquées aux Grecs, on leur répond que » les Phéniciens n'en ont point été les premiers » inventeurs, mais qu'ils changèrent seulement la » forme de leurs caractères, et que la plupart » adoptèrent ces lettres, auxquelles on donna pour » cette raison le nom de lettres Phéniciennes. » Le même auteur (*b*) en fournit encore une autre preuve décisive, lorsqu'il dit qu'un déluge ayant inondé la Grèce et fait périr la plupart des hommes, les monumens écrits en lettres périrent éga-

(*a*) Diod. Sic. lib. 5, §. 74.
(*b*) Id. ibid. §. 57.

lement avec eux : d'où il suit bien évidemment que les lettres des Grecs étaient antérieures au siècle d'Ogygès, et par conséquent à l'arrivée de Cadmus. Ces lettres conservées par les Pelasges de l'Attique et qui pour cette raisou furent appelées *Pelasgiques* ou *Attiques*, étaient au nombre de seize seulement, suivant le rapport de Plutarque. Cadmus augmenta cet alphabet, afin de faciliter les opérations de l'arithmétique, qui ne pouvaient s'exécuter dans son pays qu'en les employant; et c'est cette augmentation, dit le citoyen Larcher (*a*), qui fit attribuer à Cadmus l'honneur de leur invention.

Quoi qu'il en soit, les caractères des Phéniciens se sont communiqués par leurs colonies dans un grand nombre de contrées, mais toujours en s'altérant dans ces différens passages. Ces lettres n'étaient pas seulement employées pour écrire, on s'en servait encore pour calculer; et comme l'alphabet des Phéniciens était plus complet que celui de tous les autres peuples contemporains, il n'est pas étonnant que leurs connaissances en arithmétique, en géométrie, en astronomie, aient fait aussi beaucoup plus de progrès, et qu'ils aient tenu, comme le dit Voltaire, dès la plus haute antiquité, des registres dont l'exactitude peut être assimilée à celle de nos livres de compte. Leurs signes faciles et durables se prêtaient aisément à toutes les opérations de l'esprit.

(*a*) Larcher, not. 110 sur le 5.e liv. d'Hérodote.

(261) *Et plusieurs autres arts.* La Phénicie fournissait un grand nombre d'ouvriers et d'artistes excellens : sculpteurs, peintres, architectes, brodeurs, charpentiers, forgerons. Le verre de Sidon, la pourpre de Tyr, et les habits de fin lin qu'ils filaient, étaient des productions de leur pays et de leurs principales manufactures. Bochart assure que tous ces ouvrages étaient de leur invention. Pour se convaincre de leur habileté extraordinaire à travailler les métaux, à couper le bois, à tailler la pierre, et de leur connaissance des principes de la grande architecture, il suffit de se rappeler la part considérable qu'ils eurent à la construction et à l'établissement du temple de Jérusalem, sous leur roi Hiram : temple dont la renommée et la beauté nous donnent la plus grande idée de ce que devaient être leurs propres édifices. Enfin ces peuples étaient si célèbres pour la justesse de leur goût, la beauté du dessein et la richesse de l'invention, que tout ce qui était achevé dans son genre, soit en habits, soit en meubles ou en parures, était, suivant Bochart, relevé par l'épithète de *Sidonien.*

(262) *Ils enseignèrent à courir la mer.* On lit dans Denys Périégète :

Alii (*a*) autem prope mare sunt, cognomento Phœnices,
Eorum hominum ex genere qui Erythræi fuerunt,
Qui primi navibus periculum fecerunt maris,
Primi item mercaturam marivagam excogitarunt,
Atque profundam cœlestium siderum viam deprehenderunt.

(*a*) Dionys. Perieg. vers. 905.

On ne peut donc contester aux Phéniciens d'avoir été les premiers navigateurs, et par conséquent aussi les premiers commerçans du monde connu. Tout favorisait autour d'eux les spéculations du négoce. La mer baignait leurs côtes; ils avaient un grand nombre de ports; les forêts du Liban pouvaient leur fournir en abondance tous les matériaux propres a la construction des navires; les voiles, les cordages, les agrès se manufacturaient chez eux avec les productions du pays, ou leur arrivaient facilement de l'Egypte. Surchargés d'une population très-considérable, encore augmentée par l'irruption des Hébreux dans le pays des Philistins, ils sentirent le besoin d'envoyer des colonies, et d'établir sur toutes les côtes des correspondans et des facteurs pour l'intérêt de la métropole.

Les Phéniciens établirent leurs premières colonies dans les îles de Chypre et de Rhodes. Ils passèrent successivement en Grèce, en Sicile, en Sardaigne, en Afrique, dans les Gaules, sur la côte occidentale de l'Espagne, et sur-tout à Cadix, dont ils firent comme l'entrepôt général de leur commerce sur les deux mers. Par-tout ils bâtirent des villes et érigèrent des monumens; par-tout ils devinrent les facteurs de toutes les nations, et tirèrent le plus grand avantage de leur ignorance. L'histoire rapporte qu'en échange de l'huile et de quelques autres bagatelles qu'ils donnèrent aux Espagnols, ils en reçurent une si prodigieuse quantité d'argent, que leurs vaisseaux ne pouvant suf-

fire à transporter ce trésor, ils mirent l'argent qu'ils avaient de trop à la place du plomb dont leurs ancres étaient garnies. Encore faut-il avouer que les peuples qu'ils rendirent ainsi tributaires de leur commerce, ne payèrent pas trop cher les avantages qu'ils retirèrent de leur communication avec eux. La Grèce et les îles, les côtes d'Afrique et d'Europe, plongées dans la plus affreuse barbarie, éprouvaient des besoins, sans connaitre les moyens de les soulager. Des peuplades sans frein et sans lois, n'avaient d'autre instinct que celui des animaux auxquels elles disputaient sans cesse et leurs habitations et leur nourriture. Les Phéniciens arrivèrent au milieu de ces hordes sauvages, et les ténèbres se dissipèrent comme l'ombre s'enfuit au lever de l'astre du jour. Elles apprirent, à l'école de ces maitres intéressans, à se réunir en sociétés, à se communiquer leurs pensées par le mécanisme du langage, à se construire des logemens commodes, à cultiver la terre, à planter et à tailler la vigne, à forger les métaux et à se fabriquer des vêtemens capables de les garantir des injures de l'air. Elles devinrent enfin industrieuses, polies, civilisées, et bientôt les disciples, confondus avec les instituteurs, ne firent plus ensemble qu'une grande famille dont la paix et la félicité furent placées sous l'égide d'un gouvernement protecteur. C'est là sans contredit l'origine de toutes les connaissances, de tous les procédés utiles que les Européens se sont tant appliqués à perfectionner depuis des siècles.

Les méthodes et les pratiques dont les Phéniciens faisaient usage pour diriger leurs navigations ne nous sont point connues. Il est vraisemblable que la grande ourse (*a*) leur servit d'abord de guide, et que, perfectionnant ensuite peu-à-peu leur système d'astronomie, ils s'attachèrent à l'observation d'une seule étoile plus voisine du pôle, et toujours élevée sur l'horizon pour les mers que l'on fréquentait alors. Comment auraient-ils pu, sans faire usage d'un tel régulateur ou de quelques autres points fixes de cette espèce, se diriger dans ces voyages de long cours que Bochart leur attribue, et notamment dans celui qu'ils exécutèrent autour de l'Afrique par les ordres du roi Néchos? Quant à la forme de leurs vaisseaux, les uns, destinés aux expéditions navales, étaient longs et pointus; les autres, destinés au commerce, étaient presque ronds et s'appelaient *Gaulus* ou *Gauloi* : *Gaulus genus navigii penè rotundum* (*b*).

(263) *Et à se battre sur des vaisseaux.* Pline attribue aux Crétois les premiers combats maritimes. *Classe* (*c*) *princeps depugnavit Minos.* Solin dit la même chose: *Prima* (*d*) (*Creta*) *mari potuit navibus.* Les Phéniciens n'avaient pas seulement l'ambition du commerce, ils en avaient encore la jalousie qu'ils portaient jusqu'à la fureur.

(*a*) Strab. lib. 1, pag. 2.
(*b*) Fest. voc. Gaulus, pag. 162.
(*c*) Plin. hist. nat. lib. 7, cap. 56.
(*d*) Solin. cap. 16.

Si quelquefois, faisant route sur leurs vaisseaux, ils observaient qu'un bâtiment étranger les accompagnait ou les suivait, ils ne manquaient pas de s'en débarrasser, s'ils le pouvaient, ou de le tromper, quelquefois au hasard de perdre leurs navires et même la vie. Ainsi, dit Strabon (*a*), ils les détruisaient toujours de manière ou d'autre. Mais, pour triompher plus facilement de leurs rivaux, ils durent employer des moyens plus forts, construire des vaisseaux de guerre, et envoyer des flottes redoutables sur les mers pour s'assurer exclusivement leur empire. C'est l'opinion du savant Goguet : « Les peuples navigateurs (*b*) n'auront pas » long-temps couru les mers, sans qu'il se soit » élevé entre eux des disputes et des contestations. » La cupidité, l'ambition de primer et la jalou- » sie, auront fait penser au moyen d'attaquer et » de se défendre sur mer avec succès. Dès ce mo- » ment on inventa une construction de bâtimens » propres à cet usage, et dont je crois devoir faire » honneur aux Phéniciens. » On peut ajouter encore que pour établir plus facilement leurs colonies, ces peuples durent imaginer une forme de vaisseaux plus solides et une réunion de forces navales capables d'en imposer aux indigènes, qui peut-être, sans cet appareil, eussent rendu inutiles toutes leurs spéculations de commerce, en s'opposant à leurs descentes.

(*a*) Strab. lib. 3, pag. 175.

(*b*) Origine des lois, des arts et des sciences, tom. 4, pag. 207.

Hérodote (*a*) dit que les Phéniciens étaient ceux qui avaient le plus d'influence dans l'armée navale de Cambyse ; ce qui signifie très-naturellement que non-seulement ils en étaient la partie la plus forte et la plus considérable, mais la plus habile dans la manœuvre et dans l'art de combattre. Or ils ne pouvaient avoir acquis cette habileté qu'avec le secours d'une longue expérience. Le même auteur dit ailleurs (*b*) qu'ils fournirent trois cents vaisseaux à Xerxès.

(264) *Les premiers ils se donnèrent des rois, firent la guerre aux autres peuples et les soumirent à leur domination.* Tel est le sens que j'applique à ces mots, *imperitare gentibus, regnum præliumque commenti.* Moreri, dans son dictionnaire, semble avoir traduit mot à mot la première phrase de ce chapitre, quand il dit, en parlant de ces peuples : « Les Phéniciens étaient extrêmement adroits en toutes sortes d'ouvrages. On les fait inventeurs des lettres, de l'écriture et des livres, comme le remarque Lucain, liv. 3 de sa Pharsale. Ces peuples ont trouvé les premiers l'art de la navigation, ont enseigné à donner des batailles sur mer, à user du droit de la royauté, et à soumettre les peuples voisins. » Pintianus estime que ces mots, *regnum præliumque commenti*, sont une répétition inutile de ceux-ci, *classe confligere, imperitare gen-*

(*a*) Herodot. lib. 3, §. 19.
(*b*) Id. lib. 7, §. 89.

tibus, et qu'on les doit à l'ignorance de quelques éditeurs, qui les ont incorporés mal-à-propos au texte original de Mela. Ciacconius est d'un avis contraire et les regarde comme le complément de la phrase : *At sine illis manca fuerit oratio quæ Melæ semper fluit.* Quel besoin, au reste, d'imaginer une répétition inutile dans des mots qui ne sont pas absolument identiques, et dont les acceptions différentes sont également avouées par l'histoire et par la raison ? Si, comme on ne peut en douter, les Phéniciens sont un des premiers peuples civilisés et réunis en corps de nation, il est aussi très-naturel de croire qu'ils auront les premiers établi chez eux le gouvernement monarchique, sagement fondé dans ses commencemens sur l'autorité tutélaire du père de famille. On voit, dès les temps les plus anciens, les villes les plus importantes de la Phénicie, Sidon, Tyr, Arad, etc., gouvernées par des rois et soumises à des réglemens fixes d'administration. On voit, dès l'an 1582 avant notre ère, le Phénicien Inachus se mettre à la tête d'une colonie, passer en Grèce et former dans l'Argolide encore barbare le puissant royaume des Héraclides. Cadmus en fit autant quelques siècles après, et la Béotie reçut à son tour le système et les lois de la monarchie Phénicienne.

Ce que nous savons des commencemens de la Phénicie et de ses premières expéditions, suffit encore pour nous représenter les Phéniciens comme les premiers conquérans de l'ancien monde. En re-

montant à la plus haute antiquité, on voit, suivant Manéthon, les premiers Phéniciens se jeter sur l'Egypte et s'en rendre maîtres sans combat, réduire les princes sous leur pouvoir, brûler leurs villes et renverser les temples des dieux, établir des forts, se choisir des rois de leur nation, et se rendre tributaires la haute et la basse Egypte pendant près de deux cent soixante ans. Cet événement qui, suivant M. l'abbé Mignot (*a*), se confond avec le règne de Ménès ou Misraïm, fondateur de la monarchie Egyptienne, l'an 2188 avant notre ère, est antérieur à toutes les expéditions militaires de Ninus et de Sémiramis, qui doivent pourtant être mis au nombre des premiers conquérans.

L'histoire nous apprend encore que dans les siècles les plus reculés, les habitans de la côte firent la guerre à ceux des montagnes, les rangèrent sous leur obéissance et leur imposèrent un tribut. Cette ambition des conquêtes, aiguisée de plus en plus par celle de la fortune, fit dans la suite les progrès les plus considérables. Les mers et les terres reçurent la loi de ces intrépides navigateurs.

Ces développemens historiques indiquent, je crois, suffisamment ce qu'on doit entendre par ces mots, *regnum prœliumque commenti.*

(265) *Tyr appartient à la Phénicie.* Suivant Justin (*b*), cette ville fut bâtie par une colonie de

(*a*) Mémoir. de littérat. tom. 34.

(*b*) Justin. hist. lib. 18, cap. 3.

celle de Sidon. Quinte-Curce (*a*) fait remonter leur origine à la même époque, et semble croire qu'elles furent toutes les deux l'ouvrage d'Agénor, père de Cadmus. Il paraît néanmoins vraisemblable que Sidon est plus ancienne que Tyr; Homère parle de la première et de ses habitans, sans faire aucune mention de la seconde. Voyez les essais de chronologie du citoyen Larcher, tome 6 de sa traduction d'Hérodote, pag. 252.

Tyr, séparée du continent par un détroit large de quatre stades, fut long-temps fameuse chez les Anciens par ses richesses, par son commerce maritime, et par ses colonies qui se répandirent au loin dans plusieurs parties de l'univers inconnues des autres peuples. *Olim* (*b*) *partu clara, urbibus genitis, Lepti, Uticâ, et illâ Romani imperii æmulâ, terrarum orbis avidâ, Carthagine; etiam Gadibus extra orbem conditis.*

Il y avait dans le continent une autre Tyr, appelée *Palætyros* ou l'ancienne Tyr, à trente stades de la première et au sud, selon Strabon (*c*). C'est là qu'on voyait ce fameux temple d'Hercule, dont les prêtres vantaient l'ancienneté à Hérodote. (*d*) On ne sait guère quel fut le sort de cette ville, ni dans quel temps et pour quelle raison les Tyriens l'abandonnèrent pour se retirer dans l'île où ils bâtirent la ville nouvelle. Il paraît toujours,

(*a*) Quint. Curt. lib. 4, cap 4.
(*b*) Plin. lib. 5, cap. 19.
(*c*) Strab. lib. 16, pag. 877.
(*d*) Herodot. lib. 2, §. 44.

suivant Cellarius (*a*), qu'elle était entièrement déserte, ou au moins très-mal peuplée au temps des conquêtes d'Alexandre. Quinte-Curce atteste que ce prince en employa les ruines à la construction de la chaussée par laquelle il joignit la nouvelle Tyr au continent. *Magna* (*b*) *vis saxorum ad manum erat, Tyro vetere præbente.*

(266) *Maintenant bien moins importante qu'alors.* C'est ainsi que j'ai traduit le mot *deficit* qu'on trouve dans le texte de notre auteur, d'après le sentiment de Vossius et de Cellarius. *Videlicet*, dit ce dernier géographe (*c*), *nihil potentiæ aut dominationis superfuit, solus quæstus ex purpurâ.* Cette traduction paraît au reste absolument conforme à ce que Pline nous a transmis de l'état de cette ville après la conquête d'Alexandre : *Nunc* (*d*) *omnis ejus nobilitas conchylio atque purpurâ constat.*

(267) *Quelques bourgades la séparent de Sidon.* Cette ville fut long-temps la métropole de la Phénicie, jusqu'à ce que Tyr, devenue plus puissante, lui eût enlevé cet avantage. Justin dit (*e*) que les Phéniciens, obligés de quitter leur pays par un tremblement de terre, vinrent s'établir au voisinage du lac d'Assyrie (le lac Asphaltite); que bientôt ils abandonnèrent cette demeure et vinrent

(*a*) Cellar. geograph. ant. lib. 3, cap. 12.
(*b*) Quint. Curt. lib 4, cap. 2.
(*c*) Cellar. geograph. ant. lib. 3, cap. 12.
(*d*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 19.
(*e*) Justin. histor. lib. 18, cap. 3.

s'établir sur le rivage, où ils bâtirent une ville qu'ils appelèrent Sidon, à cause de l'abondance de poisson qu'ils y trouvèrent. Diodore de Sicile (*a*) vante son commerce et l'opulence de ses habitans. Pline (*b*) attribue aux Sidoniens l'invention du verre et la fondation de Thèbes en Béotie. Strabon (*c*) leur donne les premières connaissances de l'arithmétique et de l'astronomie.

Sidon, conquise par Cyrus, en obtint la permission d'avoir un roi particulier. Depuis cette époque elle eut part à toutes les expéditions de ses nouveaux maîtres Dans la guerre de Xerxès contre les Grecs, le roi de Sidon commandait, suivant Diodore (*d*), une flotte de quatre-vingts voiles, qui contribua beaucoup à la victoire que ce prince remporta sur les Lacédémoniens. On voit, dans le même auteur (*e*), que cette ville ayant été détruite sous le règne d'Ochus, les Sidoniens qui avaient échappé au massacre y revinrent et la rebâtirent. Depuis cette époque, elle passa successivement sous la dénomination des Grecs, des rois d'Egypte et de Syrie, et enfin des Romains.

(268) *Jusqu'au promontoire Euprosopon, on rencontre Byblos et Botrys.* C'est le même que celui appelé *Théoprosopon* par Scylax, Strabon et

(*a*) Diod. Sic. lib. 16, cap. 41.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 19.
(*c*) Strab. lib. 16, pag. 876.
(*d*) Diod. Sic. lib. 14.
(*e*) Id. lib. 16.

Ptolémée (*a*). Ortelius le confond également avec le *Lithoprosopon* de Cédrène. Théophane, dans sa chronique, rapporte que l'an 24 du règne de l'empereur Justinien, ce promontoire fut renversé par un tremblement de terre, et que cette chute s'opéra de telle manière qu'elle procura un port aux habitans de Botrys, qui n'en avaient pas auparavant.

L'Itinéraire d'Antoine place la ville de Byblos à dix-huit milles de Tripolis. Ses habitans, excellens ouvriers en bois, travaillèrent tous ceux qui furent employés à la construction du temple de Jérusalem. Long-temps ils furent sujets des Tyriens et eurent ensuite des rois particuliers. On voyait à Byblos un grand temple de Vénus, où l'on célébrait les orgies d'Adonis.

Botrys est appelée *Botrus* dans la table de Peutinger, et *Bostra* dans Strabon (*b*).

(269) *Un endroit appelé Tripolis, de trois villes*, etc. Cet endroit était situé à une demi-lieue de la mer. Tous les géographes s'accordent sur ce point que trois colonies d'Arad, de Tyr et de Sidon s'y établirent anciennement, au voisinage les unes des autres, dans trois villes séparées, qui, réunies ensuite par une même enceinte de murailles, n'en formèrent plus qu'une seule à laquelle on donna le nom de Tripolis. *In Phœnice* (*c*) *urbs*

(*a*) Scylax in Perip. Strab. lib. 16, pag 874. Ptolem. lib. 5, cap. 15.

(*b*) Strab. lib. 16, pag. 875.

(*c*) Diod. Sic. lib. 16, cap. 41.

est Tripolis, consentaneam naturæ suæ appellationem habens. Tres enim in ipsâ urbes continentur, stadii intervallo a se diremptæ: una Aradiorum, altera Sidoniorum, tertia Tyriorum cognomentum habet. Cette ville acquit par la suite un grand degré d'importance. Les Phéniciens en firent un entrepôt de leurs marchandises et le lieu de leurs assemblées publiques. Les Romains, vainqueurs de la Phénicie, la traitèrent comme une ville libre, et lui laissèrent le droit de se gouverner par ses propres lois. Elle prit le surnom de *Flavienne* sous l'empire de Vespasien.

(270) *Le fort Simyra.* Il est placé, dans la carte de d'Anville, entre Orthosie et Arad.

(271) *Et la ville de Marathos.* Plusieurs Anciens disent *Marathus.* Arrien (*a*) nous la représente comme une ville grande et opulente. Quinte-Curce en fait mention, et rapporte (*b*) qu'Alexandre y reçut, de la part de Darius, une lettre dont le ton fier et hautain échauffa la bile du conquérant. Suivant Strabon (*c*), une guerre étant survenue entre Marathos et Arad, les habitans de cette dernière la prirent, la rasèrent, et en partagèrent le territoire entr'eux. C'est la cause pour laquelle on ne la trouve point dans les itinéraires romains.

(272) *A laquelle on a donné le surnom d'Antiochie.* C'est cette dernière division de la Syrie

(*a*) Arrian. expedit. Alexand. lib. 2, pag. 119.
(*b*) Quint. Curt lib. 4, cap. 1.
(*c*) Strab. lib. 16, pag. 873.

dont notre auteur a parlé dans le chapitre précédent : *Et ubi se Cilicia committit Antiochia.* Elle est connue dans Strabon (*a*) sous le nom de Séleucide.

(273) *Séleucie.* Elle est, suivant Appien, une des deux plus célèbres d'entre les villes auxquelles Séleucus Nicator donna son nom. Pline dit qu'elle était située sur un promontoire et lui donne le titre de ville libre. *In promuntorio* (*b*) *Seleucia libera Pieria appellata.* Elle fut surnommée *Pieria*, de sa position auprès du mont *Pierius*, et pour la distinguer de toutes les autres villes du même nom.

(274) *Paltos.* Elle était située au sud de Laodicée, à l'embouchure d'une rivière. Strabon dit (*c*) qu'elle faisait partie de l'ancien domaine des Aradiens.

(275) *Béryte.* Il doit paraître surprenant que notre géographe, revenant sur ses pas, parle ici de Béryte, après plusieurs autres villes qu'elle devait nécessairement précéder dans l'ordre de leurs positions respectives, et qu'il assigne à l'Antiochie une ville située bien au-dessous de celle de Paltos, qu'on peut regarder d'après lui comme la première de cette province. Vossius (*d*) a fait cette remarque, et se détermine à croire que Béryte appartenait à l'Antiochie, quoiqu'elle fût placée bien au-

(*a*) Strab. lib. 16, pag. 869.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 32.
(*c*) Strab. lib. 16, pag. 872.
(*d*) Voss. in not. ad Mel. pag. 377.

delà de ses limites, de même que Ptolémée place Séleucie hors de la Séleucide. Il se fonde particulièrement sur ce que Pomponius Mela attribue également à cette partie de la Syrie le fleuve Lycus, qui n'est pourtant pas très-éloigné de Béryte.

Suivant Etienne de Byzance (*a*), Béryte fut ainsi appelée à cause de ses eaux. Scylax (*b*) dit qu'elle avait un port de mer et qu'elle était située dans un terrain agréable et fertile. Pline (*c*) parle de ses raisins. Cette ville, détruite par Diodote cent quarante ans avant notre ère, fut rebâtie par les Romains dans le voisinage de son premier emplacement. Agrippa, petit-fils du grand Hérode, la décora d'un théâtre et d'un amphithéâtre qui lui coûtèrent des sommes immenses. Il y fit construire des bains et des portiques.

Béryte jouissait du droit Italique, suivant une loi du digeste (*d*). Pline fait présumer (*e*) qu'elle était colonie Romaine. Un tremblement de terre, arrivé l'an 349 de notre ère, détruisit une grande partie de ses édifices.

(276) *Laodicée*. Elle est désignée dans les anciennes géographies sous le nom de *Laodicea ad mare*, pour la distinguer des autres villes du même nom qui sont en assez grand nombre. Pline lui donne le titre de ville libre et la place sur un

(*a*) Stephan. Byzant. dict. geog.
(*b*) Scylax in Perip.
(*c*) Plin. hist. nat. lib. 15, cap. 17.
(*d*) Leg. 7 Dig. de censib.
(*e*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 20.

promontoire : *Promuntorium* (*a*) *in quo Laodicea libera.* Strabon (*b*) dit que ses environs abondaient en vins. On y trouve aujourd'hui plusieurs rangs de colonnes de porphyre et de granit, et un grand reste d'aqueduc. On y voit encore un grand arc de triomphe, soutenu par des colonnes d'ordre corinthien.

A un stade à l'ouest de la ville sont les ruines d'un beau port fait de main d'homme. Il était bâti en forme d'amphithéâtre et pouvait contenir une flotte considérable.

(277) *Et Rhosos.* Elle était située sur le golfe d'Issus, entre deux défilés, dont l'un conduisait en Syrie et s'appelait *les Portes de Syrie ;* l'autre, formé par le mont *Amanus* et le rivage de la mer, communiquait avec la Cilicie et portait le nom de *Portes Amaniques.* Strabon (*c*) et les auteurs du moyen âge la placent dans la Cilicie. Cette ville avait une manufacture de vases de terre très-renommée dans le temps que Cicéron gouvernait la Cilicie. Cet orateur en fait mention dans une épître à Atticus. Jupiter y était adoré d'un culte particulier.

(278) *Et de l'Oronte.* Ce fleuve est le plus considérable de tous ceux de la Syrie.

Le mont Amanus qui vient ensuite, est regardé par quelques auteurs comme une des branches du Taurus. Pline et Cicéron l'établissent pour limites

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 21.
(*b*) Strab. lib. 16, pag. 871.
(*a*) Id. ibid.

entre la Syrie et la Cilicie. *Ipse* (*a*) *ab Syris Ciliciam separat.*

(279) *La ville de Myriandros.* C'est la dernière de la Syrie. Le golfe Myriandrique, ainsi appelé du nom de cette ville, est absolument le même que le golfe Issique. Xénophon rapporte (*b*) que Myriandros avait été fondée par des Phéniciens, qui en firent une ville de commerce. Strabon, Pline et Agathemer (*c*) ont parlé de sa position.

CHAPITRE XIII.

(280) *La Cilicie.* Dominée par la chaîne du mont Taurus vers le nord, la Cilicie bordait la mer vers le midi, entre la Syrie et la Pamphylie. La nature de son territoire la fit diviser en deux parties par les Anciens. La partie orientale, offrant de belles plaines bien cultivées, fut nommée *Cilicia campestris*; la partie occidentale, hérissée de montagnes, fut nommée *Cilicia trachea*, d'un mot grec qui signifie *rempli d'aspérités.*

Suivant Hérodote (*d*), les premiers habitans de la Cilicie furent appelés Hypachéens, et prirent ensuite le nom de Ciliciens, de Cilix, fils d'Agénor, qui était Phénicien. Ils passaient dans l'esprit des autres peuples, pour être méchans, four-

(*a*) Plin. hist nat. lib. 5, cap. 22.

(*b*) Xenoph. de Cyr. expedit. lib. 1.

(*c*) Strab. lib. 14. Plin. hist. nat. lib. 2, cap. 108. Agathem. lib. 1, cap. 4.

(*d*) Herodot. lib. 7, §. 91.

bes et cruels. Extraordinairement adonnés à la piraterie, ils infestèrent long-temps la Méditerranée de leurs brigandages, et se crurent enfin assez forts pour aller insulter l'Italie. Rome envoya des troupes pour les soumettre, et ce que Servilius Isauricus n'avait fait que commencer, Pompée l'acheva par un combat décisif livré sous les murs de *Coracesium*. La Cilicie fut alors divisée en première et seconde; l'une gouvernée par un personnage consulaire, et l'autre par un président.

Il n'est peut-être pas inutile de remarquer ici la différence essentielle qui se trouvait à cette époque entre les habitans de la côte septentionale de l'Asie mineure et ceux de la côte méridionale. Les premiers étaient déjà très-policés, tandis que les autres étaient encore sauvages et barbares. Il paraît tout naturel d'en attribuer la cause à la communication des premiers avec les Grecs, qui naviguèrent de bonne heure sur le Pont-Euxin.

(281) *D'un combat sanglant et terrible.* Notre géographe entend parler ici de la fameuse bataille d'Issus, où la mère, la femme et les filles de Darius tombèrent au pouvoir d'Alexandre, l'an 333 avant notre ère. Il est presque impossible de croire à ce que nous disent les Anciens de la perte immense des Perses, comparativement à la très-petite quantité de ceux qui furent tués ou blessés dans le parti Macédonien. *In acie* (*a*) *cæsa sunt Persarum peditum centum millia, decem verò*

(*a*) Quint. Curt. lib. 3, cap. 11.

millia interfecta equitum. At ex parte Alexandri quatuor et quingenti saucii fuere : triginta omnino et duo ex peditibus desiderati sunt : equitum centum quinquaginta interfecti. Tantulo impendio ingens victoria stetit. Voyez Arrien, liv. 2, et Diodore, liv. 17.

(282) *Par la grande ville d'Issus.* Pline (*a*) la nomme *Issos.* Xénophon et Ptolémée (*b*) la regardent comme la dernière ville de la Cilicie du côté de la Syrie. Tous s'accordent à dire qu'elle fut anciénnement très-considérable et très-riche. Le jeune Cyrus y séjourna trois jours, pendant lesquels il lui arriva trente-cinq vaisseaux du Péloponnèse (*c*).

(283) *Du Pyramus et du Cydnus.* Ces deux fleuves sont célèbres chez les Anciens. *Pyramus* (*d*) *et Cydnus, inclyti amnes, fluunt.* Le Pyrame, suivant Strabon (*e*), prend sa source dans la Cataonie, où il commence à être navigable, et roule avec ses ondes une grande quantité de sable dans la mer. Le Cydnus est moins remarquable par l'étendue de son cours que par la pureté et la fraîcheur extraordinaire de ses eaux. *Cydnus* (*f*) *non spatio aquarum, sed liquore memorabilis ; quippe leni tractu e fontibus labens, puro solo excipitur nec torrentes incurrunt*

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 27.

(*b*) Xenoph. de expedit. Cyr. lib. 1, §. 17. Ptolem. lib. 5, cap. 8.

(*c*) Xenoph. ibid.

(*d*) Quint. Curt. lib. 3, cap. 4.

(*e*) Strab. lib. 12, pag. 631, et lib. 14, pag. 773.

(*f*) Quint. Curt. lib. 3, cap. 4.

qui placidè manantis alveum turbent; itaque incorruptus, idemque frigidissimus, quippe multâ riparum amœnitate inumbratus, ubique fontibus suis similis in mare evadit. L'histoire nous apprend (*a*) qu'Alexandre, couvert de sueur et de poussière, descendit dans ce fleuve pour s'y baigner, et qu'un froid extraordinaire ayant à l'instant glacé tous ses membres, il faillit périr à la vue de son armée. Les Modernes parlent d'un semblable événement arrivé à l'empereur Frédéric Barberousse, et occasionné par l'extrême fraicheur de la même rivière.

(284) *Baigne les murs de Mallos.* C'est ce que dit aussi Cellarius. *Neque* (*b*) *enim Pyramus urbem* (*Mallon*) *permeat, neque verè alluit, sed in propinquo præterlabitur.* On lit dans Quinte-Curce (*c*), qu'Alexandre passa la rivière sur un pont pour arriver à Mallos. Strabon (*d*) donne le nom de *Mallotide* au pays adjacent à cette ville.

(285) *En sortant de Tarse.* Denys Périégète fait venir ce mot du grec Ταρσὸς, qui signifie *plante de pied*, et rapporte ainsi la cause fabuleuse de cette dénomination :

Tarsum (*e*) bene structam, ubi quondam Pegasus equus
Ungulam amittens loco reliquit nomen, quando ex equo
Ad Jovis (*domum*) proficiscens decidit heros Bellerophon.

(*a*) Quint. Curt. lib. 3, cap. 5.
(*b*) Cellar. geograph. ant. lib. 3, cap. 6.
(*c*) Quint. Curt. lib. 3, cap. 7.
(*d*) Strab. lib 14, pag. 773.
(*e*) Dionys. Perieg. vers. 869.

Pline qualifie Tarse du titre de ville libre et la place loin de la mer. *Cydnus* (*a*) *Tarsum liberam urbem procul a mari secans.* Il en est fait mention dans Ptolémée, Strabon et plusieurs autres (*b*). Ce dernier ajoute qu'elle était très-puissante et très-peuplée; que ses habitans excellaient dans l'étude de la philosophie et de toutes les sciences cultivées chez les Grecs; et qu'en cela ils surpassèrent Athènes, Alexandrie et toutes les académies du monde. Suivant Ammien, les deux choses les plus remarquables de la Cilicie étaient le Cydnus et la ville de Tarse. *Ciliciam* (*c*) *quæ Cydno amne exsultat, Tarsus nobilitat.* Dion Cassius rapporte (*d*) que tel fut le respect et l'attachement des habitans de Tarse pour Jules-César, qu'ils lui donnèrent en son honneur le nom de *Juliopolis.*

(286) *On l'appelait alors Solæ.* Quelques auteurs disent *Soli.* Strabon (*e*) en fait la première ville de la Cilicie champêtre à la suite de la Cilicie trachée. Il ajoute, avec notre auteur, que le grand Pompée y relégua le reste des pirates qu'il avait vaincus, et l'appela de son nom *Pompeiopolis. In hanc frequentiâ hominum destitutam, Pompeius magnus piratarum reliquias transtulit quas judicabat potissimùm salute et procuratione*

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 27.
(*b*) Ptolem. lib 5, cap. 8. Strab. lib. 14, pag. 771.
(*c*) Ammian. Marcell. lib. 14, cap. 25.
(*d*) Dio Cass. lib. 47, pag. 342.
(*e*) Strab. lib. 14, pag. 769.

dignas, ac mutato nomine eam Pompeiopolin dixit. Xénophon, Tacite et Dion Cassius (*a*) attestent qu'elle était située sur le rivage. On peut juger de la grandeur et de l'opulence de cette ville, par la forte amende qu'Alexandre lui imposa après s'en être rendu maître. *Alexander* (*b*) *ad urbem Solos pervenerat; cujus potitus, ducentis talentis nomine mulctæ exactis, arci præsidium militum imposuit.*

(287) *Le tombeau du poëte Aratus.* Les uns pensent que ce poëte naquit à Solœ; les autres le font originaire de Tarse. Il vécut au temps de Ptolémée Philopator, et fut un des courtisans d'Antigonus Gonatas, roi de Macédoine, vers l'an 272 avant notre ère. Son poëme sur l'astronomie, fort applaudi par les Anciens, et traduit en vers latins par Cicéron, paraît plutôt l'ouvrage d'un versificateur que celui d'un poëte.

(288) *Se brisent aussitôt en éclats.* Notre géographe est le seul, suivant Vossius, qui ait parlé de ce phénomène On peut croire néanmoins que Quinte-Curce, après avoir parlé de l'antre de Typhon et de la forêt de Coryce où naît le safran, a voulu l'indiquer par les mots qui suivent: *Cæteraque* (*c*) *in quibus nihil præter famam duraverat.*

(289) *La ville de Coryque.* Son port était con-

(*a*) Xenoph. de expedit. Cyri, lib. 1, §. 9. Tacit. annal. lib. 2, cap. 58 Dio Cass. lib. 36.

(*b*) Quint. Curt. lib. 3, cap. 7.

(*c*) Id. ibid. cap. 4.

sidérable, et les empereurs Romains avaient coutume d'y entretenir une flotte. Ses habitans se gouvernaient par leurs propres lois. Elle était un lieu d'asile pour ceux qui s'y retiraient, ainsi que nous l'apprennent quelques médailles frappées sous les régnes de Valérien et de Gallien. Strabon (*a*) parle d'un promontoire du même nom, à vingt stades duquel il place l'antre fameux dont parle Mela.

« Coryque, dit le président de Brosses (*b*), était » le poste le plus fréquenté des pirates, à cause » de la quantité de petites baies que les rochers y » forment en s'avançant dans la mer; de la facilité » de s'évader dans les terres à travers les détours des » montagnes; de l'abondance des bois de construction, et de la fertilité des campagnes voisines. Ils y faisaient souvent de riches captures » par supercherie : quelques-uns, déguisés en » porte-faix, se tenaient habituellement sur le » port, où les commerçans les louaient à la journée pour charger et décharger les navires, au » moyen de quoi ils étaient au fait de la valeur » des cargaisons et de la route que le bâtiment » devait tenir, dont ils donnaient avis à leurs » camarades. C'est de là qu'est venu le proverbe » *oreille de Coryque*, en parlant des curieux qui » s'intriguent pour écouter et faire de dangereux » rapports. »

(*a*) Strab. lib. 14, pag. 768.
(*b*) Hist. Rom. liv. 2, chap. 35.

(290) *Au-dessus est un antre appelé l'antre de Coryque.* Il serait difficile de faire en aussi peu de mots une description plus belle et plus expressive que celle dont l'imagination de notre géographe a enrichi ce chapitre. Si la raison croit avec peine à tous les détails qu'il nous donne, l'esprit y rencontre toujours un excellent modèle de la plus élégante latinité. Strabon et Solin (*a*) ont également parlé de cet antre; mais ni l'un ni l'autre ne s'est rapproché du style fleuri de Pomponius.

(291) *Long de quinze cents pas.* Solin (*b*) lui en donne deux mille cinq cents.

(292) *On est épouvanté par des sons bruyans*, etc. Le président de Brosses (*c*) dit qu'ils sont causés par le bruit des eaux brisées entre les rochers souterrains, qui, s'échappant par quelques fentes, va retentir contre les concavités des voûtes.

(293) *Vraiment digne des dieux qu'on croit y avoir fixé leur séjour.* Suivant Solin (*d*), Jupiter avait un temple dans l'intérieur de cette caverne.

(294) *Appelée la caverne de Typhon.* C'est là, suivant une tradition fabuleuse du pays, que Jupiter tint renfermé ce géant redoutable, pour

(*a*) Strab. lib. 14, pag. 768. Solin. cap. 51.
(*b*) Solin. cap. 51.
(*c*) Hist. de la rép. Rom. liv. 2, chap. 35. Sallust. fragm. 376.
(*d*) Solin. cap. 51.

le punir d'avoir osé faire la guerre aux dieux (*a*).

(295) *Elle suffoque à l'instant les animaux qu'on y plonge.* Le président de Brosses (*b*) attribue cet effet aux vapeurs pestilentielles que son sol exhale.

(296) *L'un appelé Sarpédon.* Il est placé, suivant Strabon et Ptolémée (*c*), au voisinage du fleuve Calycadnus. Tite-Live parle d'un traité de paix fait entre les Romains et Antiochus, parmi les conditions duquel on trouvait celle-ci : *Neve navigato* (*d*) *citra Calycadnum, neve Sarpedonem promuntorium.* Scylax (*e*) établit auprès de ce promontoire une ville et un fleuve du même nom. Strabon parle de l'oracle et du temple de Diane Sarpédonienne. *In Cilicià* (*f*) *est quoque Dianæ Sarpedoniæ templum et oraculum.*

(297) *D'un roi du même nom.* On ne connaît d'autre prince appelé Sarpédon, que ce roi de Lycie dont il est fait mention dans l'Iliade d'Homère. Il se distingua au siége de Troye, où il porta du secours à Priam, et fut tué par Patrocle.

(298) *L'autre connu sous le nom d'Anemurium.* Ce promontoire s'avance beaucoup au sud, et est formé par la continuation de la chaîne de

(*a*) De Brosses, hist. de la rép. Rom. liv. 2, chap. 35.
(*b*) Id. ibid.
(*c*) Strab. lib. 13, pag. 724. Ptolem. lib. 5, cap. 8.
(*d*) Tit. Liv. lib. 38, cap. 38.
(*e*) Scylax in Perip.
(*f*) Strab. lib. 14, pag. 774.

montagnes que les Anciens appelaient *Androclus*. Pline et Ptolémée (*a*) placent dans son voisinage une ville du même nom.

(299) *De Célendris*. Strabon et Ptolémée (*b*) écrivent *Celenderis*. Le premier lui donne un port. Tacite en fait une place très-bien fortifiée. *Piso* (*c*) *castellum Ciliciæ munitum admodum, cui nomen Celendris, occupat*. Pline (*d*) parle d'une région appelée *Celenderitis*.

(300) *Et le Nagidos*. Etienne le Géographe et Strabon (*e*) la placent entre la Cilicie et la Pamphylie.

CHAPITRE XIV.

(301) *En parcourant la Pamphylie*. C'était une province assez considérable de l'Asie mineure, comprise ordinairement avec la Pisidie qui en occupait la partie septentrionale. Ses peuples étaient regardés comme faisant partie de la nation Cilicienne : ils avaient à-peu-près les mêmes mœurs et le même goût pour la piraterie. On prétend qu'ils étaient d'origine grecque, et le reste des troupes conduites au siége de Troye par Amphiloque et par Calchas, qui, après la prise de la ville,

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 27. Ptolem. lib. 5, cap. 8.
(*b*) Strab. lib. 18, pag. 761. Ptolem. lib. 5, cap. 8.
(*c*) Tacit. annal. lib. 2, cap. 80.
(*d*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap 37.
(*e*) Stephan. Byzant. dict. geograph. Strab. lib. 14, pag. 767.

étaient venus se fixer dans cet endroit (*a*). Il y a souvent peu de fond à faire sur ces sortes de récits des historiens Grecs, qui veulent rapporter à leur nation l'origine de toutes les autres. Il est cependant généralement vrai, que de la plupart des chefs et des soldats qui s'étaient ligués pour cette fameuse expédition de Troye, presque aucuns ne revirent leur pays natal, où les nationaux, qu'ils avaient autrefois dépouillés, s'étaient soulevés ou renforcés pendant leur absence; de sorte que presque tous furent obligés d'aller çà et là chercher des établissemens étrangers.

Les Pamphyliens furent soumis par Crésus, et firent partie de la première satrapie des Perses. Hérodote nous apprend (*b*) qu'ils fournirent trente vaisseaux à l'armée navale de Xerxès.

(302) *Le Melas, fleuve navigable.* Il y a plusieurs fleuves de ce nom dans la géographie ancienne. Pausanias atteste que ses eaux étaient froides comme celles du Cydnus: *Frigida* (*c*) *aqua Cydni est et Melanis qui præter Sidam Pamphylorum decurrit.*

(303) *La ville de Sida.* Pline (*d*) l'appelle *Side.* On attribue sa fondation aux Grecs Eoliens de la ville de Cumes (*e*), qui lui donnèrent le nom de Sida, fille de Mentaure. On y voyait, suivant Stra-

(*a*) Herodot. lib. 7, §. 91.
(*b*) Id. lib. 1, §. 28; lib. 3, §. 90, et lib. 7, §. 91.
(*c*) Pausan. Arcad. cap. 28.
(*d*) Plin. hist nat. lib. 5, cap. 27.
(*e*) Scylax. in Perip.

bon (*a*), un très-beau temple de Minerve. Les Sidètes formaient un peuple isolé et avaient leur langue particulière. On débitait à ce sujet que les Grecs de Cumes, ayant fait leur descente sur cette côte, oublièrent tout d'un coup la langue grecque, et parlèrent, comme par miracle, une autre langue barbare qui n'avait rien de commun avec celle de leurs voisins, dont, par cette raison, ils demeurèrent toujours distingués.

(304) *Et l'Eurymédon.* Ce fleuve prenait sa source dans le Taurus. Thucydide parle de deux combats qui eurent lieu dans son voisinage, et où les Perses furent battus le même jour par mer et par terre. *Post hoc* (*b*) *Athenienses sociique cum Medis prælium tam pedestre quam navale commiserunt, ad flumen Eurymedontem in Pamphyliâ : in utroque et eodem die vicerunt, duce Cimone, filio Miltiadis.* Plutarque et Diodore de Sicile rapportent les mêmes particularités.

(305) *On voit la ville d'Aspendos.* Strabon (*c*) la place à soixante stades de la mer, et dit qu'on y parvenait en remontant l'Eurymédon sur lequel elle était située. Cette position s'accorde peu avec ce que dit ici notre géographe, qu'elle occupait le sommet d'une colline. Arrien lève à cet égard toutes les difficultés, et dit qu'elle n'était pas en totalité, mais seulement en grande partie placée

(*a*) Strab. lib. 14, pag. 765.
(*b*) Thucydid. lib. 1, pag 66.
(*c*) Strab. lib. 14, pag. 765.

sur cette colline, ce qui suffit pour mettre d'accord Strabon et Pomponius. *Aspendus* (*a*) *magnâ ex parte in asperâ præruptâque rupe sita est, quam Eurymedon fluvius alluit.*

(306) *Le Cestros.* Ptolémée (*b*) l'appelle Cestrus.

(307) *Et le Cataractès.* Ce mot, qui en grec signifie la même chose qu'*impétueux*, est plutôt une épithète qu'un substantif, et convient, sous ce rapport, à plusieurs autres fleuves de la même nature. Celui-ci, dit Cellarius, est ainsi appelé, parce qu'il se précipite avec fracas du haut d'un rocher très-élevé. *Instar* (*c*) *torrentis de prærupto se saxo, magno cum fragore, præcipitat.*

(308) *Perga.* Cette ville était, suivant Strabon, à soixante stades de la mer, sur le fleuve Cestros. Près de là, sur une montagne, on voyait le temple de Diane Pergée : *Urbs* (*d*) *Perga et prope illam in editiore loco Dianæ Pergææ templum, ad quod singulis annis sacer est conventus.*

(309) *Et la ville de Phaselis.* Strabon, Scylax et Ptolémée (*e*) la placent dans la Lycie. On lit, dans Cicéron (*f*), que Servilius marcha contre

(*a*) Arrian. expedit. Alex. lib. 1, pag. 74.

(*b*) Ptolem. lib. 5, cap. 5.

(*c*) Cellar. geograph. ant. lib. 3, cap. 6.

(*d*) Strab. lib. 14, pag. 765.

(*e*) Strab. lib. 14, pag. 764. Scylax in Perip. Ptolem. lib. 5, cap. 3.

(*f*) Cic. Verrin. 6, de sign. cap. 10.

elle et s'en empara, pour la punir d'avoir fait alliance avec les pirates de la Cilicie.

CHAPITRE XV.

(310) *Cette province ainsi nommée*, etc. La Lycie, suivant Hérodote (*a*), avait autrefois porté le nom de Milias. Sa position entre deux golfes en faisait une presqu'île. Elle était coupée par plusieurs chaînes de montagnes qui venaient du nord et du nord-est s'abaisser jusqu'à la mer. Ses bornes ont varié dans les différens temps.

Les Lyciens étaient originaires de Crète. Chassés de cette île, ils vinrent s'établir en Asie dans le pays des Miliens dont ils prirent le nom. Ils furent ensuite appelés Termiles, et enfin Lyciens, du nom de Lycus, fils de Pandion, qui vint chercher un asile dans cette contrée contre les soupçons de son frère Egée, auprès de Sarpédon, frère de Minos.

Quoique les Lyciens aient été gouvernés par des rois, il ne paraît pas cependant que leur gouvernement ait été complétement monarchique. Le corps de l'état était formé de la confédération de vingt-trois villes, dont chacune envoyait des députés à l'assemblée générale, où se traitaient les affaires de la nation.

(311) *Du mont Chimère.* Ce mont faisait partie du Cragus, ou du moins en était très-voisin. Pline

(*a*) Herodot. lib. 1, §. 173.

atteste que ses éruptions étaient continuelles. *Flagrat* (*a*) *in Phaselitide mons Chimæra, et quidem immortali diebus ac noctibus flammâ.* C'est sans doute ce qui a donné lieu à la fable de la Chimère, monstre dont la gueule béante vomissait des tourbillons de feux, et qui fut tué par Bellérophon. Voyez le Dict. mytholog. du citoyen Noel.

(312) *Est un promontoire du Taurus.* C'est le même que celui appelé promontoire Sacré par Ptolémée et Strabon (*b*), et promontoire Chélidonien par Pline (*c*), à cause de sa position en face de certains écueils de la Méditerranée auxquels on a donné le nom d'îles Chélidoniennes. Voyez la carte de l'Asie mineure de d'Anville.

(313) *Où se termine un golfe qui commence au port de Sida.* Les annotateurs de Pomponius paraissent avoir trouvé beaucoup de difficulté dans l'interprétation de ces mots : *Sidæ portu et Tauri promuntorio grandem sinum claudit.* Il semblerait en effet, au premier coup-d'œil, que notre auteur aurait voulu attribuer à la Lycie une ville qu'il a déjà placée à l'extrémité orientale de la Pamphylie, ce qui implique ouvertement contradiction. *Pintianus* a cru qu'il fallait substituer *Lyde* à *Sidæ*. *Vossius*, observant que les Lyciens occupaient autrefois toute la côte jusqu'à la Cilicie, tandis que les Pamphyliens étaient relégués

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 2, cap. 106.
(*b*) Ptolem. lib. 5, cap. 3. Strab. lib. 14, pag. 764.
(*c*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 28.

dans l'intérieur des terres, a pensé que ces mots devaient se rapporter à cette époque ; enfin *Ciacconius* a imaginé qu'ils ne signifiaient rien autre chose, si ce n'est qu'il existe un grand golfe entre la ville de Syda en Pamphylie, et le promontoire du Taurus en Lycie : *Si legatur Sydæ, hic sensus erit : ab urbe Sydæ Pamphyliæ ad Tauri promuntorium grandem sinum esse.* Cette dernière opinion m'a paru la plus naturelle et la plus conforme à ce qu'on voit dans les autres géographes.

(314) *Le Taurus*, etc. C'est la montagne la plus considérable qu'on connaisse, sur-tout pour son étendue, ce qui lui a fait donner le nom de Taurus, la coutume des Grecs étant d'appeler *Tauri*, Ταῦροι, tout ce qui était d'une grandeur démesurée. Cette montagne, comme le disent tous les géographes, commence à l'extrémité orientale de l'Asie, et c'est de sa chaîne principale que partent toutes ces branches connues sous différens noms et distribuées dans toutes les parties de cette contrée comme pour servir de limite et de rempart aux diverses nations qui l'habitent. Pline et Solin (*a*) ont fait de cette montagne, de ses branches et de ses défilés, une description beaucoup plus détaillée que celle de Mela. Voici ce qu'on trouve à ce sujet dans Denys Périégète :

Medium (*b*) verò totius Asiæ mons circuit,

(*a*) Plin. lib. 5, cap. 27, et Solin, chap. 51.
(*b*) Dionys. Perieg. vers. 638.

Orsus a terrâ Pamphyliâ, ad Indos etiam usque;
Interdum quidem obliquus et curvus, interdum verò rursus
Vestigiis rectior: Taurum verò ipsum nominant,
Eo quod tauro similis, et acutum caput habens incedit,
Montibus spatiosis multifidus hinc inde;
Ex quo innumeri amnes cum strepitu fluunt,
Hi quidem ab Boream, illi verò ad Austrum, quidam item ad impetum
Euri et Zephyri. Quis omnia nomina retulerit?
Nec certè cognomentum unicum adeptus est, verùm in unoquoque.
Nomen habet anfractu.

(315) *A travers des contrées immenses qu'il sépare les unes des autres.* Tels sont, à commencer par l'orient, la Sérique, les deux Scythies, l'Inde, le pays des Saces, la Bactriane, la Sogdiane, l'Arie, la Drangiane, la Gédrosie, l'Arachosie, la Margiane, l'Hyrcanie, la Carmanie, la Parthie, la Médie, la Perse, l'Assyrie, la Susiane, la Mésopotamie, les deux Arménies, la Cilicie, la Pamphylie et la Lycie, toutes provinces séparées entr'elles par autant de rameaux particuliers du Taurus.

Le Taurus, en quittant la terre, ne perd pas pour cela son empire. Il continue de dominer dans les mers, soit par le grand nombre d'îles dont elles sont parsemées, soit par l'immense quantité d'écueils, de vigies et de bas-fonds qu'on y rencontre et qui sont comme des lignes de communication sous-marine entre les divers continens et les montagnes primordiales de notre globe. Il est en effet autant démontré que possible que cette

communication existe, et qu'à l'exception peut-être de quelques montagnes volcaniques, formées çà et là par les éruptions des feux souterrains, toutes les autres se tiennent et se suivent sans interruption. C'est ce que les naturalistes ont appelé la charpente du globe, *ossatura terræ*.

Pour donner une idée de cette importante théorie, le célèbre Buache a fait graver des cartes physiques de l'Océan dans ses différentes parties. Il a démontré que le bassin des mers, travaillé depuis un nombre infini de siècles dans toutes sortes de directions, est hérissé d'inégalités comme les continens, et qu'en général ces inégalités forment des chaînes continues à l'exemple du Taurus, des Gâtes et des Cordilières. Cette division géographique des eaux, tracée sur le plan de celle de la terre, caractérise la simplicité sublime de toutes les grandes opérations physiques de la nature.

L'auteur de l'Histoire philosophique du Monde primitif a traité le même sujet dans une dissertation très-lumineuse. Il part du Caucase (*a*), qu'on sait être une des branches du Taurus, et considère cette montagne comme un arbre immense, qui, par ses ramifications, embrasse l'univers. A la suite d'une foule de démonstrations savantes, il compare les chaînes terrestres et marines aux faisceaux fibrillaires qui, de toutes les parties du corps humain, viennent aboutir à ce

(*a*) Hist. philosoph. du Monde primit. tom. 1, pag. 74.

que nous appelons le *sensorium*. Les Alpes, les Gâtes, la chaîne de l'Oural, sont, dit-il, les fibres des extrémités du globe, et le *sensorium* est au Caucase.

(316) *Porte spécialement ce nom du côté de l'Orient.* C'est en effet ainsi que notre géographe appelle cette montagne, dans sa description particulière de la côte orientale de l'Inde. *Longè* (*a*) *ab eo Taurus attollitur... Et hinc Tauri jugis... Tamos promuntorium est quod Taurus attollit.*

(317) *Mont Emode.* Cette chaîne sépare l'Inde au-delà du Gange, d'avec la Scythie au-delà de l'Imaus.

(318) *Caucase.* Depuis la partie nord du Pont-Euxin, jusqu'à la partie nord de la mer Caspienne, au voisinage de l'Albanie et de l'Ibérie.

(319) *Paropamise.* On dit aussi Paropanise. Cette grande chaîne environne l'Inde à l'ouest et au nord, et se joint à l'Emode, qui lui-même communique avec l'Imaus.

(320) *Portes Caspiennes.* Les Anciens appelaient *Pylæ* les grands passages ou les défilés qu'on trouvait entre les montagnes. Celui-ci, très-connu à raison de son importance, était situé vers la partie sud-ouest de la mer Caspienne.

(321) *Mont Niphatès.* Ce mont était placé vers la source du Tigre, qui le traversait par un passage souterrain d'environ vingt-cinq milles.

(*a*) Mela, infra, lib. 3, cap. 7.

(322) *Portes Arméniennes.* Dans la grande Arménie.

(323) *Une cité du même nom.* Pline la met auprès de la mer. *Juxta* (*a*) *mare*, *Limyra*, *cum amne*, *in quem Arycandus influit.* Elle en était à vingt stades suivant, Strabon (*b*).

(324) *Celle de Patara seulement*, etc. Tite-Live (*c*) la regarde comme la capitale de cette contrée. Elle avait un port, suivant le même auteur. Elle était sur-tout fameuse par son oracle d'Apollon Pataréen. On allait y consulter ce dieu pendant les six mois d'hiver; il résidait à Délos le reste de l'année. C'est à quoi se rapporte ce qu'on lit dans Virgile:

. . . . . ubi (*d*) Hibernam Lyciam, Xantique fluenta
Deserit, ac Delum maternam invisit Apollo.

(325) *Et la ville de Xanthe.* Elle était située sur le fleuve du même nom, à soixante-dix stades, suivant Strabon (*e*), et à quinze mille pas, suivant Pline (*f*), de son embouchure. Elle était la plus grande de toutes les villes de la Lycie. Appien rapporte que ses habitans aimaient si passionnément la liberté, que la voyant prise par Brutus, ils la

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 27.
(*b*) Strab. lib. 14, pag 763.
(*c*) Tit. Liv. lib 37, cap. 15.
(*d*) Virgil. Æneid. lib. 4, vers. 143.
(*e*) Strab. lib. 14, pag. 762.
(*f*) Plin, hist. nat. lib. 5, cap, 27.

brûlèrent et se donnèrent la mort, pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur. Il ajoute, que déjà la même chose était arrivée avec Harpale, général du grand Cyrus, et avec Alexandre. Il y a toujours lieu de croire que cette ville se releva de ses désastres, puisque Strabon en parle comme d'une ville encore existante.

(326) *Le mont Cragus.* Pline et Scylax (*a*) en font seulement un promontoire; Strabon et Ptolémée (*b*) le placent dans les terres. Il était grand et couvert de bois. Strabon dit qu'il avait huit sommets et une ville du même nom.

(327) *Et la ville de Telmessos.* Strabon et Tite-Live (*c*) l'appellent Telmissus. Le premier lui donne un port et l'établit au nord-est d'un promontoire du même nom. La géographie ancienne indique deux autres *Telmissus* dans l'Asie mineure; l'une dans la Carie, près d'Halicarnasse, et l'autre dans la Pisidie. Celle dont nous parlons était située au fond d'un golfe appelé *Glaucus.*

CHAPITRE XVI.

(328) *La Carie vient à la suite.* Cette province porta long-temps le nom de Phénicie, selon Corinne et Bacchylide, parce que vraisemblablement les Phéniciens, maîtres de la mer, y avaient fait

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 27. Scylax in Perip.
(*b*) Strab. lib. 14, pag. 767. Ptolem. lib. 5, cap. 3.
(*c*) Strab. lib. 14, pag. 763. Tit. Liv. lib. 27, cap. 39.

des établissemens considérables. Elle comprenait un autre petit pays situé à son sud et habité par des Doriens, entre le golfe Céramique et le golfe de la Doride. On y trouvait aussi quelques villes Ioniennes, qui étaient un démembrement de la Carie.

Les Cariens se multiplièrent si prodigieusement qu'ils furent obligés de faire des établissemens dans les îles voisines. Ils attaquèrent et prirent l'île de Rhodes, et cette conquête leur facilita les moyens de s'étendre dans les autres îles de la mer Egée, qu'ils rangèrent pour la plupart sous leur obéissance, suivant le rapport de Conon et de Thucydide. Ce dernier ajoute qu'ils restèrent les maîtres des Cyclades, jusqu'au temps de Minos, second du nom, qui, après avoir chassé les Cariens, en donna le commandement à ses enfans pour mieux s'en assurer la possession. Hérodote (*a*) prétend que Minos ne dépouilla point les Cariens de la possession de ces îles; mais qu'il les obligea seulement à joindre un certain nombre de vaisseaux aux flottes qu'il voudrait équiper. Long-temps après, continue le même auteur, les Doriens et les Ioniens les chassèrent des îles; et c'est ainsi que les Cariens passèrent sur le continent. Diodore de Sicile fixe l'époque de leur puissance maritime immédiatement après la prise de Troye.

La Carie paraît avoir été très-anciennement gouvernée par des rois. Elle passa successive-

(*a*) Herodot. lib. 1, §. 171.

ment sous le joug de Crésus, de Cyrus et de Cambyse.

(329) *On n'est pas d'accord sur l'origine de ses habitans.* Malgré ce qu'en pensaient les autres peuples, les Cariens se prétendaient nés dans le continent même, et descendus de Car, frère de Lydus et de Mysus (*a*). Ils pensaient que cette généalogie était assez confirmée par l'ancienneté d'un temple bâti à Mylassés, en l'honneur de Jupiter Carien, et où, de temps immémorial, ils s'assemblaient avec les Lydiens et les Mysiens, à l'exclusion de tous étrangers. Un usage si constamment observé prouvait, suivant eux, qu'ils avaient les mêmes ancêtres que ces peuples.

(330) *C'était un peuple autrefois passionné pour le métier des armes*, etc. M. Larcher dit (*b*) que les Cariens étaient extrêmement méprisés et qu'on les regardait comme de vils esclaves, parce qu'ils avaient les premiers donné des troupes pour de l'argent. Aussi les exposait-on dans les occasions les plus périlleuses.

(331) *Les promontoires Pédalion et Crya.* Le premier est appelé *Pedatium* par Pline (*c*). Cet auteur ne parle point du second; mais il cite une ville sous le nom de *Crya fugitivorum.* Il y a lieu de croire qu'elle était située près du promontoire dont parle notre géographe. Le Pédalion et le Crya

(*a*) Herodot. lib. 1, §. 171.
(*b*) Larcher, not. 139 sur le 5.e liv. d'Hérodote.
(*c*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 27.

étaient placés dans la partie nord ouest du golfe de Glaucus.

(332) *La ville de Caune.* Elle était située près d'un lac, au pied du mont *Tarbelus.* Son air était extraordinairement mal-sain. Stratonicus, joueur de cithare, disait qu'Homère avait fait allusion aux Cauniens, lorsqu'il avait écrit (*a*) que les hommes naissent semblables aux feuilles, à cause de leur extrême pâleur. Quelques personnes ayant reproché à ce plaisant qu'il faisait passer la ville de Caune pour une ville mal-saine : « Je n'ai garde, » répondit-il, de vouloir faire passer pour mal-» saine une ville où l'on voit même marcher les » morts. » Caune était la patrie du célèbre peintre Protogène.

Hérodote (*b*) estime que les Cauniens étaient autochthones, quoiqu'ils se dissent originaires de Crète.

(333) *La ville de Larymne.* Il y en avait une autre de ce nom dans la Béotie.

(334) *Et la colline Pandion.* Pline (*c*) fait mention, auprès de Larymne, d'un endroit appelé *Paridion*, sans ajouter que ce fût une colline.

Le promontoire *Aphrodisium*, dont parle Mela, prend encore ailleurs le nom d'*Aphrodisias.*

(335) *Le troisième baigne Acanthus.* Plusieurs

(*a*) Homer. Iliad. lib. 6, vers. 146.
(*b*) Herodot. lib. 1, §. 172.
(*c*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 27.

villes, dit Mentelle (*a*), ont porté ce nom, évidemment formé du mot ἄκανθα. Non-seulement, ajoute ce savant, il est probable qu'il fut donné à des lieux entourés de cet arbrisseau; mais les auteurs le disent formellement. Pline, qui parle de cette ville, dit qu'elle s'appelait aussi *Dulopolis* (*b*).

(336) *Enfin Gnide, sur la pointe d'une presqu'île.* Cette ville, à laquelle Pline donne le titre de ville libre, fut autrefois connue sous différens noms. *Est in* (*c*) *promuntorio Gnidos libera, Triopia, dein Pegusa et Stadia appellata.* Elle fut appelé *Triopia*, du promontoire *Triopium*, célèbre par un temple d'Apollon, dans lequel les Doriens d'Asie célébraient des jeux et tenaient une assemblée générale, semblable à celle des Grecs d'Europe au défilé des Thermopyles. Cette ville avait deux ports et était située en face d'une île jointe au continent par une chaussée, ce qui en faisait comme deux villes différentes, suivant Strabon (*d*). Il y avait à Gnide plusieurs temples consacrés à Vénus, qu'on y adorait sous différens noms. On y accourait de toutes parts pour y voir la superbe statue de cette déesse, ouvrage de Praxitèle.

Gnide fut la patrie de l'historien Ctésias et de l'astronome Eudoxe.

(*a*) Dict. encyclop. géograph. anc.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 28.
(*c*) Id. ibid.
(*d*) Strab. lib. 14, pag. 753 et 754.

(337) *Et Euthane.* Pline (*a*) distingue une ville qu'il appelle *Euthene*, sur le golfe de la Doride, d'une autre ville qu'il nomme *Eutane*, dans la Carie.

(338) *Et le golfe Céramique.* Il y a beaucoup d'apparence qu'il tirait ce nom de *Ceramus*, ville située sur ce golfe, et sur la côte nord de la péninsule de Gnide.

(339) *Halicarnasse.* Cette ville, la capitale de la Carie, et le lieu de la résidence de ses rois, était située, suivant Pline, entre les golfes Céramique et Jasius: *Habitatur* (*b*) *inter duos sinus, Ceramicum et Jasium.* Strabon dit (*c*) qu'elle fut d'abord appelée *Zephira*, et attribue sa fondation à une colonie de Trœzéniens conduits par Anthès. Elle avait un port, d'excellentes fortifications et de grandes richesses. Elle fut autrefois une des six villes de l'Hexapole des Doriens; mais elle en fut exclue par les cinq autres qui étaient Linde, Jalissos, Camiros, Cos et Gnide, parce que, suivant Hérodote (*d*), un de ses habitans, nommé Agasiclès, ayant obtenu le prix aux jeux qu'on célébrait en l'honneur d'Apollon Triopien, s'était permis d'emporter chez lui le trépied d'airain qui lui avait été donné pour récompense, au lieu de le laisser dans le temple du dieu, suivant l'usage et les lois de

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 29.
(*b*) Id. ibid.
(*c*) Strab. lib. 14, pag. 754.
(*d*) Herodot. lib. 1, §. 144.

l'association. Le célèbre architecte Vitruve (*a*) fait une description pompeuse des murailles, des palais et des temples d'Halicarnasse. Nous y renvoyons le lecteur.

Au temps de l'expédition des Perses, les états d'Artémise étaient renfermés dans des bornes très-étroites, et il s'en fallait de beaucoup alors qu'Halicarnasse fût parvenue à ce haut point de grandeur et de magnificence où les rois de Carie la portèrent depuis. Mausole, qui le premier y établit sa cour, embellit cette ville d'une foule d'édifices publics et y transféra de nouveaux habitans. Il employa à cet usage une partie des trésors qu'il avait accumulés à force d'extorsions. La plupart de ces monumens superbes subsistaient encore au temps de Pline. Halicarnasse se glorifie davantage d'avoir donné naissance à deux célèbres historiens, Hérodote, surnommé le père de l'histoire, et Denys, qui nous a laissé les antiquités Romaines.

(340) *Par le tombeau du roi Mausole.* Artémise, sœur et femme de ce prince, livrée au seul désir d'immortaliser ses regrets et la mémoire de son époux, fit jeter les fondemens de ce superbe tombeau, qui du nom de Mausole fut appelé Mausolée. Mais elle ne jouit pas du plaisir de le voir conduit à sa perfection. Idriéus, son successeur, eut probablement la gloire de l'achever. Ce monument, l'une des sept merveilles du monde, était le plus bel

(*a*) Vitruv. lib. 2, cap. 8.

ornement d'Halicarnasse ; les Grecs et les Romains ne pouvaient se lasser de l'admirer. Pline (*a*) en a donné une description magnifique, que l'on trouve traduite au tom 26, pag. 324 des Mémoires de l'académicien Caylus.

(341) *Et l'une des sept merveilles du monde.* Les six autres merveilles des Anciens étaient les murs de Babylone, le temple de Diane à Ephèse, la statue de Jupiter Olympien, les pyramides d'Egypte, le colosse de Rhodes, et le palais de Cyrus.

(342) *Les villes de Mynde.* Ptolémée et Strabon (*b*) écrivent *Myndos*. Elle était située à l'extrémité d'un isthme, un peu au nord-ouest d'Halicarnasse. Aëtius, fils d'Anthès, natif de Trœzène, y avait conduit une colonie.

(343) *De Caryande.* Strabon la place dans une île du même nom, entre *Myndus* et *Bargylia* (*c*). Le géographe Scylax, qui en était originaire, ajoute qu'elle avait un port et qu'elle était habitée par des Cariens (*d*).

(344) *Les golfes Jasius et Basilicus.* Le premier était ainsi appelé d'une ville du même nom, placée sur ses bords, et dont il est fait mention dans plusieurs géographes. Pline le met à l'extrémité de la Carie, de sorte que, suivant cet auteur, le

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 36, cap. 5.
(*b*) Ptolem. lib. 5, cap. 2. Strab. lib. 14, pag. 707 et 755.
(*c*) Strab. lib. 14, pag. 756.
(*d*) Scylax in Perip.

golfe Basilicus appartient à l'Ionie. *Ionia* (*a*) *ab Jasio sinu incipiens.... In eâ primus sinus Basilicus.*

(345) *Sur le premier desquels est Bargylos.* C'est aussi la position que lui donne d'Anville (*b*). Pline l'appelle Bargyla, et la campagne qui l'environne, *Bargyletici campi* (*c*).

CHAPITRE XVII.

(346) *Est l'Ionie.* L'établissement des colonies Grecques en Asie est sans contredit un des événemens les plus curieux de l'histoire. Dès les temps les plus anciens, les Grecs avaient été divisés en trois grandes peuplades, les Doriens, les Eoliens et les Ioniens. Ces noms, à ce qu'on prétend, leur furent donnés par les enfans de Deucalion, qui régna en Thessalie. Deux de ses fils, Dorus et Eolus, et son petit-fils Ion, s'étant établis en différens cantons de la Grèce, les peuples policés, ou du moins réunis par les soins de ces étrangers, se firent un honneur de porter leurs noms, comme on voit les diverses écoles de philosophie se distinguer par ceux de leurs fondateurs.

Environ deux siècles après la guerre de Troye, dit le savant auteur du Voyage d'Anacharsis (*d*),

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 29.
(*b*) D'Anville, géographie anc. abrég. tom. 2.
(*c*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 29.
(*d*) Voyag. du jeune Anacharsis en Grèce, tom. 6, pag. 102.

une colonie d'Ioniens fit un établissement sur les côtes de l'Asie, dont elle avait chassé les anciens habitans. Peu de temps auparavant, des Eoliens s'étaient emparés du pays qui est au nord de l'Ionie, et celui qui est au midi tomba ensuite entre les mains des Doriens. Ces trois cantons forment, sur les bords de la mer, une lisière qui, en droite ligne, peut avoir de longueur dix-sept cents stades (soixante-quatre lieues), et environ quatre cent soixante (dix-sept lieues et demie) dans sa plus grande largeur, sans y comprendre les îles qui faisaient partie de ces trois colonies.

Ce pays est renommé par sa richesse et sa beauté; par-tout la côte se trouve heureusement parsemée de caps et de golfes, autour desquels s'élèvent quantité de bourgs ou de villes. Plusieurs rivières, dont quelques-unes semblent se multiplier par de fréquens détours, portent l'abondance dans les campagnes. Quoique le sol de l'Ionie n'égale pas en fertilité celui de l'Eolide, on y jouit d'un ciel plus serein et d'une température plus douce.

Les colonies Asiatiques formèrent entr'elles trois confédérations différentes et se donnèrent une forme de gouvernement républicain, sous la protection des Grecs d'Europe. Long-temps elles cultivèrent en paix de riches campagnes, et leur commerce s'accrut avec leur industrie. On les vit ensuite s'établir en Egypte, affronter la mer Adriatique et celle de Tyrrhénie, se construire une ville en Corse, et naviguer à l'île de Tartessus,

au-delà des colonnes d'Hercule. En moins de trois siècles, elles parvinrent à effacer, dans tous les genres, la gloire et la prospérité de la métropole. Les Ioniens sur-tout eurent le génie de concevoir les entreprises les plus difficiles, et le courage de les exécuter. Ils augmentèrent et perfectionnèrent, avec une industrie et une persévérance soutenues, tous les arts d'agrément et d'utilité.

L'histoire des colonies Grecques se développe avec les grands traits qui caractérisent les brillantes époques de Lacédémone et d'Athènes. Elle se lie intimement à celle des Lydiens et des Perses, et sur-tout aux conquêtes de Darius et d'Alexandre, qui en changèrent entièrement la face politique.

(347) *Dont la côte fait successivement différentes sinuosités.* Pline en fait la même description. *Ionia* (*a*)..... *numerosiore ambitu littorum flectitur.* Voyez la Carte de l'Asie mineure, par d'Anville.

(348) *Jadis appelé l'oracle d'Apollon Branchide.* Ce surnom est tiré de Branchus dont la fable raconte ainsi les aventures : Sa mère étant enceinte, songea que le soleil entrait dans sa bouche (Βράγχος en grec signifie gosier) et pénétrait dans ses flancs. L'enfant grandit, et, errant dans les bois, rencontra un jour Apollon qui l'embrassa et lui donna un sceptre et une couronne. Sur-le-champ il prophétisa et disparut bien-

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 29.

tôt après. On lui éleva un temple dans l'endroit où ce dieu le rencontra. Dans la suite ce temple, où Branchus rendait ses oracles, fut appelé le temple ou l'oracle d'Apollon Didyméen. Pour expliquer ce surnom, les étymologistes prétendent qu'il était consacré à Apollon et à Diane, et qu'étant frères jumeaux, le lieu où ils rendaient leurs oracles fut appelé Διδύμοι, nom qui signifie jumeaux. Macrobe fait dériver ce surnom de la double vertu qu'a le soleil de dispenser la lumière du jour et de fournir à la lune celle qu'elle répand durant la nuit. Ἀπόλλωνα (*a*) Διδυμαῖον *vocant, quod geminam speciem sui numinis præfert ipse, illuminando formandoque lunam. Etenim ex uno fonte lucis, gemino sidere spatia diei et noctis illustrat.*

Ce temple, le plus célèbre de la Grèce après celui de Delphes, était situé, suivant Pline (*b*), à vingt stades du rivage et à cent quatre-vingts de Milet. Strabon raconte (*c*) que Xerxès y fit mettre le feu, et que les Branchides ayant remis à ce prince tous les trésors du temple, se retirèrent en Perse avec lui, dans la crainte d'être punis de leur trahison. Xerxès leur donna un petit pays dans la Sogdiane, où ils bâtirent une ville. Alexandre l'ayant détruite, en haine du sacrilège et de la trahison de leurs ancêtres, il en fit passer

(*a*) Macrob. Saturnal. lib. 1, cap. 17.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 29.
(*c*) Strab. lib. 17, pag. 941.

les habitans au fil de l'épée, quoiqu'ils l'eussent reçu dans leurs murs avec beaucoup de joie. C'est ce que nous apprend Quinte-Curce (*a*).

(349) *Milet.* Suivant Pline (*b*), elle fut d'abord appelée *Lélégeïs*, du nom des Léléges qui l'habitèrent; ensuite *Pityusa*, à cause de la grande quantité de pins que produisait son territoire; puis *Anactoria*, et enfin *Miletum*. Elle était placée, d'après le même auteur, à dix stades sud de l'embouchure du Méandre. Elle fut la première ville de l'Ionie en dignité et en ancienneté, puisque Nélée y établit sa colonie et qu'elle fut la capitale de cette contrée.

Milet, célèbre par son commerce et par ses édifices superbes, dont on ne trouve plus aujourd'hui que des restes mutilés ou enfouis dans la terre, ne le fut pas moins par les nombreuses colonies qu'elle vit sortir de son sein. Sénèque lui en attribue soixante-quinze, et Pline plus de quatre-vingts, qui perpétuèrent à l'envi l'honneur de la métropole sur les côtes de l'Hellespont, de la Propontide et du Pont-Euxin.

(350) *Tant en guerre qu'en paix.* En certaines circonstances, les intérêts de son commerce la forcèrent de préférer la paix à la guerre; en d'autres, elle déposa les armes sans les avoir flétries; et de là ce proverbe : Les Milésiens furent vaillans autrefois (*c*).

(*a*) Quint. Curt. lib. 7, cap. 4.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 29.
(*c*) Voyages d'Anachars. en Grèce, tom. 6, pag. 218.

(351) *A l'astronome Thalès.* Il naquit vers l'an 640 avant notre ère, et voyagea, pour s'instruire, dans plusieurs contrées, et sur-tout en Egypte, où il étudia, sous les prêtres de Memphis, la géométrie, l'astronomie et la philosophie. Les grands progrès qu'il fit dans les sciences le firent mettre au nombre des sept sages de la Grèce, si vantés dans l'antiquité. Il fonda une secte de philosophes, appelée la secte Ionienne. Il établit, d'après Homère, que l'eau était le principe de toutes choses. L'un et l'autre avaient emprunté cette doctrine des Egyptiens, qui attribuaient au Nil la production de tous les êtres.

(352) *Au musicien Timothée.* Il florissait sous Alexandre-le-Grand, vers l'an 340 avant notre ère. Il excella, comme poëte, dans le genre lyrique et dithyrambique; mais ce fut à la musique qu'il s'appliqua principalement. Il devint en peu de temps le plus habile joueur de cithare; il ajouta même des cordes à cet instrument, à l'imitation de Therpandre; ce qui fut de nouveau condamné par un décret des Lacédémoniens, qui trouvèrent sa musique trop tendre et trop dangereuse pour les mœurs. Ce décret nous a été conservé par Boëce.

(353) *Au physicien Anaximandre.* Ce savant disciple de Thalès succéda à son maître dans l'école de Milet, et se distingua sur-tout en astronomie et en géographie: il enseigna le premier l'obliquité de l'écliptique, l'opacité de la lune, et la sphéricité de la terre, dont on prétend même

qu'il connut le mouvement. Il inventa les cartes géographiques, divisa le ciel en différentes parties, construisit une sphère céleste, et jeta ainsi, dans les temps les plus reculés, les fondemens de cette science sublime qui nous fait en quelque sorte participer aux secrets de la divinité.

(354) *Et à plusieurs autres personnages.* Pline cite particulièrement Cadmus, le premier qui écrivit l'histoire en prose : *Nec* (*a*) *fraudanda cive Cadmo qui primus prosam orationem condere instituit.* Il vivait vers le temps de Darius, si l'on en croit Josephe dans sa réponse à Apion (*b*). Il ne faut pas oublier encore la célèbre Aspasie, qui s'acquit tant de réputation par son éloquence et ses talens pour la politique, que Socrate même voulut s'instruire à son école.

(355) *Par-tout où celui de l'Ionie s'est répandu.* C'est, à mon avis, le seul sens qu'on puisse donner à ces mots : *Ubicunque Ioniam vocant.* Notre auteur a voulu dire que la gloire et la réputation de Milet étaient aussi répandues que le nom même de l'Ionie. C'est aussi la manière dont Vossius interprète ce passage. *Dicit* (*c*) *ubicunque Ionum nomen et fama extat, illic quoque notos esse Milesios.*

(356) *L'embouchure du Méandre.* Ce fleuve, suivant Pline (*d*), sort du mont Aulocrène en

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 29.
(*b*) Joseph. cont. Apion. lib. 1, §. 2. pag. 439.
(*c*) Voss. in not. ad Mel pag. 394.
(*d*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 29.

Phrygie ; il baigne les murs de plusieurs villes et reçoit plusieurs autres fleuves dans son cours. Il fait mille détours et semble en quelque façon revenir sur lui-même : *Ita sinuosus flexibus, ut sæpe credatur reverti.* Ovide (*a*) compare les chemins tortueux et multipliés du Labyrinthe de Crète, aux replis sans nombre du Méandre. Senèque (*b*) lui compare l'incertitude et la fureur d'Hercule. Pausanias (*c*) ajoute que le Méandre, coulant par le pays des Phrygiens et des Cariens, où les terres sont bonnes et bien cultivées, a en peu de temps converti en terre ferme la mer qui était entre Priène et Milet, ce qui fait qu'il se jette aujourd'hui dans la mer sous les murs même de Milet, dont son embouchure était éloignée de trente stades au temps de Strabon, et de dix au temps de Pline.

(357) *Le mont Latmus.* Il donnait son nom à un golfe d'Ionie appelé *Latmicus Sinus*, et qui pourrait bien être celui des bords duquel notre géographe fait ici la description. C'est dans une grotte de cette montagne que la fable suppose qu'Endymion, petit-fils de Jupiter, condamné à un sommeil perpétuel pour avoir manqué de respect à Junon, recevait toutes les nuits les visites de la Lune éprise de ses charmes. Quelques mythologues tirent l'origine de cette fable de la Néoménie, fête égyptienne, où l'on célébrait l'ancien

(*a*) Ovid. lib. 8, vers. 162.
(*b*) Senec. Herc. fur. vers. 683.
(*c*) Pausan. lib. 8, cap. 24.

état de l'humanité. Pour cet effet on choisissait une grotte écartée, où l'on plaçait une Isis avec son croissant, et à ses côtés un Horus endormi, pour exprimer le repos et la sécurité dont jouissaient alors les humains. D'autres ont prétendu que l'Endymion de la fable était un astrologue de ce nom, qui le premier avait découvert la théorie des mouvemens et des phases périodiques de la lune. C'est ce que Pline nous apprend: *Quæ singula* (*a*) *in eâ* (*lunâ*) *deprehendit hominum primus Endymion: et ob id amore ejus captus famâ traditur.*

(358) *La ville de Priène.* Scylax (*b*) lui donne deux ports. Elle était située au pied du mont Mycale, près de l'embouchure du Méandre. Elle avait une citadelle, un théâtre, un stade, et sur-tout un magnifique temple de Minerve *Polias*, sa déesse tutélaire. Elle fut la patrie de Bias, l'un des sept sages.

(359) *Qu'on appelle Panionium.* Pline en parle dans les mêmes termes: *Regio* (*c*) *omnibus Ionibus sacra et ideo Panionia appellata.* Panionium est composé de deux mots grecs, de πᾶν, qui signifie *tout*, et d'ἰωνίον; comme qui dirait toute l'Ionie, c'est-à-dire un lieu sacré où l'on s'assemblait de toutes les parties de cette contrée, soit pour délibérer sur les affaires d'état, soit

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 2, cap. 9.
(*b*) Scylax in Perip.
(*c*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 29.

pour célébrer des fêtes. En effet, c'est là que se rassemblaient les députés des douze villes Ioniennes, Milet, Myonte, Priène, Ephèse, Colophon, Lébédos, Téos, Clazomène, Phocée, Samos, Chios et Erythres. C'est encore là, suivant Hérodote (*a*), que les confédérés se réunissaient pour célébrer, en l'honneur de Neptune, des fêtes appelées Panionies.

Le *Panionium* était situé sur le bord de la mer, au pied du mont Mycale.

(360) *La ville de Phygela.* Quelques autres ont écrit *Pygela.* Le mot grec φυγὴ signifiant *fuite*, les Anciens ont cru pouvoir en conclure qu'elle avait été bâtie par des fugitifs.

(361) *Ephèse et son superbe temple de Diane.* Cette ville, l'une des plus importantes de l'Ionie, était sur le bord de la mer, au sud du fleuve Caystre. Hérodote (*b*) en fait une ville de Lydie, vraisemblablement parce qu'elle avait appartenu à cette contrée avant de passer aux Ioniens. Pline attribue sa fondation aux Amazones : *Ephesus* (*c*) *Amazonum opus*; ce qui ne doit tout au plus s'entendre que de la vieille ville, car Ephèse a été rebâtie jusqu'à trois fois et dans différens lieux, comme paraît l'attester Strabon (*d*). Elle fut la patrie du philosophe Héraclite, si connu par

(*a*) Herodot. lib. 1, §. 148.
(*b*) Id. lib. 1, §. 142.
(*c*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 29.
(*d*) Strab. lib. 11, pag. 579 et pass.

son chagrin misanthrope, et du fameux peintre Parrhasius dont Horace a dit :

Liquidis (a) ille coloribus
Solers nunc hominem ponere, nunc deum.

Ephèse, ornée de monumens superbes, excita la curiosité des premiers personnages de la république Romaine. Pompée, Cicéron, Auguste et plusieurs autres s'y rendirent pour l'admirer. Rien n'était plus magnifique que son temple de Diane, situé entre la ville et le port, et aussi remarquable par son ancienneté que par sa grandeur. *Magnificentiæ* (*b*) *vera admiratio extat templum Ephesiæ Dianæ, ducentis viginti annis factum a totâ Asiâ.* Tite-Live atteste (*c*) qu'il était déjà célèbre du temps de Servius Tullius. Vitruve dit positivement que le temple d'Ephèse est le plus ancien de ceux où l'art ait été porté à sa perfection, et le premier où l'ordre Ionique ait été employé. Quant à son origine, Mela, Solin (*d*) et Denys Périégète l'attribuent aux Amazones. Ce dernier ajoute qu'un tronc d'ormeau lui servait de base :

Maritimam (*e*) Ephesum, magnam urbem Dianæ;

(*a*) Horat. lib. 4, od. 8, vers. 7.
(*b*) Plin hist nat. lib. 36, cap. 14.
(*c*) Tit. Liv. lib. 1, cap. 45.
(*d*) Solin. cap. 15.
(*e*) Dionys. Perieg. vers. 827.

Ubi deæ quondam ædem Amazonides struxerunt,
In trunco ulmi, immensum hominibus miraculum.

D'autres prétendent avec plus de vraisemblance, qu'il fut bâti à frais communs par plusieurs villes de l'Asie. *Communiter* (*a*) *a civitatibus Asiæ factum fama ferebat.* Ce chef-d'œuvre de tous les arts fut brûlé, comme on sait, par le fanatique Erostrate, le jour de la naissance du grand Alexandre.

(362) *Le fleuve Caystre.* Pline (*b*) le fait sortir des monts Cilbiens en Lydie. Il serpente (beaucoup moins cependant que le Méandre) dans des plaines qu'on appelle de son nom Caystriennes, et se perd dans la mer près et au nord d'Ephèse. Les anciens poëtes ont mis sur ce fleuve le rendez-vous des cygnes et des oies sauvages. Cependant les voyageurs modernes assurent qu'on n'y en voit point.

(363) *La ville de Lébédos.* Notre géographe ne paraît pas d'accord avec les autres sur la position de Lébédos, qui, suivant lui, précéderait la ville de Colophon, tandis que, suivant Ptolémée, Pline et la table de Peutinger (*c*), elle est située entre Colophon et Smyrne. On lit, dans Pausanias (*d*), que Lysimachus la renversa et en

(*a*) Tit. Liv. lib. 1, cap. 45.

(*b*) Plin. hist nat. lib. 5, cap. 29.

(*c*) Ptolem. lib. 5, cap. 2. Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 29. Et tab. Peutinger.

(*d*) Pausan. lib. 1, cap. 9.

transporta les habitans à Ephèse. Depuis ce temps elle ne put se relever, et fut moins une ville qu'un village ; ce qui a fait dire à Horace :

> . . . . . Lebedus (*a*) Gabiis desertior atque
> Fidenis vicus.

(364) *Le temple d'Apollon Clarien.* Les Anciens parlent d'un bois, d'une montagne et d'une ville, situés au voisinage de Colophon et qui portaient séparément le nom de Claros. C'est de là, suivant le scoliaste d'Apollonius (*b*), qu'est dérivé le surnom de Clarien. Tacite dit, en parlant de ce temple (*c*), que ce n'est point là, comme à Delphes, une femme qui rend les oracles ; mais un prêtre choisi dans certaines familles. On le tire ordinairement de Milet. Ceux qui le consultent ne lui disent que leur nom et leur nombre. Il se retire alors dans une grotte, boit de l'eau d'une fontaine mystérieuse, et quoiqu'il n'ait le plus souvent aucune teinture de poësie ni de belles-lettres, il répond en vers à la pensée de chacun.

(365) *Erigé par Manto.* C'était une prophétesse, fille du fameux devin Tirésias. Thèbes ayant succombé sous les efforts des Epigones (c'est le nom qu'on donna aux descendans des sept chefs qui assiégèrent Thèbes et périrent presque tous dix ans auparavant), Manto s'enfuit d'abord à Delphes,

(*a*) Horat. lib. 1, epist. 11, vers. 7.
(*b*) Scholiast. Apollon. Rhod. ad lib. 1, vers. 308.
(*c*) Tacit. lib. 2 annal. cap. 54.

puis à Claros en Asie, où elle établit l'oracle dont on parle. Ce fut là, suivant la fable, que, déplorant sans cesse les malheurs de sa patrie, elle fondit en larmes, et que ses pleurs formèrent une fontaine et un lac dont les eaux communiquaient le don de prophétie.

(366) *Et Colophon, bâtie par Mopsus.* Elle était située près de la mer, sur les bords du fleuve Halésus. C'etait une des villes qui se disputaient l'honneur d'avoir été la patrie d'Homère. Mopsus, son fondateur, était fils de Manto et de Rhacius, et conséquemment petit-fils de Tirésias. Pline (*a*) remarque qu'il croissait dans le territoire de cette ville une résine jaune-rousse, qui étant broyée devenait blanche et avait une odeur forte. On conjecture que c'est de là que s'est formé le nom de colophone ou colophane, donné à la térébenthine cuite, dont on se sert pour donner plus de prise aux archets sur les cordes des instrumens. Colophon est la patrie de Xénophane.

(367) *En forme de presqu'île.* Vis-à-vis l'île de Chio, dont elle n'est séparée que par un très-petit détroit. Voyez la Carte de l'Asie mineure de d'Anville.

(368) *On trouve d'un côté Téos.* Elle était située sur la côte sud de la péninsule, en face de l'île de Samos. Pline (*b*) en fait une île, contre le sentiment de tous les autres géographes. Strabon

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 4, cap. 21.
(*b*) Id. ibid. lib. 5, cap. 31.

(*a*) lui donne un port et la cite comme la patrie du poëte Anacréon et de l'historien Hécatée. Cependant Suidas et quelques autres assurent que cet historien était de Milet. Hérodote (*b*) raconte qu'Harpage s'étant rendu maître de leur ville, les Teiens s'embarquèrent et passèrent en Thrace, où ils bâtirent la ville d'Abdère, et que ces peuples furent les seuls parmi les Ioniens qui aimèrent mieux abandonner leur patrie que de porter le joug.

(369) *Et de l'autre Clazomène.* Elle était placée, suivant Strabon (*c*), sur la côte nord de la presqu'île dont on a parlé plus haut, et qu'on appelait de son nom presqu'île de Clazomène. Pausanias rapporte (*d*) qu'elle formait autrefois une île qu'Alexandre, fils de Philippe, réunit à la terre ferme. Tite-Live (*e*) dit que les Romains lui accordèrent la franchise et lui firent présent de l'île de *Drymusa*: elle fut la patrie d'Anaxagore.

(370) *Et réunies par un mur commun.* Dans les anciennes éditions de notre géographe, on lit ces mots : *Et quia terga jungunt confinio adnexa maris*, au lieu de ceux-ci qu'on leur a substitués dans l'édition de Gronovius : *Quà terga agunt, confinio adnexa muri;* ce qui signifie in-

(*a*) Strab. lib. 14, pag. 751.
(*b*) Herodot. lib. 1, §. 168.
(*c*) Strab. lib. 1, pag. 54.
(*d*) Pausan. Achai. cap. 3.
(*e*) Tit. Liv. lib. 38, cap. 39.

contestablement que la langue de terre sur laquelle sont placées ces deux villes est si étroite, qu'elles se touchent par-derrière et que même elles ont des murailles communes, soit dans la totalité, soit dans une partie seulement de leur enceinte. C'est le sens que Vossius donne à ce passage : *Teos* (*a*) *et Clazomenæ sitæ sunt in isthmo peninsulæ, sed verò urbes illas, quà terga agunt, jungit murus qui angustias peninsulæ claudit et a reliquâ dirimit continente.*

(371) *Font face à des mers différentes.* C'est-à-dire à des parties différentes de la mer Egée, ou aux deux différens golfes sur lesquels elles sont respectivement placées.

(372) *Le golfe de Smyrne.* Il était ainsi appelé d'une ville du même nom, dont Pline (*b*) attribue la fondation aux Amazones, et Velleius Paterculus (*c*) à la colonie des Eoliens. Les Lydiens l'ayant détruite, elle fut rebâtie par Alexandre quatre cents ans après, à vingt stades de l'ancienne (*d*). Le Mélès coulait le long de ses murailles. A sa source était un antre où l'on prétend qu'Homère composait ses poëmes, car Smyrne s'attribuait aussi la gloire de lui avoir donné naissance ; de là vient que Tibulle appelle les ouvrages de ce poëte *meleteæ chartæ.*

(*a*) Voss. in not. ad Mel. pag. 396.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 29.
(*c*) Vell. Paterc. lib. 1, cap. 4.
(*d*) Pausan. lib. 7, cap. 5.

(373) *L'embouchure de l'Hermus.* Pline (*a*) met sa source près de Dorylée, ville de Phrygie, et dit qu'il donne aux plaines par où il passe le nom d'*Hermi Campi*. Ces plaines sont celles de Smyrne à Sardes. Il reçoit dans son cours plusieurs autres fleuves, entre autres le Pactole et l'Hyllus, et se décharge dans la mer près et au sud de Phocée.

(374) *Et la ville de Leuca.* Pline (*b*) dit *Leuce*, et Strabon (*c*) *Leucæ*. Le premier ajoute qu'elle était située sur un promontoire qui fut autrefois une ile.

(375) *Plus loin est celle de Phocée, la dernière de l'Ionie.* C'est aussi le sentiment de Pline sur les limites de cette province : *Finisque* (*d*) *Ioniæ Phocæa.* Ptolémée (*e*) la place dans l'Eolide. Cette ville avait deux ports très-sûrs, suivant Tite-Live (*f*). On conjecture qu'elle avait pris son nom de *Phoca* ou *Phoce*, mot grec et latin qui signifie veau marin, parce que, comme le dit Etienne de Byzance (*g*), on pêche de ces poissons dans la partie de mer qui l'avoisine, et même dans tout le golfe de Smyrne. D'autres ont pensé qu'elle avait été ainsi appelée de Phocus,

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5. cap. 29.
(*b*) Id. ibid.
(*c*) Strab. lib. 14, pag. 744.
(*d*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 29.
(*e*) Ptolem. lib 5, cap. 2.
(*f*) Tit. Liv. lib. 37. cap. 31.
(*g*) Stephan. Byzant. dict. geograph.

chef d'une colonie qui s'y établit, ou de quelques habitans de la Phocide, qui s'y rendirent sous le commandement de Philogènes et de Damon.

On sait que les Phocéens, fatigués de la tyrannie des Perses, abandonnèrent en grande partie les tombeaux de leurs pères, et qu'après avoir long-temps erré sur les flots, ils vinrent en Italie et dans les Gaules, où ils jetèrent les fondemens d'Elée et de Marseille.

CHAPITRE XVIII.

(376) *Depuis qu'elle est habitée par des Eoliens.* Voyez la note 346 ci-dessus.

Strabon dit (*a*) qu'Oreste se chargea de conduire la colonie des Eoliens. Son petit-fils Penthile lui ayant succédé, conduisit les Eoliens en Thrace; ensuite Archélaus, ou, suivant Pausanias, Echalatus les fit passer en Asie. Son fils Graas s'avança vers le Granique. Puis les Eoliens s'emparèrent de Lesbos, qui, suivant Strabon (*b*), peut être en quelque façon regardée comme leur métropole.

L'Eolide n'est pas également limitée par les anciens géographes. Ptolémée (*c*) lui donne pour bornes au nord le Caïque, et au sud l'Hermus. M. d'Anville (*d*) a suivi le même plan. Strabon

(*a*) Strab. lib. 13, pag. 578.
(*b*) Id. ibid. lib. 13, pag. 719.
(*c*) Ptolem. lib. 5, cap. 2.
(*d*) D'Anville, geograph. anc. abrég. tom. 2, pag. 16.

(a) l'étend jusqu'au promontoire *Lectum*, situé beaucoup plus loin au nord-ouest, et qui appartint long-temps à la Troade. Pomponius Mela recule encore davantage vers le nord les bords de l'Eolide, puisqu'il y comprend la Troade, ou cette partie de la Mysie qui s'étend jusqu'à l'Hellespont.

Suivant Hérodote (b), les Eoliens possédaient onze villes dans la terre ferme, sans compter ni les places qu'ils avaient dans le mont Ida, ni les cinq villes qu'ils occupaient dans l'île de Lesbos, ni celles de l'île de Ténédos, ni une autre qui était dans les îles appelées Hécatonnèses. Ces onze villes étaient Cyme, appelée aussi Phriconis, Larissos, Néon-Tichos, Temnos, Cilla, Notium, AEgirousa, Pitane, AEgées, Myrine et Grynia. Les états d'Eolide s'assemblaient au besoin dans celle de Cyme.

(377) *Etait auparavant appelée Mysie.* Ce qui veut dire que l'Eolide était un démembrement de la Mysie, et non l'ancienne Mysie en totalité, puisqu'il est reconnu que cette province s'étendait à l'est dans les terres du côté de la Phrygie et de la Galatie, bien au-delà des bornes de l'Eolide, qui n'était à proprement parler qu'une lisière sur les bords de la mer. Voyez Ptolémée, liv. 5, chap. 1.

Strabon (c) divise la Mysie en deux parties : la

(a) Strab. lib. 13, pag. 677.
(b) Herodot. lib. 1, §. 149, 150, 151 et 157.
(c) Strab. lib. 12 et pass.

grande, qui s'étendait autrefois très-loin au sud du Caique, et la petite, située plus au nord, au voisinage de la Bithynie. Hérodote ne parle point de cette division que d'Anville passe également sous silence.

L'Eolide s'appelait aussi Troade dans la partie qu'occupaient les Troyens.

Ce mot ne se rapporte encore évidemment qu'à la partie de la Troade située sur les bords de la mer Egée, et comprenait la Troade propre et la Dardanie; car cette province, considérée dans toute son étendue, c'est-à-dire comme formant le royaume de Priam, contenait presque les deux Mysies et la petite Phrygie. Pline commence la Troade au promontoire Lecton, qui la sépare de l'Eolide proprement dite. *Promuntorium* (*a*) *Lecton disterminans Æolida et Troada.*

(378) *Sa première ville est Myrine.* Pline (*b*) dit qu'elle s'appelait aussi *Sebastopolis.* Le géographe Cellarius (*c*) et M. Larcher (*d*) prétendent que Myrine est ainsi appelée par Mela la première de l'Eolide, à cause de son ancienneté : *primam ratione originis et antiquitatis.* Sans contester leur opinion, n'est-il pas aussi vraisemblable que ces mots, *prima urbium*, signifient la première ville qu'on rencontre en passant de l'Ionie dans l'Eolide, sur-tout lorsque notre géographe s'exprime

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 30.
(*b*) Id. ibid.
(*c*) Cellar. geograph. ant. lib. 3, cap. 3.
(*d*) Larcher, tab. géog. de l'hist. d'Hérodot.

immédiatement après en ces termes : *Sequentem Pelops statuit*, etc ? C'est l'avis de Ciacconius (*a*), qui observe que, suivant Pline et Ptolémée (*b*), Cyme doit être placée avant Myrine.

(379) *La suivante fut bâtie par Pélops, quand, après avoir triomphé d'OEnomaus, il revint de Grèce en Asie.* Voici la manière dont le citoyen Noel raconte cet événement. « Pelops (*c*), fils de » Tantale, roi de Lydie, ayant été obligé de sor- » tir de son pays, à cause de la guerre que Tros » lui avait déclarée pour venger la mort de Ga- » nymède son fils, ou, suivant d'autres, à cause » des tremblemens de terre dont le pays était af- » fligé, se retira en Grèce chez OEnomaus, roi » de Pise, qui le reçut avec bonté. Ce monarque, » épris de la beauté de sa fille Hippodamie, s'é- » tait avisé, pour la conserver, d'un moyen aussi » criminel que son amour. Son char et ses che- » vaux étaient les plus rapides du pays. Feignant » de chercher à Hippodamie un mari digne d'elle, » il la proposa pour prix à celui qui pourrait le » vaincre à la course, mais à condition que la » mort serait le sort du vaincu; il voulut même » que sa fille montât sur le char de ses amans, » afin que sa beauté les arrêtât et fût cause de » leur défaite. Par ces artifices il en vainquit et » en tua jusqu'à treize. Enfin les dieux irrités don-

(*a*) Ciaccon. in not. ad Mel. pag. 647.

(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 30. Ptolem. lib. 5, cap. 2.

(*c*) Noel, dict. de la Fab. au mots *Pelops*, *OEnomaus* et *Hippodamie*.

» nèrent des chevaux immortels à Pelops, qui
» courut le quatorzième, et qui demeurant vic-
» torieux par ce secours, fut le possesseur d'Hip-
» podamie et roi de Pise. A cette ville il ajouta
» celle d'Olympie, et plusieurs autres terres dont
» il agrandit ses états, auxquels il donna le nom
» de Péloponnèse. »

(380) *Et lui donna son nom.* Cornelius Nepos, Tite-Live, Pline et Tacite (*a*) appellent cette ville du nom même qu'elle portait chez les Grecs Κύμη, *Cyme*. La Martinière (*b*) et plusieurs autres l'ont changé en celui de *Cume*, aujourd'hui généralement plus usité. Suivant Hérodote (*c*), Cyme était encore appelée Phriconis, et ce nom lui venait, d'après Strabon (*d*), du mont *Phricius*, situé dans la Locride, au-dessus des Thermopyles, où Cleuas et Malaüs, tous deux de la race d'Agamemnon, firent un long séjour avant que de passer en Asie et d'y fonder Cyme. Elle était située sur le bord d'un golfe, au nord-est de Phocée. Strabon (*e*) la représente comme la plus belle et la plus grande ville de l'Eolide. Il y a lieu de croire qu'elle existait encore au temps de Pline. *Dein fuerat* (*f*) *Larissa; sunt Cyme, Myrina*, etc.

(*a*) Corn Nep. Alcib. cap. 7. Tit. Liv. lib. 38, cap. 39. Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 30. Tacit. Annal. lib. 2, cap. 46.

(*b*) La Martin. dict. géog.

(*c*) Herodot. lib. 1, §. 149.

(*d*) Strab. lib. 13, pag. 717 et 718.

(*e*) Id. ibid. pag. 719.

(*f*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 30.

(381) *Est l'embouchure du Caïque.* Pline (*a*) le fait venir de la Teuthranie, province de Mysie, ce qui sans doute l'a fait appeler par Virgile *Mysus Caicus* (*b*), et par Ovide (*c*) *Teuthranteus Caicus.* Il se jette dans la mer près d'Elée et vis-à-vis Lesbos. Il paraît, d'après Hérodote (*d*), que ce fleuve arrosait une plaine fertile.

(382) *Entre la ville d'Elée.* Etienne le Géographe (*e*) dit que ceux de Pergame y avaient leurs vaisseaux, qu'elle s'appelait anciennement *Cidænis*, et qu'elle avait été bâtie par Mnesthée. Voyez Strabon, liv. 13, pag. 711.

(383) *Et celle de Pitane.* Strabon (*f*) la place à trente stades nord de l'embouchure du Caïque et sur les bords du fleuve Evenus. Cet auteur ajoute qu'on y faisait des briques qui nageaient sur l'eau. Vitruve atteste le même fait (*g*).

(384) *Arcésilas.* Ce philosophe, disciple et successeur de Crantor dans l'école platonique, unissait l'éloquence de Platon à la dialectique de Diodore. Dégoûté de la philosophie dogmatique de ses devanciers, dont les opinions trop hazardées ne pouvaient ni persuader ni convaincre, il fonda la moyenne académie et passa d'un extrême à l'au-

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 30.
(*b*) Virgil. georg. lib. 4, vers. 370.
(*c*) Ovid. metamorphos. lib. 2, vers. 243.
(*d*) Hérodot. lib. 6, §. 28.
(*e*) Stephan. Byzant. dict. geog.
(*f*) Strab. lib. 13, pag. 711.
(*g*) Vitruv. lib. 2, cap. 3.

tre. Il établit en principe qu'il fallait douter de tout, ne rien affirmer, et rester dans une incertitude continuelle. Ce système qui, réduit aux justes bornes que lui avait imposées Socrate, pouvait être très-utile, devenait, dans l'imagination outrée d'Arcésilas, le renversement de toutes les sciences et de tous les principes de morale. Cependant il ne laissa pas que d'avoir un grand nombre de disciples. Lacyde transmit a Evandre la doctrine du doute universel. Celui-ci la fit passer à Hégésime, et Hégésime à Carnéade, fondateur de la troisième académie. Cette dernière secte suivit un système moins outré en apparence, mais qui revenait presque au même. Elle reconnut qu'il y avait des vérités, mais si obscures et mêlées de tant d'erreurs, qu'on ne pouvait les discerner avec certitude. Arcésilas mourut à soixante-quinze ans, l'an 300 avant l'ère vulgaire.

(385) *On trouve Cane sur un promontoire.* Pline et Tite-Live l'appellent *Canæ. Intercidere* (*a*) *Canæ. Classis Romana* (*b*), *sicut ante dictum est, ad Canas hibernabat.* Strabon (*c*) la place vis-à-vis la pointe sud de l'île de Lesbos, avec un petit fleuve ou ruisseau que Pline appelle *Canaius amnis* (*d*). D'Anville lui a donné la même position dans sa carte de l'Asie mineure. Cependant on

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 30.
(*b*) Tit. Liv. lib. 37, cap. 8.
(*c*) Strab. lib. 13, pag. 677.
(*d*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 30.

voit qu'Hérodote (*a*) la place au nord ou nord-ouest de ce fleuve. Quant au promontoire sur lequel elle était située, il parait, d'après Cellarius (*b*), qu'il portait le même nom que la ville, et qu'il dépendait d'une montagne qu'Hérodote (*c*) appelle Κάνης ὄρος, *Canæ montem.*

(386) *A la suite duquel est un golfe.* Les Anciens l'appellent golfe d'Adramytte, de la ville d'*Adramyttium* ou d'*Adramyttion*, située sur ses bords, dans la partie la plus enfoncée dans les terres. Il s'étend, suivant Cellarius, du promontoire *Cana* ou Κάνη, jusqu'au promontoire *Lectum* en Troade. *Cana* (*d*) *est promuntorium Lecto oppositum, Adramyttenum sinum qui inde a Lecto Troadis patet, finiens.*

(387) *Jusqu'au pied du mont Ida.* Cette montagne, la plus élevée de toutes celles qu'on rencontre sur les côtes du détroit Hellespontique, avait plusieurs chaînes et plusieurs sommets, qu'Homère appelle *les monts Idéens*, dans plusieurs endroits de l'Iliade. Elle s'étendait au nord-ouest vers Cyzique ; au sud-ouest, vers Antandros et le golfe d Adramytte, et à l'ouest, vers le promontoire *Lectum.* Horace (*e*) l'appelle *Aquosa Ida*, à cause du grand nombre de fleuves auxquels ce mont donne naissance. Tels sont l'AEse-

(*a*) Herodot. lib. 7, cap. 42.
(*b*) Cellar. geograph. ant. lib. 3, cap. 5.
(*c*) Herodot. lib. 7, cap. 42.
(*d*) Cellar. geograph. ant. lib. 3, cap. 5.
(*e*) Horat. lib. 3, od. 21.

pus et le Granique, qui se jettent dans la Propontide; le Simoïs et le Scamandre, qui se déchargent dans l'Hellespont; le Satnioéis et le Cilée, qui tombent dans le golfe d'Adramytte.

Il paraît au reste qu'*Ida* est un nom appellatif provenant du verbe grec Εἴδω qui signifie *je vois*. On donnait ce nom aux plus hautes montagnes, parce que de leur sommet la vue pouvait s'étendre à une très-grande distance, Ce mot devint, par l'usage, le nom propre de cette montagne et de plusieurs autres.

(388) *Une plaine appelée Thèbe*. Plusieurs Anciens, et d'Anville (*a*) parmi les Modernes, font mention dans cet endroit d'une ville nommée *Thebe*, qui vraisemblablement donna son nom à la plaine dont parle notre géographe. Cette plaine était riche et fertile. *Antiochus* (*b*)..... *Adramytteum, hostiliter itinere facto, petit: agrum opulentum, quem vocant Thebes campum, carmine Homeri nobilitatum.*

(389) *Les villes d'Adramyttios*. On trouve ailleurs *Adramyttium*, *Adramytteum* et *Adramytteos*. Cette ville, suivant Etienne de Byzance (*c*), avait reçu son nom d'Adramyte, son fondateur, fils d'Alyatte et frère de Crésus. D'autres prétendaient que ce nom venait d'Hermone, roi de Lydie, que les Phrygiens appelaient *Adramys*. Suivant

(*a*) D'Anville, géograph. anc. abrég. tom. 2, pag. 19.
(*b*) Tit. Liv. lib. 37, cap. 19.
(*c*) Stephan. Byzant. dict. geograph.

Strabon (*a*), elle devint ensuite une colonie d'Athéniens. Elle avait un port et était directement située en face de Lesbos. Le célèbre orateur Xénoclès en était originaire.

(390) *D'Astyre.* Strabon (*b*) en fait un bourg, près duquel était un bois consacré à Diane Astyrène. Le même auteur (*c*) distingue cet endroit d'une autre Astyre, voisine d'Abydos, et dans laquelle on trouvait une mine d'or.

(391) *De Chryse.* Homère (*d*) en fait mention. Strabon (*e*) la représente comme une très-petite ville, sur les bords de la mer, ayant un temple consacré à Apollon Sminthée. Voyez la cause de ce surnom dans le Dictionnaire mythologique de Noel, aux mots *Crinis* et *Smintheus*.

(392) *Celle d'Antandros.* Elle était située, d'après Strabon (*f*), au pied d'une montagne nommée *Alexandreia*, où l'on dit que Pâris ou Alexandre jugea les trois déesses. Cette montagne faisait partie de l'Ida vers l'ouest. Pline (*g*) dit qu'Antandros fut anciennement appelée *Edonis*, et ensuite *Cimmeris*, des Edoniens, peuple de la Thrace, et des Cimmériens, qui l'occupèrent dans les premiers temps, les uns à la suite des autres. On

(*a*) Strab. lib. 13, pag. 703.
(*b*) Id. ibid.
(*c*) Id ibid. pag. 698.
(*d*) Homer. Iliad. lib. 1, vers. 37.
(*e*) Strab. lib. 13, pag. 700 et 701.
(*f*) Id. ibid. pag. 703.
(*g*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 30.

lit, dans Xénophon (*a*), que les Grecs, à leur retour, passèrent par cette ville, après avoir traversé le mont Ida.

Quant à l'origine du mot *Antandros*, notre géographe en donne ici deux raisons. Servius les rapporte également, avec cette seule différence qu'il substitue Polydore à Ascagne, et les Thraces aux Pélasges. Ἀντὶ en grec signifie la même chose que *pro* ou *vice* en latin, *au lieu de, à la place de*, etc. Ceux qui ont pensé qu'Antandros signifie *échangée contre un homme*, font dériver le mot Andros du grec Ἀνὴρ, génitif Ἀνδρός, qui veut dire *homme*.

(393) *On trouve Gargara et Assos.* Pline parle d'une montagne et d'une ville appelées Gargara. *Intus* (*b*) *mons Gargara eodemque nomine oppidum.* Cette montagne était une des chaînes de l'Ida.

Quant à la ville d'Assos, Pline lui donne encore le nom d'*Apollonia* (*c*). Strabon dit (*d*) qu'elle était fortifiée par la nature et par l'art.

(394) *Appelé* Ἀχαιῶν λιμὴν. Tite-Live parle de ce golfe : *Portum* (*e*) *quem vocant Achæorum.* Il était situé entre le cap Sigée et le cap Rhétée. C'est là qu'abordèrent les Grecs en allant au siége de Troye.

(*a*) Xenoph. de Cyr. expedit. lib. 7, cap. 58.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 30.
(*c*) Id. ibid.
(*d*) Strab. lib. 13, pag. 706.
(*e*) Tit. Liv. lib. 37, cap. 9.

(395) *Dont les bords sont peu éloignés d'Ilion.* Cette ville, l'une des plus célèbres dans les fastes de l'Histoire ancienne, porta successivement différens noms. De Dardanus, son fondateur et son premier roi, elle fut appelée *Dardania*; de Tros, un de ses successeurs, elle prit le nom de *Troie*, et d'Ilus, successeur de Tros, celui d'*Ilium*. Virgile l'appelle encore Pergame, du nom propre de sa citadelle :

Si (*a*) Pergama dextrâ
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.

Il est assez difficile de connaître bien précisément la position de l'ancienne Troie. Les Anciens et les Modernes ont parlé différemment de son éloignement de la mer et des sources du Scamandre. Les uns la placent sur une éminence, et les autres dans la plaine. Quelques-uns même la confondent avec la moderne *Ilium*, *Ilium recens*, qu'on dit avoir été bâtie des ruines de l'ancienne, mais dans un autre emplacement et plus au voisinage de l'Hellespont. Le citoyen Lechevalier, dans son voyage en Troade pendant les années 1785 et 1786, paraît n'avoir rien négligé pour parvenir à la solution de ce problème géographique. Une fois assuré de la situation des sources du Scamandre, il est parti de ce point pour découvrir la position de la ville de Troie, et a pensé que le village le plus voisin de ces belles sources

(*a*) Virg. AEneid. lib. 2.

devait naturellement en occuper l'ancien emplacement. Ce village est appelé Bounar-Bachi. On y arrive par une pente douce et facile, après avoir traversé d'abord un vaste cimetière, dont chaque tombeau est orné d'une colonne de marbre ou de granit. C'est en contemplant les monumens de l'art répandus autour de ce village; c'est en comparant les ravins profonds et les rochers escarpés qui l'environnent, avec les fortifications naturelles de l'ancienne Troie; c'est enfin en rapprochant tout ce qu'il voyait, avec les descriptions du divin Homère, que ce voyageur s'est convaincu que la capitale de Priam exista sur la même colline où l'on voit aujourd'hui le village de Bounar-Bachi. Les voyageurs Anglais qui depuis cette époque ont visité la Troade, MM. Hawkins, Sibthorpe, Lyston et Dallaway, ont porté le même jugement, et se sont déterminés par les mêmes raisons.

Il résulte de cette importante découverte, que l'ancienne Troie était située sur un lieu élevé et exposé à l'impétuosité des vents, à l'extrémité d'une plaine immense et fertile, à une assez grande distance de la mer, et très-près des sources du Scamandre (*a*).

Cette position de l'ancienne Troie semble être parfaitement d'accord avec celle que lui donne

(*a*) Voyag. en Troad, par le cit Lechevalier, tom. 2, part 4, chap. 6; et carte de la Troade dans l'atlas du même Voyage.

Denys Périégète, qui trace ainsi en peu de mots sa célébrité, son origine et sa fin :

Trojam (*a*) ventosam sub lateribus habens ;
Trojam, insignem urbem veterum heroum ;
Trojam, quam condiderunt Neptunus et Apollo ;
Trojam quam everterunt Minervaque et Juno,
Ad Xanthum laté fluentem et Idæum Simoëntem.

(396) *Par la guerre affreuse qui entraîna sa ruine.* La guerre de Troie est un des événemens les plus mémorables de l'antiquité, et comme le point de séparation des siècles fabuleux d'avec les siècles historiques. Les Grecs y acquirent tant de gloire par leur valeur, que les poëtes le célébrèrent à l'envi dans leurs poëmes, et qu'ils en transmirent à la postérité les actions les plus éclatantes, ornées, ou, si l'on veut, déguisées par des fictions ingénieuses qui en rehaussèrent l'éclat. Il fallait le pinceau d'Homère, sa brillante et féconde imagination, pour ennoblir même les circonstances les plus ordinaires de cette expédition fameuse, et donner aux traits les moins frappans un air de grandeur et d'héroïsme. Conférences, marches, stratagèmes, combats, trèves, action et repos, tout devient merveilleux sous sa plume. Ses poëmes réunissent aux agrémens littéraires l'avantage d'être comme le fondement de l'histoire et de la chronologie. On y trouve l'origine des peuples, leurs coutumes, leurs migrations,

(*a*) Dionys. Perieg. vers. 815.

leurs mélanges, et jusqu'à leur position géographique.

La confédération des Grecs contre les Troyens suivit de près l'entreprise de Jason, et la gloire dont se couvrirent les Argonautes fut peut-être l'étincelle qui alluma l'incendie d'Ilium. Une jeunesse guerrière, fatiguée d'entendre prodiguer aux autres des louanges qu'elle n'avait pas occasion de mériter, s'indignait de ce qu'une longue paix fermait pour elle les champs de la victoire. Cette ardeur pour les combats s'était propagée parmi les Grecs, lorsqu'un évènement inattendu fit éclater l'orage qui depuis long-temps menaçait les Troyens.

Au bruit de l'insulte faite à Ménélas, toutes les nations de la Grèce s'agitent, suivant la belle expression de Barthélemy (*a*), comme une forêt battue par la tempête. On accourt de toutes parts, on jure la destruction des Troyens, on arme des vaisseaux, et cent mille soldats, commandés par Agamemnon, abordent enfin au cap Sigée. C'est dans une vaste plaine, s'élevant par degrés depuis le rivage de la mer jusqu'à la ville; c'est entre les rives du Simois et du Scamandre, que se donnent pendant dix années ces terribles combats dont Homère nous a laissé la description. Enfin la malheureuse Troie succombe sous les efforts des assiégeans, après avoir perdu ses plus vaillans capitaines. On peut sans doute raisonnablement dou-

(*a*) Voyag. d'Anacharsis en Grèce, tom I, pag. 40.

ter que la ruine des Troyens ait été consommée par des soldats cachés dans les flancs d'un cheval de bois. Comment une ruse aussi grossière eût-elle pu échapper à l'œil vigilant d'un ennemi ? C'est un de ces épisodes dont un poëte habile peut embellir son ouvrage, mais dont un historien fidèle ne doit jamais souiller sa plume. Quoi qu'il en soit, et malgré quelques circonstances invraisemblables dont on a chargé le récit d'un tel événement, la guerre et le siège de Troie ne doivent pas être regardés comme une fiction de la poësie, mais bien comme une vérité constante de l'histoire. En vain M. Bryant, dans une dissertation imprimée à Londres en 1799, et réfutée presqu'aussitôt par M. Morrit et les savans auteurs de Monthly-Review, a-t-il essayé de refuser au chantre d'Achille l'invention de ses œuvres immortelles, de changer le théâtre de l'Iliade, et couvrant du voile de l'allégorie les principaux événemens de ce poëme, d'en chercher les souvenirs dans les annales Egyptiennes. Les historiens les plus sceptiques ont tous considéré l'Iliade comme l'histoire d'un évènement célèbre dans les annales du monde. On ne saurait contester, dit ce même Flavius Josephe qui arracha d'une main hardie des pages fabuleuses aux fastes de la Grèce et de l'Egypte, *que le plus ancien poëme ne soit celui d'Homère, qui ne peut avoir été composé que depuis cette guerre fameuse* (*a*). Comment, au reste, at-

(*a*) Flav. Joseph. defens. cont. Appion. traduct. d'Arnaud d'Andilly.

tribuer à un souvenir fabuleux le rapport intime qu'ont entr'elles les différentes traditions de la Grèce ? « Allez à Sparte, à Athènes, dit Leche-» valier (*a*) ; parcourez la Méditerranée, où tant » de peuples vivaient sous des lois diverses ; trans-» portez-vous en Sicile ; passez sur le continent » d'Italie : par-tout les héros d'Homère ont des au-» tels ; par-tout on trouve le souvenir de leur con-» fédération et de leurs exploits. Cette confor-» mité d'idées entre des peuples aussi différens » dans leurs mœurs, et séparés les uns des autres » par des distances aussi considérables, indique » un intérêt commun. A moins de l'admettre, » comment supposer que tant de nations rivales » aient pu se réunir pour offrir le même hom-» mage, le même tribut d'admiration à la mémoire » de certains guerriers ? »

Toutes les opinions sur l'époque de la prise de Troie se réduisent à trois principales ; celles d'Hérodote, des marbres de Paros et d'Erastosthènes. Celle d'Hérodote a été adoptée par Thucydide et par l'auteur de la vie d'Homère. Parmi les Modernes, elle a été suivie par MM. Dodwell, Fréret et Bouhier. Cette époque remonte, suivant cet historien, à l'an 3444 de la période Julienne, 1270 ans avant notre ère. Voyez l'Essai de chronologie de M. Larcher, tom. 6 de la traduct. d'Hérodote, pag. 385 et suiv.

(397) *La ville de Sigée.* Pline dit qu'elle était

(*a*) Voyag. en Troad. tom. 2, pag. 36.

située sur un promontoire : *In promuntorio* (*a*) *quondam Sigeum oppidum.* Elle avait été bâtie par des Mytiléniens, qui bientôt après en furent chassés par une colonie d'Athéniens, ce qui occasionna une guerre assez longue entre les deux peuples. Périandre, fils de Cypselus, ayant été choisi pour arbitre du différent, l'adjugea aux Athéniens, l'an 564 avant notre ère. Ceux-ci la conservèrent jusqu'à Alexandre. Sous ses successeurs, elle fut détruite par les peuples voisins. Les empereurs Chrétiens la rétablirent et meme l'érigèrent en évêché dépendant de Cyzique.

C'est près de la ville ou du cap Sigée, suivant Strabon (*b*), qu'on voit les tombeaux d'Achille et de Patrocle. Le citoyen Lechevalier (*c*) fait la description de ces tombeaux et dit qu'au moyen d'une fouille faite dans celui d'Achille, par les soins du juif Gormezano, agent français aux Dardanelles, on y avait trouvé une substance pulvériforme, parfaitement semblable à de la cendre, des charbons de bois, des fragmens osseux et des tessons de vases cassés. Le meme voyageur place un peu plus bas, sur la même ligne, et toujours sur les bords de la mer, les tombeaux d'Antiloque et de Pénélée. Il avoue que la lecture seule d'Homère aurait pu lui suffire pour la recherche et la découverte de ces monumens. Voyez les planches 14 et 21 de son Atlas.

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 30.
(*b*. Strab. lib. 13, pag. 692.
(*c*) Voyag. en Troad. tom. 2, pag. 308 et suiv.

Au reste, ajoute encore le même auteur, on voit un grand nombre de monumens de cette espèce dans la plaine de Troie. Les uns sont au milieu de la plaine même, les autres sur les collines qui l'environnent. Ceux-ci sont sur le sommet du *Pergama ;* ceux-là sont rangés sur les rivages de l'Hellespont. Tous occupent exactement la place qui leur est marquée par Homère. Le docteur Dallawai (*a*) avoue que de toutes les preuves sur lesquelles le citoyen Lechevalier a fondé le rétablissement de la plaine de Troie, la liaison des tombeaux avec les caps est celle qui lui a fait le plus d'impression, en fixant en quelque sorte la scène des grandes actions militaires et le voisinage d'une grande ville.

(398) *Là fut le camp des Grecs.* Toute l'antiquité s'accorde sur la position du camp des Grecs entre les promontoires Sigée et Rhétée, distans l'un de l'autre d'environ trois mille toises. Ajax avait son poste sur l'éminence où l'on voit aujourd'hui les ruines de son tombeau. Achille avait le sien au promontoire Sigée. C'est donc à cette étendue de terrain qu'on peut appliquer ces vers de Virgile :

> Juvat ire (*b*) et Dorica castra,
> Desertosque videre locos, littusque relictum ;
> Hic Dolopum manus ; hic tendebat sævus Achilles ;
> Classibus hic locus ; hic acies certare solebant.

(*a*) Tableau de la plaine de Troie, illustrated and confirmed, pag. 25.

(*b*) Virg. AEneid. lib. 2, vers. 27.

(399) *Là viennent se perdre le Scamandre et le Simoïs.* Le premier de ces fleuves a beaucoup de sources, dont une est chaude en hiver ; il commence au voisinage de l'ancienne Troie. Il paraît qu'au temps du siége de cette ville, il coulait entre elle et les vaisseaux des Grecs, puisque, d'après Homère (*a*), les Troyens poursuivis par Achille et fuyant vers Troie, furent forcés de le traverser. Le Simoïs descend avec impétuosité du mont Cotylus, l'un des pics les plus élevés de la chaîne de l'Ida, quand il est grossi par les pluies et la fonte des neiges. C'est sur les bords de ce fleuve que les voyageurs modernes ont cru rencontrer le tombeau d'Hector.

Il paraît que les eaux du Scamandre et du Simoïs se réunissaient autrefois à une certaine distance de la mer, puisque « Minerve et Junon ac» courant au secours des Grecs, arrêtent leurs » chevaux au confluent des deux fleuves (*b*). » Aujourd'hui cette réunion n'a plus lieu, et le Scamandre, au lieu de suivre la pente naturelle de la plaine, se jette dans un canal artificiel qui le porte dans la mer Egée. Il n'est pas plus aisé de fixer le point où ces deux fleuves se réunissaient autrefois, que de déterminer l'époque où ils ont cessé de couler ensemble.

Notre géographe au reste a raison de dire que le Scamandre et le Simoïs ont reçu plus d'impor-

(*a*) Homer. Iliad. lib. 21, vers. 1 et suiv.
(*b*) Id. ibid. lib. 5, vers. 773.

tance de la renommée que de la nature. Le Scamandre est un faible ruisseau qui, quoiqu'il traversât le camp des Grecs, ne leur opposa jamais d'obstacles. Hérodote (*a*) atteste même que l'armée de Xerxès étant venue camper sur ses bords, son eau ne put suffire aux hommes et aux bêtes de charge. Le Simoïs est un torrent qui n'a pas plus de trois pieds de profondeur. Il est à sec pendant toute l'année, excepté au printemps, lorsque le soleil fond subitement la légère couche de neige qui garnit les sommets du mont Ida; et dans l'été, après quelques pluies accidentelles et de courte durée. Le fleuve alors se répand sur la plaine; mais comme la source qui le grossit est épuisée dans un instant, il laisse bientôt à sec et son lit et le terrain qu'il vient d'inonder.

(400) *Par le jugement de Pâris entre les trois déesses rivales.* La fable rapporte qu'aux noces de Thétis et de Pélée, la discorde ayant jeté sur la table la fatale pomme d'or, avec l'inscription *à la plus belle*, Junon, Minerve et Vénus la disputèrent et demandèrent des juges. L'affaire était délicate, et Jupiter craignant de compromettre son jugement, envoya les trois déesses sous la conduite de Mercure sur le mont Ida, pour y subir le jugement de Pâris. Les déesses parurent dans l'équipage le plus galant, et n'omirent rien de ce qui pouvait éblouir ou séduire leur juge. Junon promit le pouvoir et la richesse;

(*a*) Herodot. lib. 7, §. 42.

Minerve, le savoir et la vertu ; et Vénus, la possession de la plus belle femme de l'univers. Cette promesse et la beauté supérieure de Vénus lui firent adjuger la pomme. Dès ce moment, Junon et Minerve confondant leur ressentiment, jurèrent de se venger et travaillèrent de concert à la ruine des Troyens (*a*).

(401) *De son sommet, et presque dès le milieu de la nuit, on voit briller çà et là des feux épars*, etc. Lucrèce parle de ce phénomène à-peu-près dans ces mêmes termes :

Quod genus (*b*) Idæis fama est e montibus altis
Dispersos ignes orienti lumine cerni,
Inde coire globum quasi in unum et conficere orbem.

Diodore de Sicile (*c*) dit que, vers le lever de la canicule, lorsqu'elle se montre d'abord au sommet du mont Ida, où l'air est aussi pur que tranquille, n'étant jamais troublé par les vents, on voit le soleil, dans la nuit, déployant ses rayons, non en forme de globe, mais étendus de divers côtés, jusqu'à l'horizon. Suivant le même historien (*d*), il arrive quelque chose de semblable dans l'Arabie heureuse, où du milieu de la mer on voit le soleil levant semblable à un charbon très-embrasé d'où s'élancent de grosses étincelles. Des corpuscules

(*a*) Noel, dict. de la Fab. au mot *Pâris*.
(*b*) Lucret. lib. 5, vers. 662.
(*c*) Diod. Sic. lib. 17.
(*d*) Id. lib. 3.

ignées s'enflammant dans l'atmosphère, peuvent donner lieu au premier de ces phénomènes; les vapeurs de la mer plus denses le matin, interposées entre le soleil et l'œil du spectateur, peuvent occasionner le second.

Ce que dit ici notre géographe de l'aspect du soleil levant sur les sommets les plus élevés de l'Ida, a été remarqué par les voyageurs modernes qui se sont aperçus des mêmes effets. « Le lendemain, dit le citoyen Lechevalier (*a*), » placé sur le sommet du Cotylus, j'aperçus » avant le lever du soleil, en jetant les yeux vers » l'est, des feux errans qui sillonnaient l'atmosphè- » re, et qui, après s'être répandus de tous côtés, » semblaient se réunir aux approches de la lu- » mière du jour. Ces apparitions lumineuses que » j'ai également observées sur l'Olympe de Bi- » thynie, auraient-elles fait imaginer aux Grecs » que l'Olympe et l'Ida étaient le séjour des » dieux? »

(402) *De Rhétée et de Dardanie.* Thucydide écrit *Rhætium.* Cette ville était située sur ou auprès d'un promontoire du même nom, éloigné, comme on l'a dit plus haut, du cap Sigée, d'environ trois mille toises.

Dardanie était la capitale de la Dardanie et lui donnait son nom. Elle était située sur la côte de l'Hellespont, et vers l'endroit où ce détroit communique à la mer Egée, à soixante-dix stades

(*a*) Voyage de la Troade, tom. 2, pag. 187.

d'Abydos, suivant Strabon (*a*), et à égale distance de Rhétée, suivant Pline (*b*). On prétend qu'elle avait été fondée par Dardanus, qui avait épousé la fille de Teucer roi de ce pays; aussi Etienne de Byzance (*c*) dit qu'elle avait été nommée *Teucris*. Elle n'existe plus; mais il est certain, dit M. Larcher (*d*), qu'elle a donné son nom aux Dardanelles.

(403) *Par le tombeau d'Ajax* Strabon (*e*) nous a transmis en quelque sorte l'opinion générale de l'antiquité sur la situation de ce tombeau. La ville de Rhétée, dit-il, est située sur une éminence près de laquelle s'étend une plage sablonneuse. On y trouve l'*Aïanteium*, c'est-à-dire, le tombeau d'Ajax et sa statue. Pausanias (*f*) raconte avoir appris d'un Mysien que le tombeau d'Ajax était près du rivage de la mer, que les eaux en avaient découvert l'entrée, et qu'on y avait trouvé des ossemens d'une grandeur démesurée qui donnaient une idée de la taille extraordinaire de ce héros. L'ouverture dont parle Pausanias se voit encore sur les rivages de l'Hellespont, et les Turcs l'appellent *In Tépé-Gheulu*, la caverne du marais, à cause des eaux stagnantes qui l'avoisinent. Voyez la description du tombeau d'Ajax,

(*a*) Strab. lib. 13, pag 689.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 30.
(*c*) Stephan. Byzant. dict. geograph.
(*d*) Larcher, tab. géog. de l'hist. d'Hérodot.
(*e*) Strab. lib. 13, pag. 691.
(*f*) Pausan. lib. 1, cap. 35.

dans le Voyage de Lechevalier, tome 2, pag. 301 et suiv., et les planches 14 et 20 de son Atlas.

(404) *Par le petit canal de l'Hellespont.* Ce détroit par lequel on entre de la mer Egée dans la Propontide, fut appelé par les Grecs Ἑλλήσποντος du mot ποντος, mer, et de Ἕλλη, gen. Ἕλλης, Hellé fille d'Athamas, qui, passant ce bras de mer pour se retirer dans la Colchide avec Phryxus son frère, y tomba et y périt. Il n'a pas plus de dix à douze lieues de long; il n'en a guère plus d'une de largeur à son entrée; et dans tout le reste il n'a qu'une demi-lieue tout au plus. Pline exprime ainsi le mouvement impétueux de la mer dans ce canal : *Impetum* (*a*) *deinde sumit Hellespontus, et mare incumbit, vorticibus limitem fodiens, donec Asiam abrumpat Europæ.* Chaque mot fait image dans ce tableau.

(405) *De sorte qu'elle se trouve une seconde fois resserrée*, etc. Pour bien entendre ces mots, *sed rursus dividens, facitque ut iterum*, etc., il faut se reporter à la description générale que Mela fait de la Méditerranée dans le premier chapitre de ce livre. *Hoc primum angustum, nec amplius decem millibus passuum patens, terras aperit atque intrat.* C'est le premier canal de cette mer, ou le détroit de Gadès. Le second est l'Hellespont, dont parle ici notre géographe.

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 32.

Il est plus aisé de sentir que d'exprimer la différence que Mela établit ici entre les mots *littora* et *latera*. Le premier s'applique aux extrémités des terres baignées par une mer d'une vaste étendue ; le second, aux deux extrémités latérales, ou plutôt aux extrémités d'un canal étroit par lequel une grande mer communique avec une autre. Le rapprochement ou l'éloignement des côtes est donc le seul motif de ce changement d'expression. *Non latus* (*a*) *faciunt terræ remotæ, sed littus ; ubi verò sunt angustiæ, ibi terminantia terrarum oras, latera sunt magis quàm littora.*

CHAPITRE XIX.

(406) *Dans l'intérieur des terres sont les Bithyniens et les Mariandyniens.* « Les différens noms de la Bithynie, dit le président de Brosses (*b*), s'accordent tous à prouver que les habitans de cette contrée sont des colonies successivement venues de la Thrace et des confins de la Macédoine. Les Thyniens de l'Europe, nom qui, dans la langue de ces barbares septentrionaux, désigne en général les habitans d'une contrée, comme parmi eux le mot *tan* signifie un lieu près de l'eau, un canton habité, passèrent de leur climat sauvage en cette région de l'Asie, voisine d'eux, ainsi que

(*a*) Vadian. in not. ad Mel.
(*b*) Hist. de la rép. Rom. suite du liv. 3, chap. 94.

l'avaient fait les Brygiens ou Bryciens, les Moesiens et les Mygdoniens ou Macédoniens; car on trouve également, dans les deux pays, tous ces noms de leur propre patrie, qu'ils donnèrent aux nouvelles contrées qu'ils vinrent occuper : ils s'établirent non-seulement sur le rivage de l'Euxin, mais aussi dans les pays voisins de la Propontide que nous appelons Mysie et Phrygie. Quoiqu'en général ils portassent tous le nom de Thyniens, on distinguait ceux de la côte intérieure de l'Euxin, depuis le Bosphore jusqu'au fleuve Sangar, sous le nom de Bithyniens, et sous celui de Mariandyniens, ceux qui s'étendaient de là vers l'orient. Xénophon parle des peuples de ce canton comme de la plus brave nation de l'Asie.

» Antérieurement à l'expédition des Argonautes, la colonie des Brygiens était déjà passée d'Europe dans ce canton de l'Asie. Au rapport d'Hérodote, les anciens Macédoniens rendaient témoignage de cette émigration, et assuraient que ce peuple, tant qu'il avait habité le voisinage de la Macédoine, avait porté le nom de Bryges ou de Brygiens, légèrement changé en celui de Phrygiens depuis son établissement en Asie : *Bria* ou *Briga* est en effet un terme de la langue des Thraces, qui signifie *une ville*; mais il semble plus naturel de suivre l'opinion du savant roi Juba, en tirant le nom de ce peuple nomade de *Briges*, autre mot de la même langue qui signifie *libre*, *peuple libre*. Ceux d'entr'eux qu'on distingua par le nom de Bébryciens, habitaient, au

temps des Argonautes, une campagne fertile et propre au labourage, sous le gouvernement de leur roi Amycus, que Pollux vainquit au combat du ceste : ils s'étendaient autrefois jusqu'à la ville d'Abydos, ainsi que les Dryopes, autre petite nation, faisant partie des Pœoniens de Macédoine; mais par succession de temps leur nom s'est aboli, et entièrement confondu avec celui des Phrygiens.

» Les Macédoniens ne tardèrent pas à suivre l'exemple de leurs voisins, sur-tout ceux de l'intérieur du pays qu'on appelle plus particulièrement Mygdonie; et dans un siècle que les circonstances font juger plus récent, Midas, roi des Dardaniens, nation Brygienne qui habitait au septentrion de la Macédoine et du mont Boréas, chassé de son pays par Caranus, l'un des Héraclides, traversa l'Hellespont, vint occuper la Phrygie, et donna le nom de Dardanie à la contrée où est située la célèbre ville de Troye. Ces peuples apportèrent en Asie leur langue, fort différente de celle des Orientaux; leur religion, leurs rites, et même leur musique barbare, dont le mode rude et déplaisant aux Lydiens naturels du pays, fit taxer d'ignorance le roi Midas, et donna lieu à la fable assez connue.

» D'autre part, les Thyniens et les Bithyniens, dont une partie habite encore la Thrace, étant partis des environs du cap Thynias, entre Apollonie et Salmydesse, traversèrent aussi la mer, et étant abordés à une petite île, à laquelle ils donnèrent le nom de Thynias, vers le promon-

toire Calpé, ils se placèrent sur le continent, dans l'Ascanie, qui s'étend toute au-delà et le long de la rivière et du lac qu'Euphorion et Apollodon nomment *Ascan*, entre la mer, le fleuve Sangar et le mont Olympe. A l'égard des Mariandyniens, quand on ne saurait pas au juste d'où ils sont venus, comme ils ressemblent en tout aux Bithyniens, sans aucune différence de mœurs ni d'usages, il serait aisé de juger qu'ils ont la même origine. Sur ceci, une tradition constante porte que Phinée, chef d'une troupe de Mariandyniens venue de Salmydesse, occupa un canton de la Paphlagonie, auparavant habité par les Hénètes. On lui donne pour fils Paphlagon, dont on prétend que la contrée a tiré son nom; mais ce nom signifiant, dans la langue des Orientaux, la *côte des Pélasges* ou *des vagabons*, il est plus simple de penser que les naturels du pays auront ainsi appelé une région occupée par les coureurs barbares venus de la Thrace. Théopompe écrit que Mariandyn, possesseur du territoire où les Milésiens ont depuis bâti la ville d'Héraclée, se jeta sur les terres des Bébryciens, où il s'établit, laissant son nom au pays qu'il venait de quitter: mais ce nom ne viendrait-il pas plutôt du mélange des Moranes, petite nation de la contrée, avec les Thyniens? Les peuplades ont toujours été fort mélangées dans tout ce canton de l'Asie. En-deçà du fleuve Halys, tout le territoire est si bon, si riant, si fertile en fruits et en pâturages, surtout près des bords de l'Euxin, qu'il a été sans

cesse exposé aux invasions des étrangers d'au-delà des mers. *Les voisins même se chassaient les uns les autres de leurs possessions : en un mot ce n'est qu'un flux et reflux d'invasions et d'émigrations. Les Grecs se mêlèrent aux barbares et suivirent le même usage.* »

Ces dernières phrases indiquent suffisamment, ce me semble, ce qu'il faut entendre par ces mots de notre géographe : *Interius Bithyni sunt et Mariandyni. In ora Grajæ urbes*, etc. Ils ne peuvent évidemment signifier autre chose, si ce n'est que les Grecs occupaient la côte du détroit Hellespontique, que peut-être même ils en avaient chassé les Bithyniens et les Mariandyniens qui s'y étaient établis avant eux, et que ces derniers peuples les suivaient immédiatement dans l'intérieur. Nous verrons plus bas, dans ce même chapitre, qu'il y avait encore, au temps de Mela, des Mariandyniens sur les bords du Pont-Euxin.

Quelque soit l'antiquité de leur origine, on voit que les Bithyniens furent d'abord soumis aux Lydiens et ensuite aux Perses. Ils accompagnèrent Alexandre dans son expédition de la Perse et de l'Inde. On ne sait d'ailleurs rien de positif sur leur religion et leur gouvernement. Leur histoire n'est connue que par quelques fragmens. On sait que Nicomède premier fut celui qui appela les Gaulois en Asie. Nicomède trois, dernier roi du pays, mourut soixante-quatorze ans avant notre ère, et légua son royaume aux Romains, qui en firent une province de leur empire.

Hérodote (*a*) met les Mariandyniens au nombre des nations soumises par Crésus.

(407) *Sont les villes Grecques d'Abydos*, etc. Pline range ces quatre colonies dans le même ordre. *Abydum* (*b*) *oppidum, ubi angustiæ septem stadiorum. Deinde. . . . . et Lampsacum, anteà Pityusa dictum. Parium colonia, quam Homerus Adrastium appellavit. Oppidum Priapos*, etc.

Suivant l'opinion la plus générale, l'ancienne ville d'Abydos fut bâtie par une colonie de Milésiens, dans un endroit où l'Hellespont n'a pas plus de sept stades de largeur. Il est aisé de voir d'après ce calcul, qu'Abydos, quoi qu'en aient dit les poëtes, n'était pas située directement en face de Sestos dans la Chersonnèse de Thrace, puisque Strabon (*c*) dit expressément qu'il y avait à-peu-près trente stades d'un port à l'autre. Il est également faux que ces deux villes aient existé autrefois dans l'emplacement où l'on voit aujourd'hui les vieux châteaux d'Europe et d'Asie. Ces châteaux sont plus au sud sur une autre partie resserrée du détroit (*d*). Les voyageurs modernes ont déterminé, d'après le calcul même de Strabon, les positions respectives d'Abydos et de Sestos, ainsi que la largeur du canal qui les séparait, en distinguant toutefois entre le stade olympique et le stade grec. Si c'est du stade

(*a*) Herodot. lib. 1, §. 28.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 32.
(*c*) Strab. lib. 13, pag. 687.
(*d*) D'Anville, géograph. anc. abrég. tom. 2, pag. 13.

olympique, c'est-à-dire de celui de soixante-seize toises, dit le citoyen Lechevalier (*a*), que Strabon entend faire usage, il est d'accord avec la nouvelle carte : si au contraire c'est le stade grec, c'est-à dire celui de quatre-vingt-douze toises, qu'il a employé, il commet une erreur en plus, de cinq cent quatre-vingt-cinq toises.

Tite-Live nous apprend (*b*) que les habitans d'Abydos, assiégés par Philippe roi de Macédoine, l'an 552 de Rome, se défendirent en désespérés, et qu'à l'exemple de ceux de Sagonte, ils aimèrent mieux s'ensevelir sous leurs propres ruines, que de se rendre à leur vainqueur.

(408) *De Lampsaque.* Pline (*c*) dit que cette ville était auparavant appelée *Pityusa*, ce qui porte à croire qu'elle ne fut pas fondée, mais seulement occupée dans la suite par une colonie Phocéenne, qui changea son ancien nom en celui de Lampsaque. Ce mot, suivant Vossius (*d*), paraît dériver du verbe grec λάμπω qui signifie la même chose que *luceo* ou *splendeo* chez les Latins. Plutarque dit (*e*) que les Phocéens qui étaient venus s'établir a Pityusa furent prévenus par Lampsacé, fille de Mandion roi des Bebryciens, d'une conspiration tramée contre eux par les habitans du pays, et qu'après sa mort, ils lui érigèrent

(*a*) Voyag. en Troad. tom. 1, pag. 289.
(*b*) Tit. Liv. lib. 31.
(*c*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 32.
(*d*) Voss. in not. ad Mel. pag. 409.
(*e*) Plutarch. de virtut. femin.

un superbe mausolée et voulurent que désormais *Pityusa* portât le nom de Lampsacé ou Lampsaque.

Cette ville, située vis-à-vis Callipolis, de l'autre côté du détroit, était remarquable, suivant Strabon (*a*), par la bonté de son port et par plusieurs autres avantages. On voit dans le même géographe, qu'elle s'accrut des ruines de *Pæsus*, dont les habitans passèrent à Lampsaque. Elle fut une des trois villes dont Artaxerxès fit présent à Thémistocle pour son entretien. Magnésie était pour son pain, Myuns pour sa viande, et celle-ci pour son vin, comme l'attestent Cornelius Nepos et Diodore de Sicile (*b*). Les voyageurs admirent aujourd'hui ses fertiles coteaux plantés en vignes (*c*).

(409) *De Parion.* Pline (*d*) la confond avec l'*Adrastia* d'Homère, et cependant Strabon (*e*) les distingue exactement l'une de l'autre. Elle fut bâtie par des Milésiens, des Erythréens et des Pariens insulaires. Elle devint assez considérable au temps des Attales rois de Pergame, qui en ayant reçu de bons services, la laissèrent s'agrandir aux dépens de Priapos, ville de leur domination.

(410) *Et de Priapos.* Cette ville ainsi appelée

(*a*) Strab. lib 13, pag. 685.
(*b*) Cornel. Nep. in Themist. Diod. Sic. lib. 11, cap. 57.
(*c*) Lechevalier, voyag. en Troad. tom. 2, pag. 291.
(*d*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 32.
(*e*) Strab. lib. 13, pag. 684.

du dieu Priape qu'on y adorait, avait un port qui ne valait pas celui de Parion. Suivant les uns, dit Strabon (*a*), elle fut bâtie par des Milésiens dans le même temps qu'Abydos et Proconnèse; et suivant d'autres, par des habitans de Cyzique.

(411) *Par la tendre flamme dont deux amans passionnés brûlèrent autrefois l'un pour l'autre.* Notre géographe veut parler ici des aventures amoureuses de Léandre et d'Héro. Cette jeune prêtresse de Vénus demeurait à Sestos du côté de l'Europe, et Léandre à Abydos du côté de l'Asie. Celui-ci l'ayant vue dans une fête de la déesse, devint amoureux d'elle, s'en fit aimer, et traversait souvent le détroit à la nage pour aller revoir son amante. Héro tenait toutes les nuits un flambeau allumé au haut d'une tour, pour le guider dans sa route. Après diverses entrevues, la mer devint orageuse; sept jours s'écoulèrent : Léandre impatient ne put attendre le calme, se jeta à la nage, manqua de force, et périt. Les vagues jetèrent son corps inanimé sur les rivages de Sestos. Héro ne voulant pas survivre à son amant, se précipita dans la mer. Des médailles de Caracalla et d'Alexandre Sévère représentent Léandre précédé par un Cupidon qui vole, un flambeau à sa main, pour le guider dans sa périlleuse traversée. Le citoyen Lechevalier (*b*) observe que la courageuse entre-

(*a*) Strab. lib. 13, pag. 683.

(*b*) Voyag. de la Propont. et du Pont-Eux. tom. 1, chap. 3, pag. 18.

prise de Léandre qui a donné lieu au charmant poëme de Musée, et fourni depuis plusieurs siècles un aliment à la verve des auteurs d'héroïdes, n'a rien de prodigieux ni d'incroyable pour les habitans des Dardanelles. Ils ont vu dans les derniers temps un jeune Juif traverser au même endroit le canal, pour obtenir la main d'une fille de sa nation qui la lui avait offerte à ce prix.

(412) *Où un éclair viendrait frapper leur vue.* Voyez la note 408 ci-dessus.

(413) *Sous le nom de Propontide.* Ce nom lui vient de sa situation en avant du Pont-Euxin. Quelques anciens l'ont encore appelé *Bebrycium mare* et *Thracicum mare*, vraisemblablement parce qu'elle baignait une partie considérable des côtes de la Thrace et de la Bébrycie ou Bythinie. Hérodote (*a*) lui donne cinq cents stades de largeur (près de dix-neuf lieues) sur quatorze cents stades de longueur (près de cinquante-trois lieues), calcul à-peu-près semblable à celui qu'ont fait les Modernes (*b*). Du côté de l'orient, elle forme deux golfes d'une profondeur inégale et séparés par une péninsule, *Astacenus sinus* et *Cianus sinus*. Sur ses bords s'élèvent plusieurs villes célèbres fondées ou conquises par les Grecs.

(414) *Le Granique.* Il prenait sa source au

(*a*) Hérodot. lib. 4, §. 85.

(*b*) Lechevalier, voyag. de la Propont. et du Pont-Eux. tom. 1, pag. 2.

mont Ida et coulait vers le nord-est dans la Propontide. Ce fleuve est sur-tout renommé dans l'histoire par la première victoire qu'Alexandre remporta sur les satrapes de la Perse, l'an 334 avant notre ère, et par suite de laquelle il se rendit maître, dit Strabon (*a*), de toutes les provinces situées entre le Taurus et l'Euphrate. Certains historiens prétendent que ce prince allant attaquer Darius, fit passer son armée de Sestos à Abydos : d'autres assurent que cette armée traversa l'Hellespont sur deux colonnes, qu'il chargea Parménion d'en diriger une sur Abydos, et qu'il passa lui-même avec l'autre de Pactie à Priapus. Ce qu'il y a de certain, dit le citoyen Lechevalier (*b*), c'est qu'en prenant cette dernière route, il arrivait facilement dans ces plaines fameuses où il défit les Perses pour la première fois; et qu'en passant à Abydos pour parvenir au Granique, il avait à traverser des montagnes impraticables et des défilés très-dangereux.

(415) *Et la ville de Cyzique, ainsi appelée*, etc. Cyzique, fondée, suivant Pline et Strabon (*c*), par une colonie de Milésiens qui naviguaient alors fréquemment dans ces parages, était au rang des premières villes de l'Asie, tant à cause de l'avantage de sa position et de la sagesse de ses lois, qu'à cause de l'industrie de ses habitans.

(*a*) Strab. lib. 13, pag. 683.

(*b*) Voyage de la Propont. et du Pont-Eux. tom. 1, pag. 22.

(*c*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 32. Strab. lib. 12, pag. 670.

Florus (*a*) l'appelle la Rome du levant. Elle était située dans une île du meme nom, qu'Alexandre réunit au continent, après la défaite des Perses : *Ultra* (*b*) *insula, quam continenti junxit Alexander in quâ oppidum Milesiorum Cyzicum.* Le citoyen Lechevalier (*c*) observe que les deux ponts par lesquels elle communiquait anciennement à la terre ferme n'existent plus, et que Cyzique tient maintenant à l'Asie par une langue de terre d'une demi-lieue de large ; ce qui, suivant ce voyageur, est une nouvelle preuve de la diminution des eaux de la Propontide.

Plusieurs écrivains de l'antiquité, et sur-tout Florus (*d*), ont célébré la magnificence de ses monumens et l'habileté de ses sculpteurs. Strabon (*e*) vante particulièrement ses arsenaux, ses magasins d'armes et de vivres, et ses autres édifices publics, qu'il compare à ceux de Rhodes, de Marseille et de Carthage. Pline (*f*) parle de son vaste palais appelé *Bouleuterion*, servant aux assemblées du sénat, et d'un écho très-renommé qui répétait le même son jusqu'à sept fois, (*Eptaphonon*). On reconnait encore dans les beaux restes de son amphithéâtre l'usage auquel ce monument était destiné. Voyez l'histoire de la République

(*a*) Flor. lib. 3, cap. 5.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 32.
(*c*) Voyage de la Propont. et du Pont-Eux. tom. 1, pag 26.
(*d*) Flor. lib. 3, cap. 5.
(*e*) Strab. lib. 12, pag. 670.
(*f*) Plin. hist. nat. lib. 36, cap. 15.

Romaine, traduite et rétablie par le président de Brosses, tome 2, chap. 34.

Cyzique, auparavant appelée *Arctonèsos*, *Dolionis* et *Dyndimis*, à cause de quelques montagnes voisines (*a*), reçut son nom moderne d'un certain Cyzicus roi de la presqu'île, et dont on raconte ainsi la tragique aventure que notre géographe se contente d'indiquer : Jason s'étant embarqué pour aller conquérir la toison d'or, vint aborder à Cyzique, où le roi lui fit, ainsi qu'à ses Argonautes, un accueil très-hospitalier. Ces guerriers, après leur départ, furent repoussés pendant la nuit par un coup de vent sur la côte de la presqu'île. Cyzicus les prenant pour des pirates et voulant les empêcher de prendre terre, fut tué dans le mêlée ; le lendemain, Jason l'ayant reconnu parmi les morts, lui fit faire de superbes funérailles. L'historien Conon rapporte un peu différemment cette aventure ; mais le résultat est toujours le même.

(416) *Placie et Sylace, petites colonies Pélasgiques.* Hérodote (*b*) attribue la même origine à ces deux villes. Les Pélasges au reste étaient les anciens habitans de la Grèce. Ce peuple inconstant ne pouvait se fixer nulle part ; aussi s'est-il répandu dans un grand nombre de pays. Ceux de cette nation qui s'établirent dans l'Attique, perdirent le caractère remuant de leurs compatriotes

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 32.
(*b*) Herodot. lib. 1, §. 57.

et s'y fixèrent. Voyez les notes de Larcher sur le paragraphe que j'ai cité plus haut.

(417) *L'Olympe Mysien.* On l'appelait ainsi, parce que sa partie la plus considérable était dans la Mysie, à l'est de l'Eolide et de la Troade. M. Huet observe que ce nom donné à tant de montagnes en différens lieux, entr'autres aux quatre sommets du mont Ida dans l'île de Crète, n'est pas un nom propre, mais un nom appellatif qui signifie *haut*, et n'est autre chose que le mot *Alpe* diversement prononcée.

(418) *Le Rhyndaque.* Pline dit que ce fleuve s'appelait autrefois *Lycus*, et l'établit pour limite entre l'Asie et la Bithynie. *Ante* (*a*) *Lycus vocatus.... Asiam Bithyniamque disterminans.* Le Rhyndaque, dit le citoyen Lechevalier (*b*), est le plus considérable des fleuves qui se jettent dans la Propontide; et c'est sans doute à cause de sa grandeur, que Tournefort l'a confondu avec le Granique.

(419) *Dans les environs on trouve des serpens*, etc. Il est aisé de voir que cette particularité n'est qu'une fable.

(420) *Dascylos.* Strabon et Ptolémée (*c*) la nomment *Dascylium*, et la placent auprès d'un lac appelé Dascylitide, qui, suivant le président de Brosses (*d*), portait d'assez gros bateaux.

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 32.
(*b*) Voyage de la Propont. et du Pont-Eux. tom. 1, pag. 28.
(*c*) Strab. lib. 12, pag. 670. Ptolem. lib. 5, cap. 1.
(*d*) Hist. de la rép. Rom. liv. 3, §. 43.

(421) *Et Myrlée.* Quelques Anciens ont prétendu qu'elle tenait ce nom d'une Amazone sa fondatrice. Mais un sentiment plus général en a fait une colonie de Colophoniens. Cette ville était florissante et se gouverna long-temps par ses propres lois. Philippe père de Persée s'en empara et la remit au pouvoir de Prusias roi de Bithynie, qui la fit rebâtir à cinq cents pas vers le nord-ouest, et lui donna le nom d'Apamée sa femme. Auguste y fit passer une colonie Romaine.

(422) *Dont l'un, qui n'a point de nom.* C'est évidemment le *Cianus Sinus*, ainsi nommé de la ville de *Cios* ou *Cius*, bâtie sur ses bords. Suivant Apollodore (*a*), cette ville fut fondée par l'Argonaute Polyphème. Il ne faut pas la confondre, dit le président de Brosses (*b*) avec une autre *Cius* dont parle Strabon (*c*), et qui fut bâtie par un autre compagnon d'Hercule, au retour de la Colchide. Celle-ci est la principale de la Bithynie, la même qui fut dans la suite appelée Pruse, du nom du roi Prusias à qui elle doit son agrandissement. Strabon (*d*) atteste que de son temps on célébrait encore à Cius une fête dans laquelle les Bacchantes parcouraient les montagnes voisines, en appelant à grands cris le jeune Hylas, qu'on croyait avoir été enlevé par les Nymphes.

(423) *L'autre qu'on appelle Olbianos.* De la

(*a*) Apollodor. lib. 2.
(*b*) Hist. de la rép. Rom. liv. 3, chap. 94.
(*c*) Strab. lib. 12, pag. 658.
(*d*) Id. ibid.

ville d'Olbia, dont il est fait mention dans Etienne le Géographe, Ptolémée et Scylax (*a*). Ce dernier parle positivement de ce golfe et lui donne le même nom. On l'appelle encore *Astacenus Sinus*, de la ville d'Astacos, bâtie sur ses bords, au voisinage de Nicomédie. En le remontant vers Chalcédoine, on rencontre l'ancienne Lybissa (aujourd'hui le village de Gebissé), où Eutrope nous apprend (*b*) que reposent les cendres du grand Annibal. Il est probable, dit le citoyen Lechevalier (*c*), qu'elles sont renfermées sous un monticule qu'on aperçoit à quelque distance du village.

(424) *Plus loin les mêmes terres qui s'étaient déjà rapprochées de celles d'Asie, s'en rapprochent une seconde fois.* Je ne crois pas qu'on puisse donner un autre sens à ces mots : *Deinde priores terræ iterum jacent.* Il est évident en effet que le Bosphore de Thrace, dont parle ici notre géographe, est formé de la même manière et par le concours des mêmes terres qui, par un premier rapprochement, ont déjà formé plus haut le détroit Hellespontique.

(425) *Le Bosphore de Thrace.* Les Grecs donnèrent à ce détroit le nom de Bosphore, qui signifie *passage* ou trajet de bœuf, parce que cet animal peut aisément le traverser à la nage, et

(*a*) Stephan. Byzant. dict. geograph. Ptolem. lib. 5, cap. 1; Scylax in Perip.

(*b*) Eutrop. lib. 4, cap. 11.

(*c*) Voyag. de la Propont. et du Pont-Eux. tom. 1, pag. 59.

que, suivant les anciennes fables, la fille d'Inachus, lorsque Junon, dans sa jalousie, l'eût métamorphosée en vache, s'enfuit par ce passage de la Grèce en Ionie (*a*). En effet, au lieu le plus resserré du canal, vers le promontoire Hermée, où est le temple de Mercure, il y a si peu de distance d'un bord à l'autre, que, comme l'atteste Pline (*b*), le chant des oiseaux et les cris des animaux s'y font entendre, et que les hommes même peuvent se parler du rivage d'Asie à celui d'Europe; ce qui, ajoute le même auteur, sert beaucoup à entretenir l'amitié entre les habitans de ces deux parties du monde. Ce fut dans cet endroit que Darius, père de Xerxès, fit jeter un pont pour aller faire la guerre aux Scythes.

Les Anciens ne sont guère intelligibles dans les dimensions qu'ils donnent au Bosphore. Ils n'emploient pas tous d'ailleurs les mêmes mesures itinéraires. Hérodote (*c*) lui donne six vingts stades de long; mais il n'en fixe point les deux extrémités, sur lesquelles on peut se méprendre facilement. Le judicieux Polybe (*d*) lui donne la même longueur qu'Hérodote, à compter du temple à Chalcédoine. Mais de quel temple entend-il parler? Strabon n'est pas beaucoup plus clair que les deux autres, quand il place le temple de Jupiter à la même distance des îles Cyanées, que ces mêmes

(*a*) Ammian. Marcell. lib. 22, cap. 8.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 1.
(*c*) Herodot. lib. 4, §. 85.
(*d*) Polyb. lib. 4.

îles avaient entr'elles (*a*). La manière la plus naturelle d'évaluer la longueur du Bosphore, dit le citoyen Lechevalier (*b*), c'est d'en placer l'origine aux îles Cyanées et l'extrémité au promontoire de Chalcédoine, ce qui fait environ sept lieues. Voyez la superbe carte du Bosphore de Thrace, annexée au voyage que je viens de citer.

Quant à la largeur du canal, elle n'est pas partout la même. Ainsi, quand Hérodote la détermine à quatre stades, Mela à cinq, Pline à cinq cents pas, etc., on doit penser que ces géographes ont entendu parler des deux points où il est le plus étroit. Ce canal forme sept coudes différens, qui produisent autant de courans, dont l'effort se fait sentir dans des directions particulières. Quant à son aspect, Lechevalier assure qu'il n'existe aucun détroit sur le globe qui puisse lui être comparé, soit pour la beauté de ses rives, soit pour la sureté de ses mouillages, soit enfin pour la variété infinie des objets pittoresques qu'il offre aux yeux du navigateur.

(426) *La ville appelée Chalcédoine.* Elle était située en face de Byzance et fut bâtie dix-sept ans avant cette dernière ville, au bout de l'isthme du Bosphore, avec un port de chaque côté de cet isthme; c'est une ancienne colonie de Mégariens. On la nomma par dérision la ville des aveugles, parce que ses fondateurs avaient choisi

(*a*) Strab. lib. 7, pag. 371.

(*b*) Voyage de la Propont. et du Pont-Eux. tom. 1, pag. 43.

une situation très-ingrate, en comparaison de celle qui se présentait vis-à-vis de l'autre côté du détroit (*a*). Quoi qu'il en soit, cette ville a joui d'une grande célébrité, tant à cause de son antiquité, des grands hommes qu'elle a produits et des différentes fortunes qu'elle a essuyées, qu'à cause des monumens qui la décoraient, et en particulier de ce fameux temple d'Apollon dont les oracles ne le cédaient point à celui de Delphes.

(427) *Le temple consacré à Jupiter.* Il était placé, suivant Arrien (*b*), à quarante stades des Cyanées d'Asie. Jupiter y était invoqué sous le nom d'*Urius*, parce qu'on croyait ce dieu favorable à la navigation, ουρος signifiant un vent favorable. Diodore de Sicile dit, que les Argonautes, revenant de Colchos, élevèrent des autels et firent des sacrifices à l'entrée du Pont-Euxin dans le Bosphore de Thrace. Il est probable, dit Denys de Byzance, que les Argonautes firent des sacrifices à Jupiter, d'après les conseils de Phinée, afin d'obtenir des vents favorables. Les vents Etésiens qui les retenaient dans sa cour commençaient à souffler lorsque le soleil était à la fin du Cancer, et finissaient lorsqu'il était au milieu du signe de la Vierge. On observe encore aujourd'hui, à très-peu de chose près, le même phénomène.

(428) *La grande mer Pontique.* Le mot Πόντος

(*a*) Herodot. lib. 4, §. 144. Plin. lib. 5, cap. 32.
(*b*) Perip. Pont. Eux. pag. 25.

fut inventé par les Grecs pour indiquer la mer Méditerranée et ses différentes parties. C'était un nom appellatif qui signifiait pont ou mer. Après qu'ils eurent connu cette grande étendue d'eau renfermée entre la Propontide et le Palus Méotide, ils l'appelèrent Πόντος ἄξεινος, ensuite Πόντος Εὔξινος, et enfin simplement Πόντος, de sorte que ce mot devint peu-à-peu le nom propre de cette mer. Sa surface, dit Ammien Marcellin, est pareille à celle d'une immense plaine, au milieu d'un cercle de montagnes, presque par-tout plus étendue que la vue ne peut porter de toutes parts du centre à la circonférence. Sans la crainte d'abuser des termes, dit le président de Brosses (*a*), on pourrait dire que c'est une île d'eau dans le milieu du continent. Les Anciens varient considérablement sur ses dimensions. Hérodote (*b*) porte sa longueur à onze mille cent stades, sur trois mille trois cents de largeur, à l'endroit où elle est le plus large, ce qu'il évalue à près de neuf journées de navigation du Bosphore au Phase, et à trois jours et deux nuits de navigation de la Syndique à Thémiscyre sur le Thermodon. Pline (*c*) rapporte, sur le même objet, les sentimens de Varron, de Cornelius Nepos, d'Artémidore, d'Agrippa et de Mucianus. Nous y renvoyons le lecteur.

Le citoyen Lechevalier (*d*) donne au Pont-Eu-

(*a*) Hist. de la rép. Rom liv. 3, chap. 88.

(*b*) Herodot. lib. 4, §. 85 et 86.

(*c*) Plin: hist. nat. lib. 4, cap. 24.

(*d*) Voyage de la Propont. et du Pont-Eux, tom. 2, pag. 329.

xin environ deux cent dix lieues marines de longueur, de l'ouest à l'est, depuis la côte de Romélie jusqu'à l'embouchure du Phase dans la Géorgie, et près de cent dix lieues de largeur, du sud au nord, depuis le cap Baba sur la côte d'Anatolie, jusqu'à Kodjabey sur celle d'Oczakow.

Deux caps très-avancés, l'un appelé *Carambis* sur la côte d'Asie, l'autre Κριοῦ μέτωπον à la pointe de la Chersonnèse Taurique, divisent en quelque façon l'Euxin en deux mers, l'une occidentale, étendue depuis Byzance jusqu'à l'embouchure du Borysthènes, de deux mille huit cents stades de longueur sur deux mille de large; l'autre orientale et plus oblongue: car les côtés s'alongent et se recourbent en se serrant vers Dioscuriade, tellement que dans cet endroit elle n'a guère plus de six cents stades de traversée, sur deux mille cent de l'autre sens (*a*). Les deux promontoires dont on vient de parler s'avancent à une telle distance vis-à-vis l'un de l'autre, que les navigateurs qui passent au milieu peuvent les apercevoir à la fois. Pline et Solin (*b*) observent que les bandes de grues, lorsqu'elles veulent traverser cette mer, ont soin de se rassembler sur l'un des promontoires, pour tirer droit à l'autre, par l'endroit de la mer le plus étroit.

(429) *Dont les côtes longues et droites dans*

(*a*) Strab. lib. 2, pag. 125 et 126.
(*b*) Plin. lib. 10, cap. 23. Solin. cap. 20.

la partie méridionale. La description que fait ici notre géographe, du contour du Pont-Euxin, laisse beaucoup à désirer et présente de grandes difficultés dans la manière de l'entendre. Vossius avoue que ce passage a embarrassé les savans, *is locus valde exercuit eruditos*; comment ne m'aurait-il donc pas embarrassé moi-même? Je n'afficherai pas la prétention d'avoir rendu bien précisément le sens de l'auteur, encore moins la force de ses expressions; mais je ne crois pas cependant qu'on puisse me reprocher de m'en être tellement écarté, qu'on ne puisse reconnaître dans ma version la forme connue du Pont-Euxin. Si j'ai usé de quelques périphrases, si j'ai même employé quelques expressions qui ne sont pas littérales, c'est que je les ai regardées comme l'équivalent des mots latins, et comme absolument indispensables à l'intelligence d'un texte très-amphibologique. Il est certain, par exemple, que la côte du Pont-Euxin, depuis le Bosphore de Thrace jusqu'à la ville de Trapézunte, formerait, à peu de chose près, une ligne droite, sans les promontoires de la Paphlagonie. J'ai donc dû croire que ces mots, *nisi quâ promuntoria sunt, huc atque illuc longo rectoque limite extentus*, s'appliquaient à cette côte que j'ai appelée *méridionale* pour l'indiquer plus expressément qu'elle ne l'est en latin. J'ai dû croire que les promontoires qui l'empêchaient d'être droite étaient ceux de la Paphlagonie, parce qu'ils sont les plus avancés, et que ces expressions, *huc atque illuc*, avaient pour objet les deux

parties de cette côte situées en-deçà et au-delà de ces deux promontoires, par rapport à l'ouverture du Bosphore qu'on doit regarder comme le point du départ. J'ai dû imaginer enfin, d'après la forme connue des arcs à la Scythe, à laquelle les Anciens ont comparé celle du Pont-Euxin, que par ces mots, *sed quia contra minùs, quàm ad lævam et dexteram abscessit*, notre géographe, toujours laconique et élégant dans ses tournures, avait voulu exprimer l'avance que fait la Chersonnèse Taurique sur la côte septentrionale de cette mer, et la mettre en opposition avec les courbures qui se font remarquer à droite et à gauche et qui lui donnent précisément la forme de l'arc dont je viens de parler. Je prie le lecteur de me juger avec une bonne carte sous les yeux.

(430) *La forme d'un arc à la Scythe.* Les Anciens avaient assez communément l'usage de comparer le contour des terres et des mers à quelqu'autre figure connue. C'est ainsi qu'ils donnent à la Sardaigne la ressemblance de la plante du pied d'un homme; à la Mésopotamie, celle d'un vaisseau; à la presqu'île d'Achille, celle d'un glaive; au Péloponnèse, celle d'une feuille de platane; à la mer Caspienne, celle d'un caillou, etc. En attribuant au Pont-Euxin la forme d'un arc Scythique, ils ont presque tous copié Salluste. « Le contour de l'Euxin, dit le président de » Brosses (*a*), d'après les anciens auteurs, a la

(*a*) Hist. de la rép. Rom. liv. 3, cap. 89.

» forme d'un arc à la Scythe, c'est-à-dire, comme
» l'explique Agathon, ancien poëte tragique, celle
» d'un sigma grec Σ, dont les deux branches se-
» raient un peu recourbées en dedans, l'arc des
» Scythes étant ainsi fait, à la différence des au-
» tres arcs dont les deux bouts où tient la corde
» sont recourbés en dehors. Ainsi il faut se re-
» présenter l'Euxin comme un arc bandé, dont
» la corde, formée par la côte méridionale, de-
» puis le Bosphore jusqu'à la Colchide, fait son
» angle au fond du golfe d'Amise. Le reste des
» côtes figure le bois de l'arc courbé en deux
» endroits, à droite et à gauche de la pointe ren-
» trante que les arcs ont à leur sommet. La tête
» du belier, ou la longue saillie du Κριῦ μέτωπον,
» fait ce pli rentrant, ayant à l'orient et à l'oc-
» cident deux courbures, l'une plus élevée et
» plus ronde, l'autre plus basse et plus contour-
» née; c'est-à-dire qu'à la sommité de l'arc, de
» chaque côté de la pointe rentrante, il y a deux
» golfes. Celui d'Europe, vers le Borysthène, en-
» tre dans les terres beaucoup plus avant que
» l'autre. C'est vers la jonction de ces deux cour-
» bures que le grand lac septentrional, qu'on ap-
» pelle *marais Méotide et mère de la mer*, se
» dégorge en abondance dans l'Euxin par le Bos-
» phore Cimmérien. Quant aux courbures inté-
» rieures des deux bouts de l'arc Scythique, il
» faut supposer l'une vers la ville de Trapézunte,
» et l'autre vers Salmydesse, ou au promontoire
» Hiéron du Bosphore de Thrace. » Denys Pé-

riégète décrit absolument de la même manière les contours du Pont-Euxin :

Pontum (*a*) videas bimarem,
Ambitu similem curvi nexui arcus.
Verùm fuerint nervi simulacra dexteræ partes Ponti,
Rectâ lineâ delineatæ : at media est Carambis
Quæ extra lineam est, et in Boream spectat.
Simulacrum autem cornuum habet sinistra pars alvei quæ ad duplicem
Sinuatur flexum, arcus cornibus similis.

Voyez Strabon, liv. 2, pag. 125 et 126, et la note du père Hardouin sur le liv. 4, chap. 24 de Pline.

(431) *Elle est orageuse*, etc. Telle est aussi l'idée que Salluste et Ammien Marcellin nous donnent de la mer Noire (*b*). Les Modernes qui l'ont visitée en parlent tout autrement et taxent les Anciens d'exagération. « La mer Noire, dit » Tournefort (*c*), n'a quasi rien de noir que le » nom. Les vents n'y soufflent pas avec plus de » furie, et les orages n'y sont guère plus fréquens » que sur les autres mers. Il faut pardonner ces » exagérations aux poëtes anciens, et sur-tout aux » chagrins d'Ovide. En effet, le sable de la mer » Noire est de même couleur que celui de la mer

(*a*) Dionys. Perieg. vers. 156 et seq.

(*b*) Sallust. ftagm. 172 et 173. Ammian. Marcellin. lib. 22, cap. 6 et 7.

(*c*) Voyages de Tournefort, lett. 16.

» Blanche, et les eaux en sont aussi claires. En » un mot, si les côtes de cette mer, qui passe » pour dangereuse, paraissent sombres de loin, » ce sont les bois qui les couvrent, ou le grand » éloignement qui les fait paraître noirâtres. Le » ciel y fut si beau et si serein pendant tout notre » voyage, que nous ne pûmes nous empêcher de » donner une espèce de démenti à Valerius Flac- » cus. Ce poëte assure que le ciel de la mer » Noire est toujours embrouillé et qu'on n'y voit » jamais de temps bien ferme. Pour moi, je ne » disconviens pas que cette mer ne soit sujette » à de grandes tempêtes; mais on aura beau dire » que ses vagues sont courtes et par conséquent » violentes, il est certain qu'elles sont plus éten- » dues et moins coupées que celles de la mer » Blanche, partagée par une infinité de canaux » qui sont entre les îles. Ce qu'il y a de plus fâ- » cheux pour ceux qui naviguent sur la mer » Noire, c'est qu'elle a peu de bons ports et que » la plupart de ses rades sont découvertes. »

(432) *Elle fut d'abord appelée Pont-Axin*, etc. Du mot grec ἄξινος, qui veut dire inhospitalier. Εὔξινος signifie tout le contraire. Les historiens Grecs disent que dans les premiers temps les peuples habitant les bords de la mer Noire égorgeaient les étrangers et buvaient dans leurs crânes. Ammien Marcellin (*a*) met les Eniochiens, les Sindes et les Achéens au nombre des plus barbares.

(*a*) Ammian. Marcellin. lib. 22, cap. 18.

(433) *Son nom est Héraclée.* Plus de quarante villes ont porté ce nom, tant en Europe qu'en Asie et en Afrique. Ce nom vient d'Héraclès, le demi-dieu que les Latins ont appelé Hercule, et dont le culte était fort étendu. L'Héraclée dont parle ici notre géographe, était distinguée par le surnom de *Pontica*, et située à vingt stades au-delà du fleuve Lycus. Une opinion populaire attribue son origine à l'Hercule Argien; cependant Xénophon et Pausanias (*a*) assurent qu'elle fut bâtie par une colonie de Mégare, à laquelle se joignit une peuplade de Béotiens, natifs de Tanagre. Cette ville, long-temps puissante par sa marine et sa population, possédait, avant le traitement affreux que lui fit éprouver le consul Cotta, une foule de monumens curieux (*b*). On y vantait la bibliothèque considérable rassemblée par le tyran Cléarque, qui, des écoles de Platon et d'Isocrate, dont il avait été disciple, n'avait retenu qu'un goût marqué pour les lettres. On y voyait des temples et des lieux publics ornés d'une infinité de belles statues. Cotta en enleva la meilleure partie lorsqu'il saccagea la ville, entr'autres la magnifique statue d'Hercule, élevée dans la grande place, l'un des plus superbes monumens de l'Asie, dont la peau de lion, la massue et le carquois étaient en entier, suivant Memnon (*c*), d'un or très-pur et d'un travail exquis. L'a-

(*a*) Xenoph. expedit. Cyr. lib. 6, cap. 10. Pausan. lib. 1, cap. 26.

(*b*) Strab. lib. 12, pag. 637.

(*c*) Hist. Heracl. cap. 54.

vide général en avait tellement chargé ses vaisseaux, qu'ils coulèrent presque tous.

Tournefort (*a*) atteste qu'Héraclée devait être une des plus belles villes d'Orient, s'il faut en juger par ses ruines, et sur tout par ses vieilles murailles qu'on voit encore sur les bords de la mer.

(434) *La caverne Achéruse.* Les Anciens la placent sous un promontoire voisin d'Héraclée et lui donnent deux stades de profondeur. La fable suppose que c'est par cette ouverture qu'Hercule tira des enfers le chien Cerbère, dont l'écume empoisonna les plantes du lieu.

Et Mariandynorum (*b*) divinum solum: ubi perhibent
Terrestris Saturni ingentem canem, æneam vocem habentem,
Manibus extractum magnanimi Herculis,
Tetrum e faucibus projecisse salivæ similem succum:
Quem quidem recepit terra, et hominibus noxam procreavit.

La grande quantité d'aconit qu'on trouve au bord de la caverne, a sans doute donné lieu à cette fable. Strabon (*c*) place auprès du promontoire Tenare en Grèce, l'antre par lequel Cerbère fut arraché des enfers.

(435) *Vient ensuite la ville de Tios.* Elle était située sur la petite rivière Billis, à trois cent

(*a*) Voyag. de Tournefort, lett. 16.
(*b*) Dionys. Perieg. vers. 788.
(*c*) Strab. lib. 8, pag. 418.

soixante-dix stades d'Héraclée, et avait pris son nom de Tios, prêtre Milésien. Strabon dit (*a*) que de son temps elle n'était remarquable que pour avoir donné naissance à Philétære, chef de la race des princes Attaliques de Pergame.

(436) *Le promontoire Carambis.* Il est situé à-peu-près au milieu de la corde de l'arc Scytique. Pline (*b*) met à son voisinage une ville du même nom.

(437) *Le fleuve Parthenius.* Arrien (*c*) l'établit pour limite entre la Bithynie et la Paphlagonie. Selon Callisthènes, on l'appelait Parthenius, parce que la déesse appelée Artémis par les Grecs, et Diane par les Latins, déesse vierge, Παρθένος, avait coutume de s'y baigner; ou, selon d'autres, à cause de la tranquillité de son cours. Si Strabon revenait au monde, dit Tournefort (*d*), il trouverait encore cette riviére aussi belle qu'il l'a décrite (*e*).

(438) *Les villes de Sésame, de Cromne et de Cytoros.* Voici ce qu'en dit Strabon (*f*) : Lors de la destruction de l'empire des Perses, Amastris, femme de Denys tyran d'Héraclée, se retira dans ce canton, où elle entreprit de former un petit état par la réunion de quatre villes : Sésame,

(*a*) Strab. lib. 12, pag. 638.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 1.
(*c*) Perip. Pont. Eux.
(*d*) Voyage de Tournefort, lett. 16.
(*e*) Strab. lib. 12, pag. 638.
(*f*) Id. ibid. pag. 639.

Cytoros, Cromne et Tios. Mais cette dernière se retira bientôt de la confédération. Sésame autrefois bâtie par Phinée en fut la capitale, et reçut le nom de la reine Amastris. Cytoros est le lieu d'un marché considérable pour tous les gens du territoire de Sinope. La montagne voisine produit un buis superbe et très-bien veiné.

Et juvat (a) undantem buxo spectare Cytorum.

Ephore l'Historien attribue sa fondation à Cytorus, fils de Phryxus. La Tétrapole fut soumise aux tyrans d'Héraclée.

(439) *Au-delà sont Cinolis, Anticinolis et Armène.* Quelques auteurs ont écrit *Cimolis, Anticimolis* et *Harmene.* La première, suivant Arrien, était une ville marchande et maritime; cependant Marcien d'Héraclée n'en fait qu'un village avec un port. Anticinolis était située près et en face de Cinolis. Armène, suivant notre géographe, est la dernière ville de la Paphlagonie, malgré qu'un sentiment plus général recule cette contrée jusqu'au fleuve Halys, qui la sépare d'avec le Pont.

(440) *Les Chalybes.* Ces peuples, Scythes d'origine, s'étaient répandus dans beaucoup d'endroits et notamment dans le Pont, où ils étaient aussi connus sous le nom de Chaldéens (b). Ceux dont parle Mela occupaient un territoire considé-

(a) Virg. Georg. liv. 2.
(b) Strab. lib. 12, pag. 644.

rable en-deçà de l'Halys. Ce furent ces derniers que Cresus subjugua, car ce prince, suivant la remarque d'Hérodote (*a*), n'étendit point ses conquêtes au-delà de ce fleuve. Cette nation était très-brave, et Xénophon atteste (*b*) que de tous ceux qui s'opposèrent au retour des dix mille, les Chalybes le firent avec le plus de succès. Ils tiraient leur nom de Chalybs, fils de Mars, dont la racine est *Chalybs*, qui signifie acier, parce qu'ils s'occupaient particulièrement à travailler le fer et l'acier, dont ils faisaient un commerce très-considérable; ce qui a fait dire à Valerius Flaccus :

Nocte (*c*) sub extremâ clausis telluris ab antris.
Pervigil auditur Chalybum labor: arma fatigant
Huricolæ, Gradive, tui: sonat illa creatrix
Prima manus belli terras crudelis in omnes.
Nam priùs ignoti quàm dura cubilia ferri
Eruerent, ensesque darent; odia ægra sine armis
Errabant, iræque inopes, et segnis Erynnis.

Denys Périégète représente ces peuples occupés des mêmes travaux :

Post (*d*) hos autem, etiam Chalybes duram et sævam terram
Habitant, laboriosi edocti fabricam ferri:
Qui quidem gravisonas ad incudes stantes,
Nunquam cessant a labore et ærumnâ gravi.

(*a*) Herodot. lib. 1, §. 28.
(*b*) Xenoph. Cyr. expedit. lib. 4.
(*c*) Valer. Flacc. lib. 5, vers. 141 et seqq.
(*d*) Dionys. Perieg. vers. 768.

(441) *Amise.* Cette ville, située sur le bord occidental d'un golfe auquel elle donnait son nom, *Amisenus Sinus*, était la seconde du royaume de Pont après Sinope. Les Milésiens, au rapport de Théopompe (*a*), en avaient jeté les premiers fondemens lorsqu'ils étaient maîtres de la Cappadoce. Scymnus de Chio dit que c'était une colonie de Phocéens d'Asie. Athénocle y conduisit depuis une colonie d'Athéniens, au temps qu'ils tenaient l'empire de la mer. On voit, dans Strabon (*b*), que ceux-ci la nommèrent Pyrée, peut-être en mémoire du port de leur ville; mais il y a plus d'apparence qu'elle tenait ce nom des naturels du pays, à cause de ses anciens temples consacrés au feu, au soleil et aux astres; car c'est aussi, dit le président de Brosses (*c*), ce que signifient, dans le langage de ces contrées, les noms d'Amise et d'Amastrie. Mithridate y avait un palais; il venait d'augmenter la ville d'un quartier considérable; embelli de temples et de beaux édifices, lorsque Lucullus s'en rendit maître. Amise a donné le jour à plusieurs hommes distingués dans les sciences.

(442) *Et Sinope.* Ici notre géographe fait une transposition évidente; il devait naturellement placer Sinope avant Amise. Voyez la Carte de l'Asie mineure par d'Anville.

(*a*) Theopomp. ap. Strab. lib. 12, pag. 642.
(*b*) Strab. lib. 12, pag. 642.
(*c*) Hist. de la rép. Rom. liv. 3, chap. 81.

Sinope, la plus superbe ville de la côte méridionale du Pont-Euxin, et l'une des plus belles conquêtes de Lucullus, était placée sur l'isthme d'une presqu'île formant un cap assez remarquable. Apollonius de Rhodes (*a*) dit que son ancienneté remonte au temps des Argonautes, ou du moins au temps où des Cimmériens s'y établirent, lorsque, chassés de leur pays par les Scythes, ils se réfugièrent en Asie, vis-à-vis l'embouchure de l'Ister. Hérodote (*b*) lui donne la même origine. Dans la suite elle fut agrandie par une colonie de Milésiens, et s'éleva à un tel degré de puissance qu'elle envoya elle-même d'autres colonies sur les côtes du Pont-Euxin (*c*). Elle devint sous Pharnace qui s'en empara, la capitale du royaume de Pont; les rois y faisaient leur résidence lorsque Lucullus la prit et la rendit à la liberté. De tous les monumens dont elle était ornée, ce général n'enleva rien autre chose que la statue d'Autolyque, l'un des plus beaux ouvrages du sculpteur Sthénis, et une sphère, pièce rare et curieuse, faite par Billarus. Jules-César y fit passer, l'an 709 de Rome, une colonie qui prit le titre de *Colonia Julia felix Sinope* (*d*).

Le fameux Diogène le Cynique, qui passa sa vie dans un tonneau, était originaire de cette ville.

(*a*) Apollon. Rhod. lib. 2, vers. 948.
(*b*) Herodot. lib. 4, § 12.
(*c*) Strab. lib. 12, pag. 641.
(*d*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 2.

Chassé, dit-on, de sa patrie, pour crime de fausse monnaie, il se retira dans la Grèce et fut enterré à Corynthe, près d'une des portes de la ville, où l'on voyait son tombeau avec un cippe contre lequel était adossé un chien de marbre de Paros (*a*).

(443) *L'Halys.* Ce fleuve s'appelait ainsi du mot grec ἅλς, génitif ἁλὸς, sel, parce que les terres par où il passe étant pleines de sel fossile, il contracte une salure qui tire sur l'amertume. Suivant Strabon (*b*), il a ses sources dans la grande Cappadoce, près de la Pontique, et sépare dans son cours le pays des Galates et des Paphlagoniens d'avec celui des Leuco-Syriens. C'est le fleuve le plus considérable de toute l'Asie Citérieure (*c*).

(444) *Parce que ces femmes guerrières.* C'est ici le cas de dire un mot de ce peuple d'héroïnes, dont plusieurs Anciens se sont efforcés de consacrer l'existence, mais que la raison ne peut admettre, au moins avec toutes les circonstances dont on a chargé leur histoire. Justin les fait originaires de la Scythie. Suivant cet historien (*d*), deux jeunes princes Scythes, Ylinos et Scolopite, ayant été chassés de leur pays par une faction des grands, emmenèrent avec eux une nombreuse jeunesse. Ils s'arrêtèrent d'abord vers la Cappadoce, près du Thermodon, et s'emparèrent des plaines de Thémiscyre, situées sur les bords du fleuve. Après avoir pillé

(*a*) Pausan. lib. 2, cap. 2.
(*b*) Strab. lib. 12, pag. 639.
(*c*) Cellar. geograph. ant. lib. 3, cap. 8.
(*d*) Justin. hist. lib. 2, cap. 4.

pendant plusieurs années les nations voisines, celles-ci se liguèrent contre eux et les firent périr dans des embûches. Leurs femmes se voyant à la fois exilées et veuves, prirent les armes, défendirent d'abord leurs frontières, et firent ensuite des excursions. Leur férocité naturelle s'augmenta par le succès; elles ne voulurent plus entendre parler de mariage, disant que ce lien n'était qu'une servitude pour leur sexe, et pour rendre la condition égale entre toutes, elle tuèrent les hommes de leur nation qui avaient échappé au premier désastre. Enfin elles entreprirent une chose extraordinaire et vinrent à bout de former sans hommes une république puissante. Après avoir acquis la paix par la voie de la guerre, elles partagèrent leurs lits avec les peuples limitrophes, de peur que leur race ne vînt à s'éteindre. S'il leur naissait des enfans mâles, elles les tuaient sur-le-champ. Quant aux filles, elles les formaient à leur genre de vie, leur interdisaient l'oisiveté et tous les ouvrages ordinaires de leur sexe, et les exerçaient à manier les armes, à monter à cheval et à chasser, après leur avoir dès l'enfance brûlé la mamelle droite, pour leur faciliter l'usage de l'arc; ce qui, dit-on, les a fait nommer Amazones, mot composé de l'A privatif et du grec μαζος, mamelle, ce qui signifie sans mamelle.

Suivant d'autres historiens, les Amazones, que les Scythes dans leur langue appelaient *Æorpates*, c'est-à-dire *meurtrières d'hommes*, ont eu

leur plus ancienne demeure entre le Borysthènes et le Tanaïs. Ces femmes guerrières, après avoir ravagé les pays voisins et vaincu quantité de nations dont elles redoutaient la vengeance, prirent le parti de s'y dérober par la fuite, et vinrent enfin, après beaucoup de stations et de malheurs, se fixer dans la campagne de Thémiscyre. Cette campagne, éloignée d'onze cents stades d'Héraclée et de soixante seulement de la ville d'Amise, était baignée d'un côté par la mer, et s'avançait de l'autre vers des montagnes couvertes de bois superbes et d'où jaillissaient d'excellentes eaux dont la réunion allait former dans la plaine la rivière du Thermodon. Les prairies, toujours couvertes d'herbe, fournissaient d'excellens pâturages, et le territoire n'était pas moins propre à la culture des grains et des fruits. C'est là que s'établit le puissant empire des Amazones, jusqu'au temps où ces héroïnes, vaincues et chassées de Thémiscyre par les Grecs, retournèrent, dit Ammien Marcellin (*a*), dans leur pays natal, où elles continuèrent à mener le même genre de vie et à se rendre aussi redoutables que jamais à leurs voisins.

Malgré qu'il soit peu vraisemblable qu'un peuple Scythe, accoutumé à vivre sous des tentes, se soit occupé à bâtir des villes, cependant les plus célèbres de l'Ionie, Ephèse, Smyrne, Cumes, Myrine, Pitane, Mytilène et même Paphos, ont reconnu les Amazones pour leurs fondatrices,

(*a*) Ammian. Marcellin. lib. 22, cap. 7.

et se sont fait, dit Strabon (*a*), le plus grand honneur d'une telle origine; mais on est si peu instruit à cet égard, que les uns font venir ces femmes du Thermodon, tandis que l'historien Denys de Mytilène (*b*) les amène au contraire au nombre de trente-deux mille, sous la conduite de Myrine leur reine, des extrémités de l'Arabie et du mont Atlas, en Syrie et en Asie, où il leur fait étendre leurs conquêtes jusqu'aux bords du Caïque; fable qui, suivant le président de Brosses, paraît encore plus mal conçue.

On voit au reste, d'après Mela, qu'il existait en Asie deux peuplades d'Amazones, soit qu'elles eussent la même origine, soit qu'elles fussent naturellement distinctes; savoir, celle dont il est parlé dans ce chapitre, et celle qu'il indique plus bas, sous le nom d'Amazones Sauromatides, sur les bords de la mer Caspienne. *Intus* (*c*) *sunt ad Caspium sinum Caspii et Amazones, sed quas Sauromatidas appellant.*

Parmi les Anciens, Strabon nie (*d*) qu'il ait jamais existé des Amazones, et présente les objections les mieux fondées contre le système opposé. D'autres veulent qu'il y en ait eu. Diodore de Sicile (*e*) est de ce sentiment : Penthésilée, dit-il, reine des Amazones, alla au secours des

(*a*) Strab. lib. 11, pag. 579.
(*b*) Dionys. Mytilen. apud Diod. liv. 3, chap. 27.
(*c*) Mela, infra, lib. 3, cap. 5.
(*d*) Strab. lib. 11, pag. 579.
(*e*) Diod. Sic. lib. 3, § 52.

Troyens assiégés ; elle fut tuée par Achille, et depuis ce temps la nation des Amazones diminua et s'éteignit peu-à-peu ; c'est ce qui fait que dans les derniers temps quelques auteurs ont cru que tout ce qu'on en avait dit anciennement n'était qu'une fable.

Parmi les Modernes, M. Fréret (*a*) a réuni dans un très-petit cadre ce qu'on peut croire de l'histoire des Amazones, en dépouillant leurs aventures de tout ce qui pouvait faire contester jusqu'à leurexistence. Ce savant critique a pensé qu'au temps d'Hérodote, d'Hyppocrate et de Platon, qui parlent avec le plus d'assurance de ce peuple de femmes, il y avait encore dans la Scythie, à l'est du Tanaïs, une tribu de Sauromates où les femmes accompagnaient les hommes à la guerre ; que les Scythes donnèrent le nom d'*Æorpates* à ces femmes Sauromatides, qui se nommaient elles-mêmes dans leur langue *Amazones* ou Héroïnes, mot qui n'a pas son origine dans le grec, mais dans le scythe, où l'on retrouve encore qu'*Aemâ tsaïne* signifie femme excellente ; que quelques siècles avant Homère, une armée de ces Sauromates, ayant traversé le Caucase et la Colchide, avait pénétré dans l'Asie mineure et s'était arrêtée sur les bords du Thermodon ; que quoique cette armée fût probablement composée d'hommes et de femmes, l'amour du merveilleux, dont furent toujours possédés les écrivains Grecs, même

(*a*) Œuv. de Freret, tom. 4, pag. 124.

dans les siècles les plus éclairés, les aura empêchés de faire mention des hommes, qu'ils n'auront parlé que des femmes, et qu'enfin cette tradition adoptée par les poëtes aura servi de fondement à divers romans historiques. Voyez encore ce qu'écrit sur le même sujet l'auteur de l'Histoire du Monde primitif, tom. 6, pag. 207 et suiv.

(445) *Les Tibaréniens.* Ils étaient placés, d'après Xénophon (*a*), entre les Chalybes et les Mosynœques. Le scoliaste d'Apollonius nous apprend (*b*) qu'ils étaient tellement attachés aux lois de l'équité, qu'ils n'auraient pas voulu attaquer leurs ennemis, même en guerre, sans les avertir du lieu et de l'heure du combat.

(446) *Les Mossyniens.* On les appelle aussi Mosynœques ou Mosynœciens, mot qui signifie la même chose que *Turricolæ*, habitans dans des tours. Xénophon (*c*) les place entre les Tibaréniens et les Chalybes. Voyez ce que dit le même historien des mœurs et des usages de ce peuple, dans la Retraite des Dix mille, tom. 2 de la traduction de M. Larcher, depuis la pag. 29 jusqu'à la page 41.

(447) *Cérasunte.* C'était une jolie petite ville Grecque, qu'une peuplade venue de Sinope fit bâtir au fond d'une anse, entre deux rochers escarpés qui la défendaient. Suivant Arrien (*d*), Pharnace, aïeul

(*a*) Xenoph. expedit. Cyr. lib. 5, cap 5.
(*b*) Scholiast. Apollon. ad lib. 2, vers 1012.
(*c*) Xenoph. expedit. Cyr. lib. 5, cap. 5.
(*d*) Perip. Pont. Eux.

de Mithridate, l'agrandit et lui fit prendre son nom. De là vient qu'elle est aussi connue par d'Anville sous le nom de *Pharnacia* (*a*). L'aspect de Cérasunte, et de son territoire couvert d'arbres fruitiers, est très-agréable. Au rapport d'Ammien Marcellin (*b*), c'est de là que Lucullus fit passer à Rome les premiers plants d'un petit fruit précoce, succulent et fort sain, qui, du lieu de son origine, a pris le nom de cerise.

(448) *Et Trapézunte.* Tout porte à croire qu'elle était ainsi nommée de sa position et de sa forme; car elle s'élevait, dit le président de Brosses (*c*), sur la plate-forme d'un rocher trapèze ou carré-long, entouré et dominé par d'autres rochers plus escarpés et couverts de hautes futaies. Elle était colonie de Sinope. Scylax (*d*) lui donne pour habitans les Macrocéphales, sur quoi le citoyen Poncelin, son traducteur, observe que ce nom, qui en français signifie *petite tête*, était sans doute un sobriquet qu'on avait donné à la colonie qui l'avait fondée. Ici finit l'ancien royaume de Pont et commence la Colchide, à l'endroit où l'on place la courbure intérieure de l'arc Scythique. C'est ce que dit expressément notre géographe: *Inde is locus est, ubi finem ductus a Bosporo*

(*a*) D'Anville. geograph. anc. abrég. tom. 2, pag. 35.
(*b*) Ammian. Marcell. lib. 22, cap. 8.
(*c*) Hist. de la rép. Rom. liv. 3, chap. 102.
(*d*) Scylax in Perip.

tractus accipit. On peut compter pour la longueur de la corde six mille six cents stades de Chalcédoine à Trapézunte, et huit mille en tout si l'on va jusqu'à l'embouchure du Phase (*a*).

(149) *En resserrant le Pont-Euxin dans un angle très-étroit.* Le sens de cette phrase est encore très-amphibologique. En effet ces mots, *angustissimum Ponti facit angulum*, pourraient s'appliquer, soit à la plus petite des deux courbures que forment les rivages du Pont-Euxin à droite et à gauche du Criou-Métopon, soit au golfe oriental du Pont-Euxin ou à cette partie de mer qui, baignant les côtes de la Colchide, fait face au golfe occidental dont parle Mela dans le chap. 2 du 2.e livre : *Tiristis promuntorium, quod prætervectos alter Ponti angulus accipit, adversus Phasiaco, et nisi amplior foret, similis*; soit enfin à ce petit angle ou enfoncement sur lequel est placée la ville de Dioscuriade, à l'endroit où les côtes du Pont-Euxin commencent à courir vers l'occident, comme nous l'apprend Strabon : *Enim verò* (*b*) *Dioscurias in tali sita sinu et orientem versùs extremum continens punctum totius maris Euxini, intimus ejus angulus dicitur et ultima navigatio.*

C'est à cette dernière application que je m'arrête, parce qu'elle me paraît la plus naturelle

(*d*) Hist. de la rép. Rom. du présid. de Brosses, liv. 3, chap. 102.

(*b*) Strab. lib. 11, pag. 586.

et la plus vraisemblable. Voyez la note 22 cîdessus.

(450) *Les Colchidiens.* Ce sont les habitans de la Colchide. Cette contrée forme seule tout le rivage oriental de l'Euxin. On s'aperçoit, en y entrant, d'un changement total de climat et de mœurs. La côte devient de plus en plus serrée entre les montagnes et la mer. De grands bois, des rochers pleins de mines métalliques succèdent aux plaines cultivées. On reconnaît qu'on a quitté la police des nations Asiatiques pour d'autres peuples incultes et nomades, dont le genre de vie sauvage annonce le caractère et les mœurs des nations septentrionales. On commence à trouver ici des hommes qui vivent de gland, qui habitent sur des arbres, et qui empoisonnent leurs flèches en les frottant d'herbes venimeuses (*a*). Cependant la Colchide ne laisse pas que d'avoir son utilité, et Mithridate, qui l'avait conquise en grande partie, en tirait des secours considérables pour l'entretien de sa puissante marine. Sous le règne de Trajan, les Colches se soumirent volontairement à l'empire.

(451) *L'embouchure du Phase.* Elle forme le fond du golfe oriental de l'Euxin (*b*). Ce fleuve, l'un des plus considérables de l'Asie, sort d'une branche du Caucase, habitée par la nation des Mosches. Pline dit (*c*) qu'il était capable de por-

(*a*) Strab. lib. 11, pag. 574.
(*b*) De Brosses, hist. Rom. liv. 3, chap. 103.
(*c*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 4.

ter de fort gros bâtimens jusqu'à près de quarante milles au-dessus de son embouchure, et de moindres pendant un plus long espace. On trouvait sur ses bords, au voisinage de la mer, une grande quantité de faisans, beaucoup plus gros et d'un goût plus exquis qu'en aucun autre endroit. Quelques anciens auteurs, entr'autres Martial (*a*), racontent que les Argonautes apportèrent de ces oiseaux en Grèce, où l'on n'en avait jamais vu auparavant, et qu'on leur donna le nom de faisans, parce qu'on les avait pris auprès du Phase.

(452) *Et une ville du même nom.* Pline en fait mention: *et in* (*b*) *faucibus Phasin.* Strabon dit (*c*) qu'elle était située entre le fleuve, un lac et la mer.

(453) *Un temple de Phryxus et un bois sacré*, etc. Ce Phryxus était fils d'Athamas roi de Thèbes, et frère de Hellé. La fable suppose qu'une grande famine étant venue désoler le royaume, l'oracle consulté répondit que les dieux s'appaiseraient en leur immolant les deux dernières personnes de la famille royale. Phryxus et sa sœur Hellé furent donc destinés à servir de victimes. Mais ayant été informés de la résolution qu'on avait prise, ils crurent devoir abandonner la Grèce, et passèrent d'Europe en Asie sur un

(*a*) Martial. epigram. lib. 13.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 4.
(*c*) Strab. lib. 11, pag. 573.

belier à toison dorée. Hellé, effrayée du bruit des flots, tomba et se noya dans ce détroit appelé depuis l'Hellespont. Phryxus acheva heureusement sa course et aborda dans la Colchide. Là il sacrifia son belier à Jupiter, pour obéir à un oracle, et suspendit sa dépouille à un arbre dans un bois consacré au dieu Mars. On commit pour la garder, un dragon qui veillait jour et nuit, et pour plus grande sureté, on environna le bois de taureaux furieux, dont les cornes étaient d'airain et qui jetaient des flammes par les narines. Mars, content de ce sacrifice, voulut que ceux chez qui serait cette toison vécussent dans l'abondance tant qu'ils la conserveraient, et qu'il fût cependant permis à tout le monde d'en *faire la* conquête. Tel fut, selon la fable, l'objet du fameux voyage de Jason. Voyez le Dict. mytholog. de Noel, aux mots *Phryxus*, *Hellé*, *Toison d'or*, et *Jason*.

Le président de Brosses (*a*) réduit l'expédition des Argonautes à un fait très-simple et dégagé de toutes les circonstances fabuleuses dont on a coutume d'en orner le récit. AEeta, roi de Colchos, avait, dit-il, ramassé des richesses considérables qui excitèrent l'ambition des Grecs. Sa fille Chalciope, veuve de Phryxus, séduisit en leur faveur sa sœur Médée, qui leur fournit les moyens de forcer les murs et les serrures. Ils enlevèrent le trésor et s'échappèrent avec les deux filles du roi,

(*a*) Hist. de la rép. Rom. liv. 3, chap. 105.

après un sanglant combat contre les troupes de ce prince, composées partie de soldats originaires du pays même, partie de Taures, peuples barbares du voisinage. Il est assez visible, continue ce savant, que les prétendus taureaux à cornes d'airain et vomissant des flammes, n'étaient pas autres que ces Taures barbares, qui parurent sans doute aux Grecs les plus redoutables de tous, et qui, suivant Salluste (*a*), étaient en effet la plus féroce des nations du pays.

D'autres ont pensé que la toison d'or n'était autre chose que les laines et les fourrures précieuses du pays, et que l'établissement d'un commerce de cet espèce fut le but principal du voyage des Argonautes, qu'on doit regarder dans tous les cas comme une course d'un peuple vagabond, ayant à la fois pour objet la curiosité, la rapine, le trafic et le désir de former de nouveaux établissemens. S'ils partirent de Grèce avec un seul navire, on ne peut douter, dit le président de Brosses (*b*), qu'ils n'en aient fabriqué beaucoup d'autres dans le cours de leur voyage. Plusieurs d'entr'eux, séparés de la flotte par divers obstacles qui les empêchèrent de la rejoindre jamais, s'égarèrent dans des contrées lointaines où il fallut se fixer. Telles sont les colonies des Tyndarides, des Hénioques, etc.

« Je me représente, dit Lafiteau, la célèbre ex-

(*a*) Sallust. fragm. 348.
(*b*) Hist. de la rép. Rom. liv. 3, cap. 103.

» pédition des Argonautes, comme un petit parti
» d'Iroquois ou d'Abenaki, allant en course bien
» loin sur leurs canots, en faisant des portages
» d'une rivière à une autre, lorsqu'il en est besoin.
» Ces fameux conquérans de la toison d'or, ces
» demi-dieux rendus immortels par les poëtes,
» sont assez bien représentés par une troupe de
» gueux et de misérables sauvages. Le navire Argo
» a pour ancre une pierre attachée à une corde
» de racines; les héros sont eux-mêmes leurs ra-
» meurs, et il ne leur faut que des avirons de sa-
» pin. Quand on prend terre, on cabane, ou l'on
» couche à la belle étoile. »

Le temple et le bosquet dont parle ici *notre* géographe, étaient situés dans la ville d'AEeta, sur le bord du Phase, à quinze milles de la mer (*a*).

(154) *Sont connues sous la dénomination générale de monts Cérauniens.* C'est le nom général que les Grecs donnaient à ces montagnes, qui prenaient çà et là plusieurs autres noms particuliers, suivant la différence des pays et des peuples. Pline dit à-peu-près la même chose de la partie du Taurus dont il est ici question. *Quin* (*b*) *etiam confractus, effugiens quoque maria, plurimis se gentium nominibus hinc et illinc implet: a dextrâ Hircanius, Caspius: a lævâ Paryadres, Moschicus, Amazonicus, Coraxi-*

(*a*) Hist. de la rép. Rom. liv. 3, chap. 103.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 27. Harduin. in not. ad Plin.

cus, Scythicus appellatus. In universum verò grecè Ceraunius.

(455) *Et en prirent occasion de donner à la ville qu'ils bâtissaient le nom de cet oiseau.* C'est ainsi que la Martinière, au mot *Cygnus*, a rendu ce passage de notre géographe. Pline (*a*) fait mention de deux *Cygnus*, dont l'une, placée sur les bords du Phase, était détruite de son temps, et dont l'autre existait encore à cent mille pas de l'emplacement de la première, suivant le père Hardouin.

(456) *Les Mélanchlènes.* Ptolémée et Hérodote (*b*) les placent dans les terres; Pline et Scylax (*c*), sur la côte du Pont-Euxin. On doit croire au reste qu'il existait en différens endroits des peuples de ce nom, puisque notre géographe en parle encore dans la Scythie Européenne (*d*). On les appelait ainsi, parce qu'ils portaient des habits noirs.

(457) *Les Torètes.* Strabon écrit *Toreatæ* (*e*). Pline, Etienne le Géographe et Denys Périégète (*f*) en font mention.

(458) *Les Sédochésiens.* Ces peuples, suivant Gronovius, sont les mêmes que les *Sedochesori* dont parle Tacite (*g*).

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 4.
(*b*) Ptolem. lib. 5, cap. 9. Herodot. lib. 4, §. 101.
(*c*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 5. Scylax in Perip.
(*d*) Mela, infra, lib. 2, cap. 1.
(*e*) Strab. lib. 11, pag. 566.
(*f*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 5. Stephan. Byzant. dict. geograph. Dionys. Perieg. vers. 682.
(*g*) Tacit. histor. lib. 3, cap. 48.

(459) *Les Coraxiens.* Pline (*a*) leur donne la ville de Dioscuriade.

(460) *Les Phthirophagiens.* Ils étaient ainsi appelés à cause de leur mal-propreté, suivant Strabon (*b*).

(461) *Les Héniochiens.* Cette nation nombreuse se croyait issue, suivant Ammien Marcellin (*c*), des deux Lacédémoniens conducteurs des chariots des dioscures Castor et Pollux, auxquels le même auteur attribue la fondation de Dioscuriade. Ils vivaient de pirateries et formaient de petites flottes très-légères avec lesquelles ils infestaient la mer et pillaient les vaisseaux marchands. Selon le rapport de Salluste, Mithridate traversa leur pays en fuyant du royaume de Pont dans celui du Bosphore.

(462) *Les Achéens.* Salluste nous apprend que de tous les peuples compris sous le nom de Scythes, les plus féroces, même de son temps, étaient les Achéens et ceux de la Tauride; ce qui provient, ajoute le même historien, de ce que la stérilité de leur territoire les avait réduits depuis longtemps à ne vivre que de rapines.

Les Anciens racontent que les Achéens descendaient d'une peuplade venue d'Orchomène en Béotie, qui, à la suite d'une très-ancienne guerre en Troade, furent poussés par la tempête sur la

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 5, cap. 6.
(*b*) Strab. lib. 11, pag. 574.
(*c*) Ammian. Marcellin. lib. 22, cap. 8.

rive septentrionale du Pont-Euxin. Le président de Brosses (*a*) remarque à ce sujet, qu'on ne peut guère s'empêcher de regarder comme des fables une partie de ces origines grecques adoptées par les Anciens.

(463) *Les Cercéticiens.* Ils habitaient, suivant Eustathe (*b*), une contrée appelée *Cercetus.* Ptolémée (*c*) leur donne un golfe appelé *Cerceticus.*

(464) *Et les Sindes.* Ils sont indifféremment appelés *Sindi*, *Sindones* et *Sinti.* Leur pays était connu sous le nom de Sindique.

(465) *Dioscoriade.* Suivant Mela, cette ville fut fondée par Castor et Pollux, et nommée Dioscoriade ou Dioscuriade, de leur surnom *Dioscures*, qui signifie *nés de Jupiter.* Arrien (*d*) semble rapporter son origine à une colonie de Milésiens. D'Anville (*e*) la nomme encore *Sebastopolis*, et observe qu'elle était l'abord le plus fréquenté en Colchide par un grand nombre de nations voisines ou éloignées parlant des langues différentes.

(466) *Sindos.* Pline l'appelle *Civitas Sindica* (*f*), et d'Anville *Sindicus Portus* (*g*).

(467) *Vers le Bosphore.* C'est le Bosphore Cim-

(*a*) Hist. de la rép. Rom. liv. 3, chap. 105.
(*b*) Eustath. in Dionys. Perieg. vers. 682.
(*c*) Ptolem. lib. 5, cap. 9.
(*d*) Perip. Pont. Eux.
(*e*) D'Anville, géograph. anc. abrég. tom. 2, pag. 115.
(*f*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 5.
(*g*) D'Anville, géograph. anc. abrég. tom. 2, pag. 312.

mérien, ainsi appelé des Cimmériens qui habitèrent autrefois sur ses bords. Sa plus grande largeur est de soixante-dix stades. Dans la moindre, à l'endroit où est le temple d'Achille, il n'en a pas plus de vingt (*a*).

(468) *Les deux cours d'eau*, etc. Ces mots, *quæ duobus alveis in lacum et in mare profluens*, ont fortement embarrassé les annotateurs de Mela. Tous ont cru que ce passage avait été mutilé dans les manuscrits, et qu'il fallait en chercher le véritable sens dans la manière dont s'explique Strabon sur le même endroit. Suivant ce judicieux géographe (*b*), on trouve près du petit bourg de *Corocondama* un lac assez grand et qu'il appelle *Corocondametis*. Ce lac, qui se dégorge à dix stades de là dans le Pont-Euxin, reçoit une partie de l'Anticetas ou Hypanis qui a deux embouchures, l'une dans le Palus Méotide, et l'autre par ce lac dans le Pont-Euxin. Etienne (*c*) dit la même chose, d'après Alexandre surnommé Polihistor. D'où il suit, comme le remarque la Martinière, que l'Anticetas, en se partageant pour tomber dans deux mers différentes, formait une île entre ces deux mers et ses deux branches, et non pas seulement une péninsule, comme le disent Pline et notre géographe. Tel est, suivant Vossius, le sens qu'on doit appliquer à ce

(*a*) De Brosses, hist. de la rép. Rom. liv. 3, chap. 107.
(*b*) Strab. lib. 11, pag. 565.
(*c*) Stephan. Byzant. dict. geograph.

passage, et par conséquent celui dans lequel il faut entendre notre traduction.

(469) *Hermonasse.* Denys Périégète (*a*) la représente comme une ville bien bâtie.

(470) *Cepœ.* Pline (*b*) l'appelle *Cepi* et en fait une colonie de Milésiens.

(471) *Phanagorie.* Strabon (*c*) en parle comme d'une ville remarquable. Suivant le rapport de Diodore de Sicile, Archéanax, premier roi du Bosphore, ne possédait que Phanagorie et son territoire.

(472) *Et Cimmérium.* Pline dit (*d*) qu'on l'appelait auparavant *Cerbérion.*

(473) *Dans un lac d'une grande étendue dans tous les sens.* C'est le lac ou Palus Méotide, auquel on donne aussi le nom de mer, à cause de son étendue. Strabon (*e*) lui donne neuf mille stades de circonférence et le regarde comme une prolongation du Tanaïs. Le Périple de Scylax juge que sa grandeur répond à la moitié de celle du Pont-Euxin. Suivant les Modernes, ce lac a deux cents lieues de tour, mais très-peu de profondeur. Suivant les naturels du pays, dit le président de Brosses (*f*), le nom de ce lac est *Témérinde*, c'est-à-dire *mère de la mer*, à cause de la quan-

(*a*) Dionys. Perieg. vers. 552.
(*b*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 7.
(*c*) Strab. lib. 11, pag. 565.
(*d*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 7.
(*e*) Strab. lib. 2, pag. 126 et 127.
(*f*) Hist. de la rép. Rom. liv. 3, chap. 107.

tité d'eau qu'elle fournit à l'Euxin, lequel paraît en sortir de deux côtés, non-seulement par le détroit, mais aussi par le fond du golfe Carcinite. *Mœotis* est une espèce de traduction du nom de *mère de la mer*, car *Maïa* signifie *nourrice* ou *accoucheuse*. Les Scythes, toujours sur la même idée, nomment en leur langage l'eau Méotide *Karpaloul*, comme si elle accouchait des poissons, dont elle produit en effet une quantité surprenante.

Les Tâtres, les Sérachiens, et les autres peuples dont Mela parle ci-après, étaient des peuplades différentes de la grande nation des Méotes; car on appelait généralement de ce dernier nom tous les peuples situés sur la rive Asiatique du *Méotide* (*a*).

(474) *Que certains filets.* Hérodote (*b*) attribue les mêmes armes et la même manière de combattre aux Sagartiens.

(475) *Elles ne peuvent se marier qu'après avoir donné la mort à un ennemi.* Il en était de même chez les Sauromates (*c*).

(476) *Le Tanaïs.* Les auteurs ne sont pas d'accord sur ses sources. Strabon (*d*) dit qu'elles sont inconnues. Hérodote (*e*) les place dans les campagnes des Tyrsagètes, d'où, après avoir traversé celles des Sarmates et formé différentes courbures, ce grand fleuve va se perdre dans le Méotide par

(*a*) Plin. hist. nat. lib. 6, cap. 7. Harduin. in not. ad Plin.
(*b*) Herodot. lib. 7, §. 85.
(*c*) Id. lib. 4, § 117.
(*d*) Strab. lib. 11, pag. 559.
(*e*) Herodot. lib. 4, §. 123.

deux embouchures que Strabon (*a*) place à soixante stades l'une de l'autre. Le Tanaïs fut autrefois, comme il est encore aujourd'hui, la limite séparative de l'Europe d'avec l'Asie; ce qui a fait dire à Lucain :

. . . . . Tanais diversi nomina mundi
Imposuit ripis, Asiæque et terminus idem
Europæ, mediæ dirimens confinia terræ,
Nunc hunc, nunc illum, quà flectitur, ampliat orbem.

Denys Périégète représente les environs de ce fleuve comme des lieux couverts de glaces et de frimas, où les hommes et les animaux mènent la vie la plus misérable, et périssent à tout instant victimes de la rigueur du climat :

Miseri (*b*) qui circa illum (Tanain) domicilia homines habent:
Perpetuò illis frigida nix, geluque perniciosè flans.
Et cùm e ventis plurimum frigus venerit,
Aut equos morientes ante oculos cernas,
Aut etiam mulos, aut in agro stabulantium genus ovium.
Neque etiam ipsi illæsi esse possent
Homines, qui illis sub flatibus manerent:
Verùm fugiunt, junctis plaustris,
Regionem in aliam: linquunt autem terram ventis
Hybernis, qui etiam improba furentes procellâ,
Terramque agitant et montes piniferos.

(477) *Par les Sauromates.* On les regardait comme une émigration de Mèdes fugitifs (*c*).

(*a*) Strab. lib. 11, pag. 559.
(*b*) Dionys Perieg. vers. 668.
(*c*) Solin. cap. 15.

(478) *Les Meoticiens* γυναικοκρατούμενοι. Ce mot signifie *obeissant à des femmes.* Ces peuples étaient placés vers l'embouchure du Tanaïs, et furent ainsi appelés, parce qu'après la bataille du Thermodon ils se prêtèrent aux Amazones pour avoir commerce avec elles et leur donner des enfans. On les nommait encore Sauromates, suivant Ephorus, cité par l'auteur d'un Périple du Pont-Euxin dont il ne nous reste qu'un fragment dans la collection d'Oxford, pag. 2. *Juxta Ephorum verò vocatur Sauromatarum gens. Cum his Sauromatis dicunt coisse Amazones, cum quondam venissent a prælio circà Thermodontem fluvium commisso, quà de causà Sauromatæ dicti sunt Gynæcocratumeni.* Voyez ce que dit Hérodote du retour des Amazones et de leur commerce avec les Scythes des environs du Méotide, liv. 4, §. 110 et suiv. Voyez encore la note 26 du père Hardouin sur Pline, liv. 6, pag. 306.

(479) *Les Budins.* Consultez, pour les mœurs et les usages de ce peuple et de tous les autres dont notre auteur fait ici l'énumération, Hérodote, liv. 4, §. 21 et suivans, ainsi que le président de Brosses, Hist. Rom., liv. 3, pag. 273 et 274.

(480) *Plus loin est le mont Riphée.* Les Anciens l'appellent encore Hyperboréen. D'Anville y place les sources du Rha (*a*).

(*a*) D'Anville, géograph. anç. abrég. tom. 2, pag. 325 et 326.

FIN DES NOTES DU LIVRE I.

FAUTES A CORRIGER.

Tome I.

Pages.	Lignes.	
64.	16.	parcourrir, *lisez* parcourir.
79.	2.	soit de que, *lisez* soit de ce que.
112.	7.	par des Argiens et des Rhodiens, *lisez* par des Rhodiens et des Argiens.
148.	2.	Ascagne, fils d'Enée roi du pays, *lisez* Ascagne fils d'Enée, roi du pays.
157.	14.	meergunt, *lisez* emergunt.
168.	16.	(351), *lisez* (451).
183.	11.	Quoi qu'il en soit, *lisez* Quel qu'il soit.
192.	9.	Lybie, *lisez* Libye.
212.	18.	le président Desbrosses, *lisez* le président de Brosses, *ainsi que par-tout où se trouvera le nom de ce savant.*
221.		Note *b*, Gosselin, *lisez* Gossellin, *ainsi que par-tout ailleurs.*
368.	dern.	limites, *lisez* limite.
376.	14.	On est épouvanté, *lisez* L'oreille est épouvantée.

Tome II.

4.	9.	de ses entrailles, *lisez* des entrailles de la terre.

Pages.	Lignes.	
198.	14.	(445), *lisez* (455).

Tome III.

160.	2.	(183), *lisez* (185).
220.	9.	ou la dette payée dans la vie future, *lisez* et de se faire payer de ce qui leur était dû.
327.	dern.	des arbres, *lisez* des Arabes.

AVIS AU RELIEUR.

PLACEZ après la Préface, la carte intitulée *Orbis terrarum*; et vis-à-vis la page 41 du tome I.er, celle intitulée *Nostrum seu internum Mare*.

Il y a une feuille entière de cartons, dont l'indication des volumes est accompagnée d'une *: il est essentiel de les substituer aux pages qu'ils remplacent, dans l'ordre suivant:

Tome I, pag. 7 et 8. — *Idem*, pag. 115 et 116. — *Idem*, pag. 123 et 124. — Tome II, pag. 39 et 40. — Tome III, pag. 29, 30, 31 et 32. — *Idem*, pag. 213, 214, 215 et 216.

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
LIBRARY
NOV CANCELLED
2426024 DEC 7 1987
ONOF 1016

3 2044 085 211 753